Pierre Bordage

Griots célestes

Le dragon aux plumes de sang

L'ATALANTE

ŒUVRES DE PIERRE BORDAGE
À LA LIBRAIRIE L'ATALANTE
Les guerriers du silence
GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994
— PRIX JULIA VERLANGER 1994
Terra Mater
La citadelle Hyponèros

PRIX COSMOS 2000 1996

Wang

Les portes d'Occident (livre premier)

Les aigles d'Orient (livre II)
PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997
Abzalon
Orchéron
Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)
Rohel II (cycle de Lucifal)
Rohel III (cycle de Saphyr)
Griots célestes Qui-vient-du-bruit
AUX ÉDITIONS J'AI LU
Atlantis
Les fables de l'Humpur PRIX PAUL FÉVAL 2000
Les derniers hommes (feuilleton), Librio
AUX ÉDITIONS FLAMMARION
Graines d'immortels
AU DIABLE VAUVERT
L'évangile du serpent

Pierre Bordage

Griots
Célestes

Le dragon aux plumes de sang
II

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Gess & Steph
© Librairie l'Atalante, 2003
ISBN 2-84172-242-2
Librairie l'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Sommaire

CHAPITRE PREMIER GRANDE-ISLE DES FRESLES

CHAPITRE II MIRMONES

CHAPITRE III ANSBEL

CHAPITRE IV ADAPODES

CHAPITREV MURCIES

CHAPITRE VI DRAGONS ROUGES

CHAPITRE VII PLONGÉES

CHAPITRE VIII ERN MONCHELL

CHAPITRE IX LIEN

CHAPITRE X ASWARA

CHAPITRE XI AZEL

CHAPITRE XII KAOD

CHAPITRE XIII LES FILS DU VENT

CHAPITRE XIV CHUTE LIBRE

CHAPITRE XV GORNES

CHAPITRE XVI L'ÉMERION

CHAPITRE XVII AGME

CHAPITRE XVIII LES FOSSES ORIENTALES

CHAPITRE XIX LE JOYAU DE LA NEF

CHAPITRE XX DÉCRATOMES

CHAPITRE XXI SAINT-PHAST

CHAPITRE XXII TRIPLE BAN

CHAPITRE XXIII VENTER

CHAPITRE XXIV ONKO

CHAPITRE XXV FEU FROID

CHAPITRE XXVI LE DRAGON AUX PLUMES DE SANG

ÉPILOGUE

CHAPITRE PREMIER

GRANDE-ISLE DES FRESLES

Jamais nous n'aurons cette chance d'entendre les griots,
Jamais nous ne saurons ce que sont devenus nos frères humains,
Jamais ne s'ouvriront les portes sur les autres mondes,
Jamais notre peuple ne connaîtra la joie des retrouvailles.
La mémoire fraternelle me gardera-t-elle en souveraine maudite ?

Les Faits de la reine Elbaz,
théâtre cathartique de Grande-Isle des Fresles,
Frater 2, ou Petit Frère.

« LES GRIOTS vont paraître, Majesté. »

« Osfoët, la souveraine de Grande-Isle des Fresles, examina le portier céleste prostré sur un coussin au pied du trône.

« Quand ? »

Le portier céleste se redressa dans un froissement de brocart. Ses yeux fuyants se posèrent tour à tour sur la souveraine, sur le consort Ynold, sur les princesses regroupées d'un côté de l'estrade.

« Dans trois ou quatre jours, Majesté.

— Vous m'avez l'air bien sûr de vous !

— Les membres de la Congrégation ont seulement interprété le degré d'intensité des flots de la Chaldria, Majesté… »

L'oreille exercée de la souveraine discerna de légères fêlures dans la voix du portier. Il contrôlait ses émotions au prix d'un effort intense qui lui donnait un air d'écolier appliqué.

« Trois ou quatre jours ? Cela ne nous laisse que très peu de temps pour nous préparer à leur venue.

— Bien assez pour informer l'essaim de mouchards qui bourdonnent entre les murs de ce palais ! » grogna Ynold à voix basse.

La reine Osfoët se tourna vers son époux, assis sur le fauteuil de bois des consorts, placé en retrait du grand trône de pierre.

« À partir du moment où nous connaissons les mouchards, il est facile d'en faire des alliés, mon ami, chuchota-t-elle.

— Sommes-nous certains de les connaître tous ? » Le consort tira à plusieurs reprises sur la pointe de sa barbe. « Mes guetteurs m'ont signalé d'importants mouvements de troupes sur les côtes des isles voisines. La religion de l'Ankl a conquis pratiquement toutes les terres de Frater 2. L'étau se resserre autour du royaume des Fresles. Cette... visite tombe au plus mauvais moment.

— Nous ne pouvons pas choisir le jour où les griots...

— Je ne parlais pas des voyageurs célestes mais de ces satanés portiers et de leurs foutues manœuvres !

— Le protocole m'interdit de décliner l'invitation de la Congrégation. Mais nous ne donnerons aucun prétexte aux dragons de l'Ankl pour nous envahir. Nous ferons en sorte qu'ils ne soient pas informés.

— Ce n'est pas une question de prétexte, et vous le savez. Croyez-moi, dès que ces fanatiques s'estimeront assez forts, ils sauront se passer de prétexte. Nous devons encore renforcer les défenses de Grande-Isle. »

Osfoët caressa distraitement les perles nacrées du collier qui soulignait la finesse de son cou. La blondeur de sa chevelure et la blancheur de sa peau tranchaient sur le noir mat de sa robe. Âgée seulement de trente-quatre ans, elle paraissait fatiguée ces derniers temps, fatiguée de régner sur un royaume entouré de territoires devenus hostiles, fatiguée de porter les soucis de son peuple, fatiguée de représenter une tradition qui s'en allait en lambeaux.

La plupart des reines des autres isles de la planète Frater 2, également appelée Cadet ou Petit Frère, avaient été renversées par des soudards financés et armés par la religion de l'Ankl. Cela avait commencé avec l'apparition de prêcheurs fanatiques aux chasubles rouge sang qui se répandaient en anathèmes contre les griots. Leurs dogmes simplistes avaient supplanté les mythes de la Dispersion basés en grande partie sur les récits des visiteurs célestes. Et sapé le système de succession matrilinéaire mis en place par les premières générations de l'arche.

La dernière visite des griots remontait, selon les archives, à une dizaine de siècles. La confrérie des voyageurs semblait avoir rayé Frater 2 de ses cartes galactiques. Ou bien les portiers célestes se montraient dorénavant incapables de déterminer la date et le lieu précis de leurs apparitions. Les privilèges exorbitants de la Congrégation reposaient pourtant sur les aptitudes de ses membres à percevoir et interpréter les variations des flots de la Chaldria. Siècle après siècle, les portiers avaient érigé autour de la porte cosmique une construction gigantesque, alambiquée, flanquée de quatre tours dont les toits arrogants dominaient les autres bâtiments de la cité d'Ansbel, y compris le palais réginal.

Osfoët se retourna vers le portier.

« J'ai consulté les archives, entre autres les journaux personnels de la reine Elbaz, ma trisaïeule. A deux reprises votre Congrégation l'a informée de l'arrivée imminente des griots, à deux reprises elle a ordonné le pavoisement des cités des Fresles, à deux reprises elle s'est rendue en grande pompe dans la salle chaldriane, à deux reprises elle est repartie sans avoir rencontré les visiteurs. Votre Congrégation l'a humiliée deux fois au cours de son règne, monsieur. Quelle raison aurais-je aujourd'hui de vous accorder ma

confiance ? »

Le portier se prosterna sur son coussin pour se ménager un temps de réflexion. Alignés sur deux rangs, les conseillers principaux n'occupaient qu'un espace restreint de l'immense salle des audiences. La sobriété de leurs tenues, dominées par les tons bruns, beige et noirs, s'associait parfaitement à l'austérité des lieux. Depuis qu'Ygelande, la grand-mère de l'actuelle reine, avait banni le luxe du palais, nul ne s'avisait de montrer le moindre signe ostentatoire de richesse, hormis peut-être les coquillages précieux sertis discrètement dans les cheveux des femmes ou encore les vranjes incrustés dans les baudriers des hommes.

Seuls les portiers continuaient de porter des vêtements chatoyants, somptueux, voire extravagants. Une forme de provocation lancée au pouvoir réginal ; et une façon d'afficher leur indépendance aux yeux de la population des Fresles. Les révoltes sanglantes qui avaient secoué le royaume avaient toujours épargné la Congrégation : le peuple pardonnait aux portiers leurs fastes parce qu'ils étaient les oreilles du ciel et que, symboles du pouvoir éternel, ils ne pouvaient être tenus pour responsables des fléaux temporels, famines, guerres, tempêtes, raz-de-marée... Forte de l'indulgence populaire et de l'appui des puissants clans de pêcheurs, la Congrégation n'hésitait pas à entrer en conflit ouvert avec les souveraines de Grande-Isle. Certains historiens considéraient la double humiliation faite à la reine Elbaz comme une manœuvre destinée à miner le prestige de la dynastie des Fresles. Et le choix de leur ambassadeur, un subalterne, un homme jeune, peu rompu aux subtilités de l'étiquette, relevait de ce travail de sape entrepris depuis plusieurs siècles.

Le portier se redressa, remit un peu d'ordre dans les drapés de ses vêtements et s'éclaircit la gorge :

« Ma... notre Congrégation est formelle, Majesté : les mesures de l'activité chaldrienne annoncent le passage imminent des griots.

— Pourquoi auraient-ils décidé de briser un silence de dix siècles ? demanda le consort.

— Nous ne partageons pas leurs secrets, monseigneur, nous sommes seulement leurs humbles serviteurs. »

Ynold se leva, traversa en quelques enjambées l'estrade tapissée de peaux de murcies, les prédateurs géants de l'océan Fraternel, s'accroupit près du bord et, les yeux plissés, dévisagea le portier. Le consort avait gardé une prestance et une souplesse de jeune homme. Seuls ses cheveux gris et les rides profondes de son front trahissaient son âge véritable, une soixantaine d'années, soit pratiquement le double de son épouse. Les mauvaises langues de la cour insinuaient qu'il entretenait une maîtresse, une « jeunesse », dans chaque cité du royaume.

« Humbles ? Ce n'est pas le qualificatif qui vient à l'esprit quand on évoque votre Congrégation ! »

Le portier lança un regard furtif par-dessus son épaule, comme s'il cherchait de l'aide parmi les conseillers alignés derrière lui.

« Il se peut que les portiers aient commis des... erreurs par le passé, monseigneur, mais jamais ils n'ont oublié leur devoir. »

Ynold se releva. Le craquement de ses os retentit avec une netteté dérangeante dans le silence tendu de la salle des audiences.

« Votre Congrégation a, en tout cas, souvent négligé *ses* devoirs. »

Le consort retourna s'asseoir sur son siège et se pencha pour glisser quelques mots à l'oreille de la reine.

Bien qu'elle eût appris à lire sur les lèvres, Löte, l'aînée des princesses, ne réussit pas à saisir les propos échangés entre ses parents. Elle était probablement la seule dans l'assistance à ne pas mettre en doute la parole du portier. Elle attendait le passage des griots depuis sa tendre enfance. Depuis ce jour où elle avait eu la vision de deux personnages surgissant de l'océan Fraternel, un homme âgé à la peau noire, un adolescent à la peau blanche. Ils s'étaient hissés sur un rocher et avaient chanté en s'accompagnant d'un curieux instrument appelé kharba, ou heptacorde selon les spécialistes des mythes célestes. Leurs voix avaient soulevé en elle une émotion indicible. Elle avait perdu ses limites, elle avait volé sur les flots cosmiques, elle s'était sentie reliée aux populations des autres isles, à tous les êtres vivants dispersés dans l'immensité universelle.

La vision de Löte n'avait duré qu'une poignée de secondes. Les voyageurs avaient disparu aussi soudainement qu'ils étaient apparus, happés par une invisible bouche. Elle s'était à nouveau retrouvée seule sur la rive du Fraternel. Elle se souvenait de la saveur de ses larmes, plus salées que les embruns de l'océan. La voix affolée de sa gouvernante, qui l'avait perdue de vue pendant quelques instants, l'avait tirée de son ravissement.

Elle n'avait parlé de sa vision à personne, surtout pas à ses parents, par peur d'être traitée de folle et confiée aux redoutables guérisseurs des âmes. Mais elle était restée hantée par le regard brûlant du jeune visiteur. Elle n'avait trouvé aucun attrait aux nombreux prétendants, plus ou moins beaux, plus ou moins brillants, qui avaient essayé de se ménager ses faveurs. Au grand désespoir de ses sœurs : la tradition leur interdisait de se marier avant leur aînée et, bien qu'encore adolescentes, elles craignaient que l'intransigeance de Löte ne les condamne à la malédiction de la solitude et de la stérilité. La dynastie des Fresles serait confrontée à d'insurmontables difficultés si aucune des princesses n'engendrait d'héritière. Les conquérants fanatisés par les dragons de l'Ankl exploiteraient le flottement engendré par les problèmes de succession pour lancer leurs armées sur Grande-Isle, le royaume le plus prestigieux et le plus convoité de Frater 2.

Löte n'avait pas encore atteint ses dix-neuf ans, mais on murmurait sur son passage qu'elle commençait à se flétrir, qu'elle devait maintenant se résigner à un mariage de convenance pour libérer ses sœurs et sauvegarder la dynastie des Fresles. L'usage voulait sur Grande-Isle que les filles convolent entre treize et quatorze ans ; certaines familles n'hésitaient pas à les marier, pour des raisons financières ou stratégiques, avant leur puberté.

« Nous ne prendrons pas le risque de manquer le passage des visiteurs célestes », déclara la reine Osfoët.

Un sourire de soulagement effleura les lèvres de l'émissaire de la Congrégation. La lumière naissante et bleutée de Soror s'engouffrait dans la salle des audiences par les fenêtres hautes entre les berceaux des voûtes et s'échouait en flaques grisâtres au pied

des piliers.

« Cependant, nous interdisons formellement à la Congrégation d'annoncer publiquement la venue des griots.

— Mais, Majesté, l'usage veut que...

— Nous, et nous seule, jugerons de l'opportunité d'informer le peuple grandislien. Nous nous rendrons dans la salle chal-driane lorsque la Congrégation aura confirmé son invitation. »

Osfoët se leva, descendit les trois marches du trône des Fresles, s'avança de quelques pas, prit le temps de fixer chacun de ses conseillers.

« Vous qui êtes présents à cette audience, vous serez consignés dans l'enceinte du palais et tenus au secret jusqu'à nouvel ordre. Tout manquement, même mineur, à cette décision sera immédiatement puni de la peine de mort. Ce commandement vaut également pour vous, princesses. »

Elle tendit le bras et attendit que le consort Ynold glisse sa main sous la sienne pour se diriger vers la sortie de la salle des audiences.

« Je me demande si... Vous savez ce qu'on dit... Enfin, ce ne sont sûrement que des ragots... »

Elgéa, la dame de compagnie de Löte, avait cette manie détestable de ne jamais finir ses phrases. Avec elle, on ne pouvait tenir que des bribes de conversation. Malgré sa corpulence et une arthrose de plus en plus douloureuse, elle avait tenu à accompagner l'aînée des princesses dans sa promenade quotidienne sur le chemin de ronde du palais réginal. Deux adapodes l'aidaient à franchir les passages et les escaliers les plus raides. Si l'étroitesse du chemin les empêchait de la porter en permanence, ils réussissaient à la délester d'une partie de son poids sur les marches hautes et glissantes. Leur chair sombre glissait sur la pierre humide dans un bruissement sourd, presque imperceptible.

« Parce que les gens du peuple... Quel crédit donner à ce genre de superstition ?... Je ne sais pas quelle... Eh, attention ! »

L'un des adapodes avait perdu le contact avec une marche et était retombé un peu plus bas dans l'escalier. Il avait failli entraîner Elgéa dans sa chute, mais, doté de réflexes fulgurants, il s'était étiré avec la souplesse d'un élastique pour former une sorte de passerelle et rattraper au vol le pied de la dame de compagnie. Nul n'avait encore percé le mystère de ces animaux mi-mollusques, mi-reptiles, surnommés les « chausse-pieds ». On savait seulement qu'ils témoignaient d'une intelligence supérieure aux autres espèces animales, qu'ils vivaient à l'état sauvage dans le sable noir des rives de l'océan Fraternel, qu'ils se nourrissaient exclusivement de crustacés et qu'ils recherchaient avec insistance la compagnie des hommes. La cuisine traditionnelle grandislienne faisait la part belle à leurs œufs à la coquille entièrement noire. Leur peau, d'une solidité à toute épreuve, servait à la confection des chaussures, des ceintures, des gants, des baudriers et des coques de bateaux. Leur chair se révélait en revanche dure, sans saveur, et tant mieux dans le fond : s'ils avaient été prisés pour leurs vertus gastronomiques, les adapodes auraient disparu de la surface de Frater 2 depuis bien longtemps.

« Pour une fois, Elgéa, essaie d'aller au bout de ton raisonnement ! » soupira Löte.

Accoudée au parapet, la princesse contemplait le port d'Ans-bel. Les bateaux serrés les

uns contre les autres se balançaient en cadence sous l'effet de la houle. Les pêcheurs se rassemblaient sur les quais, vêtus de leurs combinaisons de peau de murcie. Des bâtiments de guerre, plus massifs, se dressaient de chaque côté du chenal d'accès. En haut des mâts claquaient les drapeaux aux couleurs de la dynastie des Fresles, le vert tendre de la compassion, le rouge flamboyant de la colère, le noir funeste de la destruction. Des nuages menaçants roulaient dans le ciel et occultaient la lumière de Soror. Au loin, l'océan avait pris cette teinte livide annonciatrice de tempêtes.

« Ce sont ces maudits... Laissez-moi là, mes tout beaux... »

Arrivés en haut de l'escalier, les adapodes s'aplatirent pour permettre à la dame de compagnie de poser le pied sur les dalles, puis ils se recroquevillèrent contre le parapet et se figèrent dans une position qui les faisait ressembler à des rochers des rives du Fraternel.

« Ce que je voulais dire... » commença Elgéa.

Elle s'interrompit pour s'accouder aux côtés de la princesse et reprendre son souffle. Elle n'avait pourtant fourni qu'un effort minime pour gravir l'escalier. Ses cheveux tirés en chignon soulignaient la rondeur de sa face et n'offraient aucune prise aux bourrasques.

« Certains pensent que les griots ne viendront pas... A cause de cette histoire, vous savez...

— Non, je ne sais pas !

— Eh bien, certains disent que les griots ont été agressés la dernière fois qu'ils ont chanté sur Frater 2. C'est la raison pour laquelle ils ont cessé de nous rendre visite depuis plus de mille ans.

— Qui t'a parlé des griots ? Tu n'étais pas à l'audience ce matin. Ma mère nous a ordonné de garder le secret. »

Les yeux déjà globuleux de la dame de compagnie s'arrondirent de terreur. Elle risquait d'être jetée dans le bassin des murcies si un mouchard du palais venait à déchiffrer cette conversation sur les lèvres des deux femmes.

« Je pourrais te trahir, reprit Lote. Tu as donc une si grande confiance en moi ?

— Je vous aime plus que ma propre fille. »

Les deux femmes se regardèrent en silence pendant quelques instants. Les premières gouttes de pluie tombèrent des nuages éventrés, tirèrent des rideaux fuyants sur les innombrables toits du palais réginal, sur les façades et les ruelles de la ville basse.

Löte reporta son attention sur les ombres grises des pêcheurs répartis le long des passerelles d'embarquement et sur les ponts des bateaux.

« Je suis certaine, moi, que les griots viendront, articula-t-elle sans quitter les quais des yeux.

— Nous avons tous rêvé d'entendre leur chant... Il n'y a pas de plus grande bénédiction... Je comprends que... Il pleut... Nous devrions repartir dans vos appartements...

— Parle-moi de cette histoire. C'est le rôle des portiers célestes que d'accueillir les griots. Pourquoi les auraient-ils agressés ? »

Elgéa se mordit les lèvres. Elle regrettait visiblement d'avoir abordé ce sujet.

« Certains affirment que la Congrégation des portiers... (elle s'assura d'un coup d'œil

furtif que personne ne les observait et poursuivit à voix basse en remuant à peine les lèvres) est dirigée par les fanatiques de l'Ankl.

— Impossible ! Les prêcheurs aux robes rouge sang n'ont jamais mis les pieds sur Grande-Isle !

— Les guetteurs du consort ne peuvent surveiller toutes les côtes à la fois. Il se peut que... Enfin, tout ça n'est probablement qu'un mauvais... »

D'une pression soutenue sur l'avant-bras, Löte contraignit Elgéa à rester concentrée sur ses pensées. La pluie tombait à verse et imbibait les cheveux et les robes des deux femmes. Les adapodes ne bougeaient pas, indifférents aux trombes.

« Les fanatiques de l'Ankl ont pu débarquer sur Grande-Isle à notre insu, dit la dame de compagnie dans un souffle.

— Dans quel but ?

— Évident : préparer le débarquement des armées des isles voisines. Rentrons, je vous en supplie...

— Tu penses qu'ils ont tendu un piège à ma mère ? »

Elgéa frémit de la tête aux pieds, et l'humidité n'était pas la seule responsable de ses tremblements.

« La population de Grande-Isle subira les pires atrocités. J'ai entendu dire que les fanatiques de l'Ankl...

— Réponds : ont-ils, oui ou non, tendu un piège à ma mère ?

— Certains le pensent...

— Certains ? »

Elgéa secoua la tête d'un air farouche et dégagea son bras.

« Je ne peux pas vous révéler leur identité... Ils me jetteraient aux murcies... O mon Dieu, ma petite... ma toute petite... Dans quelle... Dans quelle... Vous devriez songer à vous marier... Ramenez-moi dans mes appartements, mes tout beaux. »

Les adapodes sortirent aussitôt de leur immobilité, s'étirèrent et se placèrent de chaque côté de la dame de compagnie. On pouvait à nouveau distinguer la tête de la queue dans les masses de chair informe et grise qui rampaient sur les dalles. Ils attendirent patiemment que la grosse femme eût posé les pieds sur leur échine en partie écailleuse pour reprendre leur reptation en direction de l'escalier. Les savants de Grande-Isle n'avaient pas trouvé d'explication convaincante à la tendance naturelle et systématique des chausse-pieds à venir en aide aux humains souffrant de difficultés locomotrices.

C'était grâce aux adapodes du palais que Löte avait pu continuer ses promenades sur le chemin de ronde lorsqu'elle s'était brisé la jambe à l'âge de dix ans. Nul besoin d'élever la voix ou de gesticuler, ils s'étaient précipités sous ses pieds dès qu'elle avait manifesté le désir de bouger et l'avaient transportée sans jamais réveiller la douleur à sa jambe. Löte en avait conclu qu'ils lisaient dans les pensées, une évidence que les savants de Frater 2, agrippés au dogme de la supériorité humaine, s'obstinaient à nier.

La pluie battante collait ses cheveux à ses joues, à ses tempes, à son cou. Les premiers bateaux s'engageaient dans le chenal malgré les conditions déplorables. Combien d'hommes ne rentreraient pas au port ce soir ? Combien de veuves, combien d'orphelins

les tempêtes feraient-elles aujourd'hui ? L'océan n'avait de fraternel que le nom, et Löte s'étonnait que les clans obligent les pêcheurs à sortir par tous les temps. La prospérité de Grande-Isle avait beau reposer sur l'exploitation des ressources marines, elle pouvait sans doute se permettre un ralentissement voire une trêve d'un ou deux jours.

Elle frissonna. Sa robe et ses sous-vêtements détrempés la maintenaient dans une humidité froide, pénétrante.

Il avait fallu des tonnes de persuasion ou de menaces pour contraindre la très prudente Elgéa à délivrer son message. Qui l'avait envoyée ? Une faction opposée à la Congrégation des portiers célestes ? Possible : l'arrogance des gardiens de la porte cosmique suscitait un ressentiment croissant chez les conseillers et les courtisans. Mais le piège pouvait être tendu par d'autres adversaires de la dynastie des Fresles, clans des pêcheurs, guildes des commerçants, grandes familles des plaines du Centre.

Löte s'efforça de remettre de l'ordre dans ses pensées. Elle n'était pas versée dans l'art des intrigues. Belwe la cadette, elle, nouait les alliances et distribuait les grâces avec une habileté de douairière.

La grisaille épaisse estompait les voiles claires des bateaux disséminés dans le chenal. Au sommet de la plus haute des cinq collines d'Ansbel se devinaient la masse sombre du siège de la Congrégation et ses quatre tours tendues vers le ciel comme des doigts menaçants. Löte n'avait jamais aimé les portiers célestes, ces personnages suffisants qui passaient la majeure partie de leur vie à entretenir leur mystère. Ils n'acceptaient aucune femme dans leurs rangs, prétextant que la confrérie des griots était elle-même strictement réservée aux hommes. Leurs dehors courtois, précieux, dissimulaient un féroce appétit de conquête et de possession. Les rapporteurs du consort affirmaient que la Congrégation détenait la moitié des terres de Grande-Isle, presque toujours par l'intermédiaire de prête-noms, et qu'elle contrôlait les principaux clans de pêcheurs. Elle n'avait pas démontré son utilité depuis dix siècles pourtant, sa légitimité ne reposait plus que sur son prestige passé et l'indéfectible soutien du peuple.

Löte restait persuadée que les griots avaient rendu plusieurs visites à Frater 2 au cours du dernier millénaire. Les incessants mouvements de l'écorce et les variations des flux cosmiques avaient peut-être modifié l'emplacement de la porte chaldriane. Dans ses carnets de voyage, Juhok Monchell, le légendaire explorateur de Frater 2, avait décrit de soudaines formations et disparitions d'isles à la surface de l'océan. La responsabilité de ces changements n'incombait pas selon lui aux caprices du Fraternel, mais aux affaissements et aux soulèvements incessants des couches profondes de la planète. En moins de cinq siècles, les côtes méridionales de Grande-Isle avaient reculé d'une distance équivalente à cent vingt pieds tandis que les marées basses découvraient de nouvelles bandes de terres au large.

La vision de Löte l'avait renforcée dans sa conviction : les griots se matérialisaient ailleurs que dans la salle chaldriane de la Congrégation. Dans un autre endroit de Grande-Isle ou sur une autre isle de Frater 2. Plus personne n'était en mesure d'interpréter les variations des flux cosmiques, ni même de les percevoir. Peut-être les voyageurs chantaient-ils pour la poignée d'habitants des immensités glaciaires du Sud ou les bannis des archipels maudits ?

Une réponse claire aux questions soulevées par l'intervention d'Elgéa émergea du tourbillon de pensées de la princesse : les portiers célestes s'apprêtaient à donner le coup de grâce à la dynastie des Fresles déjà minée par les révoltes populaires et les intrigues de cour. Ils avaient accumulé assez de richesses, de relations et de certitudes pour envisager le renversement d'un régime vieux de quinze siècles. Ils présumaient sans doute que les soldats de la garde réginale, les combattants les plus redoutés du royaume, se rendraient sans résistance quand on leur présenterait les têtes de la reine et du consort.

Les jambes de Löte, prise de panique, fléchirent, s'entrechoquèrent. On l'avait choisie, elle, pour dissuader la reine et le consort de se rendre au siège de la Congrégation, une invitation qu'aucune souveraine digne de ce nom n'aurait déclinée, au risque, comme la reine Elbaz, d'aller au-devant d'une cruelle déconvenue. Elle ne se voyait pas affronter le regard sévère de sa mère ni les sarcasmes de son père. Ils sauteraient sur ce prétexte pour lui rappeler qu'elle devait se marier avant la fin de l'année avec le premier prétendant venu, ils lui répéteraient que l'amour était un luxe inaccessible pour l'héritière du trône des Fresles, ils la renverraient sans tenir compte de ses avertissements qu'ils traiteraient de divagations, de délires. Les partenaires d'Elgéa, conseillers ou courtisans, auraient été plus avisés de jeter leur dévolu sur Belwe. A Belwe, au moins, le consort aurait prêté une oreille attentive.

Des nuages noirs et lourds déferlaient au-dessus du port d'Ansbel. La nuit était tombée en plein jour et avait envahi l'âme de Löte. La laine de sa robe gorgée d'eau lui frottait les épaules, le ventre et les hanches comme une armure blessante. Elle suivit pendant quelques instants la course d'une rigole entre les dalles du chemin de ronde.

Si elle réussissait à convaincre la reine et le consort, elle aurait prouvé qu'elle pouvait occuper sa place dans la dynastie des Fresles, qu'elle n'était pas seulement la rêveuse, l'écervelée dont se moquaient ses sœurs et les courtisans. Elle se dirigea d'une allure décidée vers l'escalier où avait disparu quelques instants plutôt sa dame de compagnie. A cet instant, une silhouette élancée surgit sur le chemin de ronde et lui barra le passage. Il lui fallut un peu de temps pour reconnaître l'homme qui s'avançait vers elle, un sourire aux lèvres : Velik, l'un des officiers de la garde réginale, enroulé dans sa large cape noire ornée de la murcie rouge. Ses tresses brunes pendaient de chaque côté de son casque conique. Elle devina à son allure résolue qu'il ne se dressait pas devant elle par hasard. Elle exécrait son ambition à peine voilée et la brutalité de ses manières. Elle n'était pas née pour servir de marchepied à des soudards qui ne songeaient qu'à se draper dans un pan du prestige de la reine des Fresles.

« Je ne pensais pas vous trouver sur le rempart, Votre Altesse. Vous allez attraper la mort sous cette pluie. »

Il s'était incliné comme l'exigeait le protocole, mais il ne l'avait pas quittée du regard. Un regard d'oiseau de proie. Son visage anguleux, en revanche, était plutôt celui d'un lagre blanc des plaines centrales de Grande-Isle. Par l'entrebâillement de sa cape, Löte vit qu'il gardait la main posée sur la poignée de sa dague. La peur monta en elle à la vitesse d'une marée d'équi-noxe.

« Je suis précisément trempée, répondit-elle en s'efforçant de conserver la fermeté de sa voix. Et, comme je ne tiens pas à mourir, je dois me mettre à l'abri. Laissez-moi passer.

— Certainement, Votre Altesse. Dès que vous aurez répondu à une question…

— Au diable vos questions ! J'ordonne, j'exige que vous vous écartiez.

— Un officier de la garde réginale ne prend ses ordres que de sa reine, princesse. Voici donc ma question : voulez-vous m'épouser ? »

Löte lança un bref coup d'œil sur les environs. La pluie escamotait le chemin de ronde et les toits du palais. Une centaine de pas la séparaient de l'escalier suivant. Même engoncé dans son armure de peau et d'écaillé d'adapode, Velik la rattraperait sans aucune difficulté si elle essayait de s'enfuir.

« Vous connaissez déjà ma réponse, monsieur. »

Le rictus de l'officier dévoila l'une de ses canines, longue, affûtée.

« Je vous offre la possibilité d'en changer, princesse. Et la possibilité de vous épargner.

— M'épargner ? De qui ? De quoi ? »

Hurler ne servirait à rien : les cris se perdraient dans le grondement des trombes qui maintenaient les occupants du palais à l'intérieur des bâtiments.

Löte posa la main sur le parapet. Si elle sautait, elle se recevrait, une trentaine de pas plus bas, sur le faîte du large mur d'appui qui servait à la fois de contrefort au rempart, de chemin intermédiaire et de deuxième ligne de défense. Elle n'avait aucune chance de se relever vivante d'une telle chute.

« De vous, Votre Altesse », lâcha Velik.

Il tira sa dague et s'avança vers elle. La peur noua la gorge et le ventre de Löte. Elle allait mourir sur ce rempart qu'elle avait tant de fois parcouru, sous cette pluie battante qu'elle avait si souvent affrontée. Mourir sans avoir eu le temps d'entendre les griots, le seul véritable but de son existence. Mourir à dix-neuf ans, sans avoir connu le frisson de l'amour.

Mourir trop tôt.

Elle se révolta, chercha des yeux un objet dur ; aucune pierre du parapet n'était descellée. L'entretien de la gigantesque enceinte entrait dans les priorités d'Ynold. Il avait engagé tout ce que Grande-Isle comptait de maçons et de tailleurs de pierre pour restaurer et renforcer certains ouvrages proches de l'effondrement.

« Tu m'aurais dit oui, petite idiote, je t'aurais épargnée, haleta Velik. Je te trouve cent fois plus… bandante que ta sœur Belwe, mais elle, au moins, ne m'a pas repoussé. »

Belwe…

Oui, bien sûr, cette exécution sommaire portait la signature de Belwe. L'ambition dévorante de la cadette l'avait poussée à organiser le meurtre de sa sœur aînée. Ce n'était pas la première fois dans la longue histoire de Grande-Isle qu'une puînée s'arrangeait pour éliminer l'héritière légitime. Les couloirs et les sous-sols du palais résonnaient encore des hurlements des princesses que les sbires avaient passées au fil de leur arme, étranglées ou enterrées vives.

Velik leva sa dague.

« C'est la seule façon pour moi de devenir consort, tu comprends ? »

Löte faillit lui crier qu'il ne serait jamais investi du titre dont il rêvait, sans doute, depuis son enrôlement dans la garde d'élite du palais : Belwe ne laisserait jamais en vie le témoin le plus dangereux de son forfait. La lame resta un long moment suspendue au-

dessus de la tête de la princesse pétrifiée contre le parapet du chemin de ronde.

La pluie redoubla de violence, la rigole déborda de la tranchée d'écoulement. Löte discerna des regrets dans le regard sombre de Velik. Elle baignait désormais dans un grand calme, résignée, presque indifférente à son sort.

L'officier poussa un cri et abaissa sa dague vers la poitrine de Löte. Elle ferma les yeux. L'impression la traversa aussitôt de franchir la porte de l'autre monde. D'étranges bruits dominèrent le grondement de la pluie autour d'elle, frottements, sifflements, claquements. Elle se contracta dans l'attente du coup ; rien d'autre ne la frappa que les gouttes de pluie sur son crâne et ses épaules.

Elle rouvrit les yeux. Velik avait disparu de son champ de vision. Des mouvements confus attirèrent son attention au pied du parapet. L'officier de la garde réginale gigotait sur le sol, les yeux exorbités par la terreur et la douleur. Une forme sombre s'était enroulée autour de son cou et resserrée sur sa gorge. Des gémissements sourds s'échappaient de ses lèvres entrouvertes et s'achevaient en expirations sifflantes. Deux autres formes sombres lui maintenaient les pieds entravés ; une dernière, à demi faufilée sous sa cape, s'agitait sur son ventre dans un hideux bruit de succion.

Löte mit un moment à se rendre compte que ces ombres meurtrières étaient des adapodes. L'horreur supplanta rapidement sa première réaction de soulagement. À sa connaissance, les chausse-pieds ne s'étaient jamais attaqués aux hommes depuis que l'arche des origines s'était posée sur Frater 2. Les animaux des bords du Fraternel, si paisibles et utiles en temps ordinaire, pouvaient donc se métamorphoser en d'implacables machines à tuer. Ils étaient doués d'une conscience, au moins d'un pouvoir de discrimination, puisqu'ils avaient choisi son parti au détriment de Velik. Elle n'esquissa aucun geste pour empêcher la fin horrible de l'officier. Lorsque les adapodes l'abandonnèrent, il ne restait de lui qu'un cadavre au ventre béant et au visage exsangue.

Löte ramassa machinalement la dague plongée dans l'eau jaunâtre de la rigole de canalisation. Elle se demanda si elle devait parler de la fin de Velik à son père ou au conseiller responsable de la sécurité du palais. Désigner les coupables reviendrait à les condamner à l'extermination. Les Grandisliens oublieraient instantanément les services rendus pendant plusieurs millénaires pour ne retenir que le caractère imprévisible et sanguinaire des adapodes.

Les quatre chausse-pieds se dirigèrent vers elle. Elle entrevit l'éclat de leurs yeux sous les replis de leur peau molle et grise. Les gouttes de pluie se pulvérisaient sur les écailles de leurs échines. Leurs queues étranglées abandonnaient des sillages blanchâtres et rectilignes sur les dalles humides. Ils se placèrent de chaque côté de ses pieds comme pour la convier à une promenade. Elle n'était pourtant pas blessée, ni ne manifestait l'intention de se déplacer.

Elle embrassa les environs du regard, les façades et les quais estompés du port, les toits biscornus des vieux quartiers d'Ans-bel, les cours intérieures du palais réginal. Les trombes avaient chassé les passants, les badauds, les vendeurs ambulants, les grappes d'anciens papotant sur le seuil de leurs maisons. Si elle n'avait pas entrevu les lumières falotes des gargotes et les taches claires des voiles le long du chenal, elle aurait pu se croire seule au monde. Son regard tomba à nouveau sur le corps inerte de Velik. Les

courtisans et les conseillers penseraient qu'il avait été victime de la murcie blanche, la bête monstrueuse qui, selon les mythes de la Fraternité, hantait les fondations du palais réginal.

Les adapodes se frottaient avec une insistance inhabituelle, impérieuse, à ses chevilles. Incapable de prendre une décision, elle finit par se rendre à leur invitation. Elle eut à peine levé un pied que deux d'entre eux se glissèrent sous la semelle de sa chaussure. Elle jugula une petite montée de panique lorsqu'elle se retrouva juchée à quelques pouces du sol sur ces socles instables, mouvants. Elle savait pourtant qu'elle ne tomberait pas, qu'ils rattraperaient ses déséquilibres dans les passages les plus pentus. Elle dut également combattre une réaction de répulsion lorsque ses pieds s'enfoncèrent dans leur chair molle et que sa peau se colla contre la leur au-dessus de ses bottines.

Ils s'élancèrent vers l'escalier à une telle vitesse qu'elle s'affola, lâcha la dague et tenta vainement de se raccrocher au bord du parapet. Après avoir contourné le cadavre de Velik, ils dévalèrent les marches tournantes sans ralentir l'allure. Elle crut qu'ils allaient s'écraser sur les pierres couvertes de mousse et noyées de pluie. Elle n'avait jamais recouru à leurs services depuis la guérison de sa fracture, et elle retrouvait l'appréhension qui l'avait saisie la première fois qu'ils l'avaient transportée de sa chambre à l'appartement d'Elgéa. Confier ses pieds à des chaussures autonomes engendrait des sensations déconcertantes, angoissantes.

Ils arrivèrent sans encombre au pied de l'escalier et s'engagèrent sur le mur intermédiaire. Le premier garde, enfoui sous sa cape détrempée, se raidit dans un salut protocolaire tout en leur lançant un regard intrigué. Les sentinelles apercevaient souvent la princesse Lote sur le haut chemin de ronde, mais jamais ils ne la voyaient recourir aux services des chausse-pieds pour monter ou descendre les escaliers.

« Tout va bien, Votre Altesse ? »

Les adapodes filèrent sur le sol rugueux de la ceinture moyenne sans laisser à la princesse le temps de répondre. Elle était bien trop obnubilée par son propre équilibre pour prêter une oreille attentive aux propos des gardes. Ils passèrent devant trois autres sentinelles avant de s'aventurer sur des marches étroites et tournantes que Löte n'avait jamais empruntées. Elles débouchaient, une centaine de pas plus bas, dans une cour basse du pied du rempart, l'un de ces espaces sombres et jamais visités surnommés les « petites galantes » ou, plus crûment, les « lunes basses », allusion aux amants qui s'y donnaient rendez-vous en se croyant à l'abri des regards indiscrets.

Bien qu'elle submergeât entièrement la courette, l'eau n'empêcha pas les adapodes de foncer vers une ouverture en forme d'ogive. Löte avait déjà remarqué cette bouche sombre béant entre les énormes pierres du pied du rempart : elle donnait selon la légende dans l'antre souterrain de la murcie blanche.

Lorsque les chausse-pieds s'y engouffrèrent, toutes ses terreurs d'enfant remontèrent à l'esprit de la princesse. Elle s'agrippa à une saillie et s'arc-bouta sur ses jambes. Ses doigts ripèrent sur la pierre lisse.

« Ramenez-moi dans mes appartements ! »

Les adapodes ne lui obéirent pas. Un froid mordant transperça sa robe détrempée et la transit jusqu'aux os. Elle aurait beau tempêter, hurler, personne ne viendrait la chercher

dans les fondations du palais réginal.

CHAPITRE II

MIRMONES

Notre monde est un organisme vivant. J'entends par là qu'il se modifie sans cesse au gré de la mécanique céleste, qu'il se cherche en permanence de nouveaux équilibres. Imaginons la croûte de notre planète comme la peau d'un fruit qui ne serait pas fixée à la pulpe. Imaginons que, d'une pression de la main, nous fassions bouger cette peau de manière à ce que l'attache de la queue du fruit, qui serait donc le sommet de l'axe de rotation, son pôle, se retrouve à l'équateur, c'est-à-dire déplacée d'environ quatre-vingt-dix degrés. Considérons maintenant que les alignements planétaires exercent sur Frater 2 une pression comparable à celle de la main sur le fruit, et nous aurons une représentation fidèle des déplacements de la croûte de notre planète sur ses manteaux intérieurs. Nous comprendrons que les peuples des isles de Frater 2 sont à la merci de ces incessants phénomènes d'attraction qui provoquent raz-de-marée et bouleversements géologiques. J'engage donc les gouvernements de la planète à mener d'urgence une réflexion sur l'avenir de notre civilisation. Si la survie de l'humanité dépend de ses facultés d'adaptation, nous devons sans doute renoncer à la vision archaïque d'une civilisation terrestre, nous devons nous inspirer des murcies et des autres animaux aquatiques. La nature ne nous a pas équipés pour vivre dans l'eau, mais nous pouvons au moins flotter sur l'océan Fraternel, c'est-à-dire conquérir le territoire finalement le plus stable, le plus constant de Frater 2.

Juhok Monchell,
carnets de voyage,
musée d'Ansbel, Grande-Isle,
Frater 2

DU SOMMET de l'îlot battu par les vagues écumantes, on apercevait la falaise sombre et déchiquetée d'une terre lointaine. L'étoile du système, Soror, se levait dans une palette chatoyante de nuances bleues, mauves et pourpres.

Trois jours plus tôt, les voyageurs s'étaient réveillés dans une grotte profonde et humide. Ils avaient attendu que s'estompent les effets secondaires de la renaissance pour remonter, guidés par un rayon de lumière, à la surface de cette poussière rocheuse cernée par les vents et les eaux.

Trois jours qu'ils n'avaient rien mangé, qu'ils se contentaient de boire un peu d'eau de pluie recueillie dans le creux de leurs mains. La nuit, ils retournaient dans la grotte pour s'abriter des averses glaciales. Ils n'avaient pas encore éliminé tous les effets de la

renaissance : mauvaise coordination, lassitude, nausée, douleur sourde dans les membres... La Chaldria attendrait, pour les transférer sur un monde plus accueillant, que leur physiologie soit prête à supporter un nouveau voyage. Ils percevraient l'appel intérieur, cette envie irrésistible de se jeter dans la légèreté et la fluidité infinies des flots cosmiques. Ils auraient pu forcer le seuil de la porte en « se servant de leur volonté comme d'une clef », selon l'expression de Marmat, mais ils auraient risqué l'errance et la solitude éternelles, la malédiction suprême du griot, un état de séparation perpétuelle entre l'âme et le corps.

Impossible de décoller avec les doigts, ou même avec une pierre plate, les mollusques déposés par les vagues sur les rochers noirs. Seke s'était acharné les premières heures, puis, comprenant qu'il n'y arriverait pas, il s'était résigné et plongé dans ses souvenirs maintenant lointains du désert du Mitwan. Il s'était remémoré les conseils des enfants du Tout lorsque la nourriture et l'eau venaient à manquer : ménager son énergie, rester calme et attentif jusqu'à ce que la nature propose la solution. Pour les habitants premiers de Jezomine, la faim, la soif et la douleur n'étaient que des épreuves destinées à renforcer la confiance des êtres vivants dans « les principes mâle et femelle fécondant l'univers des formes ».

Comme souvent lorsqu'il pensait aux skadjes, Seke sombra dans la mélancolie. Ils s'étaient effacés depuis des siècles de la surface de Jezomine, mais ils vivaient en lui avec une intensité qui allait augmentant à mesure qu'il s'éloignait de son monde d'origine. Il comprenait maintenant pourquoi Autre-mère l'avait recueilli, lui le petit d'homme, malgré les blessures infligées au silence du désert par ses vagissements : elle avait toujours su qu'il s'envolerait un jour de Jezomine, qu'il affronterait les immensités spatiales et les abîmes du temps, elle lui avait montré la beauté des formes, des petits et grands cycles, pour le préparer à ces départs, à ces déracinements permanents.

« Les mouvements de la lithosphère ont encore déplacé le chaldran », dit Marmat Tchalé.

La voix grave de son confrère ramena Seke à la réalité, aux grondements des vagues, au ciel chargé de nuages sombres, aux rochers déchiquetés et noirs. Marmat n'avait pas ouvert la bouche depuis leur renaissance. Il était resté assis pendant trois jours sur un promontoire inaccessible à l'écume des vagues, grattant parfois d'un pouce distrait les cordes de sa kharba. Il n'en était redescendu que pour regagner la grotte à la tombée de la nuit, s'allonger sur le sol rugueux, étaler sa toge sur ses jambes et fermer les yeux.

« La dernière fois que je suis passé sur cette planète, je me suis retrouvé sur une étendue glaciaire et désertique, poursuivit Marmat. Le plus étonnant est que des hommes et des femmes m'y attendaient : ils avaient calculé les glissements de la croûte planétaire sur la lithosphère et donc le déplacement du chaldran, en observant les mouvements des corps célestes les plus proches, les satellites et les autres planètes du système. Une simple histoire de gravité : les corps célestes, lorsqu'ils sont alignés, exercent une forte attraction sur Frater 2 et provoquent des changements géologiques.

— La vie n'y est pas possible, alors ? »

Seke eut un peu de mal à reconnaître sa propre voix. Assis sur un rocher poli par les vagues à marée haute, il ne distinguait de Marmat que ses pieds déchaussés et pendant

dans le vide. Des rayons de Soror perçaient entre les nuages déchirés et déposaient sur l'îlot une chaleur revigorante.

« J'ai dit « changements », pas « bouleversements ». Les terres les plus stables, les plus habitées, s'effritent, mais elles ne sont que rarement submergées.

— Tu es venu souvent sur Frater 2 ? »

Le bleu du ciel gagnait du terrain, la lumière de Soror se répandait comme une tache d'huile entre les rochers. Seke se dévêtit : il mourait d'envie de sentir la chaleur de l'étoile sur sa peau, de revivre ces instants magnifiques où il se promenait nu et libre dans le désert du Mitwan sous les rayons torrides de Source de vie d'en haut. Son lung, son organe mâle, se gorgea aussitôt d'énergie. Il eut une pensée pour Jaïfe, la jeune fille qui avait enfreint les règles de la confrérie des griots et lui avait montré la beauté du rapprochement.

Des larmes lui vinrent aux yeux. Jaïfe lui avait donné un aperçu de cette tendresse humaine qu'il n'avait pas connue avec les enfants du Tout ni avec son maître Marmat. Elle lui avait enseigné la volupté de la caresse, le bonheur des peaux qui se frottent, puis elle était morte, victime de la folie des hommes, l'abandonnant dans une solitude de plus en plus haïssable. Il ne restait d'elle qu'une image floue et des envies brutales d'effectuer de nouvelles incursions dans le territoire du plaisir.

Il avait demandé à Marmat comment soulager les tensions douloureuses de son lung.

« On peut obtenir par soi-même le plaisir qu'on prend avec une femme, avec un partenaire, mais il n'aura pas la même intensité, avait répondu son aîné. Le désir est un tyran exigeant : il te tourmente jusqu'à ce que tu lui donnes son dû, et jamais il n'est satisfait. »

L'image était juste : depuis que Seke avait découvert le plaisir, pourtant furtif, en compagnie de Jaïfe, le désir régnait en despote dans son corps.

« La toute première fois que je suis venu sur cette planète, c'était avec mon maître. Une cinquantaine d'années pour moi, un peu plus de douze siècles à l'échelle de Frater 2. »

Seke se redressa pour prêter une oreille attentive aux paroles de Marmat. Le griot lui avait parfois parlé de Galban la sèche, son monde d'origine, mais jamais encore de son maître.

« Mon maître était un homme bon et sage, oh ! jamais un être humain n'atteindra à sa bonté ni à sa sagesse. Il m'a sauvé la vie en me choisissant comme disciple sur Galban la sèche. Je n'étais qu'un vaurien, l'un de ces enfants sans foi ni loi qui s'introduisaient la nuit dans les habitations pour voler l'énergie vitale d'hommes, de femmes et d'enfants. »

Le vent emportait vers le large sa voix imprégnée de tristesse. Seke s'allongea sur son rocher pour s'offrir à la chaleur de Soror, roula sa tunique en boule et la glissa sous sa nuque.

« J'élevais des vervoles, de minuscules rampants qui s'introduisent dans le cerveau des dormeurs par les conduits auditifs. Ils libèrent un liquide anesthésiant avant de perforer les tympans, puis ils se glissent dans les hémisphères cérébraux pour emmagasiner l'énergie vitale. Quand ils sont gavés, ils ressortent par la bouche ou les yeux. À ce moment-là, le dormeur est plongé dans une sorte de coma qui se prolonge

jusqu'à sa mort. On l'appelle, sur Galban la sèche, le « sommeil sans rêve et sans retour ». Je récupérais mes vervoles dans des boîtes spéciales et les rapportais au responsable local du réseau. Il me donnait pour chacun dix ansecs, la monnaie du continent sud de Galban. Il revendait le contenu des boîtes à des trafiquants qui traitaient eux-mêmes avec des entreprises spécialisées dans le rajeunissement et, de façon plus générale, le prolongement de l'existence humaine. Certains hommes et certaines femmes des cercles les plus fermés de Galban ont pu ainsi dépasser les quatre ou cinq cents ans. Mais, pour que ceux-là continuent de vivre, il fallait que d'autres meurent. De plus en plus nombreux. Et moi j'étais l'un de ceux qui vidaient les villages de leurs forces vives, un semeur de sommeil sans rêve et sans retour, un ver dans le fruit. Le jour de mes dix ans, j'avais déjà amassé plus de dix mille ansecs, une petite fortune, oui, une petite fortune, à l'âge de dix ans. »

Les premières notes de la kharba retentirent et, presque aussitôt, la voix de Marmat fut rythmée par la scansion incantatoire caractéristique de ses transes.

« Les hommes de mon village, ces hommes qui auraient pu être mon père, mon grand-père, me donnaient le titre de « badja », à moi, l'enfant de dix ans, le voleur de vie. Oh, quels fous peuvent élever un enfant, un ignorant, au rang de badja, le génie tout-puissant de la légende ! Ils me vénéraient comme un demi-dieu, ils me flattaient comme on flatte un animal domestique à qui l'on réclame un travail exténuant, ils quémandaient mes faveurs, ils piétinaient leur honneur pour me soutirer de l'argent, et je prenais plaisir à les humilier, moi l'orphelin, l'ombre parmi les ombres, le vaurien brûlé par les rayons de Scyrt, l'enfant privé d'enfance. Oh, j'étais déjà entouré de femmes, moi qui n'avais pas de poil au menton, moi qui hier encore tétais ma mère. Elles jouaient avec mon lung, elles l'engloutissaient dans leur bouche, et je croyais que c'était cela, être un homme, cette dévotion portée au petit bout de chair qui me poussait entre les jambes. Je leur distribuais mes ansecs, content d'elles, content de moi, oh, je pensais que ces femmes avaient de l'admiration pour moi, le badja, la corne d'abondance, et elles me méprisaient, elles me maudissaient dans le secret de leur âme, elles, obligées de ravaler leur orgueil pour avaler mon lung, elles, les portes de vie qui se battaient avec l'énergie du désespoir pour nourrir leurs enfants, pour ne pas se refermer à jamais. Un jour, dans la grande cité d'Ournakou, la nouvelle famille dominante a ordonné que les réseaux d'énergie vitale soient anéantis. Alors sont venus les soldats, plus féroces que les fauves du continent sud, avec le nom et le signalement de chacun des membres des réseaux, ils nous ont traqués, du plus grand au plus petit, aidés par les hommes et les femmes de mon village. Ceux-là voulaient maintenant éliminer le témoin gênant de leurs bassesses, l'imposteur, le faux badja, le petit vicieux vautré sur sa montagne d'ansecs, ils criaient vengeance, ces hommes qui resteraient à jamais imprégnés de l'odeur et la saveur de mon argent, ces femmes qui garderaient toujours le goût de mon lung dans la gorge. Je me suis enfui dans les montagnes blanches du Selk où règne l'épouvantable chaleur de Scyrt. Les soldats de la famille dominante m'ont suivi, ils m'ont retrouvé, ils m'ont ramené au village, ils m'ont dévêtu, ils ont dit à chaque homme et à chaque femme de m'arracher un morceau de moi-même avec les dents, avec les ongles, avec une lame. Alors ceux que j'avais nourris ont poussé des cris de colère et se sont approchés de moi pour me dépecer. Et je voyais les

lèvres autrefois douces des femmes s'ouvrir sur des rangées de dents tranchantes, je voyais s'agiter leurs ongles durs et pointus au bout de leurs doigts autrefois caressants, je voyais les mains des hommes autrefois suppliantes se refermer sur les manches de poignards ou de faucilles. Seuls les enfants me fixaient avec le regard grave des sages, oh, l'impalpable sagesse des enfants ! Mes bourreaux m'auraient vidé de mon sang et de mes viscères si le visiteur céleste ne s'était pas manifesté... »

Toujours allongé, les yeux clos, Seke se laissait porter par la voix grave de Marmat et les notes de la kharba. Parfois il entrevoyait une scène, un paysage écrasé de lumière, un nuage de Poussière, un visage d'enfant ou de femme à la peau noire et aux yeux brillants ; des sensations le traversaient, peur, douleur, froid, faim, soif ; il s'accroupissait entre deux rochers aux arêtes plus aiguisées que des lames ; un feulement transperçait la nuit, le cri d'un selkin jaune, le fauve le plus dangereux des montagnes blanches ; Scyrt se levait dans un ciel d'un jaune éclatant, ses rayons rasants drapaient d'ocre les tourbillons soulevés par un vent brûlant ; des soldats lui enfonçaient le canon d'une arme dans les reins, le poussaient, nu et sans défense, devant une muraille de vêtements colorés et de faces haineuses ; des larme humiliantes roulaient sur ses joues ; une femme fixait son bas ventre avec un rictus carnassier ; un homme brandissait une boîte dans laquelle se tortillaient des vervoles ; son cœur battait plus fort qu'un tambour ; il n'était plus qu'un enfant de dix ans battu par des vagues de terreur.

« Il surgit d'un autre espace et d'un autre temps, l'homme qui allait devenir mon maître, et la lumière de son apparition frappa de terreur les villageois et les soldats. Oh, avec quelle précipitation ils reculèrent, les hommes et les femmes courageux qui voulaient me réduire en charpie et jeter mes restes aux charognards ! Oh, quelle fière allure avait le visiteur avec sa toge drapée sur l'épaule, sa longue tunique bariolée, sa cordelette, son tarbouche blanc et son bâton noueux ! Il vint vers moi et dit : « Voici enfin le disciple que je cherche depuis toujours, voici enfin le garçon qui m'accompagnera sur les chemins célestes, qui deviendra un jour un griot, une voix de l'espace. »Alors il tira sa kharba d'un repli de sa toge et se mit à chanter ; alors les soldats et les villageois s'assirent sur le sol et l'écoutèrent pendant deux jours et deux nuits. Ils versèrent des larmes d'amertume et de joie, ils perçurent un temps l'ordre invisible du monde, ils se regardèrent avec lucidité et compassion, ils s'en repartirent chez eux le matin du troisième jour, chantant les louanges du griot. Mon maître me prit par la main et nous fûmes happés par les flots de la Chaldria. Nous n'allâmes pas loin, ou son corps ne l'aurait pas supporté, ou il aurait été condamné à l'errance perpétuelle, nous nous rendîmes à Ourna-kou, la capitale de Galban la sèche. Mon maître chanta encore devant la famille régnante, le clan cruel des Ambalambe, et ceux-là, offusqués par ses paroles, voulurent le mettre à mort, oh, la folie des tyrans et de leurs serviteurs ! Nous parvînmes à nous échapper, à retrouver le chaldran. »

Seke crut percevoir un mouvement tout près de lui. Il rouvrit les yeux, se redressa, fouilla l'îlot du regard, ne discerna rien d'autre que le noir des rochers, le bleu du ciel et de l'océan. Il resta un moment à l'écoute du chœur des formes, entendit un bruit sourd, entrevit une gerbe de gouttes scintillantes, pensa qu'un gros poisson ou un mammifère marin profitait du retour du beau temps pour se livrer à des acrobaties aériennes. Il se

rallongea et, par réflexe, se couvrit le bassin d'un pan de sa tunique.

« Elmet Tchalo, ainsi s'appelait mon maître. Il me baptisa Marmat, ce qui signifie dans sa langue natale « le nouveau-né » ou « le re-né », et c'est bien ce que je fus lorsqu'il me choisit pour disciple : un enfant mal né à qui l'on offrait une nouvelle naissance. J'ajoutai son nom à celui qu'il m'avait donné lorsqu'il fut emporté par les spirales du temps. Par respect, je remplaçai le « o » par le « é », et je devins Marmat Tchalé, moi l'enfant sans parents, moi l'ancien voleur de mémoire. Avant de partir, mon maître m'aida à recevoir ma kharba et me mit en garde contre la grande tentation du griot, la tentation du jugement, la tentation du modèle, la tentation de l'orgueil. Je n'ai pas toujours écouté ses conseils, j'ai souvent posé les hommes sur le plateau de ma balance, je me suis souvent érigé en juge des âmes. O dieux, mon mépris ne coulait pas sur eux mais sur moi, le petit vicieux assis sur son tas d'ansecs, le faux badja, l'exploitant de la misère humaine qui aurait dû périr sous les dents et les ongles de ses semblables. Je les ai blâmés parce que je n'ai jamais réussi à me pardonner… »

Seke n'avait pas besoin de distinguer le visage de Marmat pour savoir que son maître pleurait. Une rafale de vent souleva sa tunique et la projeta sur les rochers proches. Il lança la main Pour la rattraper.

C'est alors qu'il la vit.

Une jeune fille aux cheveux dorés, vêtue d'une longue robe blanche. Elle ressemblait à une magicienne ou une créature des légendes de certains mondes, une impression accentuée par l'aspect miraculeux de son apparition. La finesse irréelle de son visage le subjugua. Elle paraissait avoir été déposée sur l'îlot par le vent ou la lumière de Soror. Il resta un long moment hypnotisé par ses yeux couleur d'eau claire, avant de se souvenir qu'il était nu et que son lung se dressait entre ses jambes comme une lame encombrante. Il se saisit de son pantalon et entreprit de l'enfiler avec une telle précipitation qu'il perdit l'équilibre et s'affala entre les rochers. Le rire éclatant de la jeune fille accompagna sa chute. Il se releva comme il put, lui tourna le dos, faillit tomber une fois encore, se raccrocha à une aspérité, se battit avec l'étoffe récalcitrante. Il l'apercevait du coin de l'œil, silhouette figée, nimbée de lumière, il sentait le poids de son regard sur son corps, il devenait de plus en plus fébrile, de plus en plus maladroit.

« Qui êtes-vous, mademoiselle ? »

Elle détourna enfin les yeux de Seke pour les lever sur le promontoire où se tenait Marmat.

« Je suis Löte, fille aînée d'Osfoët, de la dynastie des Fresles, reine de Grande-Isle. Vous êtes les griots célestes ? »

C'était davantage une affirmation qu'une question. Marmat glissa sa kharba dans un pli de sa toge, descendit du promontoire et observa un petit moment Seke qui essayait en vain de remonter son pantalon tire-bouchonné.

« Je ne crois pas que nous offrions une image très céleste, mon jeune confrère et moi-même, mais, effectivement, nous sommes les griots. On dirait que vous avez trouvé l'emplacement du nœud chaldrien. »

Les yeux de la jeune fille revinrent se poser avec la légèreté de papillons sur Seke, mortifié.

« Le nœud chaldrien, c'est un autre nom de la porte chal-driane gardée par les portiers célestes ? »

Sa voix musicale accentuait le trouble du jeune griot. « La Congrégation existe toujours ? s'étonna Marmat.

— Ils ont annoncé votre venue à ma mère, mais certains courtisans pensent qu'ils lui ont plutôt tendu un piège.

— Dans quel but ?

— Renverser la dynastie des Fresles. Et, sans doute, préparer l'invasion de Grande-Isle par les armées des dragons de l'Ankl.

— Des dragons ? »

Marmat sollicita du regard Seke, toujours accaparé par son pantalon.

« Comment êtes-vous arrivée sur ce rocher ?

— Par des passages souterrains. Je ne vous aurais pas trouvés sans mes guides. »

D'un mouvement de menton, elle désigna les formes sombres qui dépassaient du bas de sa robe. On aurait pu les prendre pour des pierres si des frissons ne les avaient pas de temps à autre parcourues.

« Je me souviens de petits animaux rampants appelés les adapodes, murmura Marmat. J'en ai aperçu sur les étendues glacées du pôle la dernière fois que je suis venu sur Frater 2.

— Ma vision ne m'avait pas trompée ! s'exclama la jeune fille. Vous êtes bien les voyageurs célestes que nous attendons depuis si longtemps.

— Votre vision ? »

Les yeux de la jeune femme volèrent à nouveau vers Seke mais n'osèrent pas le fixer.

« Je vous ai vus à l'âge de dix ans. Vous, tel que vous êtes maintenant, lui – elle tendit le bras en direction de Seke –, plus jeune, encore un enfant.

— Comment saviez-vous que nous étions les griots ?

— La vision n'est pas qu'une affaire de vue. Je n'en ai parlé à personne. J'avais trop peur qu'on me convainque de folie et qu'on m'enferme à jamais dans une tour du palais réginal. Certaines de mes sœurs sont prêtes à tout pour prendre ma place. J'accepterais d'être déshéritée du trône des Fresles, mais pas au Prix de ma liberté.

— Est-ce que vous pouvez nous conduire à Grande-Isle ? »

Elle acquiesça d'un vigoureux hochement de tête.

« Nous devons faire vite. Il m'a fallu un long moment po arriver jusqu'ici, sans doute plus d'un jour, et ma mère est en danger.

— Nous rendons visite aux peuples humains pour chanter la gloire de la Création, pour rappeler aux hommes qu'ils coulent de la même source, en aucun cas pour soutenir les régimes en difficulté. »

La jeune fille leva les mains en signe de protestation.

« Quelle femme, quel homme de Frater 2 se montrerait assez présomptueux pour oser dicter leur conduite aux voyageurs célestes ? À ceux qui franchissent les immensités spatiales pour porter le Verbe de monde en monde ? Je ne vous demande pas de sauver le trône des Fresles, je crois seulement que votre intervention peut éviter un terrible bain de sang. Les dragons de l'Ankl guettent les premiers troubles pour lancer leurs armées à

l'assaut de Grande-Isle.

— Que savez-vous de l'Ankl ?

— Peu de chose. Si ce n'est que ce culte a commencé avec l'arrivée de prêcheurs fanatiques vêtus de chasubles rouge sang et qu'il a conquis la plupart des isles de Frater 2. On dit que, partout où ils passent, les dragons abandonnent une terre brûlée et jonchée de cadavres.

— Quel est leur symbole ?

— Un petit animal à la fois reptile et oiseau qu'ils appellent l'anklizz. »

Le halo bleuté de. Soror disparaissait à nouveau sous les nuages lourds poussés par le vent du large au-dessus de l'îlot.

« Tu as entendu, Seke ? Nous sommes pressés. Qu'est-ce que tu attends pour te rhabiller ? »

Marmat remit de l'ordre dans sa tenue et rajusta son tarbouche, ignorant l'œillade assassine lancée par son jeune confrère.

Les galeries se succédaient, éclairées par des formes luminescentes incrustées dans les parois de roche et de terre.

Löte avait frémi lorsque les adapodes, après avoir franchi la porte basse du rempart, s'étaient enfoncés dans le labyrinthe souterrain. Des grondements réguliers brisaient le silence des entrailles de Grande-Isle. Elle les avait pris pour les cris de la légendaire murcie blanche avant de se rendre compte qu'ils n'étaient que l'écho assourdi du roulement des vagues. Le réseau des galeries s'étendait sous l'océan Fraternel, comme le révélaient les odeurs de saumure et d'iode. Des filets d'eau se faufilaient entre les aspérités des parois et formaient par endroits de véritables mares.

Löte avait observé les formes luminescentes lorsque les adapodes s'étaient arrêtés pour prendre un peu de repos : elles ressemblaient comme des sœurs aux mirmones, les mollusques en forme d'étoile sertis par dizaines dans les murs du palais réginal. Dès qu'on approchait la main, elles perdaient de leur éclat et se retiraient dans leur trou avec une surprenante vivacité.

Par-dessus son épaule, Löte lançait des coups d'œil discrets et réguliers au jeune griot. Il marchait une dizaine de pas en arrière. Elle s'en voulait d'avoir éclaté de rire lorsqu'il était tombé dans les rochers. Elle l'avait trouvé séduisant dans son plus simple appareil, bien davantage que les courtisans ou les officiers parés de leurs plus beaux atours. Elle n'avait pas eu l'intention de se moquer de lui et elle se demandait maintenant comment dissiper ce malentendu. Elle supposait qu'un homme nu se sentait cruellement mortifié par le rire d'une femme. C'était pourtant lui, ce jeune inconnu au regard farouche, qu'elle avait attendu toute sa vie. Pour lui qu'elle, la princesse héritière du trône des Fresles, avait repoussé ses prétendants plus ou moins déclarés, plus ou moins prestigieux. Elle l'avait su dès qu'elle l'avait découvert allongé sur les rochers noirs de l'îlot. Elle l'avait épié un long moment avant de révéler sa présence, troublée, emplie de la tristesse infinie du chant de son confrère plus âgé. Sans doute ces émotions fortes et contradictoires avaient-elles déclenché ce rire réflexe, ce rire idiot…

Ils s'étaient mis tous les trois en chemin, descendant d'abor. dans la grotte, puis empruntant la première galerie qui plongeait presque à pic dans les profondeurs de

Frater 2.

Les deux adapodes libres s'approchèrent du plus vieux des griots et entreprirent de se glisser sous les semelles de ses sandales.

« Qu'est-ce qu'ils…

— Ils estiment que vous avez des difficultés locomotrices et ils cherchent à vous aider », expliqua Löte.

Le visiteur céleste boitait de plus en plus bas. Elle n'aurait jamais pensé qu'un griot pût endurer des maux ordinaires. Les mythes de la Fraternité les décrivaient comme des êtres épargnés par les maladies, par les ravages du temps.

« Pas besoin de leur aide !

— Il nous reste encore beaucoup de chemin. Si vous les repoussez maintenant, ils risquent de vous laisser vous débrouiller tout seul jusqu'au bout. »

La réaction du vieux griot rappelait à Löte l'attitude de son père vis-à-vis des adapodes. Même agonisant, le consort Ynold aurait préféré ramper lui-même plutôt que de recourir à l'assistance des chausse-pieds. Il ne tolérait pas leur présence dans ses appartements ni dans les pièces communes du palais réginal. Pas question d'encourager la paresse dans l'entourage de la reine des Fresles. L'effort et la souffrance, disait-il, ont au moins le mérite d'exercer la volonté, d'entretenir la vigilance.

« Elle a raison, intervint le jeune griot. Nous gagnerons du temps. »

Son aîné le fixa d'un air courroucé.

« Qu'est-ce que tu en sais, Seke ? Tu n'es pas moi, tu ne seras jamais moi. »

La sécheresse de sa réponse ainsi que l'embrasement soudain de ses yeux globuleux étonnèrent Löte.

« Je… je voulais juste t'épargner des efforts inutiles. »

Le jeune voyageur lâchait ses mots avec réticence, comme s'il craignait de se laisser piéger par leur sens.

« Ne cherche pas à m'épargner. Jamais. »

Repoussés par le vieux griot, les deux adapodes s'écartèrent et se remirent en chemin. Il les suivit d'une allure énergique, Rappliquant à dissimuler sa claudication. D'un claquement de langue, Löte donna à ses propres chausse-pieds le signal du départ. Elle parcourut une succession de galeries relativement planes en restant calée dans le sillage des deux griots, puis elle exploita la traversée d'une cavité au sol pentu pour se porter à la hauteur du plus jeune. Il lui adressa un regard de biais où elle discerna du dépit ainsi qu'une curiosité empreinte d'admiration – cette dernière impression n'était sans doute que le fruit de son imagination.

« JE voulais… »

Elle prit une profonde inspiration pour apaiser les battements de son cœur et raffermir sa voix.

« … vous présenter mes excuses pour tout à l'heure.

— Pour quelle raison ?

— J'ai ri quand vous êtes tombé. J'en suis vraiment désolée. Je n'avais pas l'intention de vous offenser. »

Ils traversèrent la cavité et s'engagèrent dans une nouvelle galerie dont l'étroitesse

leur interdisait de marcher de front. Löte se retrouva cette fois devant le jeune griot et dut sans cesse repousser la tentation de se retourner. La lumière des mirmones peinait à déchiffrer les ténèbres. Une humidité pénétrante se diffusait dans l'air imprégné d'une âcre odeur de saumure. L'obscurité et le silence s'associaient pour décupler les sensations de la princesse.

« Vous n'avez rien à vous reprocher. »

Le chuchotement du jeune griot la fit sursauter puis frissonner.

« Nous ne pensions pas que quelqu'un viendrait nous chercher sur cet îlot, poursuivit-il. Nous attendions d'être remis de notre voyage pour repartir. Je... »

Il marqua un long temps de silence. Les gargouillements des [a]dapodes dans une flaque d'eau dominèrent pendant quelques instants les bruits d'écoulement, le grondement lointain l'océan Fraternel, les expirations précipitées des deux hommes.

« J'ai dû vous paraître idiot, reprit le jeune griot.

— Oh non ! »

Löte se mordit aussitôt la lèvre inférieure. Sa réponse préci pitée avait retenti comme un cri du cœur. Par chance, elle pou vait dissimuler sa confusion dans les ténèbres des profondeurs.

« Je ne voulais pas non plus vous offenser, murmura encore le jeune griot. Il ne faut pas croire que... Enfin, je n'ai pas l'habitude de me présenter tout nu devant les gens à chaque renaissance.

— Évidemment ! »

Löte n'avait pas réussi – ni même essayé – à masquer le dépit ? de sa voix.

Les gens...

Sa mère et ses sœurs avaient raison de la traiter d'incurable rêveuse. Les griots visitaient des dizaines de mondes, vivaient sur un autre plan temporel, symbolisaient l'amour universel. Ils n'avaient pas de temps à perdre avec les fantasmes des jeunes filles à l'imagination fertile. Löte resterait un visage anonyme dans la multitude, une silhouette parmi des millions d'autres.

La galerie déboucha sur une immense salle hérissée de stalagmites, d'où partaient plusieurs passages plus ou moins éclairés. Dans certains d'entre eux, les mirmones en grappes : dispensaient une lumière éblouissante. Des sons prolongés, semblables à des soupirs musicaux, s'entrelaçaient et composaient un chœur à l'étrange beauté. Löte avait connaissance du chant des mirmones, de la fascination qu'elles exerçaient sur les équipages des bateaux de pêche, de leur responsabilité dans les naufrages, mais elle ne l'avait jamais entendu, même lors des longues croisières que ses sœurs et elle avaient effectuées à bord du navire amiral de la flotte réginale.

Les adapodes s'immobilisèrent au milieu de la salle pour indiquer qu'ils avaient besoin de repos. Elle souleva ses pieds en commençant par le droit (aucun membre de la cour n'aurait commencé par le pied gauche, une superstition devenue une règle protocolaire). Ses chausse-pieds rejoignirent leurs deux congénères devant une bouche abondamment éclairée, puis ils disparurent tous les quatre dans le passage.

Le griot à la peau noire, visiblement exténué, s'assit sur une excroissance rocheuse et délaça ses sandales.

« Où sont-ils allés ? » demanda-t-il d'une voix haletante.

Löte s'adossa à une stalagmite en s'efforçant d'ignorer la présence du jeune visiteur.

« Chasser, répondit-elle. Ils se nourrissent uniquement de mollusques et de crustacés.

— Quand reviendront-ils ?

— Je ne sais pas.

— Si le temps presse autant que vous le dites, nous ferions mieux de repartir sans les attendre.

— Sans eux, je serais incapable de retrouver le chemin. »

Le vieux griot se massa énergiquement une cheville avant de relever la tête.

« On ne peut vraiment pas se passer d'eux, Seke ? »

Löte ne put s'empêcher de poser son regard sur le jeune visiteur, figé dans un recoin de pénombre.

« J'ai bien peur que non. Je n'entends plus le son des formes. »

CHAPITRE III

ANSBEL

Mon cher Armoj,

Que n'ai-je, comme toi, fui notre belle isle de Tentul avant l'arrivée des dragons écarlates ! Je n'ai pu briser les liens qui me rivent à notre terre, je n'ai pu abandonner la maison qui m'a vu grandir, je n'ai pu quitter ces paysages de roche et de lande battus par les vents rugissants du Fraternel. Je déborde aujourd'hui de l'amertume des regrets. Depuis que les robes rouges de l'Ankl ont renversé Usaut la treizième, notre jeune souveraine (elle aurait été violentée en public et transformée en loque humaine, selon certains témoignages), la terreur règne dans les rues des cités de Tentul. Au point que nous restons barricadés dans notre maison et que, nos réserves étant épuisées, nous en sommes réduits à manger les siphares (tu te souviens sans doute de ces énormes vers qui pullulent dans les égouts). Sortir dans la rue, c'est s'en remettre au bon vouloir des dragons écarlates, c'est prendre le risque d'être transpercé par une lance, par une lame, ou, pire encore, d'être cloué vivant sur une porte ou sur un mur. La plus jeune de mes filles a voulu un jour rendre visite à l'une de ses amies, elle n'est jamais revenue. Je n'ose imaginer le sort que ces monstres lui ont réservé. Je n'ai pas d'autre ressource que de maudire ma lâcheté, de verser les dernières larmes de mon corps et de t'envier, mon cher Armoj, toi que nous prenions pour un fou, toi qui as su lire l'avenir dans le vol des nuages, toi qui as traversé le Fraternel et recommencé ta vie sur Grande-Isle, la terre bénie des portiers célestes.

Je crois en vérité que l'Ankl n'a pas d'autre but que de nous exterminer. Leur dragon à plumes qu'ils nous obligent à adorer n'est qu'une porte ouverte sur le néant. Le discours des prêcheurs aux robes écarlates glace le sang : à leurs adeptes ils promettent le « vide éternel où règne le silence parfait », aux autres le « bruit qui renferme la douleur éternelle ». Seuls des fous peuvent tenir de tels propos. Les hurlements d'agonie des officiants du culte tentul des sept déesses fraternelles m'ont déchiré le cœur. Les pauvres ont enduré de telles souffrances que, chaque nuit, j'ai supplié la protectrice de notre maison d'intervenir en leur faveur. Malheur à celui qui prononce le mot « griot » devant les fanatiques du dragon ! J'ai entendu dire que la moindre allusion aux visiteurs célestes déclenchait chez eux une frénésie meurtrière.

Le jour ne se lève plus sur Tentul, mon cher Armoj, nous vivons une nuit perpétuelle et désespérante qui s'achèvera, je le crains, dans un horrible bain de sang. Nous nous reverrons sans doute dans les mondes invisibles où nous ont précédés nos ancêtres. Ce sera la prochaine occasion de nous réjouir. J'espère de toute mon âme que cette lettre te parviendra. Garde-moi dans tes souvenirs comme le compagnon des temps heureux.

Ton vieil ami Germar.

Archives isliennes,
Tentule.

UN VENT DE PANIQUE soufflait dans les rues d'Ansbel.

Les adapodes n'avaient pas conduit Löte et les deux griots au palais réginal mais sur une crique déserte et située à environ deux lieues de la capitale de Grande-Isle. Un ciel couvert de nuages noirs et un océan parcouru de vagues livides les avaient accueillis. Ils avaient aperçu une forêt de voiles dans le lointain, blanches, frappées d'un emblème écarlate.

« Elgéa avait raison, avait murmuré Löte. Nous arrivons trop tard.

— Elgéa ? avait demandé Marmat.

— Ma dame de compagnie. C'est elle qui m'a avertie des intrigues des portiers. Je n'ai pas eu le temps de prévenir ma mère la reine. Nous sommes perdus : les soldats de l'Ankl sont plus féroces que les lagres blancs des plaines. »

Les adapodes étaient pourtant revenus très vite de leur chasse et, régénérés par leur festin, avaient maintenu une allure soutenue jusqu'à la sortie du labyrinthe souterrain. Deux d'entre eux avaient à nouveau proposé leur aide à Marmat. Exténué, boitant de plus en plus bas, le griot avait cette fois accepté leur offre. Il lui avait fallu un peu de temps pour se familiariser avec les sensations déroutantes engendrées par les déplacements sur l'échiné des chausse-pieds. Il avait perdu l'équilibre à plusieurs reprises, mais ses étranges porteurs s'étaient débrouillés pour l'empêcher de tomber.

Seke avait renoué avec ses souvenirs d'enfant du Tout et appliqué les conseils d'Autre-mère : se concentrer sur une reptation à la fois – un pas pour lui, le petit d'homme –, contrôler la circulation des énergies – la respiration, le rythme cardiaque –, faire en sorte que chaque instant n'ait ni commencement ni fin, qu'il n'y ait ni point de départ ni point d'arrivée, abolir les distances et le temps. Alors, signifiait Autre-mère, ton cycle ne s'interrompt jamais, il t'entraîne dans d'autres cycles, et, si tu pars dans les mondes où le souffle change de sens, que ce soit avec toute la vigilance que mérite ce merveilleux voyage.

Seke s'était remémoré l'agonie de Danseur-dans-la-tempête, l'extraordinaire attention avec laquelle il avait abordé le passage vers l'au-delà. Son compagnon de nid lui avait transmis le contenu de sa mémoire malgré les sons meurtriers des sphères musiciennes, puis il s'était éteint, en toute conscience, sans aucune nuance d'injustice ou de révolte. C'était cette sérénité qui différenciait les skadjes du Mitwan des humains disséminés dans la Galaxie. Les humains, eux, s'accrochaient comme des damnés à leur existence parce que, identifiés à leurs sens, ils ne Percevaient pas l'ordre invisible de l'univers.

Seke lui-même n'entendait plus les sons des formes. Il ne s'en était pas trop inquiété jusqu'à présent, estimant qu'il recouvrerait l'intégralité de ses facultés physiques et mentales dès que les effets de la renaissance se seraient estompés, mais, à l'issue de cette marche harassante dans les entrailles de Frater 2, il se demandait si un ressort ne s'était pas définitivement brisé en lui.

D'autant qu'il y avait Löte.

Löte à la beauté troublante, aux réactions déroutantes. Löte sur laquelle son regard venait sans cesse échouer.

Au sortir du labyrinthe, la lumière du jour, l'air du large, le vent chargé d'embruns et l'odeur d'iode lui avaient donné un regain d'énergie. Ils avaient gravi le flanc de la falaise et s'étaient dirigés par un sentier abandonné vers la cité d'Ansbel, dominée par les quatre tours du siège de la Congrégation des portiers. Les adapodes avaient épousé en souplesse les inégalités du sol et contourné les grands rochers que le poids de leurs passagers leur interdisait de franchir. Le petit groupe ne s'était jamais éloigné de la rive de l'océan Fraternel. Lorsqu'ils étaient arrivés en vue d'Ansbel, ils avaient discerné avec netteté les emblèmes écarlates des voiles de l'armada de l'Ankl, maintenant très proche de la capitale de Grande-Isle. Une nuée de dragons sanglants gonflés par le vent volaient au-dessus des flots tumultueux et gris.

Les conquérants auraient débarqué avant la fin du jour. Au grand étonnement de Löte, le consort n'avait pas pris les mesures habituelles de défense : aucun barrage ne fermait l'accès du chenal, les bateaux de la flotte réginale étaient restés à quai, on ne voyait pas de soldats ni de machines de guerre sur les remparts. Ansbel semblait d'ores et déjà promise à l'appétit des hordes tapies dans les navires aux proues effilées et aux flancs rebondis.

Les habitants de la cité entassaient leurs affaires dans des charrettes à bras et se précipitaient vers les deux portes basses, ainsi appelées parce qu'elles donnaient sur les chemins des plaines du Centre. Dans les ruelles, sur les places, sur les quais se jouaient les mêmes scènes de panique. Les adapodes aidaient les vieillards, les enfants et les impotents à franchir les escaliers ou les pentes les plus raides. On arrimait sacs, caisses et meubles sur les échines des omielles, les animaux domestiques recherchés pour la qualité de leur laine, leur résistance, leur sobriété et leur fidélité. Affolées, arc-boutées sur leurs membres postérieurs, elles donnaient des coups de sabot et de corne pour se frayer un chemin dans la multitude. Ansbel n'avait pas connu ce genre d'exode depuis plus de trois siècles. La stabilité de Grande-Isle lui avait d'ailleurs valu plusieurs vagues successives d'immigrants en provenance des isles voisines, Tentul, Estai, Sphar, Pite-à-l'Est, Istrak, un afflux de population qui avait provoqué un certain nombre de tensions résolues par une répression féroce et une poignée d'exécutions publiques.

Löte n'avait que six ans lorsque le dernier condamné à mort avait été jeté aux murcies du bassin, et les hurlements du supplicié, de même que l'épanouissement d'une tache pourpre à la surface agitée de l'eau, avaient longtemps hanté ses rêves. Belwe affirmait que les portiers célestes exploitaient l'antagonisme entre les Grandisliens et les nouveaux arrivants pour, justement, briser l'équilibre du royaume et saper l'autorité des Fresles. Elle avait raison, comme toujours – son intelligence, sa clairvoyance politique ne lui donnaient pas le droit, en principe, d'organiser l'assassinat de sa sœur aînée. Quelle importance ? Les soudards de l'Ankl régleraient à leur manière la succession au trône de Grande-Isle.

Après avoir franchi une porte basse du rempart, la princesse et les deux griots s'étaient engagés dans l'une des rues principales qui descendaient vers le palais réginal blotti dans le cœur de la vieille ville. Ils progressaient avec une lenteur exaspérante sur les bords du

fleuve humain qu'ils remontaient à contre-courant. Des disputes éclataient entre deux familles autrefois voisines et dégénéraient en bataille rangée. La peur métamorphosait les hommes en créatures féroces, gouvernées par leur seul instinct de survie.

D'épaisses gouttes de pluie dégringolèrent des nues et ajoutèrent à la confusion. Seke rencontrait des difficultés à suivre Lote et Marmat : les adapodes accéléraient l'allure dès qu'ils entrevoyaient une brèche et creusaient immédiatement un écart d'une quinzaine de pas. Il les perdait parfois de vue à l'entrée d'un virage ou dans un passage resserré. Il oubliait alors toute prudence pour combler l'intervalle au plus vite, bousculant des grappes humaines, louvoyant entre les attelages, ignorant les bordées d'injures et de menaces déversées dans son sillage.

Une odeur suffocante, exaltée par l'humidité et la peur, montait des cloaques, des caniveaux, des recoins obscurs. Les portes arrondies des maisons vomissaient des flots de silhouettes surexcitées. Les bribes de conversations se mêlaient aux cris, aux horions, au crépitement de la pluie, aux beuglements des omielles, aux crissements des roues cerclées sur les pavés, aux claquements des lanières des fouets.

« Dépêchons, dépêchons...

— Qu'est-ce que nous deviendrons sur les plaines du Centre ? C'est le désert, là-bas...

— Nous trouverons bien de quoi manger.

— Nous devrions rester et recevoir les soldats de l'Ankl plutôt que d'affronter les lagres blancs. On peut discuter avec des soldats...

— Discuter ? Ils vous remercieront de votre accueil en violant vos femmes et vos filles. A côté de ces monstres, les lagres sont inoffensifs.

— Et s'ils n'étaient pas aussi cruels qu'on le dit ? Après tout, nous ne savons pratiquement rien d'eux.

— Pourquoi crois-tu que nos ancêtres ont fui l'archipel d'Estal pour venir s'installer sur Grande-Isle ?

— Des histoires racontées par les vieux pour effrayer les enfants... Et puis les murcies sacrées du bassin couleront leurs navires.

— Les murcies du bassin ? Tout juste si elles savent encore nager... »

La plupart des Grandisliens, hommes et femmes, portaient des cheveux clairs ou roux. Ils se ressemblaient également par la blancheur de la peau, l'aspect délavé des yeux et la facture grossière des vêtements – robes de laine, manteaux lisses et larges à capuchon pour les femmes ; pantalons, vestes droites et chapeaux de peau pour les hommes. Quelques-uns se frayaient un chemin dans la cohue avec des armes rudimentaires, épées aux lames épaisses ébréchées, bâtons munis en leur extrémité d'un crochet en os, harpons aux pointes effilées...

L'impression dominante était celle d'une inexorable régression. Leurs ancêtres étaient arrivés sur Frater 2 à bord d'un vaisseau rescapé des guerres de la Dispersion, d'une merveille technologique conçue pour affronter l'immensité spatiale. Comme sur la plupart des mondes, ils avaient oublié les secrets de la science qui leur avait permis d'ajouter un nouveau rameau au tronc de l'humanité. On ne distinguait aucun vestige de ce passé déjà lointain, vieux de trois ou quatre mille ans, pas de trace de la carcasse de l'arche des origines ni de l'intelligence artificielle associée au pilotage des vaisseaux,

comme si les Fraternels s'étaient empressés d'occulter de leur mémoire les souvenirs liés aux guerres de la Dispersion. Les hommes croyaient qu'il suffisait de nier le passé pour instaurer une ère nouvelle, mais les erreurs anciennes, comme des germes dans les profondeurs des terres et des eaux, se perpétuaient dans les zones obscures de l'oubli.

Seke esquiva le coup de sabot d'une omielle d'un pas en retrait, glissa sur les pavés humides, percuta une femme dans sa chute. Ils roulèrent enchevêtrés sur le sol et provoquèrent un début de panique qui se propagea dans la cohue comme un feu d'herbes sèches. Les hurlements, les vociférations, les claquements des semelles et des sabots dominèrent le crépitement sourd de la pluie.

Seke se releva sans autre dommage qu'une vague douleur à l'épaule et observa la femme, toujours inanimée. Sa pâleur, les filets de sang aux commissures de ses lèvres et à sa tempe lui firent craindre le pire. Il voulut se pencher sur elle pour prendre son pouls, mais plusieurs hommes l'encerclèrent, levant des bâtons à l'extrémité renflée et incrustée d'éclats d'os. Épuisé par sa marche, il marqua une hésitation que ses agresseurs mirent instantanément à profit pour lui frapper les jambes. La douleur réveilla ses sensations d'enfant du Tout, lui tendit les muscles, les nerfs, ralluma ce feu qui l'avait embrasé lors de ses chasses dans le désert du Mitwan. Les gestes de ses adversaires, au nombre de cinq, parurent s'accomplir au ralenti, à l'intérieur d'une muraille liquide.

L'extrémité d'un bâton cingla le tibia de Seke. Les larmes aux yeux, il voulut riposter, sauter à la nuque de son bourreau, lui broyer les vertèbres, mais un gouffre se creusait entre ses intentions et ses réactions, entre son cerveau et son corps. Il n'était pas remis de sa renaissance, pas encore habitué à la gravité de Frater 2. Un deuxième coup le cueillit en pleine poitrine, des éclats d'os lui labourèrent les côtes. Une haie fournie de spectateurs encourageait les justiciers avec une ferveur presque hystérique. Au second plan, deux hommes soulevaient la femme inerte et l'allongeaient sur une charrette à bras.

Les ombres grises d'adapodes filèrent tout près de Seke. Il chancela, résista, conscient qu'il ne se relèverait plus jamais s'il s'effondrait maintenant. Il s'efforça de protéger sa nuque, sa gorge, son cœur et son bas-ventre, « l'axe fragile des faiseurs de bruit » selon Autre-mère. Une nouvelle grêle de coups s'abattit sur ses épaules et son dos. Ils savaient qu'il avait renversé la femme de manière purement accidentelle, mais ils livraient contre lui le combat qu'ils refusaient d'engager face aux soldats de l'Ankl, ils passaient sur lui leur rage et leur frustration. Des voix criardes le traitaient d'espion, de dragon écarlate, de suppôt des prêcheurs aux robes de sang. Une clameur vengeresse enfla dans la ruelle lorsque, saoulé de coups, il tomba enfin sur le dos. Une rigole de boue s'insinua entre son oreille et son cou. Sa dernière pensée ne fut ni pour Autre-mère, ni pour sa mère Kaleh la soltane, ni pour Jaïfe, mais pour Löte.

Löte, à la fois si lointaine et si proche.

« Je savais que les portiers ne portaient pas la dynastie des Fresles dans leur cœur, mais je ne pensais pas qu'ils s'abaisseraient à nouer une alliance avec les fanatiques de l'Ankl. »

Le consort Ynold marchait de long en large entre les murs de pierre de la pièce minuscule et sombre. Les sbires des portiers y avaient enfermé le couple royal après avoir massacré les vingt officiers de la garde d'élite, les conseillers et les grands courtisans de

l'ambassade. Surgissant de tous les endroits à la fois, les exécuteurs n'avaient laissé aucune chance à l'escorte réginale. Les officiers, choisis pourtant parmi les meilleurs éléments de l'armée grandislienne, n'avaient pas eu le temps de se servir de leurs armes, totalement pris au dépourvu par la vitesse d'exécution, la cohérence et la férocité de leurs adversaires. La reine et le consort s'étaient retrouvés au milieu d'un ballet de lames sifflantes qui taillaient dans les chairs avec une précision implacable. Voyant que tout était perdu, Ynold avait tiré sa dague, saisi son épouse par le bras et tenté de traverser la mêlée ; quatre hommes l'avaient bloqué contre un mur et contraint à lâcher son arme. Ils avaient ensuite conduit le couple royal dans cette petite pièce dépourvue de fenêtres où rôdait une humidité persistante.

Le consort estimait qu'ils étaient enfermés depuis deux ou trois jours. Comme ils ne disposaient d'aucune couchette, pas même d'une paillasse, ils dormaient sur le sol de terre battue. On ne leur avait pas non plus fourni d'eau. Ils en étaient réduits à étancher leur soif avec les quelques gouttes au goût âpre qui suintaient des murs. Quant à leurs besoins, ils avaient dû les satisfaire dans un coin de la pièce, comme des omielles domestiques.

« Conclusion hâtive, mon ami, fit la reine avec une moue. Même si les portiers rêvent d'occuper le trône des Fresles depuis des siècles, rien ne prouve qu'ils aient conclu une alliance avec l'Ankl. »

Le consort pivota sur lui-même et jeta sur la reine un regard dénué de toute aménité. Elle s'était assise contre un mur, flottant dans les plis de sa robe d'apparat comme une fleur fanée sur la surface ridée d'un bassin. Cela faisait bien longtemps qu'il avait cessé d'éprouver du désir pour elle. Il se frottait à un autre corps, à la fois très semblable et très différent de celui de son épouse. Il ne cherchait pas à démentir les rumeurs qui le dépeignaient en amant insatiable et dévoreur de chair fraîche : la puissance des consorts, et par extension la crainte qu'ils inspiraient, était toujours associée à leur virilité réelle ou supposée, et Ynold se servait de cette réputation, l'amplifiait même, pour tenir les curieux à l'écart de ses inavouables passions.

« Vos dix-neuf années de règne ne vous ont pas changée d'un cheveu, ma chère, murmura-t-il entre ses lèvres serrées. Vous êtes aussi naïve que le premier jour où je vous ai rencontrée.

— Vous le regrettez ?

— De vous avoir rencontrée ? Non, bien sûr que non ! »

Il le pensait sincèrement. Même s'il s'était servi d'elle pour s'élever au-dessus de sa condition d'officier, il l'avait aimée, à sa manière, au moins pendant leurs cinq premières années de vie commune. Il s'était vite lassé de sa jeunesse, mais, une fois refroidi son désir, il avait continué d'assouvir ses ambitions à travers elle. Elle n'avait pas l'envergure d'une souveraine, encore moins en ces temps d'incertitude. Lui ne s'était pas contenté de renforcer les défenses de Grande-Isle, de consolider les remparts, d'augmenter les effectifs de l'armée, il s'était efforcé d'étendre sa vision à l'ensemble des terres habitées de Frater 2, il avait mis en place un réseau d'espions chargés de nouer des alliances et de préparer la reconquête des isles occupées par l'Ankl et ses alliés.

Belwe, sa fille cadette, avait commencé à l'épauler dans cette immense tâche dès sa

huitième année. Contrairement à Lote, l'aînée, Belwe était née pour occuper le trône des Fresles, pour parachever l'œuvre de son père, pour devenir la plus grande reine de Grande-Isle, voire, si les circonstances se montraient favorables, la souveraine absolue des isles unifiées de Frater 2. Elle n'hésitait pas à utiliser d'autres armes que son intelligence précoce et fascinante, à transgresser les règles que la force de l'habitude érigeait en dogmes, en tabous. Elle ne s'embarrassait pas de considérations morales, et c'était précisément cette absence d'éthique qui faisait d'elle une formidable stratège. Elle n'avait pas demandé, par exemple, à son père la permission d'assassiner Löte, elle s'en était chargée avec son efficacité coutumière. L'aînée des princesses s'était volatilisée sans laisser de traces (les responsables de la sécurité n'avaient toujours pas signalé sa disparition avant le départ du couple royal pour le siège de la Congrégation). On avait juste retrouvé le corps mutilé d'un officier sur les remparts, une mort mystérieuse qu'on s'était empressé de mettre sur le compte de la mythique murcie blanche.

Osfoët avait donné une fille exceptionnelle au consort. Rien que pour cela – uniquement pour cela ? - il ne regrettait pas de l'avoir épousée.

« Ma naïveté, disiez-vous ? reprit la reine. Je ne suis pas, comme vous, conseillée par les plus grands experts militaires, je ne dispose que d'un minuscule réseau d'informateurs dont les ramifications s'arrêtent aux murs de mon palais, je n'ai ni votre autorité ni votre perspicacité… »

Elle releva la tête et, d'un geste machinal, remonta les mèches de ses cheveux défaits pour plonger son regard dans celui du consort.

« Mais comment se fait-il que vous, vous qui projetez de libérer les isles fraternelles du joug de l'Ankl, vous qui caressez le grand rêve planétaire, comment se fait-il que vous, vous vous soyez laissé surprendre par les intrigues des portiers ? »

Ynold accusa le coup d'une crispation des lèvres. La reine lui rappelait qu'il n'avait pas su déjouer les manœuvres de la Congrégation, mais, plus encore, elle lui signifiait qu'elle n'ignorait rien de ses ambitions secrètes. Il recourut à ses vieux réflexes courtisans pour masquer sa stupeur. Résistant de son mieux à la tentation de fuir le regard acéré d'Osfoët, il prit une lente et silencieuse inspiration. Une question se détacha du tumulte de ses pensées : jusqu'où les mouchards de la reine avaient-ils réussi à s'infiltrer ? Connaissaient-ils les moindres détails de sa vie intime ?

« Je ne pense pas les avoir sous-estimés, répondit-il après s'être éclairci la gorge. Aucune information n'a filtré de mes réseaux. Et il n'y a pas eu de débarquement sur nos rivages depuis plus de dix ans.

— Les côtes de Grande-Isle s'étendent sur plus de dix mille lieues. Vos guetteurs ne peuvent les surveiller toutes à la fois.

— Ou bien les portiers ont trouvé d'autres moyens de communication que les routes maritimes. »

La reine se releva avec difficulté, redonna un semblant d'allure à sa robe chiffonnée et s'avança vers le consort, glissant sans bruit sur les dalles lisses et froides. Son visage, nimbé de ses cheveux clairs, flottait sur l'obscurité comme un masque mortuaire.

« On ne peut pas tout contrôler, ajouta-t-elle. Encore moins ses propres pulsions, n'est-ce pas ? ».

Il se détourna cette fois pour dissimuler son étonnement. Il ne parvint à rester debout qu'en prenant appui sur le mur le plus proche.

Ainsi elle savait.

« Vos… débordements sont de notoriété publique, mon ami, poursuivit-elle d'une voix calme, presque enjouée. On dit que des dizaines de jeunes filles veillent sur la virilité du consort de Grande-Isle. On dit que chaque famille de Grande-Isle réserve une de ses filles à l'usage du consort. On dit que des centaines d'enfants du royaume sont nés des œuvres du consort. »

Ynold se redressa. Elle ne portait pas d'accusation précise, elle ne faisait que reprendre à son compte les rumeurs colportées par les courtisans – et par ses propres partisans. Il en fut tellement soulagé que, malgré leur claustration, malgré leur situation difficile, il faillit éclater de rire.

« Vous l'avez précisé vous-même, ma reine : la notoriété publique. On peut arrêter les médisants, pas les ragots.

— Il n'y a pas de fumée sans feu. Vous ne vous invitez pratiquement plus jamais dans ma chambre, or je ne pense pas que vous soyez délivré de la tyrannie de vos sens malgré… malgré…

— Mon âge ? »

À nouveau maître de ses émotions, Ynold revint se placer face à son épouse. Il fut frappé par sa beauté, intacte en dépit des privations. Elle ne méritait sans doute pas d'être négligée, mais, contrairement à ce qu'elle croyait, à ce que croyait toute la population de Grande-Isle, un seul corps avait désormais le pouvoir d'éveiller la virilité du consort.

« Mes occupations me dévorent, ma reine. Mais, si nous sortons indemnes du piège de la Congrégation, je vous promets de vous consacrer un peu de mon temps. »

Les yeux clairs d'Osfoët s'embrasèrent.

« Je n'en suis pas réduite à faire la mendicité, monsieur ! Le contentement de la reine des Fresles dépendrait-il exclusivement des caprices d'un soudard ? »

Sa voix tremblait de colère contenue. Elle ne lui avait jamais adressé le moindre reproche jusqu'à ce jour, ni direct ni voilé. Le statut de souveraine lui interdisait d'évoquer ses frustrations de femme dans l'enceinte du palais réginal.

« Caprices ? protesta Ynold. J'ai consacré la majeure partie de mon existence à la pérennité de Grande-Isle.

— Serviez-vous le royaume ou votre ambition ? »

Le consort évacua son agacement d'un soupir prolongé.

« J'étais ambitieux pour le royaume. Il le fallait bien, puisque vous vous en désintéressiez.

— J'espérais que… je pensais que seule la visite des griots célestes pourrait empêcher Frater 2 de sombrer dans la barbarie. »

Ynold eut un demi-sourire dont la condescendance horripila son épouse.

« Permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas digne d'une souveraine des Fresles de se raccrocher à des légendes.

— Si vous ne croyez pas à l'existence des griots, pourquoi avez-vous accepté l'invitation des portiers ? »

Bonne question.

Il avait d'abord décidé de ne pas se rendre au siège de la Congrégation, mais Belwe l'avait convaincu d'accompagner la reine : les portiers n'avaient pas convoqué la souveraine des Fresles pour le simple plaisir de renouer avec leurs rites ances-traux, et Osfoët, si on la laissait y aller seule, se montrerait incapable de discerner leurs véritables intentions. Il s'était rendu sans résistance aux arguments de sa fille, dont le jugement était souvent plus judicieux que le sien. Elle s'était trompée pour une fois.

« Que faites-vous des témoignages consignés dans les archives ? reprit la reine. Que faites-vous de la substance des origines retrouvée dans les sous-sols du palais ? »

Il haussa les épaules. Il n'avait jamais réellement cru à l'existence des griots. Il rejetait cette idée que des visiteurs surgissent de temps à autre de l'espace pour dicter leur conduite aux populations de Frater 2. En revanche, il n'avait jamais contesté publiquement les mythes de la Dispersion, estimant qu'ils étaient nécessaires au peuple, qu'ils l'aidaient à accepter la loi parfois cruelle des Fresles.

« Les témoignages, on leur fait dire ce qu'on veut, rétorqua-t'il. Et notre monde recèle bien d'autres substances que nous ne connaissons pas.

— D'où venons-nous, selon vous ?

— Nous sommes le fruit d'une évolution. Comme les ada-podes. Comme les murcies. Comme toutes les créatures vivantes de Frater 2.

— Les historiens ne partagent pas cette… »

Il l'interrompit d'un rire méprisant dont les éclats restèrent un long moment suspendus dans l'obscurité. Osfoët frissonna, essaya de remonter sa robe sur ses épaules ; elle n'eut pas l'envie, pas même l'idée, de chercher chaleur et réconfort dans les bras de son époux.

« Les historiens ! Des courtisans, des lâches grassement rémunérés pour flatter ! Ils profèreraient n'importe quelle ânerie pour continuer à toucher leur prébende. Confiez-leur votre foi dans les griots, ils s'arrangeront pour vous dénicher des preuves de leur existence. Ils ne sont pas là pour réfléchir la réalité mais pour vous renvoyer vos rêves.

— Et vous, monsieur, quel genre de cauchemar me renvoyez-vous ? »

Ynold rapprocha les pans du col de sa cape et, d'un geste sec, actionna le fermoir de la fibule. L'humidité, s'infiltrant à travers ses vêtements, le pénétrait jusqu'aux os. Il lui tardait de sortir de cette pièce, de fuir ces odeurs pestilentielles, de respirer un air pur, de contempler l'immensité du ciel et de l'océan Fraternel.

« Le cauchemar humain, je suppose.

— Ne réduisez donc pas les hommes à votre misérable personne : l'humanité mérite infiniment mieux ! »

Il frémit de rage, se contint pour ne pas la gifler, apaisa son feu intérieur d'une expiration qu'un maître en impassibilité courtisane aurait jugée un peu trop sifflante.

« Gardons notre sang-froid, nous en aurons besoin pour sortir d'ici. Nous réglerons nos comptes plus tard. »

Il venait de sceller le sort de la reine Osfoët, cent deuxième souveraine de la dynastie des Fresles. Il n'avait plus besoin d'elle, de sa légitimité. Belwe bouillait d'impatience de monter sur le trône et d'entamer la reconquête des isles fraternelles. Le meurtre de sa

mère ne la dérangerait pas davantage que l'assassinat de sa sœur aînée. L'armada de l'Ankl, en se présentant groupée au large de Grande-Isle, s'offrait d'elle-même à un sabordage massif. Les murcies du bassin, bientôt libérées, ouvriraient des voies d'eau dans les coques des bateaux assaillants. Des milliers de dragons écarlates sombreraient dans les eaux territoriales des Fresles. Aucun d'eux n'échapperait aux mâchoires des terribles prédateurs océaniques. Les armées du consort embarqueraient ensuite à bord des navires réginaux, vogueraient vers Tentul, la plus proche des isles, exploiteraient l'effet de surprise pour chasser les troupes d'occupation et enrôler de nouvelles recrues sous la bannière des Fresles. Alors s'amorcerait un mouvement qui entraînerait l'ensemble des populations fraternelles et ouvrirait pour la planète entière une ère de paix et de prospérité. Les manœuvres de la Congrégation se retourneraient contre elle : complices des anciens tyrans, les portiers seraient livrés à la vindicte de la foule, leur siège démantelé, leurs corps dépecés, leurs biens éparpillés, leur souvenir maudit. La nouvelle dynastie se doterait d'une légitimité planétaire en exploitant à son profit les légendes des griots célestes, les mythes de la Dispersion.

Ynold s'adossa à un mur et enfouit son visage dans l'ample col de sa cape. Que valait le sacrifice de deux femmes, fussent-elles son épouse et sa fille aînée, face à de telles perspectives ? Il avait donné tête baissée dans le piège des portiers, mais Belwe n'avait pas besoin de lui pour ouvrir les bassins des murcies et lancer ses troupes à l'assaut du siège de la Congrégation.

« Je vous trouve bien... naïf, monsieur, de croire une seule seconde que vous sortirez vivant de cette trappe. »

Le murmure de la reine eut sur lui le même effet qu'une piqûre d'uveil, un insecte de la saison chaude. Le venin du doute se diffusa peu à peu dans son esprit et infecta chacune de ses pensées.

Des bruits de bottes enflèrent dans le silence des fondations. Une escouade s'approchait de leur cachot.

CHAPITRE IV

ADAPODES

Des historiens, des ethnologues, des zoologues, des archéologues et même des prêtres prétendent que les adapodes n'ont jamais existé, qu'ils sont le fruit de l'imagination délirante de nos confraternels des Isles-sous-les-Trois-Vents. Je soutiens, quant à moi, que non seulement les adapodes ont existé, mais qu'ils ont pris une place prépondérante dans l'histoire et l'évolution de Frater 2.

Et je crois déceler dans les propos de mes confrères cette tentation permanente de proclamer la supériorité de l'être humain sur toutes les autres formes de vie. Le problème de l'homme, problème qui ne se pose pas souvent chez les autres espèces, est qu'il marque une tendance presque systématique, j'allais dire hystérique, à s'ériger en tant que modèle, à se choisir comme sa propre référence, à se considérer comme le centre de la Création.

Cet « humano-centrisme » a de nombreuses conséquences : il donne aux hommes le droit de regarder les autres espèces comme des formes de vie inférieures, de conquérir leurs territoires, de les asservir, de les détruire au besoin, mais, plus encore, il entraîne les hommes à s'entre-tuer les uns les autres, parce que, finalement, chaque homme, chaque femme est une entité étrangère aux yeux de ses semblables. Il s'agit donc d'un égocentrisme dans le sens littéral du terme, d'une identification au monde extérieur par le biais d'une perception individuelle, isolée. À ce titre, nous pouvons dire que la religion, censée « relier » selon son étymologie, crée en réalité de nouvelles divisions en imposant au grand nombre un modèle de vision subjective. Souvent d'ailleurs, il est intéressant de constater que cette vision partielle n'est pas le fait du fondateur, du prophète, de l'homme dont la parole libère et relie, mais de l'interprète, du disciple, de celui qui, ne ressentant pas, éprouve le besoin névrotique d'imposer, de convertir, de soumettre. La moindre étude sérieuse sur le phénomène religieux aboutirait au même résultat : une religion dont l'essence est perdue – et son essence est perdue à partir du moment où le jugement partiel, le pouvoir supplantent l'expérience, la libération, l'extase, à partir du moment où les docteurs de la loi, les prêtres, les exégètes et tous les autres oiseaux de proie se disputent la dépouille religieuse – aboutit à tout coup à une séparation dont les expressions les plus navrantes sont la guerre, la torture, l'emprisonnement et l'exil. La revendication du territoire sacré, l'émanation et l'omnipotence d'un clergé, le sentiment d'appartenance à une élite, le rejet de l'autre, l'exploitation d'une partie de la population – ce sont souvent les plus faibles physiquement qui subissent les plus grandes violences –, le fanatisme sont les conséquences inéluctables de toute religion instituée. Il semble que les hommes aient un peu de mal à considérer qu'il y ait d'autres formes de vie et de pensée à l'intérieur de leur espèce. Alors, quand il s'agit d'une autre espèce…

Quelle malédiction pousse donc l'espèce humaine à vouloir posséder tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle découvre ? Avons-nous oublié les terribles

guerres de la Dispersion ? Certains d'entre vous objecteront que les guerres de la Dispersion ont permis à l'humanité de franchir un pas décisif, d'affronter les immensités spatiales, de s'établir sur de nouveaux mondes, mais avons-nous réellement saisi notre chance ? Avons-nous changé en profondeur ? Avons-nous renoncé à cet individualisme forcené qui entraîna nos ancêtres dans l'impasse ? Avons-nous appris à respecter les nouveaux territoires, les autres formes de vie ?

Venez-en au fait ! crierez-vous, chers confrères. Je pense au contraire que ce préambule était nécessaire à notre sujet. Nous devons retirer nos œillères humaines pour aborder une espèce inconnue, nous devons abandonner tout a priori, *nous devons nous dépouiller de tout humano-centrisme et même de tout égocentrisme, nous devons oublier que l'univers ne nous est donné qu'à travers des filtres peu fiables, nous devons admettre qu'il existe d'autres évolutions, d'autres perceptions, d'autres moyens de communication, d'autres rapports entre la Création et les êtres vivants. J'espère que vous serez convaincus, mes chers confrères, et que vous me soutiendrez dans ma démarche auprès de notre souveraine : je compte en effet demander des subsides pour organiser une expédition vers le royaume de Grande-Isle, là où, selon des sources bien informées, vivent encore des adapodes.*

Elser Effradel,
explorateur officiel des Isles-sous-les-Trois-Vents,
hémisphère Sud, Frater 2.

SEKE partait pour le pays où le souffle change de sens, et il n'avait pas appris à transmettre le contenu de sa mémoire. Les souvenirs de Danseur-dans-la-tempête allaient se disperser à jamais, une perte irréparable pour les autres êtres vivants. Plus personne ne goûterait l'ivresse des danses dans les tourbillons de sable et lui, Qui-vient-du-bruit, n'avait pas su partager ce trésor dont il était le dernier gardien.

Pris de panique, il s'agita. Ses mouvements désordonnés réveillèrent la douleur engourdie. Il l'associa à la grêle de coups, à la rumeur haineuse, à la fraîcheur des rigoles boueuses. Il perçut des mouvements confus autour de lui, essaya de se recroqueviller, de se protéger des pointes osseuses qui s'enfonçaient dans sa chair. La pluie battante plaquait sur les pavés des odeurs de sueur, de sang, de déjections animales.

Il rouvrit les yeux malgré sa souffrance. Il lui fallut un peu de temps pour discerner des corps allongés et parcourus de spasmes. Des hommes se débattaient contre des formes sombres devant une haie de spectateurs pétrifiés. Aux vociférations assourdissantes avait succédé un tumulte confus d'où se détachaient des gargouillements et des plaintes sourdes.

Seke ne réussit pas à se relever. Vidé de ses forces, il sombra à nouveau dans une semi-inconscience, ses pensées se désagrégèrent en rêves. Les formes sombres perchées au-dessus des corps étendus semblaient être des adapodes. Une idée absurde : les petits animaux de Grande-Isle n'étaient pas munis de griffes et de crocs comme les skadjes du Mitwan. Il avait vu Autre-mère et les siens tuer des hommes lorsque la chaleur

maintenait leur nourriture favorite, les tritrilles, au fond de leurs terriers. Les êtres humains avaient beau brandir des armes redoutables, ils n'avaient pas l'ombre d'une chance face aux enfants du Tout dont l'adresse, la puissance et la vivacité en faisaient des chasseurs incomparables. Il se remémora les moments de bonheur dans la fraîcheur du nid, sur les pentes brûlantes des dunes, sous la voûte scintillante de Froid qui tombe. Il avait connu la faim, la soif et la douleur avec les compagnons du nid, mais jamais le malheur, jamais l'insatisfaction, jamais la dysharmonie. Il vivait désormais dans un univers de rumeurs blessantes. Les hommes méritaient bien leur nom de faiseurs de bruit. Était-ce un hasard si le dragon aux plumes de sang, qu'on rencontrait sous une forme ou une autre sur l'ensemble des mondes humains, s'employait à les réduire au silence ?

« Seke… Seke… »

Des souffles tièdes lui léchèrent le visage. La pluie avait cessé ainsi que les coups. La douleur le dépeçait comme un oiseau de proie. Il crut se réveiller dans le nid du Mitwan après l'interminable glissade sur la pente rocailleuse qui avait déchiré son enveloppe extérieure. Puis il aperçut deux visages penchés sur lui, la barbe blanche et la peau noire de Marmat, la chevelure dorée et les yeux clairs de Löte. Un silence écrasant était retombé sur la ruelle, broyant la rumeur de la ville.

Seke tourna la tête, distingua les corps inertes de ses agresseurs, leurs bâtons éparpillés sur le sol. Ils ne présentaient pas de blessures apparentes, ils ne perdaient pas de sang, mais des cavités de la grosseur d'un poing bâillaient sur leurs cous, leurs poitrines ou leurs ventres. Au second plan se tenaient une dizaine de formes sombres qu'on aurait pu prendre pour des rochers noirs et, plus loin encore, la foule horrifiée et muette.

« Comment te sens-tu ? »

L'inquiétude dans la voix de Marmat eut l'effet d'un baume sur les blessures de Seke. Le maître griot, pour qui les liens affectifs étaient les barreaux d'une invisible prison, abolissait rarement les distances avec son disciple. Il affirmait que les voyageurs devaient sans cesse se préparer au départ, à la séparation, au détachement : « Laisser derrière soi des êtres aimés, c'est se condamner à être harcelé par les regrets jusqu'à la fin de son existence. Garde-toi de tomber dans le piège des sentiments, des émotions. N'oublie jamais que tu ne vis pas sur le même plan temporel que les autres hommes… »

Incapable de proférer un son, Seke répondit d'un clignement de paupières.

« Il faut soigner ses blessures avant qu'elles s'infectent.

— Nous ne sommes plus très loin du palais.

— Vous croyez qu'ils nous laisseront passer ?

— Ils ont vu les adapodes à l'œuvre. Ils savent maintenant ce qu'ils risquent.

— Comment allons-nous l'y conduire ? »

Les voix de Marmat et de Löte glissaient sur Seke. Un cri strident retentit, suivi de raclements, de frottements de chair humide sur les pierres ; des tentacules froids et visqueux s'insinuèrent sous ses jambes, sous son bassin, sous ses aisselles, sous sa nuque. Sa première réaction de dégoût s'accompagna presque aussitôt de la sensation d'être soulevé, déplacé.

Tiré de sa torpeur par une clameur, il prit conscience qu'il était à nouveau immobile. Là-haut, un ruban de ciel gris faseyait entre les toits. Des hommes et des femmes se pressaient aux balcons des fenêtres, chargés des objets qu'ils essayaient de soustraire à la rapacité des dragons de l'Ankl. Seule la douleur, toujours aussi vive, reliait Seke à la réalité de cette scène. Ses porteurs, immobiles, le maintenaient suspendu quelques pouces au-dessus des pavés luisants.

« ... leur peau, leurs vêtements. Ils ne sont pas de Grande-Isle...

— ... dressé leurs adapodes à tuer ...

— ... des espions de l'Ankl ...

— ... à mort, les dragons rouges ! »

La foule grondante ne s'écartait pas, contrairement aux prévisions de Löte. Des hommes brandissaient leurs bâtons, leurs épées, leurs lances, aiguillonnés par les cris et les gestes de femmes échevelées, surexcitées. Frappés d'effroi par la réaction des adapodes qui avaient vidé cinq des leurs comme de vulgaires outres, ils ressentaient à nouveau le besoin de libérer leur colère exacerbée par le débarquement imminent des armées de l'Ankl.

Löte s'avança vers eux. La vue de sa silhouette fragile face à cette multitude vociférante ranima dans l'esprit de Seke le souvenir d'un autre corps désarticulé et ballotté par une foule ivre de rage. Elle écarta les bras pour réclamer le silence. Il n'entendit pas les premiers mots qu'elle prononça, mais elle continua de parler et parvint peu à peu à dominer le tumulte.

« ... les visiteurs célestes.

— Les portiers n'ont pas proclamé leur venue ! glapit une femme dépoitraillée.

— La porte chaldriane se déplace sans cesse. J'ai trouvé les griots sur un îlot au large de Grande-Isle. Si les adapodes ne m'y avaient pas conduite, nous n'aurions rien su de leur passage.

— Les adapodes ne sont que des animaux ! rétorqua la femme. Et ceux-là des bêtes enragées ! Il faut les éliminer avant qu'ils en tuent d'autres !

— Ils ont seulement voulu défendre les griots. Ils ne vous feront aucun mal si vous nous laissez passer.

— Qui es-tu pour nous donner des ordres ? »

Par-dessus son épaule, Löte lança un regard inquiet à Mar-mat.

« Je la reconnais, hurla un homme. Je l'ai vue au palais réginal : c'est la fille aînée de la reine Osfoët. »

Cette révélation souffla sur la fureur des Grandisliens. En ces heures tragiques, ils se sentaient abandonnés par un pouvoir qui, au cours des siècles, les avait, bon gré, mal gré, protégés des invasions et des pénuries. Les nuages filaient comme des déserteurs au-dessus d'Ansbel.

« Où sont les Fresles ? grondèrent plusieurs voix. Où sont les soldats qui devaient nous protéger ? Où sont les machines de guerre ? Et les murcies sacrées du bassin ? Qu'est-ce qu'on attend pour les lâcher ?

— Les portiers nous ont trahis. Ils ont tendu... »

Les huées de la multitude étouffèrent la voix de Lote.

« Les Fresles n'ont jamais porté la Congrégation dans leur cœur ! Les Fresles ont fui comme des lâches ! »

La muraille de bouches tordues, d'yeux haineux, de poings serrés, de bâtons brandis menaçait de s'écrouler sur la princesse. Ils ne voulaient rien entendre, ils rejetaient l'histoire tumultueuse qui les avait unis à la dynastie des Fresles, ils effaçaient quinze siècles d'une relation oscillant entre respect, crainte, affection et révolte. Certaines générations précédentes, poussées par les clans des pêcheurs ou d'autres factions, avaient tenté de renverser le trône, mais les insurgés s'étaient toujours arrêtés à la porte du palais, tétanisés par la perspective de molester leur reine et les membres de la famille réginale. La peur brisait aujourd'hui les règles millénaires, abrogeait la malédiction fraternelle qui frappait les réginicides et leurs descendants pendant sept générations.

« À mort les Fresles ! »

Incapable de se relever, prisonnier de la chair molle de ses porteurs, Seke ne pourrait empêcher la vague furieuse d'engloutir Lote et Marmat. L'acceptation aurait sans doute été l'attitude la plus efficace, la moins pénible, mais il n'avait pas envie de rejoindre Autre-mère et les compagnons du nid dans les mondes de l'au-delà. Pas maintenant en tout cas. Il voulait rester sur ce monde, dans ce temps.

Dans l'attraction de Lote.

« À mort les Fresles ! »

Löte se retourna et enveloppa Seke d'un regard désespéré. Les yeux aigue-marine de la princesse exprimaient les mêmes regrets que les siens. Une vie en germe se terrait dans leur échange muet. Il n'était qu'un griot, une ombre, il glissait sur la matière sans jamais l'imprégner, dans la solitude infinie des errants. Il comprenait pourquoi Marmat manifestait parfois le désir de mettre un terme à son existence : seule la mort permettrait d'oublier les êtres enracinés dans la mémoire, d'autant plus vivaces qu'à peine entrevus, à peine effleurés.

« Les chausse-pieds ! » hurla une voix.

Une vingtaine d'adapodes avaient surgi de nulle part et s'étaient placés en cercle autour de la princesse et des deux griots.

Vingt minuscules rochers noirs face à la marée humaine.

Marmat se jucha sur une borne de pierre, enfonça son tarbouche sur son crâne et dégagea sa kharba d'un repli de sa toge. Le vacarme de la multitude se changea en murmure d'étonnement, puis en silence quand les premières notes s'envolèrent sur les rafales. Entre ses paupières mi-closes, Seke vit le visage de son maître se transfigurer, comme à chaque fois qu'il chantait — Marmat avait beau le traiter en confrère, en égal, Seke se considérait toujours comme son apprenti.

« Moi, Marmat Tchalé, du Cercle céleste des griots, je viens d'un monde lointain pour vous apporter le Verbe, habitants de Frater 2, vous, les Fraternels, vous dont le nom évoque le grand rêve des peuples dispersés dans la Voie lactée. Car ils rêvaient de fraternité, ceux que la guerre chassa du ventre originel, ils voulaient oublier l'horreur des exterminations massives, l'empoisonnement de l'air et de l'eau, le souffle et le fracas des gigantesques explosions, la métamorphose de leur terre en désert. Voilà ce que la haine fit du ventre originel, une mère meurtrie, stérile, un enfer de feu et de cendres. Oh ! toute-

puissante est la haine des hommes, aussi puissante que l'amour qui les façonna, qui les tira du non-existant, qui leur permit de jouir des fruits de la Création. Oh ! je viens par ce chant relier les fils de l'étoffe humaine, oui, je suis le tisserand de l'humanité, le porteur de mots, je ravaude les déchirures de la trame, j'ai parcouru les distances qui défient l'imagination à une vitesse qui transgresse les lois de la matière, je viens à vous les mains ouvertes, en ami, en frère. »

Les notes cristallines de la kharba et la voix grave de Marmat avaient immédiatement plongé les Grandisliens dans une attention proche du ravissement. Les bourrasques n'osaient plus chahuter le silence retombé sur les lieux. Par la magie du verbe, le griot leur faisait oublier les voiles proches de l'armada de l'Ankl, leur panique, leur détresse. Son chant s'élevait vers les balcons bondés, envoûtait la ruelle tout entière, résonnait sur les places et dans les rues environnantes. Löte fixait Marmat avec l'admiration, la vénération qu'on accordait aux demi-dieux ou aux héros des mythes de la Dispersion.

« Moi, Marmat Tchalé, de la Confrérie des griots, je suis déjà venu sur Frater 2 en ami, en frère, j'ai rencontré vos ancêtres, ces hommes et ces femmes épris de justice et de paix, j'ai chanté devant les reines et les peuples des isles. Oh, c'était le temps joyeux où les reines se rassemblaient sur Grande-Isle, où la seule préoccupation de ces femmes magnifiques était de partager les richesses de leur nouveau monde avec leurs peuples. Elles avaient toutes hérité la grandeur d'âme de Maeveth, l'adolescente qui offrit sa vie pour empêcher les passagers de l'arche des origines de s'entre-tuer. Qu'il me soit donné à moi, Marmat Tchalé, de célébrer la mémoire de Mseveth, la première et la plus grande des reines, la jeune fille au cœur de mère, l'enfant pétrie de sagesse. Le silence de l'espace et l'enfermement avaient empli de terreur et de folie le cœur des passagers. Partout, dans les coursives, sur les passerelles, dans les cabines, régnaient la colère et la violence, oh ! la violence des êtres prisonniers de leurs peurs ! Les hommes, les femmes, les enfants mouraient en grand nombre. Les guerres de la Dispersion se prolongeaient [a] l'intérieur du géant de métal ; elles n'auraient laissé aucun survivant sans l'intervention de Maeveth. Des assassins s'introduisirent dans le logement de sa famille pour égorger ses parents, ses deux sœurs et son jeune frère. Elle n'eut la vie sauve que par la grâce d'une intercession miraculeuse qui la rendit invisible et la dissimula à leurs yeux. Elle pleura plusieurs jours, conçut une haine farouche à l'encontre de ceux qui lui avaient pris les siens, décida d'entrer dans le cercle de la vengeance, s'arma d'un lance-foudre et partit dans l'intention de les tuer. Elle découvrit tant d'horreurs autour d'elle, tant de cruauté, tant de désespoir, qu'elle fut lasse du sang, renonça à sa vengeance et abandonna son lance-foudre. Alors, emplie du désir de sauver son peuple, elle alla au-devant des chefs des clans pour les exhorter à la paix. Ils tentèrent d'abord de la supprimer, car implacable est le cœur de l'être qui jouit du pouvoir de vie et de mort sur ses semblables, mais elle redevenait invisible chaque fois que les exécuteurs se présentaient devant elle… »

Des gouttes cinglèrent le visage de Seke. La voix lancinante de Marmat l'avait entraîné dans une lente dérive qui estompait en partie sa souffrance. Il rouvrit les yeux et constata que, malgré la pluie, malgré le vent du large poussant les armées de l'Ankl vers les côtes de Grande-Isle, les habitants d'Ansbel ne bougeaient pas, captivés.

« … Mseveth l'imperceptible, Maeveth la protégée des entités de l'espace, Maeveth la

souveraine de l'arche. De plus en plus nombreux se déclarèrent ses sujets. Ils déposèrent les armes et brisèrent les cercles de vengeance. Mais quelques-uns refusèrent de l'entendre et continuèrent de faire régner la terreur dans l'arche. Oh, qui peut encore éprouver de la compassion pour ces hommes desséchés, hormis leurs mères et leurs enfants ? Ils ourdirent un complot pour se débarrasser de Maeveth, la jeune fille qui rendait leur pouvoir inutile, absurde. Ils lui firent savoir qu'ils désiraient la rencontrer afin de se soumettre officiellement à sa loi, la loi de l'amour. Ils dissimulèrent leurs véritables intentions, espérant ainsi qu'elle demeurerait visible et qu'ils pourraient enfin la frapper. Maeveth n'ignorait rien de leur funeste dessein, mais elle vint à leur rencontre, consciente qu'elle s'avançait au-devant de sa propre mort. Alors l'un d'eux se jeta sur elle et lui enfonça la lame de sa dague dans le cœur, alors Maeveth s'éteignit sans un cri, sans un reproche, alors son corps disparut et, à la place qu'il occupait quelques instants plus tôt, jaillit une fontaine de lumière rouge qui jamais ne s'éteignit, alors les cœurs de ces hommes furent embrasés par la colère, alors, saisis de frénésie meurtrière, ils s'entre-tuèrent les uns les autres jusqu'au dernier. On honora la mémoire de Maeveth en choisissant parmi les jeunes filles une nouvelle reine de l'arche. À peine Ferzinn, la première d'entre elles, fut-elle proclamée souveraine de l'espace qu'elle reçut à son tour le sceau de sa légitimité, le don de l'invisibilité... »

Les larmes se mêlaient à la pluie sur les joues de Löte. Le chant du griot soulevait en elle une émotion ineffable venue du fond des âges. Elle éprouvait une attirance particulière pour le personnage de Maeveth. Selon les mythes de la Dispersion, la première souveraine du peuple fraternel n'avait pas le seul don de l'invisibilité, elle pouvait soigner les blessures profondes et purifier l'eau. Sans elle, les passagers de l'arche n'auraient pas disposé d'eau potable en quantité suffisante pour arriver au bout de leur voyage. Celles qui lui avaient succédé n'avaient qu'à se plonger dans la fontaine de lumière pour se régénérer, pour recouvrer leur force et leur grandeur d'âme. Puis, lorsque l'arche s'était posée sur l'océan, les rescapés s'étaient répartis sur les terres émergées et avaient perpétué la tradition en choisissant une reine pour chaque isle. Ainsi étaient nées les dynasties primitives qui avaient régné pendant près de deux millénaires avant d'être peu à peu remplacées par les nouvelles branches, les nouvelles lignées.

De ces récits fondateurs était issu le théâtre cathartique qui reconstituait la vie et les œuvres de Maeveth : une fois par an, la reine de Grande-Isle s'adressait à son peuple sans se montrer, enfermée dans une petite pièce du palais d'où sa voix, amplifiée Par des systèmes acoustiques, retentissait dans toute la cité d'Ansbel. Sur l'archipel d'Estal, on reconstituait l'épisode célèbre où les conjurés, affublés de masques grimaçants, fomentaient leur complot contre Maeveth. Ils se précipitaient sur la souveraine et la frappaient avec des armes factices. Elle s'effondrait avec une théâtralité excessive et son corps disparaissait aussitôt grâce à un mécanisme d'escamotage installé sous la scène. Une lumière rouge s'élevait de l'endroit où elle s'était éclipsée et les assassins s'entre-tuaient.

La mère de Löte avait reçu, une dizaine d'années plus tôt, la visite de la souveraine de l'archipel d'Estal dont la troupe avait donné une représentation des *Dits de Mœveth* dans la cour principale du palais réginal. Cela s'était passé avant l'occupation de son royaume

par les dragons de l'Ankl. Dans un autre temps. Par la suite, les informateurs du consort avaient annoncé que la reine d'Estal avait subi un châtiment public dont l'horreur dépassait l'entendement.

« ... les siècles ont enseveli le souvenir de Maeveth, des palais se sont dressés sur les isles, toujours plus vastes, des lois ont été promulguées, toujours plus dures, des cours se sont constituées, toujours plus fermées, qui ont coupé les souveraines de leurs peuples... »

Une clameur couvrit la voix de Marmat. Des frissons, d'abord imperceptibles, agitèrent la foule assemblée dans la ruelle. Quelques silhouettes s'en détachèrent comme les pierres les plus branlantes d'une digue cédant sous la pression de l'eau.

« Les dragons de l'Ankl ! Les dragons de l'Ankl ! »

Les cris s'amplifièrent entre les façades resserrées et donnèrent le signal de la débandade, de la ruée vers les portes du rempart. Les habitants d'Ansbel abandonnèrent sur place les meubles, tissus et autres objets qu'ils avaient voulu emporter quelques instants plus tôt. Les omielles se cabrèrent, ruèrent, s'échappèrent ; leurs courses louvoyantes accentuèrent la confusion. Des personnes âgées, des enfants, des femmes perdirent l'équilibre et roulèrent dans les vagues tumultueuses. Tassés contre les escaliers ou les murs, la plupart d'entre eux ne réussirent pas à se relever. Il n'existait maintenant plus de famille ni d'amis, plus aucun sens collectif, seulement des individus en proie à une peur incontrôlable. Quelques mères essayaient de revenir en arrière pour repêcher leurs enfants engloutis par les flots humains, mais, malgré leurs vociférations, le courant les emportait inexorablement vers l'extérieur du rempart.

Sans le réflexe de ses porteurs, Seke aurait certainement connu un sort identique aux dizaines de Grandisliens piétinés, écrasés : les adapodes s'étaient précipités sous le porche le plus proche dès les premiers signes de panique, puis glissés à l'intérieur d'une cavité basse et creusée dans la base d'un mur. Une galerie d'accès au réseau des égouts d'Ansbel, à en juger par la puanteur.

Le silence résorba peu à peu les cris et les bruits de cavalcade. Seke se demanda où étaient passés Marmat et Lote. Il dut reconnaître que le sort de la princesse lui importait davantage que celui de son maître. Ses pensées lui échappaient, les moments de lucidité alternaient avec les pertes de conscience et les bouffées fiévreuses, délirantes. Un rayon de lumière sale » se faufilait par une invisible ouverture et s'écrasait sur un sol jonché d'objets poussiéreux. Des cris prolongés et lugubres s'échouaient dans l'obscurité, le réveillaient en sursaut. Le contraste entre la chair froide des adapodes et sa propre fièvre accentuait sa confusion. La sueur et le sang collaient ses vêtements à sa peau. Chaque battement de son cœur propageait la douleur jusqu'aux extrémités de ses membres.

Les adapodes se mirent en mouvement, se glissèrent sous le mur, s'aventurèrent dans la ruelle. La lumière, éblouissante, contraignit Seke à garder pendant quelques instants les yeux clos. La sensation de déplacement, de plus en plus vive, lui donna un sentiment de vertige. Revigoré par l'air humide et salin, il battit des bras comme un homme tombant dans un précipice et tentant d'enrayer sa chute. Des façades, des escaliers, des charrettes abandonnées défilèrent dans son champ de vision. Des omielles désœuvrées broutaient les maigres touffes d'herbe et de mousse entre les pavés. Dans le lointain résonnait le

tapage d'une armée en campagne, bruissements de bottes, cliquetis, raclements, ordres brefs, éclats de rires.

Les adapodes débouchèrent à toute allure sur une vaste place bordée d'arbustes. Un homme surgit d'un porche, se faufila entre les malles, vêtements et ustensiles éparpillés, s'évanouit dans une ruelle voisine, aussi discret et silencieux qu'une ombre.

Les chausse-pieds s'arrêtèrent au milieu de la place. Ils n'émettaient aucun son, ni même un chuchotement, mais Seke devina qu'ils hésitaient sur la conduite à suivre et ressentaient le besoin de communiquer. Il tourna la tête, chercha des yeux les silhouettes de Löte et Marmat, ne discerna aucun autre mouvement que les errances des omielles dételées. Pourquoi la princesse et son maître l'avaient-ils abandonné ? Avaient-ils été renversés et piétinés par la multitude paniquée ?

Les porteurs de Seke finirent par s'engager dans une large avenue. Elle donnait, deux ou trois cents pas plus loin, sur une esplanade barrée d'un gigantesque mur d'enceinte. Les nuages bas se déchiraient sur les aiguilles de deux imposantes tours d'angle. Les reptations des adapodes

— Seke ne trouvait pas d'autre mot pour décrire leur allure – diffusaient un chuintement à peine perceptible entrecoupé de crissements brefs.

Ils traversèrent l'esplanade, elle aussi jonchée d'objets divers, de couvertures, de vêtements gonflés et poussés par les rafales. Les teintes des pierres du mur d'enceinte allaient du noir profond au gris clair. Des tourelles effilées s'élançaient au-dessus de la ligne du rempart et brisaient l'austérité de l'ensemble.

Les chausse-pieds bifurquèrent, se dirigèrent vers une fontaine centrale, se tapirent derrière le muret du bassin. Un brouhaha s'élevait de la porte monumentale ouverte au milieu du rempart. Seke décida de se relever. La pression de ses porteurs se relâcha aussitôt sur ses épaules, son bassin et ses chevilles. Ils s'amalgamèrent les uns aux autres et formèrent un monticule sur lequel il put s'appuyer lorsqu'il se redressa et que, trop faible pour tenir sur ses jambes, il faillit perdre l'équilibre.

Devant la porte monumentale, des corps gisaient dans leur sang. Des dizaines de soldats aux crânes rasés, vêtus de longues tuniques claires frappées en leur milieu d'un dragon écarlate, cernaient un homme et une femme que Seke reconnut sans l'ombre d'une hésitation.

CHAPITREV

MURCIES

Moi, Lemo Skandil, sain de corps et d'esprit, jure devant les déesses du Fraternel et les hommes avoir rencontré un griot céleste. Que ce témoignage serve à informer les générations futures qu'elles ne sont pas seules dans l'univers, comme s'acharnent à le clamer les savants et les courtisans de notre temps.

Je fis partie de ces hommes et de ces femmes qui entrèrent en conflit avec les portiers de la Congrégation de Grande-Isle, ces charognards qui ne songent qu'à tirer avantage de leur position. Les portiers ont perdu depuis bien longtemps le secret de l'interprétation des flux chaldriens. Se sentant menacés, ils nous ont traités en ennemis, en mécréants, en rivaux, et leurs manœuvres ont réussi à nous couper du reste de la population grandislienne.

Je fis partie de ces hommes et de ces femmes condamnés au bannissement perpétuel, embarqués de force sur les navires des Fresles et abandonnés sur une lointaine banquise. J'aurais pu, j'aurais dû en mourir, mais, sur ces étendues glacées si peu propices à la vie, je rencontrai ceux qui allaient bouleverser mon existence. Ceux-là avaient étudié les mouvements de l'écorce planétaire sur ses manteaux intérieurs et calculé avec une extrême précision le déplacement de la porte chaldrane. Leur communauté, appelée le Lien, regroupait une cinquantaine d'hommes et de femmes. Certains d'entre eux étaient venus en couple, d'autres avaient quitté leur conjoint qui avait refusé de les accompagner dans leur voyage, dans leur folie, et avaient reconstitué de nouvelles familles. Ils survivaient en péchant des poissons de l'océan Fraternel par des trous creusés dans la glace ou en chassant de petits animaux appelés flertans, dont l'épaisse fourrure blanche offre une excellente protection contre les températures glaciales. Issus de la cour ou du petit peuple, ils avaient renoncé à toute vie sociale, à toute possession, et consacré leur existence à la venue des griots. Quand je leur dis que cette chance ne se présenterait peut-être jamais, ils me répondirent que, si par malheur leurs calculs se révélaient inexacts, leurs propres enfants prendraient le relais et accompliraient leur rêve. Ils nous accueillirent en tout cas avec une générosité qu'on rencontre rarement chez nos semblables. Nous étions pourtant quinze, une quinzaine de bannis qui risquaient de briser leur fragile équilibre. Mais, hormis quelques menus problèmes soulevés par les premiers ajustements, nous nous fondîmes rapidement dans le groupe et préparâmes avec enthousiasme la venue des griots.

Du griot, devrais-je dire. Il apparut un jour dans l'édifice construit à son intention par les membres du Lien. Sa peau, d'un noir profond, tranchait d'une manière radicale sur la blancheur immaculée des blocs de glace. Une fois remis des effets du voyage (il appelle cela la « renaissance »), il chanta pour nous en s'accompagnant de sa kharba. Nous

fûmes transportés par sa voix. Nous eûmes l'impression de voyager en sa compagnie dans l'espace infini, nous rencontrâmes les héros légendaires des mythes de la Dispersion, nous découvrîmes des paysages extraordinaires, nous nous sentîmes reliés aux autres peuples disséminés dans l'espace. Nous avions enfin justifié le nom, le beau nom de notre communauté. Il nous conseilla alors de partager cette connaissance avec l'ensemble des Fraternels. Nous en eûmes l'intention, mais, quelques jours après son départ, alors que nous nous apprêtions à embarquer dans notre vieux navire abrité sous les glaces, surgirent des guerriers aux crânes rasés et aux tuniques ornées d'un dragon pourpre.

Lemo Skandil,
mouvement Nouveau Lien,
Frater 2.

LES MURCIES GÉANTES s'agitaient dans le grand bassin bordant le port d'Ansbel. Elles s'arrachaient parfois de l'eau, bondissaient à des hauteurs étonnantes, soulevaient en retombant d'immenses gerbes écumantes. Sans le mur entourant le bassin, elles auraient sauté dans le port et se seraient ruées sur les bateaux et leurs équipages avant de gagner le large. Un siècle plus tôt, certaines d'entre elles s'étaient échappées, avaient massacré une centaine de pêcheurs et obligé les autorités portuaires à doubler la hauteur de l'enceinte.

Ynold fixait jusqu'au vertige les corps tachetés et luisants aux nageoires souples et translucides. On distinguait parfois, à la faveur de leurs sauts, leurs gueules entrouvertes sur plusieurs rangées de dents aiguisées. Les grands prédateurs du Fraternel pouvaient foncer sur un navire, percuter la coque à pleine vitesse et ouvrir une voie d'eau. Il leur suffisait ensuite d'attendre que les hommes d'équipage tombent à la mer pour les happer et les déchiqueter en quelques coups de mâchoires. Les murcies du bassin résultaient de croisements des spécimens les plus massifs et les plus féroces capturés par les expéditions de chasse lancées au siècle précédent sous le règne éclairé de la reine Elbaz. Même si elles se livraient des combats meurtriers à la saison des amours, leur population, une cinquantaine de membres, restait stable. Considérées comme les gardiennes du port d'Ansbel, elles faisaient l'objet d'un véritable culte chez les Grandisliens.

Le plan d'Ynold reposait en grande partie, pour ne pas dire en totalité, sur l'intervention des murcies : lâchées, elles se seraient précipitées dans le chenal d'accès au port d'Ansbel, auraient coulé les navires de l'Ankl et décimé l'armée des dragons rouges. Mais Belwe n'avait pas eu le temps ou l'opportunité d'ouvrir les portes du bassin, et les conquérants avaient débarqué sans rencontrer la moindre opposition. Les soldats du consort ne s'étaient pas battus tout simplement parce que les officiers supérieurs, à la solde des portiers, les avaient consignés dans leurs quartiers. Ynold avait sous-estimé l'influence de la Congrégation, un manque de clairvoyance qui précipitait la chute du royaume et de la dynastie des Fresles. Et scellait son propre échec.

Le consort croisa le regard d'Osfoët. Malgré ses cheveux défaits et son teint pâle,

malgré sa robe déchirée, souillée, malgré les privations, la reine de Grande-Isle n'avait rien perdu de sa beauté. De chaque côté du couple réginal, regroupés sur le chemin haut du mur d'enceinte, se pressaient les prêtres aux robes pourpres accompagnés de quelques membres de la Congrégation et d'officiers supérieurs du palais. Les brocarts chatoyants et les chevelures extravagantes des portiers, les uniformes noir, vert et rouge des officiers contrastaient avec les tenues austères et les crânes rasés des dragons de l'Ankl. Il ne pleuvait plus, mais l'air restait imprégné d'humidité. La mer et les nuages s'épousaient à l'horizon dans un brassage lugubre de gris et de noir.

Les hommes qui avaient ouvert la porte du cachot d'Ynold et Osfoët n'avaient pas été envoyés par Belwe. Le symbole brodé sur leurs longues tuniques avait immédiatement renseigné le consort sur leur appartenance. Armés de glaives aux lames doubles et aiguisées, coiffés de casques coniques, chaussés de sandales aux lanières croisées, ils avaient conduit leurs prisonniers dans une pièce où ils leur avaient servi un repas frugal accompagné de pain rassis. Osfoët et Ynold avaient pu se laver dans un petit bassin de pierre alimenté en eau tiède par un système de tuyaux utilisant le principe des vases communicants. Le consort s'était servi de sa cape pour soustraire la reine aux regards mornes des soldats chargés de leur surveillance. Il avait ensuite essayé de soutirer quelques renseignements à ses geôliers, mais aucun d'eux n'avait daigné lui répondre, comme s'ils ne l'entendaient pas. Leur absence d'expression accentuait leur allure brutale. D'épais bourrelets cicatriciels sillonnaient leurs bras, leurs jambes et, pour certains, leurs faces et leurs cous.

Le couple réginal avait attendu pendant des heures dans cette pièce, le temps pour un rayon de lumière tombant d'une lucarne de parcourir les dalles de pierre d'un mur à l'autre. Une nouvelle escouade était enfin venue chercher les captifs et les avait escortés, par des passages oubliés de la vieille ville, jusqu'au grand bassin des murcies.

« Nous nous attendions à une tout autre résistance de votre part, reine Osfoët. »

L'homme qui venait de parler se distinguait des autres prêcheurs de l'Ankl par un cercle noir brodé sur le devant de sa robe pourpre. La douceur de sa voix enrobait une autorité tranchante. Le vent plaquait son vêtement sur son corps et soulignait sa maigreur. Derrière lui se tenaient l'un des trois hauts dignitaires de la Congrégation des portiers, affublé d'un chapeau extravagant, ainsi que Serdi Alfal, un ancien conseiller des Fresles condamné dix ans plus tôt au bannissement perpétuel. Le vacarme des murcies et les sifflements des bourrasques reléguaient au second plan la rumeur du port. Les troupes de l'Ankl continuaient de débarquer des navires alignés le long des quais.

« Nous ne nous attendions pas à être entourés d'autant de traîtres à la fois », rétorqua Osfoët en posant tour à tour le regard sur Serdi Alfal et le dignitaire de la Congrégation.

Les lèvres du prêtre s'étirèrent en une ébauche de sourire. Une longue balafre sillonnait le côté de son crâne.

« Ceux que vous appelez traîtres, nous les accueillons comme de nouveaux frères. Ils ont su reconnaître la toute-puissance de l'Anklizz, ils recevront leur juste récompense dans le silence éternel.

— Ils se sont seulement servis de vous, de votre puissance, pour réaliser un vieux rêve : renverser la dynastie des Fresles. Ce sont des intrigants, sûrement pas des dévots de

votre ridicule dragon à plumes ! »

La gifle claqua sur la joue d'Osfoët avec une telle force qu'elle chancela et s'agrippa à la rambarde pour ne pas s'effondrer sur 1 étroit chemin du mur d'enceinte. Ynold bondit vers le prêtre, mais deux soldats lui posèrent la pointe de leur épée sur la gorge et le contraignirent à reculer. Si le dignitaire de la Congrégation restait impassible, une jubilation sans borne brillait dans ses yeux en partie dissimulés par le bord de son chapeau.

« Notre bannière, reine Osfoët, flotte sur la plupart des isles de Frater 2 ! cracha le prêtre. Avec vous, c'est l'une des dernières dynasties issues des mythes de la Dispersion, et l'une des plus prestigieuses, qui s'éteint. Ne blâmez pas ceux de vos sujets qui ont su reconnaître la puissance de notre... dragon, selon votre expression. Votre monde est mort. »

La joue striée de zébrures, Osfoët se redressa et se tint droite et fière devant son interlocuteur.

« C'est le destin des civilisations que de disparaître, déclara-t-elle d'une voix ferme. La vôtre n'échappera pas à la règle.

— La dissolution dans le silence éternel est le but de chaque existence. Quand nous aurons dissipé les dernières illusions, alors nous nous avancerons le cœur joyeux dans le bec de l'Ank-lizz, alors nous nous effacerons, et la Création s'effacera avec nous.

— Vous vous arrogez des pouvoirs qui ne vous appartiennent pas. Vous n'êtes pas les maîtres de la vie et de la mort, encore moins les maîtres de la Création. Je ne vois devant moi que des misérables rongés par la haine. De pauvres fous. »

Le prêtre leva à nouveau le bras, mais il ne l'abattit pas. Il fit un signe de la main en direction des soldats massés sur les dernières marches de l'étroit escalier. Une frêle silhouette traversa leurs rangs et se présenta sur le chemin de ronde. Ynold la reconnut du premier coup d'œil bien qu'on l'eût affublée de la robe rouge des dragons de l'Ankl. Le vent soulevait et emmêlait ses mèches blondes. Ses yeux habituellement bleu clair avaient viré au gris sombre, comme emplis de la noirceur du ciel.

Belwe s'arrêta à quelques pas de ses parents et les considéra avec cette froideur qu'elle réservait d'habitude à ses sœurs, ses soupirants et ses opposants.

« Diriez-vous que cette jeune fille... »

Le vacarme des murcies contraignit le prêtre de l'Ankl à s'interrompre pendant quelques instants. Sa fille cadette n'adressa pas au consort le regard de complicité qu'il guettait, qu'il quémandait. Il ne s'en inquiéta pas. Pas encore. Malgré son jeune âge, elle surpassait les maîtres eux-mêmes dans l'exercice de l'impassibilité courtisane, elle savait mieux que personne masquer ses sentiments, ses émotions, surtout quand ses intérêts, quand *leurs* intérêts étaient en jeu.

« ... est elle aussi rongée par la haine et la folie, reine Osfoët ? »

Les yeux de la reine s'agrandirent de surprise et d'horreur. « Eh bien, ma mère, vous qui êtes si prompte à dispenser les leçons de morale, auriez-vous avalé votre langue ? » lança Belwe avec un sourire narquois.

Osfoët marqua un long temps de silence avant de répondre d'une voix basse oppressée.

« Je te savais intrigante et ambitieuse, Belwe, je ne te pensais pas capable de t'associer

à ces monstres.

— Que savez-vous de ceux qui vous entourent, mère ? » Belwe désigna le consort d'un mouvement de menton. « Vous ignoriez par exemple que votre époux, le noble consort Ynold, vous trompait avec votre propre fille. Avec *sa* propre fille. »

Livide, Ynold s'avança d'un pas en direction de Belwe ; deux lames volèrent à nouveau vers son cou et l'arrêtèrent dans son élan. La princesse désigna les toits noir et gris de la cité d'Ans-bel d'un ample geste du bras.

« Votre époux, mon père, rêvait de reconquérir l'ensemble des isles et de me proclamer souveraine absolue de Frater 2. Il rêvait que les enfants issus de nos amours maudites fondent une nouvelle lignée, une nouvelle dynastie : la dynastie fraternelle. La dynastie incestueuse, devrais-je dire ! Il vous trahissait lui aussi. Je ne suis que la dernière héritière d'une histoire riche en trahisons et en relations monstrueuses ! »

Des larmes roulèrent silencieusement sur les joues de la reine. Belwe les regarda s'épancher un moment avant de reprendre : « Mon père ne savait pas qu'à travers lui je servais un autre maître. Comment aurait-il pu s'en rendre compte, lui qui, comme la plupart des hommes, est dominé par des ambitions mesquines et le pitoyable tyran qui se tend entre ses jambes ? »

La princesse se tourna vers le consort, les yeux embrasés de colère.

« Si vous saviez, père, combien j'ai souffert sous votre poids,

Si vous saviez combien j'ai haï la saveur de votre peau, de votre salive, de votre sueur, de votre semence, si vous saviez combien *de* fois, pendant que vous dormiez, j'ai eu la tentation de vous forger comme une omielle domestique ! Je vous ai mille fois maudit, mais mon sacrifice était nécessaire à l'avènement de Vnklizz, et j'y ai consenti. Mon corps n'est qu'un instrument à son service. Je l'ai offert à Velik pour qu'il me débarrasse de cette stupide mirmone de Löte comme je l'ai donné à tout homme qui concourait sans le savoir à la chute des Fresles. Non, père, ni vous ni les autres ne m'avez donné de plaisir, nos étreintes n'étaient que des suites de gesticulations et de déclara-tions obscènes ! Vous n'étiez pas de taille à gravir l'escalier de la gloire, tout juste bon à vous percher sur la première marche. Le temps est venu de dissiper les illusions. Et de payer la note. » Elle se tut pour suivre la course folle et tumultueuse des images au-dessus du port d'Ansbel. En contrebas, les murcies surexcitées fouettaient l'eau du bassin dans un ballet de nageoires désordonné et furieux. Des hurlements solitaires, déchirants, montaient des ruelles et des cours intérieures de la vielle ville. Serdi Alfal et le dignitaire de la Congrégation jetaient à la princesse des regards admiratifs et craintifs.

« Il ne te reste plus, pour parachever ton œuvre, qu'à me tuer de tes propres mains, murmura la reine.

— Oh non, ma mère ! Avant de vous dissoudre dans le silence éternel, vous connaîtrez une souffrance, une humiliation semblables à celles que j'ai éprouvées dans les bras de mon père. Vous resterez vivante, et votre précieux corps sera offert à tous les, serviteurs de l'Ankl qui... »

Des mouvements, des cris dominèrent la voix de Belwe. Le consort avait subitement plongé vers l'avant et, esquivant les lames des soldats, avait roulé sur un côté du chemin de ronde. Comme possédé, il se releva devant sa fille, la saisit par la taille sans laisser au

prêtre de l'Ankl ni à ses sbires le temps de réagir, la souleva, la jucha sur son épaule et enjamba la rambarde.

« Pourquoi attendre ? rugit-il. Je t'invite maintenant à te dissoudre dans le silence éternel ! »

Belwe poussa un hurlement d'effroi, lança un regard éperdu à sa mère. Deux soldats se ruèrent sur Ynold, l'agrippèrent par les épaules. Il leur échappa en se précipitant dans le vide. L'un d'eux réussit à saisir un pan de la robe de Belwe. L'étoffe se déchira dans un crissement prolongé et lui resta dans la main.

Le consort et la princesse tombèrent une trentaine de pas plus bas dans le bassin des murcies. Du haut du chemin de ronde, la reine pétrifiée vit sa fille et son époux remonter à la surface, puis disparaître dans un tourbillon de nageoires, de gueules et d'écume. Quand l'eau recouvra en partie son calme, elle se troublait d'un nuage pourpre dispersé par les vaguelettes.

« Notre sœur Belwe a eu beaucoup de chance, déclara le prêtre à la robe ornée d'un cercle noir. L'Anklizz l'a accueillie dans la paix infinie et miséricordieuse du silence. »

Les adapodes filaient à grande vitesse le long de la grève. Ils avaient porté Seke sans relâche depuis la porte basse du rempart. Ils n'avaient pas croisé de dragons de l'Ankl sur le chemin serpentant entre la cité et le littoral, seulement quelques fuyards retardataires, les bras ou les épaules chargés de couvertures ou de produits de première nécessité. Nul ne leur avait prêté attention. Les Grandisliens n'avaient pas le temps de se préoccuper d'un corps ensanglanté transporté par six chausse-pieds.

La tempête s'était déclarée alors qu'ils parcouraient une lande hérissée de rochers torturés. Des éclairs avaient crevé le plafond nuageux, ébloui les pavés luisants. Un vent violent et une pluie torrentielle avaient fouetté les herbes et obligé les adapodes à se réfugier pendant un moment sous un large promontoire.

Seke alternait les périodes de lucidité et les délires fiévreux. Il avait aperçu Marmat et Löte cernés par les soldats de l'Ankl devant la porte monumentale avant de sombrer dans une inconscience peuplée de cauchemars. Une question le taraudait : la princesse et son maître étaient-ils morts ? Il croyait se souvenir qu'ils s'étaient effondrés devant les hommes aux tuniques frappées du dragon écarlate...

Des vagues livides se fracassaient sur les récifs. Leur écume se mêlait aux gouttes de pluie pour déchaîner un véritable déluge sur la grève. Les chausse-pieds contournèrent une pointe rocheuse et se dirigèrent, au travers des mares abandonnées par l'océan, vers une crique bordée d'une haute falaise. Arrivés au milieu de l'anse, ils reposèrent leur fardeau sur la plage humide et se mirent tous les six à creuser un trou de la largeur d'un homme. La vitesse avec laquelle ils s'enfoncèrent dans le sable sidéra Seke. Il pensa qu'ils l'avaient abandonné à son sort lorsqu'ils eurent disparu dans les profondeurs du sol. Il demeura seul dans la nuit naissante, au milieu des sifflements du vent, des grondements des vagues et du crépitement de la pluie.

Le froid extérieur attisait par contraste le feu qui se propageait dans les veines du griot détrempé. Jamais il n'avait ressenti un tel sentiment de désolation.

Les éléments s'apaisèrent aussi subitement qu'ils s'étaient déchaînés. Le vent mollit, les gouttes de pluie s'espacèrent, les rayons de Soror couchante se faufilèrent entre les

nuages déchirés, déposèrent une clarté bleutée sur les reliefs et le miroir tumultueux de l'océan.

Des clapotis réguliers attirèrent l'attention de Seke. Dans le lointain, des animaux tachetés effectuaient des bonds fantastiques au-dessus des vagues. Leurs mouvements cohérents, réguliers, lui rappelèrent les évolutions de Danseur-dans-la-tempête dans les tourbillons : même grâce, même légèreté ludique, même harmonie entre les êtres et leur milieu. Il n'avait pas besoin de percevoir leur chant intime, il lui suffisait de les contempler pour se sentir à nouveau relié à l'univers des formes.

Il n'était qu'un ensemble de particules ballotté par les flots de la Chaldria et, pourtant, sans ses perceptions, la Création cessait d'exister ou n'avait plus de raison d'être. Elle resterait un champ d'expérimentation, un jardin splendide tant qu'un regard serait posé sur elle, tant qu'un esprit serait conscient d'elle. C'était la raison, sans doute, pour laquelle les adorateurs du dragon aux plumes de sang s'acharnaient à détruire les hommes et les autres êtres vivants : ils savaient ou pressentaient que l'univers des formes et ses occupants étaient liés de façon inextricable, que la disparition des uns entraînerait celle de l'autre, que la Création n'était pas un phénomène accidentel ou hasardeux, qu'elle n'avait pas d'existence autonome, que la pensée ou la conscience la façonnait et la maintenait autant que les forces fondamentales.

Le ballet nautique des créatures marines lui fit oublier sa solitude et sa souffrance. Le ciel se couvrit bientôt d'étoiles ; trois demi-cercles gris bleu, un grand et deux petits, entamèrent leur course au-dessus de l'horizon.

Des mouvements, des crissements interrompirent le ravissement de Seke. Les adapodes se glissèrent sous ses épaules et son bassin, le soulevèrent et se dirigèrent vers l'orifice qu'ils avaient creusé quelques instants plus tôt. Ils avaient ouvert un tunnel d'une largeur de deux hommes, aux parois parfaitement lisses et dures. Seke n'avait pourtant distingué aucun monticule sur la plage, comme s'ils avaient purement et simplement avalé le sable. Il perdit de vue le cercle de ciel étoilé et s'enfonça dans une obscurité totale où ne résonnait pas d'autre bruit que les frottements des chausse-pieds. La régularité de leur allure le plongea à nouveau dans une torpeur entrecoupée de réveils en sursaut, de pensées insaisissables, incohérentes. Les adapodes n'avaient pas pu forer une galerie d'une telle longueur en aussi peu de temps, ils avaient sans doute percé un puits d'accès à un réseau existant et ramifié.

Seke se crut un moment revenu à l'air libre, sous le ciel nocturne, puis il se rendit compte que les étoiles n'étaient que des mirmones lumineuses incrustées dans les parois. Ses porteurs évoluaient dans un labyrinthe identique à celui que les deux griots avaient parcouru en compagnie de Löte. De temps à autre, il entrevoyait les fils fuyants et dorés d'une cascade révélée par l'éclat furtif d'une mirmone. Les chausse-pieds franchissaient des flaques profondes dont l'eau froide le recouvrait entièrement, s'infiltrait entre ses lèvres, dans ses narines, dans ses conduits auditifs.

Ils arrivèrent dans une gigantesque cavité à la voûte tapissée de mirmones. Elles éclairaient des colonnes noires semblables à des concrétions rocheuses aux fûts irréguliers et rugueux. Leur lumière révélait également une étendue d'eau frissonnante entre les piliers et les arches d'autres salles à la profondeur incommensurable. Seke ne

remarqua pas de mouvement ni aucun autre signe révélateur d'une présence, et pourtant il eut la certitude de se retrouver au milieu d'êtres vivants.

Ses porteurs se faufilèrent entre les reliefs et le déposèrent au bord de l'étendue d'eau, un bras souterrain de l'océan Fraternel à en croire l'odeur saline. Les chausse-pieds se tinrent quelques instants à ses côtés avant de se diriger tous ensemble vers l'une des colonnes noires dressées le long des parois. Il comprit alors que ces dernières étaient formées de milliers d'adapodes agrégés les uns aux autres.

Un bruit retentit non loin de lui et le fit sursauter. L'une des créatures marines dont il avait admiré les évolutions sur la plage jaillit tout près du bord. Elle se dressa un long moment sur sa queue, emplit une grande partie de la salle de son corps tacheté et ruisselant. L'éclat des mirmones se pulvérisait sur ses nageoires écartées et ondulantes. Elle s'effondra dans un fracas dont l'écho décrut peu à peu dans les autres salles.

Le visage et le cou piquetés de gouttes froides, Seke se concentra sur le chœur des formes. Il n'entendit rien d'autre que le clapotis de l'eau remuée par le passage de la créature marine. Les adapodes ne l'avaient pas emmené dans les profondeurs de Frater 2 dans la seule intention de le mettre hors de portée des dragons rouges.

La créature marine se dressa une nouvelle fois sur sa nageoire caudale en poussant un cri à la tonalité plaintive, la gueule ouverte sur plusieurs rangées de dents acérées. La vague puissante soulevée par son effondrement recouvrit Seke et, en se retirant, l'entraîna vers l'eau.

Les colonnes noires demeuraient immobiles.

Les adapodes l'avaient peut-être transporté dans cette grotte dans le seul dessein de l'offrir à leur souveraine.

CHAPITRE VI

DRAGONS ROUGES

Elle viendra, la grande reine,
La mère fraternelle,
Elle réveillera l'amour dans le cœur de chacun,
Elle redonnera joie et force à tous ses enfants,
Elle viendra, la maîtresse des temps,
La sœur universelle,
Elle soufflera sur les cendres,
Elle ranimera la flamme,
Elle viendra, l'épouse des mondes,
L'amante éternelle,
Elle embrasera l'ardeur des guerriers,
Elle grossira la tendresse des femmes,
Elle viendra, la déesse admirable,
La porte intemporelle,
Elle s'ouvrira sur les jours merveilleux,
Elle se fermera aux légions du dragon,
Elle viendra, la reine des reines,
La souveraine immortelle.

L'Hymne à la souveraine de la fin des temps,
théâtre cathartique de Grande-Isle des Fresles,
Frater 2.

OÙ EST PASSÉ Seke à votre avis ? » demanda Marmat.

Löte marqua un temps avant de répondre.

« Je ne sais pas au juste. Je suppose que les adapodes ont réussi à le mettre à l'abri.

— Qui soignera ses blessures ? »

La princesse haussa les épaules et observa les autres captifs, des hommes, des femmes et des enfants qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir avant le débarquement des soldats de l'Ankl. Comme on ne leur servait que du pain rassis et une eau sau-mâtre dans des jarres sales, la faim et la soif leur agrandissaient et leur enfiévraient les yeux. De temps à autre, une escouade de dragons rouges ouvrait la porte de la prison et emmenait une dizaine de prisonniers des deux sexes. Ils écartaient à coups de bâton ou d'épée les

enfants qui tentaient de s'accrocher à leurs parents, à leur frère ou à leur sœur.

Une odeur pestilentielle régnait sur les ergastules reliés les uns aux autres par des ouvertures arrondies et basses. Les soldats n'avaient pénétré qu'une seule fois dans le cachot où avaient échoué Marmat et Lote. L'un d'eux avait enveloppé la princesse d'un regard malsain. Elle avait aussitôt baissé la tête, craignant qu'ils ne la violentent ou la transfèrent dans un autre recoin du palais. Elle redoutait par-dessus tout d'être séparée de Marmat, son seul appui dans un monde en plein bouleversement. Son seul lien avec Seke. Elle tressaillait chaque fois que retentissait le grincement du verrou de la lourde porte. Marmat n'avait pratiquement pas desserré les dents depuis qu'ils croupissaient dans ce cul-de-basse-fosse ; il ne sortait de sa prostration que pour mâcher distraitement un bout de pain ou recueillir quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main.

Après avoir perdu Seke de vue dans les ruelles d'Ansbel, ils s'étaient dirigés vers la porte principale du palais, persuadés que les chausse-pieds les y avaient précédés. Ils étaient tombés sur une imposante escouade de dragons rouges, mais, cette fois, les adapodes n'avaient pas volé à leur secours. Par chance, les soldats de l'Ankl ignoraient qu'ils venaient de capturer la princesse aînée de la dynastie des Fresles et surtout un griot, l'un de ces êtres légendaires qu'ils s'acharnaient à extirper de la conscience collective fraternelle.

Un rayon de lumière se glissait à l'aube par une meurtrière et disparaissait au début de l'après-midi. Le jour agonisait ensuite dans un clair-obscur sale, saupoudré d'une légère teinte rouille au moment du crépuscule. La nuit se peuplait de gémissements, de soupirs, de cris étouffés, de frottements, de chuintements, comme si les prisonniers s'obstinaient à perpétuer la vie en dépit de l'enfermement et des privations. Le matin pourtant, on découvrait des têtes hirsutes, des regards défaits, des visages froissés par l'inquiétude. Le jour dissipait les illusions de la nuit et rendait les captifs à leur dure réalité, à la faim, à la soif, à l'angoisse. Des femmes reprochaient amèrement à leurs maris de ne pas avoir écouté leurs voisins ou leurs parents ; leur refus entêté et stupide d'abandonner leur commerce, leur atelier, leur maison, avait entraîné leurs familles dans une aventure dont elles n'étaient pas certaines de sortir entières. La litanie de plaintes, de reproches et d'injures se prolongeait jusqu'à l'arrivée des soldats de l'Ankl et la première livraison de pain et d'eau.

Comme le griot avait pris l'initiative, Löte se permit de relancer la conversation.

« Vous pensez que Seke s'en sortira ? »

La peau de Marmat avait viré au gris terne, et le blanc de ses yeux au jaune sale. L'attitude des Fraternels à l'égard des visiteurs célestes souleva une nouvelle fois en Löte un sentiment de révolte et de honte. Les griots avaient franchi des distances que l'esprit humain ne pouvait pas concevoir, ils avaient exploré des mondes fabuleux, ils avaient rencontré d'autres descendants du peuple premier qui, comme un vol d'anrelles, s'était un jour envolé de son nid, et Frater 2, balayée par la haine et le fanatisme, se montrait incapable de les reconnaître, indigne de les accueillir.

« Sa constitution est robuste, mais je ne connais pas la gravité de ses blessures, murmura Marmat.

— Même s'il en réchappe, nous... nous serons sans doute morts quand il essaiera de

nous retrouver. »

Löte frissonna : elle attendait Seke depuis sa petite enfance. Elle savait que leur relation déboucherait sur une séparation rapide, définitive et sans doute inconsolable, mais elle préférait se réchauffer à son feu pendant quelques semaines, quelques jours, quelques heures, plutôt que de croupir dans les regrets le reste de son existence.

« Autrefois, la Chaldria s'arrangeait pour tirer ses serviteurs des situations les plus désespérées, même lorsqu'ils se trouvaient loin du nœud chaldrien, maugréa Marmat. Aujourd'hui, elle n'en a plus la force. Le dragon a réussi à l'affaiblir.

— Le dragon ? s'étonna Löte. Vous voulez dire que vous avez déjà rencontré l'Ankl ?

— Il change de nom, mais c'est toujours le même symbole, un reptile à quatre pattes, à plumes, pourvu de griffes et d'un bec de rapace. Ankl sur Frater 2, Anquizz ou Angail sur d'autres mondes, il se propage d'un bout à l'autre de la Galaxie. Il n'est pas qu'un symbole sur Zperanz, mais un animal véritable et terriblement venimeux. Les habitants de Zperanz ont réussi à lui donner vie, sans doute par le biais des manipulations génétiques. »

Fascinée, Löte s'assit en face de Marmat et croisa ses jambes sous sa robe.

« Comment l'Ankl a-t-il pu se répandre sur les autres mondes ? Les mythes disent que seuls les griots peuvent franchir les immensités spatiales. »

Marmat effleura d'un geste délicat la conque renflée et lisse de la kharba posée sur ses genoux. Il sembla à Löte percevoir un soupir de volupté, une note sourde et prolongée. Elle se contint pour ne pas supplier le griot de chanter. Sa voix grave et les notes de son instrument l'avaient plongée dans un état proche de l'extase dans la ruelle d'Ansbel. Pendant quelques instants, elle avait cessé d'être Löte, la fille aînée des Fresles, la cible privilégiée de sa sœur cadette, l'héritière d'une dynastie déjà tombée en poussière, elle avait oublié ses soucis, le débarquement imminent des fauves de l'Ankl, la panique et la misère du peuple de Grande-Isle, elle était sortie des limites de son corps, elle avait battu avec le cœur secret de la Création.

« Nous ne savons pratiquement rien des lois universelles. Pratiquement rien du temps. Nos perceptions, nos connaissances sont extrêmement limitées. Nous constatons seulement que certaines particules, dans certaines circonstances, parcourent tout l'univers en un éclair.

— Comme je les envie ! » s'exclama Löte.

Un sourire las plissa les lèvres brunes de Marmat.

« Les hommes envient souvent ce qu'ils n'ont pas. Parce qu'ils ne mesurent pas leur chance de vivre dans le même espace et le même temps que les membres de leur famille ou leurs amis. Ils essaient sans cesse d'échapper à leur condition, un mouvement perpétuel qui les entraîne loin d'eux-mêmes.

— N'est-ce pas une démarche légitime quand leurs conditions de vie sont insupportables ? »

Une femme aux cheveux emmêlés et à la robe déchirée s'approcha d'eux et désigna le morceau de pain que Marmat avait dédaigné. Elle guetta l'approbation silencieuse du griot pour se saisir du quignon avec une vivacité de rapace, puis elle s'en retourna à sa place, le mâcha un long moment et le recracha dans la bouche d'un enfant en bas âge

allongé sur une cape.

« Améliorer les conditions de son existence est une tendance naturelle chez l'homme. Mais ni la réforme ni la révolte ne répondent aux questions essentielles. Changer de vêtement modifie l'apparence, pas le corps.

— Qu'est-ce qu'il faut changer, alors ? »

Marmat fixa la flaque grisâtre abandonnée par le rayon de jour sur les pavés inégaux et luisants d'humidité.

« Le changement entraîne le jugement, le cheminement vers le mieux, le bien et le mal. La quête, donc l'éloignement de soi-même. »

Löte eut une petite moue de perplexité.

« Vous ne désirez pas sortir de ce cachot ?

— Si quelqu'un vient m'en délivrer, aurai-je pour autant extirpé la souffrance qui me ronge ? Je resterai Marmat Tchalé, l'homme prisonnier de lui-même, de ses pensées, de ses désirs, de ses faiblesses. »

Löte allongea les jambes, à la fois pour détendre ses muscles, ses tendons et dissiper son trouble.

« Les mythes de la Dispersion prétendent que les griots ne souffrent pas des mêmes misères que les hommes.

— Certains mythes reposent sur un fond de vérité, d'autres sont de pures constructions mentales, des fantasmes. Les griots restent des hommes. Peu d'entre eux ont choisi de devenir des voyageurs célestes. L'étendue de leur douleur est incommensurable, aussi infinie que l'espace.

— Je n'ai pas perçu de souffrance dans votre chant.

— Le chant est mon seul privilège. Je ne suis plus Marmat Tchalé quand je chante, mais une simple caisse de résonance. La Création s'exprime à travers le duo que je forme avec la kharba. Le chant terminé, je redeviens un homme ordinaire, un homme qui souffre et qui geint, un homme hanté par les fantômes du passé, harcelé par les souvenirs.

— Comment apprend-on à chanter ? »

En même temps qu'elle posait cette question, Löte prit conscience qu'elle cherchait à connaître Seke à travers Marmat.

« On ne l'apprend pas. Le chant passe par le corps et l'esprit comme les rayons de lumière traversent l'eau pure. Certains apprentis griots, plus doués ou plus réceptifs, chantent avant même de recevoir leur kharba ; d'autres restent très longtemps en compagnie de leur maître avant de donner leur premier récital.

— Je suppose que chaque monde a une histoire particulière. Comment faites-vous pour vous souvenir de l'histoire et des légendes de tous les mondes que vous visitez ?

— Nous... enfin, je n'ai aucun effort à fournir pour les mémoriser. » Marmat désigna sa kharba d'un mouvement de menton. « Dès que je pince les cordes, dès que retentissent les premières notes, les mots me viennent spontanément.

— Vous disiez tout de suite que certains apprentis griots chantent avant même de recevoir leur instrument.

— C'est le cas de Seke. Les voies de la Chaldria sont mystérieuses. Mais je reste

persuadé que son chant gagnera en qualité lorsqu'il s'accompagnera de sa kharba.

— Quand l'occasion se présentera-t-elle de...

— A la prochaine assemblée du Cercle, pendant l'alignement chaldrien. Le moment approche. »

Löte joignit les mains et les tordit dans un mouvement de supplique.

« Il est blessé, nous sommes prisonniers. Ô déesses, faut-il vraiment que Frater 2 soit la tombe de deux visiteurs célestes ? Les autres peuples humains maudiront à jamais les Fraternels !

— De nombreux griots ont disparu ces derniers... ces dernières années. Zaul Samari disait que les humains ne voulaient plus se contempler dans les miroirs que nous leur tendions, que nous avions accompli notre temps. Peut-être le moment est-il venu de nous effacer ? Peut-être cette décision sera-t-elle la dernière à prendre pour le Cercle céleste des griots ? »

Löte s'agenouilla et leva sur Marmat un regard implorant.

« Nous avons encore besoin de vous entendre, de nous sentir reliés aux autres hommes.

— Vous devrez trouver la clef à l'intérieur de vous. La Chaldria nous a été donnée à la fin des guerres de la Dispersion, elle nous a servis pendant des siècles, mais nous sommes sans doute arrivés à la fin de notre temps.

— Qu'est-ce que la Chaldria ? »

Des gémissements montaient des recoins obscurs des ergas-tules. L'eau croupie provoquait diarrhées et vomissements chez les prisonniers les moins résistants, les enfants et les vieillards principalement.

« Personne n'a jamais trouvé de réponse satisfaisante à cette question, répondit Marmat. La tradition veut qu'elle soit apparue pour permettre aux hommes d'essaimer dans l'espace et d'échapper à l'anéantissement.

— Les mythes racontent que les peuples des origines se sont éparpillés à l'intérieur de gigantesques nefs...

— Il fallait bien une énergie pour alimenter les moteurs de ces nefs. Sinon certaines d'entre elles n'auraient pas encore atteint leur destination. Mais la Chaldria est bien davantage qu'une énergie : c'est une intelligence omniprésente, omnisciente. Elle nous emmène là où les humanités ont besoin d'entendre le murmure de la Création. Un griot peut la soumettre à sa volonté, mais elle se montre incomparablement plus efficace s'il consent à s'abandonner à ses flots, à ses mystères. Alors elle le guide dans les méandres de sa propre évolution. Elle le convie parfois à des épreuves trop douloureuses, et il renonce, il se retire dans le refuge familier de sa mémoire, il survit dans la compagnie mélancolique de ses souvenirs, il attend avec impatience la prochaine occasion de se plonger dans l'étourdissement du chant, oh ! qui pourra un jour décrire la beauté du chant ? »

Une tristesse déchirante imprégnait la voix du griot ; son regard s'était embué et ses traits crispés.

« Seke connaîtra la même évolution, la même... souffrance ? »

Marmat tendit la main vers une cruche ébréchée, la souleva, la pencha légèrement et

s'aspergea le front et les lèvres de quelques gouttes d'eau.

« Vous souhaitez de tout votre cœur qu'il soit épargné, n'est-ce pas ? »

Löte ne répondit pas, taraudée par une soudaine envie de respirer l'air imprégné de sel et d'iode, de courir sous la pluie battante et dans les bourrasques qui balayaient le chemin de ronde du rempart.

« La meilleure façon de l'épargner, poursuivit Marmat, la seule peut-être, c'est de ne pas l'encombrer avec vos sentiments. »

Löte se mordit les lèvres jusqu'au sang mais ne parvint pas à contenir ses larmes. Elle se détourna avec brusquerie et se recroquevilla contre le mur, le visage enfoui dans ses bras. Renoncer à Seke serait une épreuve insurmontable. Elle pleura silencieusement jusqu'à ce que le sommeil l'emporte.

« L'homme à la peau noire, la fille blonde, suivez-moi ! »

Le soldat avait pointé son épée à double lame sur Marmat et Löte. A l'aube, une vingtaine de dragons rouges s'étaient répandus dans les ergastules. Des cris stridents lacéraient le tumulte, une odeur du sang se mêlait à celle, plus lourde, de l'urine et des excréments.

Löte s'exécuta sans protester. Elle avait assez croupi dans ce cachot, il lui fallait à tout prix sortir, bouger, respirer un autre air, quitte à partir au-devant d'une mort atroce. Marmat ne fit aucune difficulté lui non plus pour se lever et emboîter le pas au soldat. Ils traversèrent une première pièce où un homme qui avait tenté d'empêcher les dragons d'emmener sa femme et sa fille gisait dans une mare de sang, le ventre et le bassin transpercés. Les autres prisonniers s'étaient resserrés dans un coin du cachot.

Une vingtaine d'autres captifs furent désignés dans les ergastules suivants et dirigés vers une porte dissimulée par un contrefort du mur de fondation. Ils gravirent un escalier aux marches étroites et se retrouvèrent dans un espace inondé de lumière que Löte reconnut au premier coup d'œil : la cour dite Jalaët, du nom de l'une des reines de la dynastie des Fresles. Nettement plus petite et basse que la cour d'honneur, elle servait principalement aux réceptions privées organisées par les conseillers, les courtisans et les chefs des clans de pêcheurs. Les Grandisliens appelaient « jalaette » toute fête somptueuse donnée dans l'enceinte du palais – et souvent synonyme de gaspillage, de mépris pour les couches les plus pauvres de la population.

Des dragons rouges en gardaient les quatre portes aux linteaux de pierre noire ornés de sculptures. Au centre, au bout d'une allée large et droite bordée d'arbres aux feuilles grises, se dressait le « pavillon des amants », une construction en bois qui avait subi un nombre incalculable de réfections et d'agrandissements.

La caresse du vent humide sur ses joues et dans ses cheveux souleva en Löte un début d'euphorie. Les nuages noirs fonçaient comme des omielles affolées au-dessus des tours du palais. Les dragons escortèrent le petit groupe de prisonniers jusqu'à l'entrée du pavillon et les poussèrent dans le large vestibule d'où avaient été retirés tout ornement, toute tenture, tout meuble. On avait mis à nu le bois brut des cloisons, du plafond et du sol. Des senteurs de brûlé flottaient encore dans les lieux, et peut-être aussi une vague odeur de sang ou de déjections ; Löte, encore imprégnée de la puanteur du cachot, n'en était pas certaine. Des éclats de voix et des hurlements brisaient régulièrement le silence.

Les compagnons de captivité de la princesse et du griot gardaient les yeux rivés sur les lattes noueuses du parquet. La défaite et le reniement s'affichaient sur leurs traits. Contrairement à la plupart des courtisans et des conseillers, Löte n'éprouvait aucun mépris pour le peuple grandislien, maintenu dans la pauvreté et l'ignorance pour ménager les intérêts d'une poignée de privilégiés. Une iniquité qui avait causé la perte de la dynastie des Fresles bien avant le débarquement des dragons de l'Ankl.

Une porte s'ouvrit et livra passage à deux prêcheurs aux crânes rasés et aux robes entièrement rouges. Ils passèrent en revue le petit groupe en marquant un temps d'arrêt devant chacun de ses membres. Ils portaient, passée dans leur ceinture de corde, une épée à la lame fine et luisante. De longues et profondes balafres sillonnaient leurs têtes glabres. Löte entrevit les cicatrices parsemant leurs bras sous les amples manches de leurs robes. Elle ne décela aucune nuance de compassion ni même d'intérêt dans leurs yeux.

Löte se demanda pour la centième fois quel sort les envahisseurs avaient réservé à sa famille. Ils avaient capturé sa mère et son père dans l'enceinte du palais de la Congrégation, mais elle ignorait ce qu'étaient devenus ses sœurs, sa dame de compagnie et ses proches. Avaient-ils eu le temps de fuir par les passages souterrains et de gagner les refuges extérieurs à la cité ?

« Toi. »

Le plus grand et le plus maigre des prêtres pointa un index tordu sur Löte, la saisit par le bras et l'entraîna sans ménagement vers la porte restée ouverte. Prise de panique, elle lança un regard éperdu à Marmat. Le mouvement de tête du griot lui signifia qu'il ne servait à rien de résister.

Le prêtre l'entraîna dans un couloir qu'elle avait déjà emprunté à l'occasion de diverses cérémonies. Ils longèrent une série de portes entrouvertes donnant sur des pièces transformées en chambrées. Elles servaient jadis aux amants désireux de s'isoler de la foule, un usage qui avait donné son nom au pavillon. Löte se souvenait s'être introduite par erreur dans l'une de ces pièces et d'avoir aperçu des corps nus et entremêlés dans la semi-pénombre. Personne ne le lui avait reproché : les jeunes filles de Grande-Isle, et plus encore les princesses, devaient se familiariser le plus rapidement possible avec les différents aspects de l'amour. On estimait qu'elles deviendraient ainsi de bonnes maîtresses, de bonnes épouses et de bonnes mères.

Avant de bifurquer sur la gauche et de s'engager dans un nouveau passage, le prêtre s'arrêta pendant quelques instants devant une grille aux barreaux resserrés et inspecta l'intérieur de la pièce. Löte entrevit alors une forme claire dans l'obscurité, un corps de femme plus précisément. Un cri faillit lui échapper : cette captive prostrée, vêtue de ses seuls cheveux dorés, cette femme à la peau blanche et marbrée était la reine Osfoët, sa mère.

« Tuez-moi, par pitié… »

Le murmure s'était glissé comme un souffle dans le silence, si ténu que Löte douta de l'avoir entendu.

« Ta fille Belwe était prête à la dissolution dans le néant, déclara le prêtre. Beaucoup de tes sujets étaient prêts à recevoir la révélation de l'Anklizz. Tu subiras ton juste

châtiment quand tu t'effaceras sincèrement devant sa volonté. Tu n'es qu'une outre encore trop pleine de toi-même. »

La reine se releva, s'approcha de la grille d'une démarche chancelante et s'agrippa aux barreaux. Ses yeux s'étaient retirés très loin dans leurs orbites, ses dents s'étaient en partie déchaussées et sa chevelure, cette crinière blonde qui avait enflammé l'imagination des hommes de la Cour, s'en allait par poignées. La déchéance de sa mère, symbole de la beauté et de la gloire de Grande-Isle, glaça d'effroi Löte.

« Je... je suis prête, balbutia Osfoët.

— Ce n'est pas à toi d'en décider, gloussa le prêtre.

— N'envoyez plus... ces hommes, par... par pitié.

— Une bonne reine n'interdit pas à ses sujets de lui rendre hommage. Ils semblent d'ailleurs y mettre une grande ardeur. »

Au bord des larmes, Löte se détourna pour ne plus voir les traces de coups sur le corps de sa mère, ses côtes et ses hanches saillantes.

« Laissez-moi rejoindre mon époux et mes... »

Osfoët s'interrompit. Une onde de chaleur se diffusa sur le front de Löte, qui releva la tête. Les traits figés par la surprise, la prisonnière la fixait avec ardeur par-dessus l'épaule du prêtre. Löte craignit d'abord d'être trahie par la réaction de la reine, puis elle fut bouleversée par la tendresse de son regard, une tendresse dont elle n'avait jamais été baignée en temps ordinaire. En une fraction de seconde, Osfoët l'aima davantage qu'en dix-neuf années de vie commune. Elle devenait soudain cette mère que les obligations de sa charge ne lui avaient pas permis d'être, elle disait à sa fille qu'elle était heureuse de la revoir, de la contempler, que rien d'autre n'avait d'importance, ni la chute du royaume ni les offenses faites à son corps, elle la suppliait de reprendre le flambeau, non pas pour réhabiliter une dynastie desséchée, coupée de son peuple, mais pour permettre à la vie de se perpétuer sur Frater 2. Elle garda suffisamment de lucidité pour baisser les yeux avant d'éveiller les soupçons du prêtre.

« ... et mes filles mortes, murmura-t-elle avant de pivoter sur elle-même et de retourner s'allonger sur la couchette en bois maintenue à l'horizontale par deux chaînes.

— La vie s'hérite, la mort se mérite, déclara le prêtre. La mort est la plus belle des portes, l'accès magnifique au silence éternel, à la paix absolue, à l'Anklizz. Ton âme se détachera de ton corps et se dissoudra dans le silence quand la souffrance lui aura fait perdre toute importance. »

Osfoët se redressa sur un coude. Ses yeux luirent dans l'obscurité de son cachot, deux étoiles tragiques dans une nuit désespérante.

« Tu n'as donc pas assez souffert pour mériter la mort, prêtre ?

— J'accomplis les volontés de l'Anklizz. J'ai chassé de moi tout désir. Mon corps et mon esprit sont déjà nourris de silence. Comme chacun des soldats de l'Ankl. Comme, bientôt, chaque homme et chaque femme de Frater 2.

— Je ne te conteste pas le droit d'être un charognard, une créature qui se nourrit de mort, mais rien ne t'autorise à pousser les autres dans le gouffre. »

Le prêtre se renversa en émettant un petit rire de gorge.

« Nous saurons nous passer de ta permission ! Tu oublies que tu ne représentes plus

rien ! Tu manques toujours d'humilité.

— La roue tourne, prêcheur. Un jour, des Fraternels se lèveront et vous feront subir, à toi et aux tiens, les supplices que vous infligez aux autres. Alors vous vous rendrez compte que vous n'en avez pas fini avec la vie, alors vous comprendrez enfin le sens du mot « souffrance ».

Les doigts du prêtre se crispèrent sur un barreau de la grille. Lote crut qu'il allait ouvrir la porte et se précipiter sur la captive, il se contenta de hausser les épaules avant de tourner les talons et de s'engager dans le passage de gauche. Il ordonna à la princesse de le suivre d'un geste de la main. Elle vérifia qu'il ne lui prêtait aucune attention pour adresser un sourire à sa mère. Elle ne distinguait pas le visage d'Osfoët, mais elle se sentit emportée par un courant chaud bienfaisant. Ni les épreuves ni la mort ne réussiraient à briser leur lien. Les poings et les mâchoires serrés, Löte accéléra le pas pour rattraper le prêtre.

Il l'introduisit dans une salle où avaient pris place plusieurs de ses coreligionnaires, tous vêtus de robes rouges et assis derrière une grande table de bois. Du décor qui avait autrefois enchanté les lieux ne subsistaient que quelques tentures claires tendues sur les cloisons et le sol rongés d'humidité. Löte se souvint vaguement de banquets donnés aux lueurs de bougies, de rondes d'enfants, de gloussements de femmes, de chants d'hommes ivres. Les grands courtisans si fiers de leur impassibilité, si fiers de leur condition, avaient souvent perdu leur dignité dans cette salle.

Le prêtre l'entraîna face à la table et lui intima l'ordre de ne pas bouger. L'endroit avait été tant piétiné que la tenture, en partie déchirée, révélait le bois corrodé du parquet. Löte se sentit avilie par les regards inquisiteurs des dragons aux robes de sang. Elle n'y décelait pas ces lueurs de concupiscence qu'elle avait souvent remarquées dans les yeux de ses soupirants, plutôt une volonté farouche de conquérir et dévaster ses territoires secrets. Leurs crânes rasés réfléchissaient la lumière matinale qui entrait à flots par une baie grande ouverte. Dehors, des soldats entassaient dans une charrette à bras des corps sanguinolents allongés sur les bords de l'allée opposée.

Löte prit enfin conscience qu'elle affrontait le tribunal de l'Ankl et qu'elle encourait la peine de mort. Elle pensa à Seke pour se donner du courage.

« Ton nom. »

La voix avait claqué comme un coup de fouet à la droite de la table.

« Valia. »

Ce nom était venu spontanément à l'esprit de Löte : il désignait une héroïne des mythes de la Dispersion, une, jeune fille qui avait repoussé une légion ennemie avec les seules armes de sa bravoure et de son intelligence.

« De quelle famille es-tu ?

— Sa... Sarga.

— Où sont les autres membres de ta famille ?

— Ils ont fui avant le débarquement des troupes de l'Ankl.

— Pourquoi n'as-tu pas fui avec eux ?

— Je... je n'étais pas à la maison lorsqu'ils ont décidé de partir.

— Tu le regrettes ?

— Pourquoi devrais-je le regretter ?

— Ici, c'est nous qui posons les questions. Tu le regrettes ? »

Ils parlaient à tour de rôle de la même voix sèche, désincarnée, sans laisser à leur interlocutrice le temps de réfléchir.

« On... on regrette toujours d'être séparé des siens...

— Pourquoi ont-ils fui ?

— Je suppose qu'ils avaient peur.

— Ni la peur ni les regrets n'ont leur place chez les soldats de l'Anklizz. Que sais-tu de l'Anklizz ?

— Il s'agit d'une sorte de serpent ou de dragon à plumes. »

Elle progressait à tâtons, ne sachant pas exactement ce qu'ils attendaient d'elle. Leurs traits émaciés et leurs yeux brillants ne lui fournissaient aucun indice. Les malheureux incapables de leur fournir les bonnes réponses étaient sans doute passés par les armes au sortir de cette pièce.

« Sais-tu d'où il vient ? demanda un prêtre.

— De... d'une isle lointaine du Nord.

— Tu crois donc que la puissance de l'Anklizz se limite à ce monde et à ce temps ?

— Je suppose que non.

— Il surgit de la nuit des temps pour rétablir le silence des origines. Lui seul fut avant la Création. Lui seul peut vaincre le chaos. »

Löte faillit hurler que l'Anklizz n'était qu'un stupide dragon emplumé, une lubie d'hommes fascinés par le néant, mais, si elle voulait revoir Seke, si elle voulait concourir au retour de la vie sur Frater 2, elle devait à tout prix contrôler sa colère.

« Quand l'Anklizz aura extirpé l'hérésie humaine, l'univers s'effondrera et ses serviteurs se dissoudront dans le silence, dans le non-existant, il effacera à jamais les conséquences de l'explosion originelle et de ses répliques permanentes, il neutralisera toute force, il empêchera la tension créatrice de se replier sur elle-même et de se comprimer dans l'espace et le temps. Alors de son bec grand ouvert coulera le froid du silence. »

Les prêcheurs aux robes de sang – elle ne parvenait pas à savoir lequel d'entre eux parlait – débitaient leurs discours de façon machinale. Ils avaient au moins raison sur un point : ils ne s'exprimaient pas en leur nom.

« Es-tu prête, jeune fille, à recevoir la révélation de l'Anklizz ?

— En quoi... consiste...

— Une question n'est pas une réponse. »

Incapable de se parjurer en paroles, Löte baissa les yeux et acquiesça d'un mouvement de tête. Il lui fallait sortir de là, regrouper les Grandisliens décidés à se battre, organiser la révolte, chasser les dragons rouges de Grande-Isle, de toutes les autres isles, rendre son honneur et sa fierté à Frater 2. Et revoir Seke. Elle, la rêveuse, puiserait en lui le courage de brandir les armes et d'entreprendre la reconquête.

« Es-tu prête à te donner à l'Anklizz ? »

Elle hocha la tête à deux reprises en signe de consentement.

« Il y en a encore trop de dissimulation en toi. Nous devons extirper tout mensonge de

ton corps et de ton esprit. » La voix marqua un temps de silence avant d'ajouter : « Comme ta mère, la reine Osfoët. »

Un bloc de glace enserra le cœur de Löte. Ces fanatiques aux yeux et aux doigts de rapaces l'avaient jouée depuis le début.

« Croyais-tu vraiment tromper la vigilance de l'Anklizz ? Nous pourrions te soumettre comme ta mère aux désirs brutaux de nos frères qui n'ont pas encore parcouru le chemin du renoncement, mais nous te destinons une autre porte, Löte des Fresles. Quand nous aurons ramené tous les Grandisliens enfuis dans la cité d'Ansbel, tu les aideras à accepter la révélation de l'Anklizz.

— Comment… comment avez-vous su que… »

Löte n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout de sa question.

« Il n'est pas de secret pour l'Anklizz. »

Elle se demanda s'ils avaient également percé à jour la véritable identité de Marmat.

« Emmenez-la. »

Elle n'esquissa aucun geste de défense, n'émit aucune protestation lorsque la main du prêtre qui l'avait conduite dans cette salle se referma comme une serre sur son épaule.

CHAPITRE VII

PLONGÉES

Nous avons de nombreuses leçons à recevoir des habitants de l'océan Fraternel. Il nous faut envisager une évolution radicale à leur égard, apprendre à les regarder comme nos professeurs, comme nos maîtres. Nous refusons d'étudier les murcies, par exemple, parce qu'elles sont synonymes pour les hommes de férocité et de malheur, et pourtant ce grand mammifère marin est un modèle d'adaptation à son milieu. J'ai acquis la conviction qu'il ne chasse pas seulement pour se nourrir mais, dans certains cas – et c'est cette fonction qui pourrait intéresser les hommes – pour réguler les équilibres de son monde. Autrement dit, il élimine les éléments qui font peser des risques sur son environnement.

J'en déduis que la murcie est dotée d'une forme de discrimination, d'intelligence que nous devons cerner au plus vite si nous voulons établir une civilisation durable sur Frater 2. Il en va de même pour les adapodes, les mirmones et les autres espèces peuplant notre belle planète. Appartiennent-ils vraiment au règne animal, d'ailleurs ? Pour la plupart d'entre vous, la réponse ne fait aucun doute : elle vous donne sur eux un droit moral de vie et de mort, elle vous autorise à les tuer pour leur peau, leurs organes ou, pire encore, pour le seul plaisir de la chasse. Ma réponse est autre et tout aussi évidente : si nous leur attribuons une forme de conscience, nous devons les considérer au minimum comme nos égaux, trouver le moyen de communiquer avec eux, établir ensemble une ligne de conduite qui préserve les intérêts des uns et des autres. Cette opinion paraîtra sans doute farfelue, voire scandaleuse, à beaucoup, mais j'ai acquis la certitude, après une existence entière consacrée au Fraternel et à ses occupants, que les humains doivent amorcer au plus tôt leur métamorphose intérieure et physique. Celle-là, et celle-là seule, leur permettra de découvrir toutes les richesses de leur monde d'adoption.

Juhok Monchell,
carnets de voyage,
musée d'Ansbel, Frater 2.

UNE DIZAINE D'ADAPODES s'étaient détachés des colonnes et avaient recouvert Seke de la tête aux pieds. Ils avaient émis une substance visqueuse, odorante et déplaisante au début, qui l'avait peu à peu enveloppé d'une chaleur agréable et apaisante. Bercé par le ressac, il avait sombré dans un sommeil fiévreux, peuplé de rêves, entrecoupé de réveils en sursaut. Il avait perçu des mouvements autour de lui, de brusques changements de température, de vagues jeux de lumière et d'ombre, puis il était sorti de

sa léthargie au bout d'un temps qu'il évaluait à trois ou quatre jours. Il ne ressentait plus aucune douleur, ses blessures s'étaient cicatrisées, sa faim dévorante montrait qu'il avait recouvré toute sa vitalité.

La grotte offrant une atmosphère agréable et constante, il avait retiré ses vêtements en partie rigidifiés par la substance des adapodes. Deux chausse-pieds étaient sortis de l'eau et avaient posé devant lui des crustacés de la grosseur d'un poing. Il s'était servi d'une pierre lisse pour briser leurs carapaces et leurs pinces. Leur chair savoureuse et salée ne l'avait pas rassasié mais lui avait permis d'attendre les offrandes suivantes.

Les adapodes subvenaient à ses besoins de la même manière qu'ils anticipaient les difficultés de déplacement des Grandisliens. Ils puisaient leurs informations dans l'esprit de ceux qu'ils servaient – une forme de télépathie ou une perception plus fine que les sens, comparable à celle des skadjes du Mitwan.

Bien que la fatigue de la renaissance fût maintenant dissipée, Seke n'entendait toujours pas les sons des formes. Il avait essayé à plusieurs reprises de retrouver ses sensations d'enfant du Tout, il n'avait récolté pour tout résultat qu'un mal de tête carabiné. Si, comme l'affirmait Marmat, les fantastiques accélérations des flux cosmiques influaient sur la densité des griots, ils pouvaient fort bien modifier certaines zones du cerveau. Et puis son enfance s'éloignait, et avec elle les souvenirs et l'héritage des skadjes. Peut-être l'enfant Qui-vient-du-bruit s'était-il définitivement effacé devant Seke l'homme, le faiseur de bruit ?

Les adapodes plongeaient dans l'eau par groupes de vingt ou trente et revenaient quelques instants plus tard avec les produits de leur pêche. Ils en laissaient toujours une part à Seke, un gros crustacé qu'ils vidaient au préalable d'une partie de sa chair, ils apportaient le reste, mollusques et coquillages, à leurs congénères agrégés en colonnes.

De temps à autre, le mammifère marin jaillissait à la surface et, dressé sur sa queue, exécutait une succession d'arabesques aériennes avant de disparaître dans les profondeurs de l'onde noire. La lumière des mirmones serties dans le plafond de la grotte coulait en rigoles fugaces sur sa peau lisse et tachetée. Malgré son immense gueule et l'impressionnante envergure de ses nageoires, le grand cétacé se montrait plutôt amical et enjoué. Des groupes d'adapodes se juchaient parfois sur sa gigantesque échine et restaient collés à sa peau pendant ses voltiges.

L'eau se retirait régulièrement et découvrait une grève de sable noir jonchée d'algues et de coquilles vides. Les clapotis des vagues s'éloignaient peu à peu, se transformaient en grondements assourdis. Les adapodes se postaient autour des flaques pour dévorer les poissons et les crustacés piégés par le reflux. Ce phénomène de marée indiquait que la cavité se situait près de la surface du Fraternel, peut-être dans le cœur d'un îlot semblable à celui qui avait accueilli les griots lors de leur transfert.

Seke goûtait une paix qu'il n'avait plus connue depuis son départ de Jezomine. Dans cette grotte, les êtres vivaient en parfaite osmose avec leur milieu. Les hommes affirmaient volontiers qu'ils appartenaient à une espèce supérieure et, pourtant, ils demeuraient incapables de maintenir une relation harmonieuse avec leur environnement. Sur tous les mondes qu'il avait visités, Seke avait croisé la haine, la dissimulation, le bruit, la fureur, la discordance. Les griots étaient condamnés à disparaître tout

simplement parce que les peuples humains ne désiraient plus entendre les voix de l'espace, qu'ils poursuivaient avec obstination leur entreprise suicidaire un moment interrompue par la Dispersion. Ils avaient beau déclarer qu'ils retenaient les leçons du passé, ils retombaient toujours dans les mêmes erreurs, ils prêtaient la même oreille attentive aux discours des diviseurs, ils se jetaient avec la même ardeur dans les abîmes de l'oubli.

L'oubli était sans doute le sort qui leur convenait le mieux. Les adorateurs du dragon aux plumes de sang ne faisaient qu'accélérer un processus entamé depuis la nuit des temps.

Seke n'avait plus envie de partir à la rencontre des hommes. Ils avaient assassiné sa mère Kaleh, les enfants du Tout, Jaïfe, la jeune fille qui lui avait montré la beauté du rapprochement... Ils avaient essayé de tuer Marmat, le voyageur céleste, l'homme qui traversait les immensités spatiales pour leur porter le Verbe, pour les repiquer dans cette étoffe universelle qu'ils s'acharnaient à déchiqueter. Il valait encore mieux renoncer ou disparaître plutôt que d'être condamné à une solitude et une souffrance inutiles.

Il mourait d'envie en revanche de revoir Löte. Il ressentait l'inconsolable douleur en germe dans leur relation, il éprouvait déjà la déchirure de la séparation et le travail de sape des regrets. Il lui fallait dresser une muraille protectrice autour de lui, s'enfermer dans une citadelle inaccessible aux sentiments et aux remords. Il assécherait la source de sa compassion, mais quelle importance ? N'était-ce pas cette même source qui emportait Marmat de temps à autre et l'abandonnait prostré sur le sol, misérable, l'œil éteint, la barbe sale, la tunique tachée, lacérée ?

Des vagues de tristesse le bercèrent jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Un bruit inhabituel le réveilla, un crissement continu, semblable à la stridulation d'un gigantesque essaim. Répartis sur la surface de la grotte, sur les aspérités des parois, sur la grève en partie découverte, les adapodes se frottaient les uns contre les autres avec frénésie. À la surface de l'eau flottaient non pas un mais plusieurs géants des mers crachant des panaches d'écume par leurs évents. L'ensemble évoquait une armée en campagne, avec ses fantassins et ses cuirassés.

Seke se releva et, encore engourdi de sommeil, s'avança vers la grève. Les frottements des adapodes se firent plus soutenus, plus intenses, le bruit devint assourdissant, presque insupportable. Les petits animaux noirs se resserrèrent autour de lui, lui interdirent de revenir en arrière. Il crut percevoir une forme de supplique dans leur comportement. Quelques-uns s'emparèrent de ses pieds, le soulevèrent et l'emportèrent en direction de l'eau. Surpris, il bascula vers l'arrière, mais ses porteurs rattrapèrent son déséquilibre d'un petit déplacement sur le côté et continuèrent de s'avancer dans les voiles froids et fuyants tendus par les vagues. Il comprit qu'ils l'invitaient à rejoindre les mammifères marins. Il ne se débattit pas malgré la fraîcheur saisissante de l'eau, il se laissa porter vers les flancs arrondis et tachetés. Les chausse-pieds requéraient sa présence, active ou passive, pour la bataille importante qu'ils s'apprêtaient à disputer. Ils auraient rebroussé chemin s'il avait exprimé la moindre réserve par la pensée, le geste ou la parole, mais il se sentait en accord avec eux, empli de gratitude, convaincu de la justesse et de la nécessité de leur action.

Une fois arrivés près du premier mammifère marin, les adapodes cessèrent de porter Seke. Il se rendit compte qu'il n'avait plus pied et, saisi d'un début d'affolement, commença à se débattre. L'eau avait toujours été un élément étrange pour lui, élevé dans un désert où la moindre goutte était un événement miraculeux. Il avait failli périr noyé sur la planète Onœ lorsqu'il lui avait fallu chercher le nœud chaldrien dans une salle inondée. Il s'agita avec une telle maladresse qu'il ne parvint pas à se maintenir à la surface.

Le mammifère marin se laissa à son tour couler près de Seke. Les éclats des mirmones se mirent à tourbillonner. Le griot s'enfonça avec la légèreté d'un brin d'herbe dans le cœur d'une spirale noire et glacée. Au moment où il allait être englouti, le grand cétacé émergea sous lui et le remonta à la surface. Il s'agrippa à un aileron et se retrouva allongé, frissonnant et haletant, sur l'énorme échine. Un vacarme assourdissant emplissait maintenant la cavité. Des milliers d'adapodes recouvraient l'eau d'une carapace ondulante noire et luisante.

Un cri strident retentit, les mammifères marins se dirigèrent à grands coups de nageoires vers la sortie de la grotte, suivis par la multitude des adapodes. La monture de Seke s'enfonçait régulièrement dans les profondeurs sans pour autant perdre de sa vitesse. Il devait alors s'accrocher de toutes ses forces à l'aileron pour résister à la pression de l'eau. Cette chevauchée fantastique dans les entrailles de Frater 2 lui rappelait les déplacements fulgurants sur les flots cosmiques. Même impression de perte des limites, d'effacement de l'espace et du temps, de fusion avec l'élément. Le géant des mers remontait ensuite à la surface pour permettre à son passager humain de respirer. Il semblait, comme les adapodes, puiser les informations dans ses pensées et devancer ses besoins. Ils traversaient des salles plus ou moins profondes et toutes éclairées par une profusion de mirmones, longeaient des galeries sombres et torturées dont l'étroitesse contraignait parfois les grands cétacés à progresser en file, se faufilaient par des passages souterrains si sombres que Seke ne voyait pas à deux pouces devant lui. A plusieurs reprises, l'air lui manqua, ses poumons se dilatèrent dans sa cage thoracique, un réflexe respiratoire lui desserra les lèvres, l'eau s'infiltra dans sa gorge. À chaque fois, sa monture jaillit à la surface dans un tourbillon d'écume et y demeura jusqu'à ce qu'il eût repris son souffle.

Il aperçut dans le lointain une clarté différente de celle des mirmones. Les mammifères marins accélérèrent encore l'allure, foncèrent vers une large ouverture inondée de lumière, filèrent entre deux parois rocheuses et se jetèrent enfin dans une étendue illimitée et grise.

Les adapodes surgirent par centaines de l'ouverture. Ils avaient parcouru le labyrinthe souterrain à la même vitesse que les géants des mers. Les chausse-pieds, les petits serviteurs de Frater 2, ne manquaient décidément pas de ressources.

La falaise noire d'une isle se dressait derrière eux telle une étrave géante. La chape de brume posée sur l'océan transformait les reliefs en lignes sombres et fuyantes. Un froid vif mordait la peau de Seke. Il se recroquevilla sur lui-même tout en maintenant sa main rivée sur l'aileron. Il dénombra une vingtaine de grands corps tachetés alentour et des dizaines d'ailerons qui croisaient au large.

Un déluge de sons prolongés, envoûtants, brisa le silence océanique. Les mammifères s'éloignèrent de l'isle et entraînèrent dans leur sillage la marée noire des adapodes.

Les murcies s'agitaient avec une frénésie inhabituelle dans le bassin. Leur nervosité soulignait le calme insolite figeant l'océan, le port et la ville. La brume étouffait tous les bruits. Les drapeaux pendaient piteusement en haut de leurs mâts. Cette absence totale de vent était rarissime sur les côtes de Grande-Isle, habituellement battues par des souffles plus ou moins violents selon les saisons.

Löte avait assisté à une bonne centaine d'exécutions. Les prisonniers qui refusaient d'embrasser le culte de l'Anklizz étaient amenés sur le chemin de ronde et poussés dans le bassin des murcies. Les grands prédateurs les réduisaient en pièces en quelques coups de mâchoires ; l'eau se troublait et s'empourprait chaque jour un peu plus. Les soldats chargés de l'exécution prolongeaient le plaisir quand des familles entières se présentaient sur le chemin de ronde. Ils jetaient d'abord les nourrissons ou les enfants les plus jeunes, puis ils se repaissaient des pleurs, des lamentations et des implorations des mères avant de précipiter les garçons ou les filles plus âgés. Il arrivait qu'une femme accepte au dernier moment la révélation de l'Anklizz pour tenter de sauver un ou plusieurs de ses enfants ; elle finissait dans la gueule des murcies après avoir versé toutes les larmes de son corps et s'être inutilement traînée aux pieds de ses bourreaux.

Les premières fois, Löte avait supplié les dragons d'abréger le supplice des condamnés. Son intervention n'avait réussi qu'à attiser leur cruauté. Elle se détournait à présent pour éviter de croiser les regards désespérés des Grandisliens dont le seul tort était de rester attachés aux valeurs ancestrales des déesses fraternelles.

Marmat n'avait pas été amené sur le chemin de ronde. La princesse se demandait comment il avait réussi à mystifier les prêtres de l'Ankl. Ils paraissaient très bien renseignés, comme s'ils avaient des informateurs en tout lieu ou, pire, comme s'ils lisaient à l'intérieur des têtes. Le sort de Löte restait enviable en comparaison de celui de sa mère : elle ne souffrirait que très peu de temps quand ils décideraient de la jeter aux murcies géantes. Le prêtre lui avait confié qu'en tant qu'héritière du trône des Fresles elle serait exécutée solennellement devant le peuple grandislien rassemblé. En attendant, ils l'avaient enchaînée en haut du mur d'enceinte du bassin et avaient affecté une dizaine de soldats à sa surveillance. Exposée de l'aube au crépuscule à leurs regards sournois, elle se sentait dans la peau d'une omielle attachée devant une horde de lagres blancs des plaines. Elle restait le plus souvent assise contre le muret, recroquevillée sur elle-même, s'appliquant à dissimuler son corps avec les pans de sa robe déchirée. Elle dormait dans cette position, meurtrie par les pavés lisses, sursautant et se réveillant au moindre bruit. Pour toute nourriture, les soldats lui lançaient des morceaux de pain rassis qu'elle finissait par manger malgré son dégoût, malgré leurs rires. Ils lui passaient régulièrement une gourde emplie d'une eau au goût prononcé de cuir. Ils avaient visiblement reçu pour consigne de lui épargner les violences habituellement exercées sur les femmes en temps de guerre. Elle s'efforçait d'attendre la tombée de la nuit pour satisfaire ses besoins, mais, parfois, elle n'avait pas d'autre choix que de se soulager devant eux. Elle avait fini par s'y habituer. Des averses rageuses la trempaient jusqu'aux os et gonflaient les rigoles qui nettoyaient le chemin de ronde.

Elle cédait par moments au découragement et tirait sur ses chaînes comme une damnée pour libérer ses chevilles des anneaux et se jeter dans le bassin des murcies. Le visage de Seke lui apparaissait presque aussitôt et lui redonnait vie. Fiévreuse, elle scrutait l'océan Fraternel dans l'espoir que le jeune griot surgirait des flots comme dans sa vision, des années plus tôt. Il était vivant, elle n'avait aucun doute à ce sujet. Les adapodes l'avaient emmené dans leur abri secret pour le soigner et le soustraire à la férocité des dragons. Il reviendrait bientôt, il la délivrerait de ses chaînes, il libérerait Grande-Isle du joug de l'Ankl.

Marmat lui avait ordonné de ne pas encombrer Seke avec ses sentiments, mais, tout voyageur céleste qu'il fût, il n'avait pas le droit de lui imposer une épreuve aussi cruelle. Aucune digue ne réussirait à juguler le courant qui l'entraînait vers le jeune griot.

Un bruit la tira de ses rêveries. Elle avait perdu le compte des jours passés en haut du mur d'enceinte. Depuis le débarquement des troupes de l'Ankl, le port n'était pas sorti de sa torpeur. Les mâts et les flancs des bateaux de pêche et des bâtiments de guerre avaient cessé de s'entrechoquer. Sur les quais déserts, les cordages, les caisses, les filets et autres ustensiles attendaient le retour des équipages. En contrebas, les murcies continuaient de s'agiter dans un bouillonnement d'écume empourprée. Toute l'activité de la cité d'Ansbel semblait concentrée à l'intérieur de leur bassin.

Des dragons poussèrent sur le chemin de ronde une silhouette que Löte reconnut au premier coup d'œil. Les joues s'étaient creusées, les yeux, renfoncés sous les arcades sourci-llières, la barbe avait perdu sa blancheur de lagre, mais c'était bel et bien Marmat Tchalé qui se dressait à quelques pas d'elle, faible, tenant à peine sur ses jambes. La princesse entrevit des plaies et des tuméfactions sur le corps du griot, en partie dévoilé par les déchirures de sa toge et de sa tunique. Sa flambée de colère fut rapidement étouffée par un désespoir poignant. En exécutant un voyageur céleste, les prêtres de l'Ankl frappaient les peuples de Frater 2 d'une malédiction qui les poursuivrait jusqu'à la fin des temps.

Marmat s'avança vers elle d'une allure chancelante.

« Nos routes vont bientôt se séparer. »

La voix tremblante du griot s'étouffa dans le silence feutré. Löte se desserra la gorge d'une brève inspiration.

« Ils savent que…

— Je suis un griot ? Ils l'ont toujours su. Ils dirigent depuis longtemps la Congrégation des portiers célestes. Ils ont envahi Grande-Isle dans l'intention de me capturer. Ils étaient persuadés qu'ils parviendraient à me soutirer les secrets de la Chaldria. Ils comptaient se rendre à la prochaine assemblée du Cercle pour exterminer mes confrères. Ils m'ont interrogé et frappé pendant des jours. Ils refusent de me croire quand je leur dis que le voyage sur les flots chaldriens ne s'apprend pas, ne se maîtrise pas.

— Ils vous ont condamné à mort ? »

Un pâle sourire se dessina sur les lèvres de Marmat.

« Ils pensent sans doute que la peur de la mort m'incitera à changer d'avis. Ils ignorent, ces pauvres fous, que je l'attends avec impatience depuis des années. La vie est un fardeau que je serai heureux de déposer.

— La vie ne vous a donc donné aucune joie ?

— Les bons moments qu'elle m'a offerts, elle me les a aussitôt repris, et elle me les a fait payer très cher.

— Et Seke ? Que deviendra-t-il sans vous ? »

Les yeux de Marmat s'assombrirent.

« S'il est encore en vie, je le crois capable de s'en sortir seul. Je n'ai plus rien à lui apprendre.

— Vous ne deviez pas l'emmener à l'assemblée du Cercle pour qu'il reçoive sa kharba ? »

Un soldat piqua la pointe de son épée dans les reins de Marmat et le contraignit à se diriger vers la rambarde. Le griot observa les déplacements désordonnés et furieux des murcies, les gerbes rougissantes soulevées par les nageoires et les queues.

« Quand j'ai reçu ma kharba, j'ai cru être uni au Verbe pour l'éternité. Je pensais être invincible, investi de l'essence même de la vie. Voyez ce que je suis devenu, un homme sans ami qui s'apprête à mourir dans l'indifférence, un orphelin de l'humanité. Si Seke ne reçoit pas sa kharba, ce sera peut-être une chance pour lui. Sa plus grande chance. »

Deux prêcheurs aux robes rouges surgirent à leur tour de l'escalier et s'avancèrent sur le chemin de ronde. Leurs visages n'étaient pas inconnus de Lote ; ils se ressemblaient tous avec leurs crânes rasés, leur maigreur effrayante, leurs yeux étince-lants.

« Il te reste encore une possibilité d'échapper aux murcies. »

Le prêtre qui venait de s'adresser à Marmat se distinguait de son coreligionnaire par le cercle noir brodé sur le devant de sa robe.

« Tu m'offres la vie, toi qui prépares l'avènement du néant ? rétorqua le griot.

— Nous finirons tous un jour ou l'autre dans le bec de l'Ank-lizz. Je t'offre simplement un sursis.

— Je n'ai rien à te dire. Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. La Chaldria ne se conquiert pas, elle choisit elle-même ses serviteurs.

— Tu prêtes des intentions à ce qui n'est qu'un phénomène physique. L'Anklizz, lui, est venu sur Frater 2 pour nous montrer la majesté du silence d'avant l'explosion originelle.

— Comment est-il arrivé ? »

Le prêtre s'appuya sur la rambarde et laissa errer un regard empreint de mélancolie sur les murcies.

« Il se tient au-delà de l'espace et du temps, dans le non-manifesté, Il parcourt des voies connues de lui seul, il instaure le règne du… »

Une rumeur enfla soudain dans le silence. Les murcies surexcitées bondissaient au-dessus de l'eau, s'élevaient à de telles hauteurs qu'elles paraissaient par instants capables de franchir le mur d'enceinte. Leurs mâchoires claquaient à quelques pas seulement du chemin de ronde. Un réflexe entraîna le prêtre à se reculer.

Des vagues humaines s'écoulèrent des ruelles avoisinantes et, canalisée par des dizaines de soldats, s'entassèrent devant les murs du bassin. Les troupes de l'Ankl ramenaient une partie des Grandisliens éparpillés sur les plaines centrales avant le débarquement.

« Ces idiots vont regretter d'avoir voulu échapper à la toute-puissance de l'Anklizz », siffla le prêtre.

Il se retourna vers Löte, l'œil mauvais, les lèvres déformées par un rictus.

« Ton peuple est rassemblé, princesse. Le moment est venu pour toi de rejoindre ton père et ta sœur. »

Sur son ordre, deux soldats libérèrent Löte de ses chaînes et la traînèrent vers la brèche de la rambarde qu'ils appelaient entre eux le plongeoir.

CHAPITRE VIII

ERN MONCHELL

Que vois-tu, ma fille ?
Des hommes nus et fiers chevauchent les murcies géantes
Et les autres créatures du Fraternel.
Ils viennent nous délivrer, mère.
Comment cela se pourrait-il ? Ils n'ont ni armes ni navire,
Et les dragons sont plus nombreux qu'une nuée de mirmones.
Ô mère, ne sais-tu pas que la volonté est la plus tranchante des armes ?
Ne sais-tu pas qu'ils domptent la toute-puissance des océans ?
Comment le saurais-je ?
La malédiction s'est abattue sur moi et m'a privée de la vue.
O mère, la faute de mon père et de ma sœur
Ne t'a pas condamnée à la cécité éternelle.
Elle a tué toute joie, tout sentiment en moi,
On parlera de moi comme d'une reine déchue,
Comme la fille parjure de la souveraine de l'arche.
O mère, notre peuple est-il condamné à porter les fautes de notre famille ?
Ma fille, c'est toi désormais, toi qui contemples l'horizon,
Toi dont le regard voit au-delà du ciel,
Qui prendras en main les destinées de notre monde.

Mort et deuxième vie de la reine Osfoët,
théâtre cathartique de Grande-Isle des Fresles,
Frater 2, ou Petit Frère.

OSFOËT avait cru que la clameur annonçait le retour de ses partisans, puis elle avait dû se rendre à l'évidence : le peuple grandislien, son peuple, n'était pas revenu pour chasser les envahisseurs et réinstaller les Fresles sur le trône. Les dragons de l'Ankl l'avaient rassemblé sur les plaines du Centre et ramené à Ansbel comme un troupeau d'omielles.

Osfoët n'était plus qu'un puits de douleur et de dégoût. Elle ne prêtait plus attention aux hommes contraints par les prêcheurs aux robes rouges d'humilier leur souveraine. Trop lâches pour se révolter ou trop heureux de prendre une revanche sur cette femme autrefois inaccessible, ce symbole souvent honni, ils s'acquittaient de leur tâche avec plus

ou moins de vigueur selon leur âge ou leur conviction. Beaucoup marmonnaient des excuses, d'une voix presque inaudible pour ne pas être entendus par les soldats qui les observaient de l'autre côté de la grille. Ils n'avaient pas d'autre moyen de montrer leur désaccord. Les Grandisliens qui avaient refusé de souiller la « putain réginale », selon l'expression des prêtres, avaient été passés par les armes dans la cour Jalaët. On avait ensuite décapité leurs cadavres et cloué leurs têtes sur les murs de bois du pavillon des amants.

Le cachot d'Osfoët ne disposait d'aucune fenêtre, mais un jeune homme lui avait parlé de ces scènes de cauchemar pour justifier ses actes. Certains de ses anciens sujets tentaient de dissiper leur gêne en l'abreuvant de confidences intimes. Au cours de ces quelques jours de captivité, elle en avait appris davantage sur eux qu'en vingt ans de règne. Elle ne savait pratiquement rien des difficultés et des espoirs de son peuple. Les conseillers qui s'arrogeaient le droit de parler au nom de la population l'avaient coupée des réalités du royaume de Grande-Isle. Elle avait laissé le consort et les courtisans tisser autour d'elle une toile pétrifiante et préparer l'avènement du dragon. Les prêcheurs aux robes écarlates et leurs alliés, les portiers de la Congrégation, n'avaient eu qu'à se baisser pour ramasser un pouvoir vidé de sa substance, une coquille vide. La négligence et la faiblesse d'Osfoët lui valaient la plus terrible des humiliations, mais là n'était pas l'essentiel : elle n'avait pas su protéger ses sujets, elle les avait livrés pieds et poings liés aux conquérants de l'Anklizz, elle avait dilapidé l'héritage de Maeveth, la souveraine de l'arche.

Elle n'avait pas voulu non plus ouvrir les yeux sur la relation incestueuse entre Ynold et Belwe. Quand elle y repensait pourtant, les indices étaient aussi nombreux qu'évidents : leurs regards complices, leurs frôlements insistants, leurs absences fréquentes et simultanées, la négligence d'Ynold envers son épouse, l'arrogance de Belwe...

Un mouchard du palais avait même informé Osfoët, à mots couverts, d'une possible liaison entre le consort et sa fille cadette ; elle avait refusé de l'écouter, pensant qu'il s'agissait d'une nouvelle manœuvre courtisane – ou portière – pour jeter le discrédit sur la famille réginale. Cécité, voilà le mot qui définirait son règne si un jour des historiens s'intéressaient à la dynastie des Fresles. Elle resterait à jamais le maillon faible d'une chaîne de quinze siècles, la descendante maudite de la souveraine de l'arche, la putain de l'Ankl, la femme qui aurait brisé un rêve aussi ancien que son monde.

Quelques années plus tôt, elle avait consulté les archives réginales et pris connaissance de vieux documents évoquant la substance des origines, un vestige de l'arche, une preuve de l'origine spatiale des Fraternels. Convaincue que cette « matière des merveilles et merveille des matières » des textes anciens recelait le secret des miracles de Maeveth, elle n'avait jamais eu le courage d'ordonner des fouilles dans les sous-sols du palais. Par peur de la réaction du consort, des conseillers, des grands courtisans. Par peur du ridicule. Une crainte révélatrice de son manque d'envergure : les persiflages de son entourage n'affectaient pas une souveraine digne de ce nom.

La grille s'ouvrit dans une succession de grincements et livra passage à un homme grand et mince. Les deux soldats refermèrent et se tinrent comme d'habitude derrière les

barreaux. Adeptes de l'Anklizz, ils avaient en principe renoncé à toute forme de sexualité. Les braises couvant entre leurs paupières mi-closes prouvaient que cette abstinence ne reflétait pas leur conviction intime.

Osfoët ne se souvenait pas avoir rencontré le nouvel arrivant, et pourtant ses traits lui rappelaient quelqu'un. Ses cheveux mi-longs, épais, encadraient un visage foncé de pêcheur ou d'homme ayant passé une grande partie de son existence sur le Fraternel. Difficile de lui donner un âge. Il portait une veste et un pantalon de laine d'omielle et des bottes en peau d'adapode. Comme elle était restée allongée sur sa couchette, il se pencha sur elle et l'observa. Les regards des visiteurs l'évaluaient habituellement comme un animal domestique, mais les yeux brillants de celui-là lui firent l'effet d'un baume.

« Je n'ai pas l'intention de vous violer, mais je vais m'allonger sur vous », murmura-t-il.

Il désigna les deux soldats d'un mouvement de tête.

« Je ferai semblant. Dans cette pénombre, ils n'y verront que du feu. »

Elle se redressa sur un coude.

« Qui... qui... »

Il lui posa l'index sur les lèvres, la contraignit à se rallonger d'une pression à la fois douce et ferme, se coucha sur elle, feignit de dégager son sexe de son pantalon et de la pénétrer. Le gloussement d'un soldat les informa que la simulation suffisait à donner le change.

L'homme rapprocha ses lèvres de l'oreille d'Osfoët.

« Je suis Ern Monchell, le fils de Juhok Monchell l'explorateur, chuchota-t-il. Je viens des isles du pôle pour vous délivrer. »

Osfoët examina le visiteur : lisse, dépourvue de rides, d'un gris sombre insolite, sa peau n'avait pas l'aspect tanné des navigateurs ou des pêcheurs. La rondeur de ses yeux, la texture de ses cheveux, son odeur, évoquant les grèves de sable noir découvertes par la marée descendante, n'étaient pas non plus communes sur Grande-Isle.

« Une trappe du pavillon donne sur les conduits souterrains, poursuivit-il. Une fois que nous en aurons terminé avec les... formalités, je demanderai à sortir et j'éliminerai les soldats. La trappe s'ouvre dans la première des pièces du couloir. Nous serons probablement pris en chasse et nous n'aurons que peu de temps pour l'atteindre. Vous sentez-vous assez forte pour courir ? »

Osfoët acquiesça d'un hochement de tête. La perspective même illusoire de mettre fin à son calvaire lui redonnait des forces, occultait sa souffrance, sa lassitude et son dégoût. Elle avait entrevu à plusieurs reprises le légendaire Juhok Monchell, elle plaçait d'emblée sa confiance dans celui qui se présentait comme son descendant. Que risquait-elle de toute façon ? Au pire il lui ouvrait une porte de sortie honorable.

Ern Monchell se releva avec douceur et remit de l'ordre dans ses vêtements avant de héler les soldats. La grille s'ouvrit dans un grincement d'agonie. Il inspecta brièvement du regard le couloir, pour l'instant désert, et se plaça entre les deux dragons.

« On dirait que la putain réginale prend de plus en plus de plaisir à recevoir l'hommage de ses sujets ! » ricana un soldat en refermant la grille.

Ern Monchell détendit le bras, lui abattit son poing entre les omoplates, lui brisa les

vertèbres comme du bois mort. La tête du dragon heurta les barreaux dans une vibration métallique. Ern ne laissa pas le temps à l'autre soldat de réagir, il lui saisit la gorge entre le pouce et le majeur et lui broya les cartilages. A la vitesse, la puissance et la précision de ses gestes, ses adversaires n'opposèrent que des gesticulations désordonnées et incohérentes. Ils s'effondrèrent tous les deux sans un cri, comme passés dans la mort par effraction.

« Vite. »

Osfoët se leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers la sortie du cachot. Elle prit conscience qu'elle était nue, se sentit vulnérable, marqua un temps d'hésitation avant de se lancer dans le couloir. Ern Monchell la saisit par la main et la tira hors de la pièce. Ils franchirent une bonne partie du passage sans encombre, puis, alors qu'ils passaient devant une porte entrouverte, des cris retentirent, suivis aussitôt de bruits de pas.

« La putain réginale ! Elle s'enfuit ! »

Ern serra la main d'Osfoët et accéléra l'allure. Affaiblie par les privations, elle crut que son cœur explosait. Ses veines charriaient un sang brûlant et visqueux. La lumière du jour qui se glissait sous les portes ne réussissait pas à déchiffrer le clair-obscur du couloir. Le brouhaha se propageait autour d'eux à la vitesse d'un feu de paille, hurlements, claquements, cliquetis.

« On est presque arrivés ! » souffla Ern.

Une porte s'ouvrit un peu plus loin. Un homme nu, glabre, surgit en brandissant une épée à double lame. Ern lâcha Osfoët, esquiva un coup d'estoc d'un retrait du torse, fondit sur le soldat avec la vivacité d'un lagre, le souleva du sol et le projeta de toutes ses forces sur la cloison. Les lattes de bois cédèrent comme une toile d'arachnide, un flot de lumière vive se rua par la brèche.

« Arrêtez-les ! »

Les dragons jaillirent des deux côtés du couloir. Le calme d'Ern enraya la réaction de panique d'Osfoët. Elle avait la certitude que rien de grave ne pouvait arriver en sa compagnie. Au bord de l'asphyxie, elle le suivit jusqu'à la dernière porte et s'engouffra sur ses talons dans une pièce où régnait une odeur tenace de transpiration et de renfermé. La flamme anémique d'une lampe traditionnelle grandislienne, une conque emplie d'huile de murcie, révélait une dizaine de couvertures étalées sur le parquet. Ernee se dirigea sans hésitation vers un coin de la pièce, repoussa du pied un banc, une table basse, divers objets amoncelés, dégagea un coin de sol où se devinaient les linéaments d'une ouverture. Il s'accroupit, tira un couteau de pierre noire d'une poche de sa veste, glissa la lame dans l'interstice et la fit pivoter pour soulever la trappe.

Avertie par un grincement, Osfoët se retourna et avisa un homme vêtu d'un pagne court dont la lumière de la lampe projetait l'ombre tentaculaire sur le plafond et les cloisons. Leur intrusion avait réveillé un soldat de l'Ankl qui se reposait dans cette pièce du pavillon des amants transformée en chambrée.

Le cri d'effroi d'Osfoët ne détourna pas Ern Monchell de sa tâche. Arc-bouté sur ses jambes, il continua de relever la lourde trappe tout en surveillant du coin de l'œil les déplacements du dragon. Mal réveillé, intrigué par le vacarme en provenance du couloir, ce dernier cherchait visiblement à comprendre ce que fichaient ce type bizarre et cette

femme nue dans les parages. « C'est quoi, ce... »

Les premiers poursuivants se ruèrent à l'intérieur de la pièce. D'un signe de tête, Ern ordonna à Osfoët de se glisser par l'ouverture en partie dégagée. Aiguillonnée par l'irruption des soldats, elle obtempéra, introduisant d'abord les jambes, puis le bassin et le torse. Il attendit qu'elle eût entièrement disparu pour s'engouffrer à son tour dans le conduit. Sautant par-dessus les meubles renversés, les dragons de l'Ankl arrivèrent trop tard pour empêcher la lourde trappe de se rabattre.

Osfoët s'était attendue à toucher rapidement le sol, mais elle continuait de tomber dans le puits. De temps à autre, sa main, son coude, son épaule frôlaient la paroi cylindrique et relativement lisse. Elle n'éprouvait aucune frayeur cependant, détachée d'elle-même ; cette chute interminable dans les profondeurs du palais réginal ne la concernait pas.

« ... de l'eau plus bas... pas de respirer... » Elle n'était pas certaine d'avoir entendu la voix d'Ern Monchell. Elle fut enveloppée d'une humidité glaciale puis percuta l'eau avec une violence qui lui coupa le souffle. Elle crut qu'elle se désagrégeait sur une surface pierreuse. Elle s'enfonça dans l'élément ténébreux et froid. Un goût prononcé de sel lui envahit la gorge. Elle n'aurait pas la force de remonter si elle ne remuait pas rapidement les bras et les jambes ; elle demeura incapable d'esquisser un mouvement. Incapable d'accorder ses gestes à son instinct de survie. Elle se sentait bien dans le silence enchanteur. La porte de sortie ouverte par Ern Monchell n'était pas seule-la concentration insolite d'adapodes, tout indiquait que Grande-Isle vivait des heures importantes, mais la population restait incapable de déterminer si ces événements lui étaient favorables ou non, si elle devait s'en réjouir ou se lamenter.

Le vent se levait et dispersait l'étoupe de brume. Les rayons de Soror tombaient en oblique des nues déchirées et teintaient d'un bleu encore pâle l'écume soulevée par les nageoires des grands cétacés, les chemins de halage du chenal d'accès, les façades et les toits des constructions, les lames des dragons massés sur les quais. Il ne resta bientôt plus un seul bateau dans le port, seulement des planches, des mâts et des poutres dérivant sur les vagues. Les ululements du vent transpercèrent le silence retombé sur les lieux.

Les mammifères marins se rassemblèrent autour de la monture de Seke dans un concert de gémissements plaintifs et musicaux. À ce signal, les adapodes s'avancèrent vers les quais. Nerveux, plusieurs soldats de l'Ankl reculèrent, mais les coups de gueule de leurs officiers les contraignirent à reprendre leur place. Les chausse-pieds se répandirent comme une marée noire sur les quais et dans les rangs des dragons.

Alors la bataille commença.

Elle fut brève. Les épées à double lame n'avaient aucune efficacité contre des adversaires aux réactions imprévisibles, fulgurantes. Les adapodes se glissaient sous les pieds des soldats, les soulevaient, les renversaient, se plaquaient sur leurs gorges pour leur couper la respiration et leur trancher les jugulaires. Ils abandonnaient ensuite les cadavres exsangues et reprenaient leur marche en avant, rampant avec une incroyable vivacité entre les jambes des dragons empêtrés dans leurs vêtements et leurs mouvements.

La monture de Seke se rapprocha du quai et s'immobilisa contre le mur. Il n'eut, pour se hisser sur la chaussée, qu'à le gravir en se servant des nombreuses aspérités. Les dragons avaient cédé du terrain sous la pression des adapodes. La foule avait prudemment reflué vers la partie haute de la ville. Les Grandisliens comprenaient que les chausse-pieds et les murcies s'étaient associés pour chasser les envahisseurs et se demandaient si cette alliance insolite n'allait pas se retourner contre eux.

Tenaillé par l'inquiétude, Seke courut vers le mur d'enceinte, louvoyant entre les cadavres et les groupes épars de soldats. Il trouva l'entrée de l'escalier après avoir longé un premier mur du bassin et la moitié d'un deuxième. Il s'engouffra dans l'ouverture au cintre arrondi et s'élança sur les marches qui s'envolaient en spirale à l'intérieur de la large construction. La lumière de Soror s'infiltrait par des meurtrières et semait des flaques bleutées sur les pierres tellement foulées qu'elles s'incurvaient en leur milieu.

Deux dragons tentèrent de lui barrer le passage un peu plus haut. L'étroitesse de l'escalier leur interdit d'attaquer de front. Retrouvant ses réflexes de chasseur du Mitwan, Seke se concentra sur un seul de ses deux adversaires à la fois. La lame double du premier, trompé par son esquive, siffla dans le vide. Le griot le saisit par le talon et tira d'un coup sec. Le soldat bascula vers l'arrière, lâcha son épée et retomba sur son compagnon.

Seke sauta par-dessus les deux hommes enchevêtrés et reprit son ascension. La lumière de plus en plus vive lui indiqua qu'il approchait du faîte de l'enceinte. Des hurlements, des glapissements dominaient par instants les bruits sourds et réguliers rappelant le clapotis des vagues dans la grotte souterraine.

Un tumulte grandissant l'avertit qu'une petite troupe dévalait les marches. Il avisa un renfoncement dans le mur à côté d'une meurtrière et s'y glissa juste avant l'irruption d'une dizaine de soldats. Ils filèrent sans lui prêter la moindre attention. Il attendit encore un moment avant de sortir de sa cachette. Un réflexe d'enfant du Tout : les skadjes du Mitwan, lorsqu'ils se mettaient en chasse, assimilaient la précipitation à un son discordant. Il y avait un temps pour l'immobilité et un temps pour l'action. Confondre l'un et l'autre révélait un être bruyant, en décalage avec les grands et les petits cycles.

Il déboucha, en haut du mur d'enceinte, sur un chemin de ronde de la même largeur que l'escalier. La brume s'était entièrement levée et Soror brillait de tous ses feux sur un fond bleu et limpide. Seke eut besoin de quelques instants pour s'accoutumer à la luminosité.

En contrebas, une horde de grands mammifères marins surexcités se démenaient dans une eau empourprée et trouble. A la surface flottaient des restes de cadavres. Dans les ruelles environnantes, les adapodes pourchassaient sans relâche les dragons éparpillés. Il ne restait plus qu'une dizaine de soldats sur le chemin de ronde, entourant deux prêcheurs de l'Ankl et, derrière eux, Löte et Marmat.

Cette fois, Seke ne ressentit aucune gêne à se présenter nu devant Löte. Elle lui adressait un sourire radieux par-dessus l'épaule du prêtre. Amaigrie, vêtue d'une robe en lambeaux, elle n'avait rien perdu de sa beauté. Une envie violente secoua Seke de saisir le visage de la princesse entre ses deux mains, de lécher les larmes qui perlaient de ses yeux aigue-marine. Les regrets viendraient après, dans un autre cycle, dans une autre vie.

Il se rapprocha avec prudence du petit groupe. L'épée tirée, les soldats n'attendaient qu'un ordre pour se ruer sur lui.

« Vous avez perdu la bataille, déclara Seke d'une voix calme.

— La guerre continue, rétorqua celui des deux prêcheurs qui portait un cercle noir sur le devant de sa robe. Les voies de l'Ankl sont parfois incompréhensibles, mais toujours justes. Vous auriez tort de vous croire débarrassés de ses serviteurs.

— Libérez vos prisonniers, et je vous garantis une reddition honorable, pour vous et tous les survivants de votre armée. »

Les rafales emportèrent le rire méprisant du prêtre, posté près d'une brèche dans la rambarde du chemin de ronde.

« Ton offre ne m'intéresse pas. Je n'ai d'autre honneur que de me dissoudre dans le silence éternel de l'Anklizz. »

Seke discerna de la nostalgie dans ses yeux sombres.

« Et mon privilège est d'emmener quelques-uns de mes semblables dans son bec tout-puissant. »

Le prêtre prit un pas d'élan et se jeta dans le vide. Son coreligionnaire et les soldats l'imitèrent, entraînant Löte et Marmat dans leur chute.

CHAPITRE IX

LIEN

Où qu'ils aillent, les hommes se croient les maîtres absolus. J'en veux pour preuve la colonisation récente et brutale des septième et huitième mondes du Kôlk, ou Kôlkan 7 et Kôlkan 8. Il a fallu que le gouvernement unifié prépare cette annexion dans l'esprit de la population et, donc, impose peu à peu le concept de la supériorité humaine.

[…]

Le procédé est classique : on fait d'abord donner l'avant-garde, les savants, les historiens, les techniciens, les médialistes. Thèses et calculs à l'appui, ceux-là démontrent que les habitants premiers de Kôlkan 7 et 8 sont des êtres primaires, inférieurs, proches du stade animal, incapables en tout cas d'engendrer une civilisation cohérente et pérenne, et qu'ils retireront des bienfaits essentiels d'une hégémonie humaine. Il s'agit ici de présenter l'intervention coloniale comme un acte de bienfaisance, de philanthropie. Les critères d'une civilisation digne de ce nom sont évidemment établis par les colonisateurs. Comme ces mêmes critères reposent sur les sens, sur l'observation extérieure, ils demeurent strictement mesurables, matériels. Comme nous ne connaissons pas, et que nous ne nous donnons aucun moyen de connaître, les modes de communication des habitants premiers de Kôlkan 7 et 8, nous les traitons d'arriérés, d'obscurantistes, et nous leur substituons une vision « éclairée », scientifique, rationnelle…

Nous sommes tellement persuadés du bien-fondé de notre démarche que, finalement, nous nous fourvoyons dans un système de croyances et devenons encore plus obscurs que ceux que nous prétendons éclairer. […]

Quand les hommes auront cessé de se croire perchés au sommet de la hiérarchie, quand ils auront recouvré leur humilité, quand ils auront appris à ne pas se fier qu'à leurs sens, quand ils auront perçu la nature vibratoire de la Création, alors ils cesseront de commettre des erreurs tragiques pour l'équilibre de leurs mondes, plus encore, j'en suis fermement convaincue, pour l'équilibre de l'univers.

Jostiale Nert,
historienne altérologue,
Kôlkan 1, ou premier monde du Kôlk.

OSFOËT ne voyait rien, n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, mais la présence d'Ern Monchell à ses côtés suffisait à la rassurer. Il lui insufflait de l'air dès qu'elle en ressentait le besoin. Elle ne savait pas d'où il tirait le précieux oxygène, elle avait seulement compris qu'elle devait économiser ses mouvements et résister avec la

plus grande fermeté aux attaques répétées de la panique. Il lui semblait que cette promenade sous-marine n'aurait pas de fin, qu'elle ne reverrait jamais le ciel au-dessus de sa tête. Elle n'avait pas d'effort à fournir pour suivre Ern Monchell : il la tirait par le poignet sans difficulté apparente, se propulsant par la seule force des jambes. Il continuait de nager lorsqu'il se rapprochait d'elle et collait sa bouche contre la sienne. La douceur, la sensualité de ses gestes réveillaient en elle des sensations, des désirs oubliés. Le plaisir dominait par instants l'inquiétude ; elle aurait aimé prolonger leur étreinte, elle qui, quelques heures plus tôt, se croyait à jamais dégoûtée des hommes.

Ern Monchell n'était plus vraiment un homme. Un être humain ordinaire n'aurait pas survécu à un séjour aussi long dans l'eau. Et puis cette peau grise, ces yeux ronds, ces cheveux à l'étrange texture...

Osfoët se souvint qu'enfant elle avait surpris des discussions enflammées entre les conseillers, les grands courtisans et les érudits dans les couloirs et les salons du palais réginal. La plupart d'entre eux s'opposaient avec virulence aux thèses de Juhok Monchell. Lors d'une conférence publique restée célèbre dans la mémoire grandislienne, l'explorateur avait conseillé aux populations humaines des isles de pactiser avec les autres espèces de Frater 2, plus encore d'entrer en symbiose avec elles, seule condition selon lui pour établir une civilisation pérenne et harmonieuse. Le scandale soulevé par ses déclarations avait entraîné la disgrâce et le bannissement du conférencier. Pour les courtisans, transgresser le dogme de la supériorité humaine, c'était remettre en cause la hiérarchie existante et, par conséquent, leurs propres privilèges. Qu'avaient-ils à faire d'une civilisation harmonieuse, eux qui tiraient avantage d'une société bancale ?

Ils débouchèrent soudain à l'air libre. Étourdie par le brusque afflux d'oxygène, Osfoët eut besoin d'un long moment pour prendre conscience qu'elle respirait sans entrave. L'obscurité lui parut peuplée d'ombres vigilantes et silencieuses.

Une première lumière s'alluma au-dessus d'elle, puis une deuxième, une troisième et une multitude d'autres. Elles éclairèrent une vaste cavité dont les parois lisses, miroitantes, ne ressemblaient à rien de ce qu'elle connaissait. Elle eut un tressaillement de terreur lorsqu'elle découvrit, tout près d'elle, l'aileron en forme de sabre d'une murcie. Elle battit des bras et des jambes pour regagner au plus vite le bord de l'étendue d'eau.

« Calmez-vous. Elle ne vous attaquera pas. »

Flottant à ses côtés, Ern Monchell accompagna ses paroles d'un large sourire. Il ne sortait ni fatigué ni essoufflé de cette plongée dans les eaux souterraines de Grande-Isle.

« Rien à craindre non plus des soldats de l'Ankl, ajouta-t-il. Ceux qui auraient eu la très mauvaise idée de nous suivre ne trouveraient jamais la sortie du labyrinthe sous-marin. »

Osfoët haletait. Tant de questions se pressaient dans sa gorge qu'elle ne savait par laquelle commencer. Plusieurs silhouettes l'entouraient, les unes à demi immergées, les autres debout contre la paroi. Des hommes et des femmes à la même peau grise et lisse qu'Ern Monchell.

« Je vous présente les compagnons du Lien. Les descendants des bannis ou des volontaires qui ont pactisé avec les autres espèces de Frater 2. »

Ern Monchell se jucha sur le bord étroit puis aida Osfoët à sortir de l'eau. Elle essaya

de se relever, mais ses jambes refusèrent de la porter et la condamnèrent à rester allongée. Elle observa un petit moment les lumières à la fois puissantes et douces qui transformaient le plafond de la salle en ciel étoilé. La légende océane des mirmones porteuses de clarté lui revint en mémoire :

Elles brillent dans les fonds obscurs pour éloigner les monstres du cœur du Fraternel et guider les naufragés vers les refuges sous-marins….

« Où… où sommes-nous ? »

Elle ne reconnut pas sa propre voix, comme si elle ne lui appartenait plus.

« Dans les sous-sols du siège de la Congrégation des portiers, répondit Ern Monchell. Juste en dessous de l'endroit qu'ils appellent la salle chaldriane. » Il marqua un temps de silence avant de préciser : « A l'intérieur de l'arche des origines. »

Osfoët se redressa sur un coude.

« Je croyais qu'elle était enfouie…

— Sous le palais réginal ? C'est la vérité, ou, plus exactement, ce mythe a autrefois correspondu à la réalité. »

Ern se défit de ses bottes alourdies par l'eau puis retira ses vêtements avec un soulagement évident. Ses compagnons n'en portaient pas. Hormis leurs chevelures, qui s'apparentaient d'ailleurs autant à des tentacules qu'à des poils, ils ne présentaient pas le moindre système pileux, pas plus les hommes que les femmes. Bien qu'elle ne fût pour eux qu'une étrangère,

Osfoët percevait de leur part un intérêt, une sympathie qu'elle avait rarement ressentis chez ses proches.

« Nous sommes dans les fondations de l'ancien palais réginal, reprit Ern. Les portiers en ont chassé les reines de Grande-Isle environ deux siècles avant l'avènement de la dynastie des Fresles. La Congrégation a prétendu qu'elle avait besoin de s'isoler pour mieux se consacrer à la surveillance de la porte chaldriane et à l'interprétation des flux cosmiques. Elle a donc provoqué la scission entre le pouvoir terrestre et le pouvoir céleste et s'est installée dans les bâtiments érigés au-dessus de l'arche des origines. Elle espérait ainsi affaiblir la réginalité et s'imposer comme le véritable pouvoir dans l'esprit de la population grandislienne, mais le mythe de la souveraine de l'arche, de la mère universelle et miraculeuse, a résisté pendant des siècles au travail de sape des portiers.

— Nous avons pourtant retrouvé des documents très anciens dans les sous-sols de l'actuel palais réginal, objecta Osfoët.

— La reine de l'époque était parvenue à déménager une petite partie des archives. Nous avons découvert le reste dans des salles inondées. L'arche s'est peu à peu enfoncée dans les eaux, à cause des mouvements de la croûte planétaire. Nous avons également retrouvé la substance des origines, la matière des merveilles. »

Osfoët marqua sa surprise d'un haussement de sourcils, se rendit compte qu'elle s'exhibait dans une posture impudique, ramena ses jambes contre sa poitrine.

« J'avais donc raison : contrairement à ce qu'affirmait Ynold, la substance des origines n'est pas une légende. »

En prononçant ces mots, elle revit les visages du consort et de Belwe, elle se souvint de leur chute dans le bassin des mur-cies, de leur aveu à la fois poignant et terrible, de leur

ultime étreinte publique. En elle monta une colère mêlée de dégoût et de chagrin, puis elle songea à ses autres filles dont elle était sans nouvelles, à ses proches, à ses fidèles, et l'inquiétude lui tenailla la poitrine et le ventre.

« Si vous le souhaitez, nous pouvons vous emmener la voir avant la fin de la bataille, proposa Ern.

— Quelle bataille ?

— Celle que nos alliés du Lien sont en train de mener contre les dragons de l'Ankl.

— Pourquoi... »

Les questions tourbillonnaient à nouveau dans l'esprit d'Osfoët. Elle se demanda si elle n'avait pas basculé dans un autre univers ou dans la folie, ou encore dans l'au-delà, si les êtres étranges qui l'entouraient n'étaient pas les enfants ou les serviteurs des déesses fraternelles.

« En temps ordinaire, les espèces premières ne s'immiscent pas dans les affaires humaines, reprit Ern. Elles estiment cette planète suffisamment vaste et généreuse pour permettre à plusieurs espèces de cœxister, sinon de pactiser. Mais les fanatiques de l'Ankl sont sur le point de briser les équilibres de Frater 2. Si nous les laissons faire, ils transformeront notre monde en désert.

— Les reines ont failli, murmura Osfoët. J'ai failli.

— Pas seulement les reines, les populations humaines dans leur ensemble. Elles n'ont pas su ou voulu s'adapter à leur milieu. Une civilisation calquée sur celle du Ventre des origines était vouée à l'échec. Les hommes ont tendance à se raccrocher à ce qu'ils connaissent, à reproduire les comportements passés. Or la vie s'épanouit dans le mouvement, dans l'inconnu, dans la nouveauté, dans le chaos. Les adorateurs de l'Ankl l'affaiblissent en essayant de la comprimer dans un ordre. »

Ern s'accroupit aux côtés d'Osfoët et lui posa la main sur le front. Une chaleur intense irradia la tête et la poitrine de la reine. Un bien-être immédiat se diffusa en elle, effaça ses douleurs physiques et morales. Elle oublia les humiliations endurées dans le cachot de l'Ankl, elle oublia sa propre culpabilité dans le naufrage du royaume des Fresles, son inquiétude de mère, son manque de clairvoyance, sa lâcheté. Elle se regardait maintenant comme la jeune fille innocente d'avant son accession au trône, comme l'être pur et dénué d'intentions que les devoirs de sa charge avaient banni très loin au fond d'elle-même. Lavée de ses peines, elle s'autorisait enfin à délaisser le personnage public qu'elle avait nourri pendant toutes ces années et qui ne lui correspondait pas. Elle avait été éduquée dans le culte du devoir, bien sûr, mais, dans son cas, le devoir était une forme pernicieuse de faiblesse, de renoncement.

D'ordre, comme aurait dit Ern Monchell.

« Vous sentez-vous assez forte pour nous accompagner ? »

Elle rouvrit les yeux et, d'un revers de main fort peu protocolaire, essuya ses larmes.

« Nous allons descendre dans les profondeurs de l'arche d'origine, reprit Ern avec un sourire. La pression risque d'être un peu forte pour vous. Nous vous aiderons à la supporter. »

La perspective d'effectuer un nouveau séjour prolongé dans l'eau souleva en elle une légère appréhension, mais elle acquiesça sans hésiter d'un clignement de cils.

« Installez-vous sur l'échiné d'Iog. »

Ern désignait la murcie dont l'aileron en forme de sabre se dressait maintenant tout près du bord. Un frisson de terreur parcourut la nuque d'Osfoët. Elle se souvint qu'elle avait nagé quelques instants plus tôt dans ce bassin sans être attaquée par le grand cétacé.

« Vous n'aurez qu'à vous agripper à son aileron et vous laisser porter. Iog se montre parfois joueur, mais, puisque vous n'êtes pas habituée à ses facéties, il saura être sage. »

Osfoët observa la peau tachetée immobile à la surface de l'eau. Les murcies étaient le fléau majeur de Grande-Isle, loin devant les lagres blancs des plaines et les insectes venimeux des saisons chaudes. Osfoët avait toujours vécu dans la hantise des prédateurs océaniques accusés chaque année de massacrer un grand nombre de marins. Les clans des pêcheurs demandaient régulièrement audience pour exiger du pouvoir réginal une protection contre les murcies. Les expéditions de chasse lancées par les différentes souveraines des Fresles n'avaient donné, pour tout résultat, que des dizaines de navires coulés et des centaines de morts supplémentaires.

Osfoët surmonta ses réticences pour se glisser dans l'eau froide. Elle resta un instant pétrifiée près du bord, à quelques pas de l'aileron, puis, encouragée par les regards d'Ern Mon-chell et de ses compagnons, elle nagea vers le mammifère océanique et se jucha sur son échine. Elle craignit qu'il ne la projette d'une brusque convulsion dans sa gueule béante ; elle agrippa l'aileron sans susciter d'autre réaction que de longs frémissements sur l'épiderme rugueux et tacheté.

Ern et les autres se mirent à l'eau.

« Inspirez, cria Ern. Nous allons plonger. »

Allongée sur la murcie, Osfoët emplit ses poumons d'air. Dépossédée d'un royaume, elle découvrait un univers envoûtant qui, elle le savait, serait désormais le sien, loin des conventions, des intrigues et des devoirs.

Iog s'enfonça dans l'eau avec une douceur étonnante pour une créature d'une telle masse.

Le silence retombé entre les murs du grand bassin occultait la rumeur des combats dans les ruelles et sur les places de la ville basse. Les murcies s'étaient jetées sur leurs proies avec une férocité inouïe. Elles dérivaient à présent sous la surface de l'eau teintée de sang qu'elles crevaient de leurs ailerons, traçant un large cercle autour de Marmat et de Löte.

Resté seul sur le chemin de ronde, Seke avait failli sauter à son tour, puis, constatant que les cétacés ne s'en prenaient ni au griot ni à la princesse, il avait patiemment attendu que le calme revienne pour descendre au bord du bassin par l'un des escaliers de l'intérieur du mur. Des prêtres de l'Ankl et de leurs gardes ne subsistaient que des lambeaux de tissu qui ondulaient mollement sur les crêtes des vaguelettes. Un vent venu du large, chargé d'humidité, tirait des nuages sombres et fuyants au-dessus de la cité d'Ansbel.

Les murcies brisèrent le cercle, s'écartèrent pour permettre à Marmat et Löte de rejoindre le bord et se regroupèrent devant le vantail métallique situé face au port.

Seke aida Marmat à se hisser sur le rebord du bassin. La joie des retrouvailles se traduisit chez le maître griot par un sourire chaleureux et un serrement de main un peu

plus appuyé que d'habitude. Avec le sang dilué qui teintait ses cheveux, sa barbe et ses vêtements déchirés, il semblait être le dernier rescapé d'une bataille dantesque.

Seke s'accroupit pour saisir l'avant-bras de Löte. Il ignora le regard inquisiteur de Marmat comme il ignora le goût d'amertume imprégnant le fond de son ivresse. Il désirait maintenant explorer la beauté du rapprochement effleurée avec Jaïfe. Tandis que les cheveux ruisselants de Löte se répandaient sur son épaule, des souvenirs qui ne lui appartenaient pas remontèrent à la surface de son esprit.

Une jeune fille exaltée, effrayée, marchait dans la nuit. Ses pieds nus foulaient une terre craquelée, s'écorchaient sur les arêtes des pierres. Elle sursautait au moindre bruit et, pourtant, elle n'avait ni l'envie ni même l'idée de rebrousser chemin. De temps à autre, elle jetait un regard derrière elle et mesurait le chemin parcouru aux lumières tremblantes de l'oasis. Elle redoutait bien moins les skadjes légendaires que ses propres frères et les oaseurs des autres familles. Raj et elle risquaient les pires ennuis si quelqu'un venait à les surprendre dans le désert. La peur ne les empêchait pas de se rejoindre dans le cœur des nuits froides ; elle donnait à leurs étreintes une intensité, une fureur magnifique. Raj l'attendait au sommet d'une dune aux pentes souples, son sourire et ses yeux accrochés à l'obscurité comme des étoiles. Ils n'avaient pas de temps à perdre en serments inutiles, ils s'aimaient en silence, giflés par les rafales sèches et les grains de sable, buvant leur plaisir jusqu'à ce qu'il déborde et les emporte. Essoufflés, en sueur, ils contemplaient ensuite le fourmillement scintillant, ces cieux qu'ils venaient tout juste de tutoyer, sa tête à elle posée sur son épaule à lui, sa chevelure brune et ondulée répandue sur son torse comme les rayons d'un soleil gisant.

L'adolescente deviendrait plus tard Kaleh la soltane, la mère de Seke. Elle avait bravé la loi des oaseurs pour goûter la beauté du rapprochement et, même si cette transgression lui avait valu une existence misérable et une mort atroce, même si ses amours avaient entraîné deux clans dans la spirale infernale de la vengeance, elle n'avait jamais regretté de s'être livrée corps et âme à Raj. Et puis elle avait donné naissance à un fils, à un -petit faiseur de bruit abandonné dans le désert et recueilli par les enfants du Tout.

Löte fixa Seke avec une ardeur qui le fit frissonner.

« Nos chemins sont depuis toujours destinés à se jeter l'un dans l'autre, Seke. »

Il aurait voulu répondre, mais le langage des hommes n'était pas assez précis ni assez puissant pour exprimer ce qu'il ressentait. Le contact des mains de Löte sur ses épaules, les frottements de son ventre contre le sien, la chaleur dégagée par leurs deux corps étaient nettement plus parlants que les mots.

Les murcies regroupées devant le vantail du bassin fouettaient l'eau de leurs nageoires caudales. Leurs cris plaintifs occultaient les dernières rumeurs des combats de la ville basse. Löte se détacha de Seke pour observer les grands cétacés. Des lambeaux de sa robe, collés à sa peau par l'eau du bassin, s'affaissèrent de chaque côté de son corps. Elle n'essaya pas de recouvrir sa poitrine dénudée. Elle aimait s'offrir au regard du jeune griot, un regard encore plus troublant lorsqu'il n'était pas arrêté par l'étoffe, qu'il se promenait en toute liberté sur sa peau.

« On dirait qu'elles demandent à sortir du bassin, dit-elle.

— C'est possible ? »

Löte ne répondit pas à la question de Marmat, elle s'avança vers le vantail tout en maintenant sur ses hanches ce qui restait de son vêtement, suivie à distance des deux griots.

Le matériau du vantail réveilla dans l'esprit de Seke le souvenir des piliers de la zone couverte de Domile sur la planète Onœ : il ne portait, malgré son contact permanent avec l'eau, aucune trace de rouille ni d'une quelconque dégradation. Il relevait d'une technologie en apparence incompatible avec le niveau de connaissances de Frater 2.

Parvenue sur un côté de l'immense panneau, Löte se faufila dans un espace de la largeur d'un homme creusé dans le mur et se dirigea vers un système complexe de poulies et de chaînes.

« Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? demanda Marmat.

— Rendre les murcies à leur élément naturel.

— Vous croyez que c'est une bonne idée ?

— Elles réclament leur liberté. Nous n'avons plus aucune raison de les maintenir prisonnières de ce bassin.

— Vous savez commander l'ouverture de ce battant ? »

Löte suivit des yeux la course des chaînes entre les différentes poulies. La blancheur de sa peau tranchait sur la pénombre de l'intérieur du mur. L'eau, en séchant, abandonnait des esquisses sanguines sur ses épaules, sa poitrine et son dos. De même, les pointes de ses mèches blondes se teintaient d'un rouge clair presque orangé.

« C'était une fonction honorifique réservée à quelques courtisans », répondit-elle.

Seke la rejoignit à l'intérieur du mur. Les murcies des premiers rangs, de plus en plus impatientes, se précipitaient maintenant contre le vantail. Les chocs soulevaient de grandes gerbes d'eau et ébranlaient le mur tout entier. Leurs cris avaient perdu leur tonalité plaintive pour exprimer une impatience agressive, colérique.

Serties dans les pierres, saillant de leurs fentes gainées de métal, une dizaine de manettes aux pommeaux sphériques commandaient le système d'ouverture. Sur chacune d'elles étaient gravés des symboles très anciens à en juger par l'usure des traits en partie effacés.

Löte eut une moue de dépit.

« Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils signifient.

— Il suffit peut-être d'abaisser toutes les manettes, suggéra Seke.

— Chacune d'entre elles a une fonction précise. Je sais que certaines ouvrent des vannes qui vident le bassin en très peu de temps. D'autres servent à noyer les quartiers bas de la cité pour ralentir la progression des armées ennemies. Elles auraient normalement dû être actionnées avant le débarquement des armées de l'Ankl. »

Seke concentra son attention sur les symboles ornant les pommeaux. Ces dessins avaient certainement eu une signification claire et précise autrefois, mais leur usure les rendait indéchiffrables. Ils lui rappelaient pourtant quelque chose ou, plus exactement, ils le reliaient à des images et des sensations à la fois inconnues et familières, ils le projetaient dans un autre espace, dans un autre temps, comme s'il se glissait par effraction dans d'invisibles archives. Il s'était promené quelques instants plus tôt dans les souvenirs de Kaleh la soltane, il déambulait maintenant dans la mémoire collective de

Frater 2, il voyait des hommes aux torses luisants de sueur s'arc-bouter sur d'énormes cordes et hisser par à-coups un immense panneau à l'intérieur d'un puits.

Une partie de l'île s'était affaissée à l'issue d'un court tremblement de terre et avait entraîné dans son effondrement l'arche des origines exposée sur une place proche de la première maison de la reine. Les architectes de la cité avaient décidé de fermer le bassin en construction près du port avec un pan du fuselage. Ils cherchaient un matériau d'une solidité à toute épreuve et, puisque l'arche des origines avait traversé l'espace sans subir aucune altération, puisqu'elle avait ensuite disparu dans les entrailles de Grande-Isle, qu'elle avait donc perdu son caractère sacré aux yeux de la population, ils avaient organisé les fouilles afin de récupérer les diverses pièces dont ils avaient besoin. Conçus pour réguler les colères parfois débordantes de l'océan Fraternel et protéger les quartiers les plus exposés d'Ansbel, le bassin et le réseau de galeries souterraines avaient mobilisé plusieurs centaines d'hommes pendant une trentaine d'années.

Seke errait au milieu d'une foule à la fois bruissante et grave, massée sur les bords du bassin et le faîte des murs d'enceinte. La reine de Grande-Isle, une femme forte aux yeux clairs, à la robe et aux cheveux blancs, marchait au milieu d'un petit groupe. Le responsable du chantier du bassin la conduisait dans un étroit espace ménagé à l'intérieur du mur et lui expliquait les différentes fonctions des manettes à demi enfoncées dans leurs fentes : elles commandaient, par un jeu complexe de chaînes et de poulies, les différentes vannes et trappes disséminées dans les canalisations souterraines. La souveraine lui demandait si ces mécanismes ne risquaient pas de subir l'usure des ans ; il répondait qu'ils étaient fabriqués dans les matériaux de l'arche des origines, que ni l'eau ni l'air ni le temps ne réussiraient à les dégrader. Il proposait ensuite à sa prestigieuse interlocutrice d'abaisser une manette. Elle s'exécutait avec un sourire radieux, en mère confiante dans le génie inventif de ses enfants. Le vantail se soulevait peu à peu dans un grincement étouffé et l'eau du port se répandait en bouillonnant dans le bassin. Les clameurs émerveillées des Grandisliens dominaient le grondement des vagues qui se fracassaient contre les parois. Pendant que l'eau continuait d'emplir l'immense cuve, la reine écoutait les propos du responsable du chantier d'une oreille distraite. Son attention se concentrait sur le haut dignitaire de la Confrérie des portiers célestes, un homme à la mine onctueuse et sournoise. Une étrange créature était brodée sur un côté de son vêtement, une sorte de lézard ou de serpent à plumes dont la couleur rouge évoquait une tache de sang. La reine avait déjà aperçu ce symbole. Elle ne réussissait pas à se remémorer le moment ni les circonstances. Elle se souvenait seulement qu'elle avait ressenti la même crainte, les mêmes frissons glacés, comme si cet animal chimérique était porteur d'une terrible malédiction. Elle se promettait de diligenter une enquête pour savoir de quelle connaissance ou de quelle croyance il relevait.

Le dragon brodé sur le vêtement du portier ressemblait comme un frère au Quetzalt de la planète Agellon, à l'emblème des angailleurs de Jezomine, aux statuettes des ankkates d'Ez Kkez. Seke se demanda si la Chaldria puisait dans cette mémoire invisible pour inspirer aux griots les sujets de leurs chants, si la kharba jouait le rôle de lien ou de clef lorsque retentissaient ses premières notes. Il tenta de poursuivre son exploration dans ces archives impalpables, se focalisa sur le dragon, changea d'endroit et d'époque, entrevit

des visages haineux dans des salles sombres, mais rapidement les images et les sons s'estompèrent dans une brume impénétrable.

« Vite. Elles vont se tuer. »

La voix implorante de Löte ramena Seke dans le présent. Regroupées au centre du bassin, les murcies se précipitaient sur le vantail métallique avec une violence décuplée par leur élan.

« Il faut faire quelque chose. »

Löte posa la main sur une manette et commença à l'abaisser, mais Seke la saisit par le poignet.

« Pas celle-ci. »

Il dirigea la main de Löte vers une autre manette au pommeau usé, presque entièrement lisse.

« Comment sais-tu que... »

La princesse n'alla pas au bout de sa question. Le regard brûlant de Seke balaya ses hésitations. La manette s'enfonça avec un léger tintement. Une première poulie tourna aussitôt sur son axe, entraîna une chaîne dans son mouvement, puis d'autres poulies, d'autres chaînes, et le système tout entier s'anima dans un tintamarre de roulements, de grondements, de grincements. Le vantail se souleva pouce après pouce en glissant sur les rails latéraux. Son arête supérieure coulissa dans l'étroite gaine aménagée dans la partie haute du mur d'enceinte.

Les grands cétacés restaient maintenant immobiles et silencieux. Ils avaient compris que leur captivité allait bientôt prendre fin. Des courants, des tourbillons se formaient sous le battant, mêlaient les eaux grises du port à celles, empourprées, du bassin. Les murcies attendirent que le bas du vantail eût entièrement émergé pour franchir le passage. L'une après l'autre, parfois par groupes de deux ou trois, elles se lancèrent dans une série d'acrobaties aériennes avant de filer à une allure stupéfiante vers le large.

Seules trois d'entre elles restèrent en arrière, près de l'ouverture. Toutes les trois immenses, d'une robe foncée, presque noire, aux taches d'un jaune pâle tirant sur le blanc. Sans doute âgées de plus de deux siècles, elles n'avaient pas connu d'autre environnement que les parois de ce bassin exigu. Elles poussaient des cris implorants et crachaient des panaches de différentes hauteurs par leurs évents.

« Pourquoi ne suivent-elles pas les autres ? demanda Mar-mat.

— Elles nous invitent à partir avec elles, répondit Seke.

— Le lien des espèces, renchérit Löte. Les légendes des déesses fraternelles en parlent. »

Marmat laissa errer son regard sur le port dévoilé en partie par l'ouverture béante du bassin.

« Pas question de les suivre !

— Nous ne pouvons pas ignorer leur invitation, objecta Seke.

— Je dois retrouver ma kharba. Et je te conseille de rester avec moi : l'alignement chaldrien ne tardera pas à se produire.

— Qu'est-ce que je risque si je le manque ?

— De perdre tes prérogatives de griot. D'être oublié sur ce monde pour un très long

temps. Pour l'éternité peut-être.

— Il faudrait encore que nous soyons capables de retrouver le chaldran... »

Marmat observa un temps de silence avant de répondre.

« La Chaldria se débrouillera pour nous guider jusqu'à lui. Je te rappelle qu'il ne se trouve pas très loin des côtes de Grande-Isle. »

La joue incendiée par le regard de Löte, Seke avait pris sa décision. Il éprouva encore le besoin d'argumenter, de convaincre celui qu'il considérait toujours comme son maître.

« Les griots ne peuvent être absents d'un événement aussi important que...

— Épargne-moi ce genre d'argument, s'il te plaît ! Tu sais très bien quelles sont tes véritables motivations. »

Noircis par la colère, les yeux globuleux de Marmat exprimaient également l'inquiétude sincère d'un père pour son fils. Le griot voulait éviter à son jeune confrère de s'engager sur un chemin fascinant et douloureux. Cependant, malgré son- émotion, malgré la petite voix intérieure qui le suppliait d'écouter son maître, Seke n'envisagea à aucun moment de renoncer à Löte.

« Je serai là au moment de l'alignement », murmura-t-il.

Il n'en avait aucune certitude, c'était un vague espoir, une tentative illusoire de rassurer Marmat, de se rassurer lui-même.

Après un sourire navré pour son maître, il prit Löte par la main, la poussa dans l'eau avec un grand éclat de rire et sauta à son tour. Ils s'installèrent sur l'échiné de deux murcies.

Löte se débarrassa des vestiges de sa robe avant de s'allonger et d'agripper l'aileron en forme de sabre. Les grands cétacés poussèrent une salve de cris aigus, joyeux, traversèrent le port et filèrent à toute allure en direction du chenal d'accès à l'océan Fraternel.

Une averse cinglante salua leur départ. Marmat resta un long moment prostré contre le mur, indifférent aux trombes, les yeux rivés sur la tache claire et ondulante de la robe de Löte.

CHAPITRE X

ASWARA

J'étais présent à la célèbre conférence donnée par Juhok Monchell dans l'amphithéâtre du palais réginal. Pas facile de rester concentré dans l'indescriptible charivari soulevé par mes confrères de l'Académie des Fresles, mais je me suis efforcé d'observer avec attention les traits de l'explorateur – avais-je vraiment le choix ? Je ne pouvais pas saisir ses paroles.

J'ai exploité la confusion pour gagner les premiers rangs où, en principe, mon grade ne me donnait pas le droit d'accéder, et je me suis tenu aux pieds de l'estrade jusqu'au départ du sieur Monchell.

J'en ai gardé l'impression tenace qu'il n'était plus tout à fait un sieur. Sa peau grise et lisse n'était pas vraiment celle d'un homme. Ses yeux ronds, étrangement saillants, le faisaient ressembler à un habitant du Fraternel. De même, je me demandais pourquoi il ne daignait pas baisser l'ample capuche qui lui couvrait la tête, et ce au mépris de la règle protocolaire (notre reine et le prince consort avaient honoré cette manifestation de leur auguste présence). J'en reçus la réponse un peu plus tard, alors qu'il se baissait pour esquiver un objet lancé par l'un de ses auditeurs furibonds – une attitude, là aussi, peu compatible avec le protocole courtisan : je crus deviner que ses cheveux étaient en réalité des sortes de tentacules entremêlés et légèrement translucides. Je me dis que nous n'aurions pas dû écouter Juhok Monchell mais le dévêtir, l'étudier, voire – et cette dernière suggestion soulève sans doute des questions d'éthique – le disséquer.

Car nous avions sous les yeux une créature d'un genre nouveau, le spécimen d'un être humain ayant évolué vers la créature marine.

Juhok Monchell ne se contentait pas de prôner la symbiose avec les habitants premiers de Frater 2 – j'éviterai ici les notions controversées de peuples ou de civilisations –, il en était le produit, l'exemple vivant. Et mes chers confrères, les doyens de l'Académie des Fresles, les esprits les plus brillants de Grande-Isle et des isles voisines, étaient en train de passer à côté d'une chance unique. Je compris alors que leurs certitudes les aveuglaient, qu'ils n'avaient plus de scientifique que l'uniforme, le prestige et la prébende. Ils rejetaient tout ce qui pouvait remettre en cause le culte de la supériorité humaine et, par conséquent, leur position sociale, ils refusaient de s'aventurer sur de nouvelles voies, de découvrir de nouvelles lois. On prétend que la peur donne des ailes, je crois plutôt qu'elle les rogne.

Je jetai mon tablier de disciple académicien dès le lendemain de cette conférence, et j'essayai de retrouver Juhok Monchell, condamné à mort pour crime de lèse-majesté. Il avait été exécuté au cours de la nuit, et, malgré une quête méticuleuse, inlassable, jamais je ne réussis à mettre la main sur son corps.

Je finis par abandonner mes recherches, pensant que les autorités de Grande-Isle, conseillées par les académiciens, avaient brûlé le corps de Juhok Monchell et rejeté dans l'oubli une démarche à la fois téméraire et fascinante.

Ephan Joklinn,
fondateur du mouvement Esprits libres,
Ansbel,
Grande-Isle, Frater 2.

Du SOMMET DE L'ISLE on apercevait la banquise, un trait étincelant tiré entre l'azur du ciel et le bleu plus foncé de l'océan Fraternel. Malgré la proximité du pôle, la température restait agréable grâce aux geysers bouillants qui jaillissaient régulièrement du sol et s'écoulaient dans les bassins en terrasse des bords de l'immense cratère. Une végétation luxuriante habillait les flancs volcaniques ; des couleurs chatoyantes abandonnées par les écoulements sulfureux serpentaient dans le vert tendre des arbres et des plantes.

Il avait fallu trois jours aux murcies du bassin pour atteindre cette terre oubliée des hommes. Regroupées autour des deux anciennes qui transportaient Löte et Seke, elles avaient fendu les vagues océaniques à une allure constante. Elles avaient affronté deux terribles tempêtes sans perdre de vitesse ni dévier de leur route. Lorsqu'elles s'étaient engagées dans les courants glacés, elles avaient craché des panaches d'eau tiède sur leurs deux passagers pour les préserver du froid. Elles s'étaient parfois enfoncées dans des bancs d'une brume épaisse où les bruits et le temps se figeaient.

Séparés l'un de l'autre par une distance d'une vingtaine de pas, Löte et Seke avaient échangé des regards inquiets. Comme le jeune griot avait déjà effectué une traversée en compagnie des grands cétacés, il lui revenait de rassurer la princesse d'un geste, d'un sourire. Il ressassait pourtant des pensées tourmentées, taraudé par le sentiment d'avoir trahi Marmat et, à travers son maître, la confrérie des griots, les peuples humains disséminés dans la Galaxie. Ses remords s'estompaient comme par enchantement lorsque ses yeux se posaient sur Löte et le harcelaient dès qu'il se retrouvait livré à lui-même dans le silence profond des nuits océaniques. Même si Marmat Tchalé s'insurgeait régulièrement contre la solitude du griot – et semblait parfois désireux d'en préserver son disciple –, il finissait toujours par se plier aux exigences de la Chaldria. Comme les autres voyageurs célestes, il appartenait à la confrérie avant d'appartenir à l'humanité, il surmontait l'indicible souffrance des renaissances pour accomplir coûte que coûte sa mission. Il n'existait au fond que pour ces courts instants où sa voix reliait entre elles les humanités dispersées, soutenue par les notes de la kharba, sa seule compagne, sa seule racine. En accompagnant Löte au rassemblement des espèces de Frater 2, Seke avait choisi l'homme en lui.

Les murcies s'étaient engouffrées dans le défilé bordé de falaises abruptes menant au centre de l'isle. Émerveillés par la féerie des couleurs et la luxuriance de la végétation,

Löte et Seke avaient enfin pu regagner la terre ferme.

Des hommes et des femmes les y avaient accueillis avec des exclamations de joie. « Hommes » et « femmes » n'étaient d'ailleurs pas les termes appropriés pour décrire ces êtres à la-peau grise et lisse, aux yeux ronds et aux formes élancées. D'humain ils avaient conservé l'allure générale et le langage, le reste ressortait plutôt de la créature marine. Leur absence de pilosité, leur aisance dans l'eau, leurs capacités subaquatiques, leur alimentation, constituée de poissons crus, d'algues et de crustacés, leur complicité ludique avec les murcies et les adapodes résultaient de la démarche symbiotique entreprise des siècles plus tôt par une poignée de visionnaires.

L'un d'eux se tenait à l'entière disposition des nouveaux arrivants : Ern Monchell, fils de Juhok Monchell, le célèbre explorateur disparu une douzaine d'années plus tôt. Il leur avait fait servir un repas à base de crustacés, de poissons et de fruits fournis par une variété de plante grimpante poussant à l'intérieur du cratère. Il avait puisé de l'eau pure et fraîche dans de grandes conques au pied d'une cascade.

« Le Lien a été fondé très peu de temps après l'arrivée de l'arche des origines, expliqua Ern Monchell pendant que ses hôtes, affamés, assis sur des rochers, se restauraient. Ces fondateurs ont étudié la société des murcies et des adapodes, ils ont essayé de convaincre les premières reines de la nécessité de la symbiose, mais ils ont été raillés, persécutés, exilés sur les isles glacées du pôle. Nous sommes leurs descendants. Nous avons peu à peu muté pour vivre dans l'eau, l'élément principal de Frater 2. Nous avons délégué certains d'entre nous pour inviter les Fraternels à partager notre expérience. Les Grandisliens ont massacré le dernier de nos ambassadeurs, Juhok Monchell, mon père. Il a pourtant essayé de leur présenter la symbiose de manière progressive, en leur expliquant d'abord les particularités de notre monde constitué à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'eau. Mais les hommes refusent d'apprendre des créatures qu'ils jugent inférieures et qui, pourtant, sont des modèles d'adaptation à leur environnement. »

Tout comme les Jezomini avaient refusé d'apprendre des enfants du Tout, songea Seke. Les oaseurs avaient regardé les skadjes du Mitwan comme des créatures monstrueuses sans jamais prendre conscience qu'ils avaient sous les yeux des modèles d'adaptation à leur milieu.

« Les murcies nous ont enseigné leur langage dont les cris ne sont qu'un aspect superficiel. Elles communiquent principalement par images, selon un système proche de la projection holographique. Elles émettent des ondes dont les interférences peuvent être reproduites et perçues à des centaines de lieues de distance. Elles exercent ainsi une surveillance constante de l'océan. Les adapodes, eux, captent directement leurs informations à la source, là où se forme la pensée. Es vivent indifféremment sur terre ou dans l'eau, mais ils aiment s'enfouir dans les profondeurs du sable où ils peuvent demeurer pendant des années sans bouger, sans manger, sans boire, à l'écoute des mouvements de leur planète. Quand les hommes sont arrivés, les adapodes ont aussitôt proposé leurs services. Par curiosité et par compassion : ils adorent partir à la découverte de nouvelles formes de vie et ils ont estimé que les arrivants avaient besoin d'aide. Hormis les fondateurs du Lien, les hommes n'ont pas compris que les habitants premiers de Frater 2 essayaient de les guider, de les orienter vers des voies d'évolution différentes,

harmonieuses. Pendant des siècles, les adapodes ont accepté le rôle réducteur d'animaux domestiques, d'auxiliaires dévoués, de chausse-pieds. Ils gardaient l'espoir d'entamer un dialogue véritable avec les hommes, mais on ne peut pas échanger avec ceux qui ne songent qu'à augmenter l'étendue de leurs avoirs et de leur pouvoir. Et puis les prêcheurs aux robes rouges sont apparus, ils ont contraint les populations des isles du Levant à vénérer leur dieu surgi des ténèbres, ils ont construit une immense flotte de guerre et entamé la conquête des terres habitées de Frater 2. Les espèces du Lien ont estimé que, si elles laissaient faire les serviteurs du dragon, elles risquaient d'être à leur tour emportées par le néant et elles ont décidé d'intervenir… »

À la fin du repas, Ern Monchell entraîna Löte et Seke dans l'une des nombreuses grottes des flancs du cratère. D'autres membres du Lien y avaient élu domicile. Leurs métamorphoses différaient selon leurs aptitudes et leurs fonctions. Certains flottaient dans des bassins naturels d'eau sulfureuse dont ils ne sortaient jamais. Ils évoquaient de gigantesques méduses avec leur peau translucide, leurs membres étirés et leur tête hypertrophiée.

« Les empathes, précisa Ern. Des capteurs et amplificateurs de pensées. Ils nous servent de relais de communication et nous permettent d'émettre et de recevoir d'un coin à l'autre de Frater 2. Ils favorisent également la compréhension entre les espèces, ils renforcent le Lien. Ne croyez pas qu'ils souffrent de leur immobilité, ils voguent en permanence sur des flots d'euphorie et ont très peu de besoins énergétiques. Ils espèrent être un jour capables d'établir des contacts avec des mondes lointains, de tenir des conversations à travers l'espace. »

Seke s'approcha d'un bassin. Il fut incapable de déterminer si le corps difforme de l'empathe était celui d'un homme ou d'une femme. Au travers de l'eau légèrement ambrée, on distinguait le réseau de ses veines et certains de ses organes sous sa peau translucide. Il demeurait immobile, sans manifester le moindre signe d'activité, mais, lorsque Seke croisa ses yeux ronds et noirs, il se sentit pénétré d'une chaleur bienfaisante, plongé dans un bain de compassion pure.

« Ce sont les empathes qui ont prévenu le Lien de l'arrivée des visiteurs célestes, murmura Ern. Nous avons alors envoyé des adapodes à votre rencontre.

— Pourquoi sont-ils venus à mon secours sur le rempart du palais ? demanda Löte.

— Le Lien avait besoin d'un interlocuteur humain. Ce choix avait certainement un rapport avec les visions de votre enfance. »

Löte se couvrit la poitrine de ses bras. Elle n'avait pas éprouvé de gêne à se présenter nue devant des hôtes eux-mêmes dépourvus de vêtements, mais les paroles d'Ern Monchell lui faisaient l'effet d'une violation intime et ravivaient sa pudeur.

« Comment savez-vous que…

— N'oubliez pas que les adapodes se tiennent à la source de la pensée. Il y a bien longtemps que les portiers de la Congrégation ont sacrifié leurs connaissances sur l'autel du pouvoir. Les empathes se sont servis de vous, de votre potentiel vibratoire, pour remonter la piste des griots. Les voyageurs célestes sont pour l'instant nos seuls contacts avec les autres formes de vie éparpillées dans l'univers. »

Löte s'avança à son tour vers le bassin et surmonta ses réticences pour contempler

l'empathe. Elle se surprit à lui trouver de la beauté et de la grandeur en dépit de sa métamorphose, en dépit de son crâne disproportionné et de son corps gonflé d'eau. Elle perdit toute notion de jugement, elle éprouva seulement la joie à la fois simple et magnifique d'être aux côtés de l'homme qu'elle avait attendu depuis sa petite enfance.

« Venez... »

Tirés de leur ravissement par le chuchotement d'Ern, Seke et Löte le suivirent dans les autres salles de la grotte. La dernière d'entre elles, la plus petite, s'emplissait entièrement d'une matière rougeâtre translucide et souple. Des filaments plus épais la traversaient, s'échappaient de l'ouverture et reliaient, comme les fils d'une toile d'araignée, la voûte, le sol et les parois rocheuses. À l'intérieur se dressait un corps de femme maintenu en l'air et transpercé par d'autres filaments.

Löte ne put s'empêcher de pousser un cri lorsqu'elle reconnut Osfoët, la reine des Fresles. Sa première réaction de joie se changea rapidement en inquiétude. Elle voulut s'avancer à l'intérieur de la petite salle, Ern Monchell la retint par le bras.

« Il serait dangereux d'interrompre la fusion de la reine avec la substance des origines.

— La... matière des merveilles ? »

Ern acquiesça d'un hochement de tête.

« Elle gisait depuis des siècles dans l'arche. Elle n'avait pas manifesté le moindre signe de vie jusqu'à ce que votre mère s'en approche. Elle s'est éclairée et enroulée autour d'Osfoët comme une étoffe. Elles sont remontées ensemble et se sont installées dans cette salle pour continuer leur symbiose. »

Les filaments ressemblaient à des cordons ombilicaux faits de chair et de matière transparente.

« Les empathes assurent que votre mère ne souffre pas », ajouta Ern.

La sérénité rayonnante émanant du visage d'Osfoët aurait dû rassurer Lote, mais elle savait qu'elle ne la verrait plus jamais sous sa forme habituelle et elle en éprouva du chagrin, comme si elle contemplait le corps de sa mère pour la dernière fois.

Seke établit le lien entre la substance des origines et le soltan, le parasite implanté dans la poitrine de certaines femmes de Jezomine. Salima, la jeune et belle soltane de Bel Sief, avait retroussé sa tunique pour lui montrer les frémissements de ses seins. Le souvenir des ondulations autour des aréoles foncées transporta Seke à l'intérieur d'une pièce sombre et fraîche, dans le corps d'une femme allongée sur un lit.

Le murmure d'une fontaine berçait le silence. Un souffle d'air s'insinuait sous le tissu léger de sa robe. Le soltan s'agitait dans son sein gauche, transformait les effleurements de la brise en caresses appuyées, affolantes. Elle aurait dû suspendre sa respiration comme le lui avaient appris les matrones, mais, aujourd'hui, elle n'avait pas la volonté ni le courage de lutter contre le tentateur. La volupté l'aiderait à oublier le fils qu'on lui avait retiré après son accouchement. Elle lui permettrait également, au moins pendant quelques instants, de ne plus penser aux hommes qui se succédaient dans sa maison et lui achetaient une ou deux étreintes pour une poignée de saquins. Que le tentateur lui vole des années de vie, quelle importance ? À quoi bon prolonger une existence dilapidée en amours factices ? Elle se renversait maintenant sur le lit, aux prises avec un plaisir à l'intensité presque douloureuse. Les mouvements du soltan se prolongeaient en ondes

ineffables jusqu'aux extrémités de ses membres. Elle sombrait dans un océan de félicité si profond que, prise de panique, elle remontait à la surface, elle se raccrochait aux limites familières de sa chambre, aux rais de lumière mordorée tombant en oblique des interstices du volet, aux meubles et aux miroirs dans lesquels les plus vaniteux de ses clients aimaient s'admirer.

Elle revenait à elle, pantelante, couverte de sueur, comme à chaque fois qu'elle recevait la visite d'un tentatueur. Frustrée également. La frayeur l'avait empêchée d'aller au bout du voyage. Le soltan, elle le pressentait, était plus qu'un simple amplificateur de plaisir, une porte ouverte sur l'inconnu. Il stimulait son système nerveux pour l'inviter à découvrir d'autres dimensions. La peur de perdre des années de vie n'était que la face émergée d'une terreur ancienne : la soumission à la volonté d'une intelligence invisible.

Le soltan conviait à la métamorphose. Tout comme les perles d'obédience des courtisans de Jezomine. Tout comme les pierres de reconnaissance en usage sur Agellon. Bien que de formes différentes, ils provenaient d'une même source, la substance des origines dont on retrouvait des traces sur la plupart des mondes de la Dispersion. Une matière mystérieuse, vivante, qui s'était embarquée avec les peuples humains dans les vaisseaux et que les croyances populaires paraient de pouvoirs miraculeux.

« Pourquoi avez-vous délivré ma mère des geôles de l'Ankl ? »

La voix de Löte ramena Seke dans la grotte.

« Parce que le Lien nous l'a suggéré, répondit Ern. Il estime que la reine des Fresles, la descendante directe de Mœveth, est un élément essentiel de l'équilibre de Frater 2. La symbiose d'Osfoët avec la matière des merveilles semble lui donner raison… »

Les membres du Lien appelaient l'isle Aswara, nom, selon les empathes, donné à l'endroit par les peuples autochtones des murcies et des adapodes – le mot « Aswara » désignait également la planète tout entière et pouvait être traduit par « centre de la Création » ou « puits de convergence ». Les compagnons d'Ern Monchell passaient une bonne partie de leur temps à jouer avec les grands cétacés ou les chausse-pieds dans l'étendue d'eau claire et tiède cernée par les murailles volcaniques.

Löte et Seke décidèrent de s'installer au sommet de l'un des reliefs les plus élevés de l'isle. Ils avaient une vue splendide sur l'océan Fraternel et, au loin, sur la ligne blanche et scintillante de la banquise. Ils aménagèrent un logement sommaire dans une cavité naturelle dont ils fermèrent l'ouverture avec des branchages. Une source proche leur fournit de l'eau pure, et des fruits jaunes, moins volumineux mais plus nourrissants que ceux du bas du cratère, assurèrent l'essentiel de leur nourriture.

Les jours passèrent dans la beauté du rapprochement, dans la célébration des sens. Ils sortirent rarement de leur abri, ne descendant au fond du cratère que pour prendre des nouvelles d'Osfoët et partager un repas avec les compagnons du Lien. La reine ressemblait de moins en moins à une femme. Même si sa métamorphose s'accomplissait sans souffrance, Löte ne pouvait s'empêcher de verser des larmes au spectacle du corps et du visage déformés de sa mère.

La moindre émotion, la moindre sensation prenait une dimension inouïe dans le voisinage des empathes. La saveur des aliments et de l'eau devenait ensorcelante, le contact de l'eau, les effleurements de l'air, les caresses des rayons de Soror ravissaient les

sens, le chagrin plongeait dans des gouffres de mélancolie... Le désir de Seke pour Löte augmentait de jour en jour. Il ne vivait que pour ces instants où elle le rejoignait sur leur couche, où leurs lèvres et leurs peaux s'épousaient, se dévoraient, où leurs ongles et leurs dents traçaient des sillons rougissants sur leurs épaules, leurs dos et leurs ventres.

Quand Löte s'endormait, les pensées de Seke se tournaient vers son maître resté à Ansbel et peut-être reparti sur les flots de la Chaldria. Il n'aurait su dire si son renoncement lui procurait de la nostalgie ou du soulagement. Il espérait que son existence d'avant se détacherait de lui comme un fruit mûr, qu'il s'égarerait définitivement dans le labyrinthe fascinant des émotions. Dès que Löte s'éloignait pour cueillir des fruits ou puiser de l'eau, un vide se creusait au plus profond de lui, que l'amour de la jeune femme ne suffisait pas à combler. Dès qu'elle réapparaissait dans leur abri, parée de ses seuls cheveux, les lèvres encore luisantes du fruit qu'elle croquait, il oubliait ses tourments et se laissait reprendre par l'enchantement.

Ils perdirent peu à peu la notion du temps. Le ventre de Löte, qui commença à s'arrondir, et les mouvements de Soror, l'étoile bleutée du système, devinrent leurs seuls repères chronologiques.

Seke se demandait parfois si l'alignement chaldrien s'était produit, si le Cercle des griots s'était rassemblé à Venter, si les adorateurs du serpent aux plumes de sang continuaient de pousser les peuples humains dans l'oubli. Un sentiment diffus d'inquiétude le jetait dans le cœur des nuits noires et le rendait à sa solitude de voyageur. Il sortait de l'abri sans réveiller Löte et, la tête levée vers le ciel étoilé, il essayait de percevoir le chœur des formes, le chant de la Création. Il n'entendait plus que les battements de son cœur, le fredonnement des sources proches, les sifflements du vent dans les frondaisons, les cris lointains des murcies montant des profondeurs du cratère. Son cycle ne se jetait plus dans les mouvements de l'univers. Il n'était plus qu'un faiseur de bruit, un être soumis à ses sens, l'un de ceux qui offensaient le silence des enfants du Tout.

Qui-vient-du-bruit.

Le ventre de Löte s'alourdit et lui interdit bientôt de descendre au fond du cratère. Elle n'eut plus la possibilité de rendre visite à sa mère, dont la symbiose avec la matière des merveilles s'était achevée quelques mois plus tôt. Osfoët restait confinée dans la petite salle de la grotte qu'elle avait demandé de fermer avec un mur de pierre. On ne lui avait laissé qu'une mince fente pour recevoir un peu de nourriture et communiquer avec les visiteurs. Bien que déformée, sa voix restait recon-naissable, et elle soutenait des conversations par instants déconcertantes.

Après s'être assuré que Löte ne manquait de rien, Seke emprunta le sentier naturel sinuant entre les rochers, les buissons et les arbres. Un sombre pressentiment l'assaillit lorsqu'il s'engagea dans la pente. Il faillit revenir sur ses pas et serrer Löte dans ses bras, puis il y renonça : elle avait besoin d'une nourriture variée et, même si elle ne le lui avait pas précisé, elle souhaitait qu'il lui rapporte des nouvelles de sa mère.

La chaleur agréable déposée par les rayons de Soror à l'intérieur du cratère contrastait avec la fraîcheur des cimes. Le vent éparpillait les panaches de fumée des geysers et des sources chaudes. Seke apercevait, transperçant l'eau claire en contrebas, les flèches

sombres et vives des murcies. Saisi par la beauté et la sérénité de cette terre minuscule cernée par les eaux, il se hissa sur un promontoire rocheux pour admirer le paysage baigné de la lumière bleutée de l'étoile. L'isle semblait à l'abri de toute dégradation, épargnée par le temps ; elle méritait son nom d'Aswara, de centre de la Création.

Les compagnons du Lien l'accueillirent en bas par des manifestations de joie. Ils s'enquirent de la santé de Löte, plongèrent dans l'eau claire du centre de l'isle, revinrent quelques instants plus tard avec une récolte abondante de crustacés, d'algues et de poissons, en déposèrent une grande partie dans un ballot de branches et de feuilles d'arbre qu'ils remirent au visiteur.

Avant de remonter, Seke se rendit dans la grotte où résidait Osfoët. Une tristesse déchirante l'imprégna lorsqu'il traversa les salles intermédiaires habitées par les empathes. Contrairement à l'habitude, il ne s'attarda pas près des bassins, il se dirigea immédiatement vers l'entrée murée de la dernière pièce. De la merveille des matières subsistaient quelques lambeaux desséchés des filaments accrochés aux pierres des parois.

Seke approcha son visage de la fente horizontale d'où s'échappait un rayon de lumière rouge. L'ancienne souveraine des Fresles ne lui laissa pas le temps de s'annoncer.

« Tu viens me faire tes adieux, Seke ?

— Mes adieux ?

— Le temps est venu de repartir. Tu sais au fond de toi que tu es un griot, un voyageur. »

Seke se recula d'un pas pour échapper à la pression de la voix caverneuse et puissante d'Osfoët.

« Je n'ai pas l'intention de repartir, bredouilla-t-il. Pas l'intention d'abandonner Löte et l'enfant qu'elle...

— Qui décide de ce genre de choses ?

— Moi !

— Qu'est-ce que « moi » ? Est-ce que « moi » se définit par le corps ? Par la volonté ? »

Seke mesura soudain la différence entre les enfants du Tout et les faiseurs de bruit : les premiers n'avaient pas de volonté propre, ils se laissaient porter par les cycles sans jamais chercher à influer sur leur environnement ni sur les événements. Les seconds s'estimaient capables de forger leur destin, même s'il leur fallait pour cela froisser la trame universelle et réduire au silence le chœur de la Création. Seke était retourné au bruit parce que la rumeur de ses désirs l'emplissait tout entier et l'empêchait de percevoir les sons des formes.

« Löte a besoin de moi !

— Ma fille est comme tous les êtres vivants : quand elle comprendra que l'espace et le temps ne sont que des leurres, elle ne fera plus dépendre son bonheur d'un autre. Dis-moi quel est ton projet, Seke.

— Rester près de Löte !

— Qu'est-ce qui se dissimule derrière ce désir ?

— Pourquoi irais-je chercher ailleurs le bonheur qu'elle me donne ?

— Qu'est-ce que le bonheur ? »

Exaspéré, Seke faillit tourner les talons et filer sans demander son reste. Il en appela à toute sa raison pour rester près du mur de pierres : il avait promis à Löte de lui donner des nouvelles de sa mère.

« Löte voulait savoir… Enfin, nous voulions savoir comment vous alliez, dit-il avec une certaine réticence.

— À quoi bon ? Tu n'auras pas l'occasion de lui rapporter notre conversation.

— Je… j'en ai la ferme intention…

— Qui décide ?

— Moi, et moi seul !

— Ah, l'orgueil humain… Est-ce qu'un arbre ou un nuage décide d'être ? Tu te crois donc indispensable sur Frater 2 ? Écoute, écoute la voix de la Création. Adieu, Seke. »

Le griot comprit qu'il ne tirerait plus rien d'Osfoët, sortit de la grotte sans prêter attention aux empathes, chargea sur son épaule le ballot préparé par les compagnons du Lien et se mit en chemin, troublé, pressé de rejoindre Löte.

La nuit le surprit avant qu'il n'ait eu le temps d'atteindre les cimes. La fraîcheur piquante du vent le fit frissonner. Les étoiles s'allumèrent une à une mais ne parvinrent pas à repousser les ténèbres, si denses qu'elles escamotaient le sentier.

De plus en plus inquiet, Seke pressa le pas, l'épaule meurtrie par le ballot. Depuis qu'elle avait accompli la symbiose, Osfoët n'avait pas l'habitude de parler pour ne rien dire. Les mots de l'ancienne souveraine de Grande-Isle continuaient de résonner en lui. Il ne concevait même pas l'idée d'être séparé de Löte. Il lui fallait au contraire consolider leur bonheur encore fragile, entretenir leur flamme. Malgré le poids du ballot, malgré sa fatigue, malgré la raideur de la pente, il accéléra l'allure, courant presque sur les rares parties planes. Il ne distinguait plus le bas du cratère ni les cimes, suspendu entre ciel et terre, perdu dans une nuit indéchiffrable.

Un éclair déchira le ciel et éclaboussa de lumière buissons et rochers. Une porte éblouissante s'ouvrit devant Seke. Il voulut se jeter en arrière, mais un courant à la puissance phénoménale le happa.

Son hurlement de désespoir se perdit dans les gouffres du temps.

CHAPITRE XI

AZEL

Pourquoi scrutes-tu les mouvements des étoiles dans la nuit de l'Aswara ? Pourquoi ne baisses-tu pas les yeux sur ce monde, sur ceux qui t'entourent, sur moi ? Dis-moi quel est ce gouffre qui me sépare de toi, Seke, fils de griot, et je le franchirai, je volerai vers toi, poussée par la force infinie de l'amour.

J'attends le passage de celui qui m'a donné le jour. Le dragon chaldrien m'a enlevé mon père avant ma naissance, mais Löte, ma mère bien-aimée, m'a promis qu'il reviendrait un jour, qu'il affronterait l'espace et le temps pour étreindre son fils.

Que savons-nous des lois chaldriennes ? Ne comprends-tu pas que tu poursuis une chimère ? Ne vois-tu pas la vie frémir autour de toi, dans cet espace, dans ce temps ? Ne sens-tu que mes mains, mes bras, mes lèvres et mon ventre se languissent de toi ?

Je suis l'héritier d'un griot, d'un voyageur céleste, j'entends en moi l'appel de l'espace, les chants des cycles infinis. Je voguerai un jour sur les ailes du dragon chaldrien.

Vaste est le cœur, aussi vaste que l'univers. Il n'est nul besoin pour l'explorer du dragon qui faillit exterminer notre peuple. M'accompagneras-tu dans cet autre voyage ?

Si mon père ne m'est pas apparu au bout de cent jours et cent nuits, Hekke, fille d'Ern, alors je te suivrai, je plongerai avec toi dans les profondeurs du Fraternel et les abysses du cœur.

Je t'attendrai parmi les compagnons du Lien. Au bout de cent jours et de cent nuits, je ferai de toi le plus accompli des hommes,

Seke, je déverserai sur toi une tendresse qui refermera les blessures de ton cœur, je comblerai l'absence de ton père et la disparition de ta mère, je t'aiderai à vaincre la tentation du dragon aux plumes de sang.

Les Dits de Seke, fils de griot,
théâtre cathartique du Grand Aswara,
Frater 2, ou Petit Frère.

SEKE aurait pu se lever malgré la nausée tenace, le vertige et les douleurs lancinantes accompagnant sa renaissance.

Il lui manquait le courage et l'envie. Le temps, filant à une vitesse sidérante sur les flots de la Chaldria, avait englouti Löte. Elle n'était plus qu'un souvenir, un songe. Jamais plus il ne la serrerait dans ses bras, jamais plus il ne se frotterait à sa peau, jamais plus il ne s'abreuverait à sa bouche.

Pourquoi la Chaldria ne le laissait-elle pas décider de son destin ? A quoi bon posséder un cerveau et un cœur si elle lui déniait la possibilité de s'en servir ?

Marmat était venu chercher Seke dans le désert du Mitwan et l'avait choisi pour disciple sans lui demander son avis. Devenu griot, il rencontrait l'hostilité, la haine sur la plupart des mondes qu'il visitait, il perdait peu à peu de sa densité, il errait dans la solitude, astre mort filant dans un espace sombre et glacial. Löte l'avait réchauffé, Löte lui avait offert la beauté du rapprochement, Löte l'avait irrigué de cette tendresse que ni Kaleh la soltane ni Jaïfe n'avaient eu le temps de lui prodiguer.

Des traits lumineux se déplaçaient à grande vitesse au-dessus de sa tête. Ils ne dispensaient aucun éclairage, incapables de vaincre les ténèbres. Leur aspect vaguement menaçant n'incita pas Seke à se relever. Il n'esquissa aucune réaction lorsqu'ils se posèrent sur son visage, son torse, son bassin et ses jambes. Des picotements coururent sur sa peau, puis des élancements, semblables à des brûlures. Il espéra que ces rayons étincelants venaient le délivrer d'une existence désormais sans saveur, de la prison morne de sa mémoire. Les brûlures se déplacèrent vers l'intérieur de son corps, de plus en plus profondément, traversant les muscles et les organes pour se loger dans les veines, dans les os, dans les nerfs. Bien que vive, la douleur restait supportable, l'impression était plutôt celle d'une perquisition, d'une occupation intime.

Alors seulement Seke se rendit compte qu'il reposait sur un sol souple, qu'il baignait dans une atmosphère matricielle, un cocon. Il ne décelait pour l'instant aucune présence, et pourtant il se sentait entouré, observé.

Les brûlures à l'intérieur de son corps se transformèrent en frémissements agréables qui se dirigèrent vers les extrémités de ses membres puis se retirèrent en l'abandonnant dans un état de bien-être étonnant. La nausée due au décalage entre la fulgurance des flots chaldriens et la compression dans l'espace et le temps s'était estompée. Les rayons lumineux filèrent à nouveau au-dessus de lui, moins brillants, moins véloces, comme chargés d'une partie de ses souffrances morales et physiques.

Quel âge pouvait avoir son enfant maintenant ? Trente, quarante, cinquante ans ? Vivait-il encore parmi les membres du Lien de Frater 2 ? Était-ce un homme ou une femme ? Est-ce qu'il lui ressemblait ? Comment Löte lui avait-elle parlé de son père, cet homme appartenant à la mythique confrérie des griots ? Comme d'un lâche ? Comme d'un homme perdu dans les mystères du temps ?

Les larmes de Seke coulèrent jusqu'à ce que d'autres rayons fassent leur apparition, d'une brillance tirant sur le rouge et le mauve. Ils se posèrent cette fois sur ses mains et sur ses pieds. Le griot ne bougea pas dans un premier temps, puis, la sensation de fourmillement devenant agaçante, il leva le bras et rapprocha son poignet de ses yeux. Il s'aperçut alors que les rayons, à la façon d'aiguilles autonomes dévidant leurs pelotes du néant, le revêtaient d'une matière semblable à une deuxième peau. La vitesse à laquelle ils œuvraient le sidéra : ils avaient déjà recouvert ses avant-bras jusqu'aux coudes et ses jambes jusqu'aux genoux. La matière, d'une fluidité étonnante, épousait ses formes sans restreindre sa liberté de mouvement ni provoquer la moindre gêne.

L'aspect mécanique et implacable de ce tissage provoqua en Seke un rejet, mais, repris presque aussitôt par le désespoir et le découragement, il n'offrit aucune résistance aux

rayons qui lui habillaient les épaules et le bassin. Ils n'avaient pas besoin de lui écarter les bras et les jambes pour s'insinuer dans ses aisselles et ses aines ; pas besoin non plus de le retourner pour lui vêtir le dos et les fesses. De temps à autre ils émettaient des grésillements brefs, des soupirs musicaux.

Seke se demanda si Marmat Tchalé l'avait précédé sur ce monde ou bien si le temps était venu pour lui de suivre sa propre route. Son maître lui avait affirmé qu'ils resteraient ensemble jusqu'au prochain alignement chaldrien, jusqu'à ce que le disciple reçoive sa kharba et soit officiellement introduit dans le Cercle.

Qu'elle importance ? Personne ne pouvait pénétrer les intentions de la Chaldria. Puisqu'elle lui déniait le droit au bonheur, Seke refuserait dorénavant de se plier à ses exigences tyranniques et cruelles. Séparé de Löte depuis à peine quelques heures selon sa perception subjective du temps, il ressentait déjà l'obsession du manque, une béance intérieure qu'aucun chant ne parviendrait à combler.

Il resta allongé longtemps après que les rayons eurent achevé son « vêtement ». La matière lui recouvrait tout le corps hormis les mains, les pieds, la tête, et lui donnait l'impression d'être enserré dans un gant à l'incomparable douceur. L'obscurité perdant peu à peu de son opacité, il entrevit les surfaces verticales et claires de murs distants environ de dix pas et dépourvus d'ouvertures apparentes.

Il se leva presque malgré lui, gouverné par des réflexes organiques, la faim, la soif, le besoin de se dégourdir les jambes. Ses pieds s'enfoncèrent dans le sol d'une souplesse d'éponge ou de matelas. Comme il ne discernait pas de porte, il s'approcha de la surface verticale la plus proche, tendit la main pour la toucher, ne rencontra aucune résistance, passa d'abord le bras puis l'épaule, la traversa avec la même facilité qu'il aurait franchi un courant d'air.

Il se retrouva de l'autre côté dans un espace circulaire dont l'éclat l'aveugla. La lumière baissa d'intensité. Ambrée, elle s'engouffrait en colonnes obliques par de larges baies et dessinait, au centre de la pièce, un cercle étincelant au pourtour parfaitement délimité.

Seke ne remarqua pas d'autre ouverture que les quatre baies ogivales en haut des parois inclinées, juste en dessous du plafond en forme de dôme. Des vagues sombres occultaient par instants la clarté et rappelaient le passage de nuages dans un ciel clair. Il resta un moment indécis avant de se diriger vers le centre de la pièce. Le sol s'ouvrit sous ses pieds lorsqu'il pénétra dans le cercle de lumière. Il tomba à l'intérieur de ce qui lui sembla être un puits scintillant. Il tenta machinalement de se raccrocher, mais ses doigts glissèrent sur des parois concaves et lisses. Il allait se fracasser plusieurs dizaines de mètres en contrebas. Il se contracta dans l'attente du choc, puis il se résigna : la mort, oui, bien sûr, la mort avait le pouvoir de réparer les injustices de la Chaldria.

De le rendre à Löte.

Il ferma les yeux, presque impatient de passer dans l'autre monde. Sa course se ralentit, l'air se densifia sous son dos, sous ses épaules, sous sa nuque ; il évoluait dans un cylindre désormais privé de gravité. Les parois se transformèrent en cascades échevelées de lumière. Des sons étouffés résonnaient par instants, pareils à des soupirs, des pensées égarées.

Il atterrit sur ses jambes avec une légèreté de feuille morte. Le sol se mit en

mouvement et l'entraîna vers les cascades lumineuses. Il s'attendit à ce que les particules étincelantes lui embrasent le visage et les mains, mais, contrairement aux rayons inquisiteurs du début de sa renaissance, elles ne dégageaient aucune chaleur.

De l'autre côté de cet étrange rideau, Seke se retrouva sur la scène d'une gigantesque salle dont les gradins et les balcons s'évanouissaient tout là-haut, dans les zones d'ombre. Un flot d'images et de sensations déferlèrent dans son esprit. D'autres salles, d'autres scènes, des mers de têtes émues ou figées…

La salle royale des concerts de la cour de Jezomine.

Le Cosmocant d'Agellon.

Des griots s'étaient jadis succédé sur cette scène. Les échos de leurs voix résonnaient encore dans le silence profond, l'air restait imprégné des émotions des spectateurs. Seke s'éclaircit la gorge. Le bruit, pourtant discret, s'amplifia et se prolongea avant de s'envoler vers les hauteurs. En dépit de ses dimensions titanesques, cette salle de concert avait des propriétés acoustiques exceptionnelles. Plus de quarante mille personnes pouvaient s'entasser sur les sièges habillés de housses rouges ou noires et dans les balcons aux balustrades ouvragées. Les spectateurs les plus éloignés entendaient sans doute aussi bien que ceux des premiers rangs.

Seke éprouva le besoin de cracher sa détresse et sa colère à la face de l'univers. Un hurlement monta de son ventre, jaillit de sa gorge, plana un long moment au-dessus de lui avant de s'évanouir dans le silence. Il déversa un torrent de sons rageurs et désordonnés qui finirent par s'agencer en phrases, former un récit, raconter l'histoire d'un petit faiseur de bruit recueilli par les skadjes du Mitwan, arraché à l'affection des seules personnes qui avaient irrigué son cœur et son corps asséchés.

L'histoire d'un enfant du Tout qu'une malédiction humaine condamnait à une errance et une solitude éternelles. L'histoire d'un père qui ne connaîtrait jamais son enfant, pas davantage que son propre père ne l'avait connu. Des mécanismes douloureux se répétant depuis la nuit des temps.

Les mots venaient comme lorsqu'il avait chanté devant les mutants d'Ez Kkez. Il n'y avait personne dans les travées ni sur les balcons, mais on l'écoutait, son cri résonnait par-delà les murs et le plafond de cette salle. Il se tenait des deux côtés de la scène, à la fois public et acteur. Il comprenait maintenant pourquoi les spectateurs ressentaient de telles émotions devant le chant du griot : les visiteurs célestes ne venaient pas seulement resserrer les liens entre les populations dispersées, ils distillaient l'essence humaine, ils consolidaient par le Verbe l'existence de l'homme dans l'univers. Et ceux qui les écoutaient se dépouillaient de leur intelligence, de leur mémoire, de leurs ambitions, de leurs certitudes, pour replonger dans leur âme nue.

Fascinée, Azel ne pouvait détacher son regard du chanteur. Sans doute était-il arrivé nu dans le chald. Le vêtement confectionné par les créatomes épousait les reliefs de son corps avec une telle précision qu'il ressemblait à une peau supplémentaire. Dès qu'ils apercevaient un homme ou une femme nus, les créatomes s'empressaient de le recouvrir de la tête aux pieds. Programmés avec la pudeur de ceux qui les avaient conçus – ils avaient reçu l'essentiel de leurs données sous l'ère des Ozargue, une période marquée par une moralité particulièrement rigide –, ils rencontraient de grandes difficultés à s'adapter

aux évolutions de la société de Prior. La nudité ne scandalisait plus personne de nos jours. Les Ozanans avaient d'ailleurs vu tellement de choses au cours des siècles passés que pratiquement plus rien ne pouvait les choquer.

Azel avait demandé à son créatome personnel de tirer devant elle l'écran leurre. Dérobée aux regards, elle s'assit sans un bruit dans le fauteuil le plus proche. Elle n'était peut-être pas seule dans le Vox, le grand amphithéâtre dédié aux arts de la voix. Il lui semblait deviner, dans les travées et sur les balcons les plus proches, les mouvements imperceptibles d'autres spectateurs -mais elle avait constaté que, lorsqu'elle utilisait son écran leurre, elle se croyait toujours environnée d'une multitude de silhouettes furtives ; le proverbe ne disait-il pas que l'épieur s'imagine sans cesse épié ?

Un cri avait retenti quelques instants plus tôt, si violent qu'il lui avait perforé le ventre et réveillé en elle des sensations oubliées. Ses pas l'avaient aussitôt portée vers une porte médiane du Vox. Elle avait découvert, au milieu de la scène, un jeune homme qu'elle avait d'abord pris pour un fou avec ses cheveux emmêlés, ses yeux larmoyants et ses vociférations haineuses. Elle s'était demandé pourquoi les redresseurs n'intervenaient pas, pourquoi, surtout, ils n'étaient pas intervenus plus tôt, puis il s'était mis à chanter, d'abord avec maladresse, ensuite avec une émotion poignante.

En elle s'était ancrée la certitude qu'elle contemplait un griot, l'un de ces voyageurs légendaires qui surgissaient des abîmes du temps pour rendre visite aux peuples humains dispersés dans la Galaxie. Une idée qu'elle avait jugée absurde et rejetée avec virulence dans un premier temps : le mythe des griots ne recouvrait qu'une réalité symbolique selon le Conseil des Cinquante ; c'était une création de la conscience collective d'Ozane, un mythe forgé pour briser la sensation d'isolement engendrée par la Dispersion humaine.

« Pourquoi en ce cas avoir construit le Vox ? avait demandé Azel à son supérieur prior.

— Nous devons traiter les mythes avec la même importance que les lois, avait répondu son vénérable interlocuteur. Car les mythes, autant que les lois, sont les indispensables fondements des sociétés humaines. Le Vox est le monument de l'inconscient du peuple d'Ozane. En outre, il nous permet d'entendre les chanteurs, les musiciens et les poètes dans les meilleures conditions. As-tu jamais assisté à un concert de nos plus grandes voix ? »

Il n'ignorait pourtant pas qu'Azel n'avait jamais eu cet honneur. Les cinquante mille places du Vox étaient réservées aux différents ordres des Priors, les heureux détenteurs des joyaux de la nef. Il arrivait parfois qu'une famille priorane, en proie à de graves difficultés financières ou politiques, mette en vente son joyau, mais les candidats se montraient si nombreux, si acharnés, qu'il fallait déployer une férocité et une fortune hors du commun pour avoir une petite chance de récupérer le précieux sésame.

Azel avait essayé de contourner la difficulté en sollicitant un poste d'administratrice adjointe du Vox. Elle l'avait obtenu au bout de dix longues années d'études. Elle pouvait se promener à loisir dans les couloirs et la grande salle vide, mais elle n'avait pas reçu l'autorisation d'assister à un concert. Pas encore. Elle avait appris à aimer cette bâtisse dont l'ancienneté et le gigantisme préservaient la part de mystère. Construit quelques dizaines d'années après l'atterrissage de la nef des origines, d'une hauteur de six cents pas

pour une largeur de mille, le Vox avait servi de point d'ancrage à Kaod, la capitale planétaire. La population avait connu une croissance galopante les premiers siècles, mais les cités mineures, les villages et les communautés agricoles étaient restés à portée de vue de l'énorme bâtisse érigée sur le mont Nidaë et visible à des lieues et des lieues de distance. Après l'expansion des créatomes, la démographie s'était stabilisée, les besoins fondamentaux avaient été satisfaits, et les Ozanans n'avaient pas exploré les autres territoires de leur monde d'adoption.

D'Ozane ils ne connaissaient donc qu'une part minime, une poignée d'images et de rapports expédiés par les instruments de surveillance. Les descendants des passagers de la nef, Priors et Minors, vivaient sur le plateau central d'un continent appelé Alt qui s'achevait à l'ouest par une faille profonde, large et longue de plusieurs milliers de pas. Sur l'autre bord commençait l'Onfre, un continent habillé d'une végétation sombre, inextricable, peuplé de créatures bizarres, hideuses et probablement féroces avec lesquelles il n'avait pas été possible de nouer la moindre relation. Environ dix mille lieues plus loin s'étendait le Tagne, un interminable marais nauséabond et putride bordant l'océan Gras qui occupait lui-même les deux tiers de la planète et contenait, comme son nom l'indiquait, une substance épaisse, noire et visqueuse. On disait du Gras qu'il se déversait en vagues lentes dans les fosses orientales de l'Ait. Les instruments de surveillance avaient détecté des traces de vie sur les archipels et les îles de plus ou moins grande importance, mais, là non plus, on n'avait trouvé ni la volonté ni les moyens d'entrer en contact avec elles.

Le plateau central de l'Ait était probablement le seul continent d'Ozane propice au développement de l'humanité. Même si la saison des pluies ne durait qu'une trentaine de jours, les sous-sols renfermaient d'immenses nappes phréatiques d'une eau fraîche et pure. Quant au problème de la nourriture, on l'avait résolu avec les créatomes, qui fabriquaient les molécules indispensables au bon fonctionnement de l'organisme. Ainsi les Ozanans n'avaient pas à cultiver des terres dont la sécheresse et l'acidité entraînaient des rendements médiocres, voire nuls.

L'envie avait taraudé Azel de visiter son monde à l'orée de son adolescence, de s'aventurer sur ces horizons qu'elle devinait vastes et fascinants, mais, comme la plupart des hommes et des femmes de son peuple, elle n'avait pas quitté l'enceinte de Kaod, l'ancienne et légendaire Archaod, effrayée à l'idée de s'éloigner de la masse rassurante du Vox. Sans doute avait-elle eu peur aussi de rater l'improbable passage d'un griot ? À l'âge respectable de trois cent soixante-douze ans, en dépit du contrôle permanent de son créatome, elle n'avait jamais renoncé à ses rêves de petite fille, elle n'avait jamais cessé de croire à l'existence des voyageurs célestes.

Les larmes brûlantes jaillissaient d'une zone oubliée et roulaient sur ses joues. Pas de doute : elle assistait en ce moment même au récital d'un griot. Son apparence physique, différente de celle des hommes priorans et minorans d'Ozane, la confortait dans l'idée qu'il venait d'un autre monde. Elle comprenait les paroles de son chant malgré un accent prononcé et des expressions inusuelles. Il racontait les malheurs d'un homme ballotté de monde en monde par une volonté supérieure, en proie à des sentiments et des émotions que les Ozanans avaient depuis bien longtemps rayés de leurs préoccupations. A la fin de

l'ère des Ozargue, le Conseil des Cinquante avait en effet décrété que les hommes, souffrant depuis trop longtemps de leurs passions, devaient désormais apprendre à contenir les débordements émotionnels.

Le jeune homme, lui, s'épanchait sans aucune retenue, inondant de sa tristesse les travées et les balcons du Vox. Quel âge pouvait-il avoir ? Les mythes disaient que les griots n'étaient pas soumis aux mêmes lois spatio-temporelles que les peuples humains disséminés dans la Galaxie. Il avait la fougue de la jeunesse et il paraissait plus âgé que le premier des Priors ; l'éclat tragique de ses yeux clairs, peut-être.

Le regard d'Azel erra à nouveau sur l'amphithéâtre désert, à l'affût de mouvements caractéristiques d'écrans leurres dans les zones d'ombre. Elle n'en repéra pas. Elle eut du mal à croire qu'elle était seule dans le Vox. Le cri du griot aurait dû alerter les nombreux Priors des ordres inférieurs et Minors présents dans les bureaux et les salles annexes. Des frémissements parcoururent son cerveau et ses yeux. Son créatome interpréta ses larmes comme un dérèglement physiologique et entama son travail correcteur. Pourtant accoutumée à ses interventions réparatrices, elle en conçut une irritation sourde qu'elle ne se souvenait pas avoir un jour ressentie.

Le jeune homme cessa de chanter et resta prostré au milieu de la scène pendant qu'un silence assourdissant retombait sur le Vox. Azel attendit quelques instants avant de révéler sa présence. Un réflexe de Minor : un Prior se tenait peut-être dans les parages, également dissimulé par un écran leurre. S'il se manifestait, la règle voulait qu'elle lui abandonne l'initiative. Agir avec précipitation aurait pu lui valoir des ennuis. Des Minors de ses amis avaient subi de lourdes peines pour avoir, volontairement ou non, violé la loi prioritaire. On les avait privés de leurs droits originels, bannis ou condamnés au vieillissement prématuré.

Aucun bruit, aucun mouvement ne troublèrent la pénombre silencieuse du Vox. Azel en fut soulagée : elle était la seule à avoir entendu le chant du griot, un privilège bien supérieur aux prérogatives séculaires des Priors. Elle serait celle qui annoncerait à son peuple la visite d'un voyageur céleste, qui rétablirait la vérité sur les griots, qui révélerait l'aveuglement et la vanité du Conseil des Cinquante.

Elle ordonna à son créatome d'effacer son écran leurre. Elle regretta d'avoir passé à l'aube sa robe grise ordinaire, de ne pas avoir pris le temps de se maquiller, d'arranger ses longs cheveux bruns. Elle se leva de son siège et s'engagea dans l'allée qui descendait vers les travées des premiers rangs.

Perdu dans ses pensées, le jeune homme releva la tête lorsqu'elle arriva au pied de la scène. La présence d'Azel ne parut pas le surprendre. Elle présuma qu'il l'avait repérée depuis le début malgré son camouflage. Une poignée de molécules mimétiques ne suffisaient sûrement pas à tromper le regard d'un griot. Les légendes leur prêtaient des dons surnaturels.

« Votre chant m'a ravie », bredouilla-t-elle.

Elle se mordit aussitôt les lèvres, consciente de la banalité, de la stupidité de ses paroles. Un Prior aurait su trouver les mots pour accueillir le voyageur céleste avec toute la solennité requise. Elle n'avait pas l'habitude des règles protocolaires, confinée la plupart du temps dans des tâches subalternes. Le jeune homme l'observa pendant

quelques instants avant de demander :

« Sur quel monde sommes-nous ? »

Sa question confirma Azel dans l'idée qu'elle n'avait pas lancé la conversation sur de bonnes bases.

« Veuillez me pardonner, je manque à tous mes devoirs. Je vous souhaite la bienvenue sur Ozane, troisième planète du système de Nor. Mon nom est Azel. » Elle désigna le bâtiment d'un ample geste du bras : « Je suis chargée de l'administration et de l'entretien du Vox. Je... je ne suis qu'une Minor, mais votre cri m'a alertée, et je n'ai pas eu le temps de prévenir les Priors. Vous... vous êtes un griot ? »

Elle se raidit dans l'attente de la réponse, assaillie par la peur soudaine d'avoir été le jouet de son imagination. Il pinça entre le pouce et l'index la deuxième peau qui lui servait de vêtement.

« Je suis Seke, du Cercle des griots. Votre monde a l'habitude de recevoir les visiteurs avec ces drôles de rayons tisserands ? »

Bien qu'il parlât un ozanan parfait et qu'il articulât avec une lenteur et une exagération presque cocasses, Azel ne comprit pas ce qu'il tentait de lui signifier. Il précisa, devant la moue perplexe de la Minor :

« Je me suis réveillé dans une pièce tout en haut de cette construction. Des rayons brillants se sont dirigés vers moi et m'ont traversé la peau. J'ai eu l'impression qu'ils m'examinaient et qu'ils...

— Ah oui, les chaînes moléculaires ! s'exclama Azel. Les créatomes analysent les cellules pour maintenir les équilibres de la physiologie. Et les autres, ceux qui vous ont confectionné votre vêtement, sont les fabricants. Vous... vous êtes sûrement arrivé nu dans le chald. Ils ont estimé que votre corps devait être protégé de la température ambiante. Et des regards outrés. »

Le griot s'approcha du bord de la scène. Ses cheveux bruns encadraient un visage à la fois délicat et volontaire. Ses yeux clairs, rougis et gonflés par les larmes, se posèrent sur Azel avec la légèreté de xabins, les insectes rouges du plateau central de l'Ait. Troublée par l'énergie et la puissance animales qui se dégageaient de lui, la Minor fut incapable de soutenir son regard.

« Vous voulez dire que ces rayons sont intelligents ? » Azel marqua un nouveau temps d'hésitation. Les créatomes étaient doués d'une certaine autonomie (agaçante parfois...) mais on ne pouvait parler à leur propos d'intelligence, une qualité qui s'appliquait aux seuls êtres humains selon les docteurs de la Loi. Ils occupaient cependant une place de plus en plus importante dans la vie du peuple ozanan. L'alimentation, la santé, l'entretien de la cité et des systèmes de transport relevaient désormais de leur seule responsabilité.

« Intelligent n'est pas le mot, finit par répondre Azel, reprenant à son compte les arguments officiels. Disons qu'ils traitent la quasi-totalité de nos problèmes pratiques. Ils sont constitués de chaînes de molécules indépendantes, des combinaisons différentes selon leurs fonctions. Ils se perfectionnent sans cesse, au point qu'ils prennent parfois des initiatives... malheureuses. »

Le griot s'absorba quelques instants dans la contemplation soutenue d'un balcon.

« Avez-vous reçu la visite d'un autre griot récemment ? Un homme à la peau noire et à

la barbe blanche... »

Azel eut un sourire navré.

« Cela fait tellement de temps que nous ne les avons pas entendus que la plupart d'entre nous ont cessé de croire à l'existence des voyageurs célestes.

— Des membres de la Confrérie sont pourtant venus dans cette salle. Le silence résonne encore de leurs chants.

— Nous... Je ne suis pas capable de les percevoir. »

Azel se sentit soudain dépassée par l'ampleur de l'événement. Il aurait certainement fallu au griot un interlocuteur qualifié, un expert en mythes de la Dispersion, par exemple, ou encore un délégué du Conseil des Cinquante. Prise de panique, elle faillit tourner les talons et planter là le visiteur céleste. Elle reprit empire sur elle-même : en tant que représentante du peuple ozanan, elle devait se montrer digne de l'honneur qui lui était échu.

« Suivez-moi. Nous allons prévenir le Conseil des Cinquante de votre venue. »

Il se pencha vers elle.

« J'ai la très nette impression que nous ne sommes pas seuls dans cette salle, chuchota-t-il. Je perçois des sons de formes. »

Azel inspecta une nouvelle fois les travées et les balcons du regard. Elle ne distingua aucun mouvement dans les allées, ni dans les travées, ni entre les balustrades.

« Qu'appelez-vous les sons des formes ? »

Il sauta de la scène sans lui répondre. Plus impressionnant qu'elle ne l'avait cru, il la dominait de deux bonnes têtes. Ses muscles déliés se dessinaient sous la deuxième peau tissée par les créatomes. Malgré son allure virile, l'enfance affleurait encore son visage émacié.

L'envie saugrenue traversa Azel de le serrer dans ses bras, de le bercer. Jamais elle n'avait éprouvé un sentiment de cette nature pour les hommes de son peuple. Elle jugea stupide et probablement illégal ce débordement émotionnel : les mythes présentaient les griots comme des protecteurs, comme des demi-dieux, non comme des êtres en quête de consolation.

« Nous les humains, nous faisons bien trop de raffut pour être à l'écoute du chœur des formes, reprit le visiteur après être resté un moment à l'écoute du silence.

— Du... raffut ?

— Je parle du vacarme de nos âmes. Du vacarme de nos cœurs.

— Vous chanterez encore ? »

Il haussa les épaules.

« Emmenez-moi devant les responsables de votre monde. J'aviserai ensuite. »

Le cœur battant, Azel précéda le visiteur dans le long couloir rectiligne qui traversait les constructions annexes du Vox et se jetait dans le cœur historique de Kaod. Elle se retourna à plusieurs reprises, croyant entendre des glissements derrière elle. Etaient-ce ces bruits à la fois discrets et menaçants que le griot appelait les sons de formes ?

CHAPITRE XII

KAOD

Des deux façons de remplir l'existence, par le plein ou par le vide, j'ai choisi la deuxième. Car un plein appelle toujours un autre plein et jamais ne se satisfait de lui-même ; un plein empêche la lumière d'entrer, l'énergie de circuler, la Création de s'étendre.

L'homme est ainsi fait qu'il peut se dilater à l'infini pour accueillir de nouveaux pleins. L'homme s'agite et se bat pour la possession, le territoire, la richesse, le privilège, l'honneur, le sentiment amoureux, la certitude religieuse, tous ces pleins qui ne le remplissent pas.

[…]

Des deux façons d'envisager l'existence, l'accumulation ou le détachement, j'ai choisi la deuxième. Je n'en tire ni gloire ni vanité, car qui peut s'enorgueillir de ne rien posséder ? Je ne suis pas celui qui, le front haut, le torse bombé, montre à ses enfants les clôtures ou les murs délimitant les terres qu'il leur léguera à sa mort. Je ne suis pas celui qui se targue d'avoir bâti un empire aux frontières sans cesse élargies, d'avoir construit un palais plus haut que le ciel ; je ne suis pas non plus celui qu'on admire pour son œuvre impérissable, ses paroles empreintes de sagesse ou ses interventions miraculeuses.

Je ne suis pas la pierre sur laquelle on érige des églises.

Je suis en vérité celui qui n'est pas. Je suis la vie en perpétuel mouvement ; je suis la métamorphose incessante, et la naissance, et la mort, et la corruption, et le vent qui balaie la poussière.

Je suis celui qui n'a plus de je, l'œil grand ouvert du ciel, l'oreille exercée de la nuit, la porte de l'invisible.

Je ne suis pas.
Suis pas.
Pas.

Fragments des enseignements d'Ojker Nernion,
dit le premier maître sans importance,
fosses orientales du plateau central,
Ozane.

UNE LUMIÈRE BRUTALE agressa les yeux de Seke, une chaleur torride lui lécha le visage, les mains et les pieds.

« J'aurais dû vous prévenir que les rayons de Nor sont brûlants en cette saison », dit Azel.

Il lui fallut un peu de temps pour distinguer les murs et les toits ocre de la cité resserrée sur les flancs de la colline de l'Archaod. Son accompagnatrice se tenait à ses côtés dans une attitude empreinte d'une admiration embarrassée. Elle avait toutes les apparences de la jeunesse, visage lisse, teint clair, taille mince, poitrine ferme sous le tissu gris et lâche de sa robe, et pourtant elle lui faisait l'effet d'une femme rongée par l'âge. Les ruelles et les places les plus proches étaient désertes, ainsi que les terrasses étagées et les balcons des habitations.

« Bizarre, il n'y a personne dans les rues, murmura Azel.

— Avec une fournaise pareille, rien d'étonnant à ce que les gens restent terrés dans la fraîcheur de leurs maisons, objecta Seke.

— Les créatomes nous préservent de la chaleur. Ils régulent notre température corporelle et, quand cela ne suffit pas, ils nous couvrent de tissus isolants. Même chose pendant la période des grands froids.

— Je me demande ce que vous deviendriez sans… »

Seke se tut. Des présences invisibles et menaçantes se déployaient dans le silence. La perception des sons des formes lui était revenue lors de sa renaissance. Il lui avait fallu renoncer à Löte et à ses désirs de paternité pour renouer avec sa nature d'enfant du Tout. Des sortes de dirigeables volaient dans l'or fondu du ciel, se posaient régulièrement sur les toits en terrasses ou sur les places, soulevaient de grandes nacelles où se devinaient les ombres immobiles de passagers.

« Les viules, le principal système de transport de Kaod, précisa Azel, prenant à tort l'immobilité de Seke pour de la curiosité. Les créatomes calculent en permanence les trajets en fonction des passagers, des vents et du trafic. Si nous restons un certain temps sur une aire de stationnement, une viule vient se poser. Il suffit ensuite de prononcer le nom du quartier où nous voulons être déposés pour que… »

Seke l'interrompit d'un geste péremptoire.

« Fichons le camp, lâcha-t-il.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous…

— Tout droit. Dans la ruelle d'en face. À mon signal. »

Azel aperçut au second plan les miroitements caractéristiques d'un écran leurre.

« Nous sommes…

— Maintenant ! »

Seke s'élança sur la place écrasée de lumière. La sensation le traversa de se jeter dans un four à haute température. Un air brûlant lui embrasa la gorge et les poumons, les pavés arrondis lui calcinèrent les plantes des pieds.

Un à un, les écrans leurres s'estompèrent et révélèrent des hommes vêtus d'uniformes clairs. Surgis des deux côtés du Vox, ils n'avaient pas eu le temps d'achever leurs manœuvres d'encerclement, de refermer le passage où s'était engouffré Seke. Des vociférations et des crépitements retentirent dans son dos. E fonça droit devant lui sans se retourner.

Des cliquetis retentirent. Ses poursuivants dégainaient ou déverrouillaient leurs

armes. Il s'attendit à tout moment à recevoir une onde ou un projectile entre les omoplates. Il franchit en louvoyant les derniers mètres qui le séparaient de la ruelle. Il espéra que ses brusques changements de direction suffiraient à tromper les tireurs. Un rayon étincelant fila sur sa droite et alla percuter, au bout de sa course rectiligne, un mur de pierre sur lequel il abandonna une corolle noire. Une odeur de minéral fondu se répandit dans l'air incandescent.

Seke s'enfonça dans l'obscurité profonde de la ruelle et continua de courir au jugé. Ses épaules heurtèrent des façades et des colonnes. Il évita de ralentir, conscient d'être avantagé par l'étroitesse et la sinuosité du passage. Les bruits de pas et les cris de ses poursuivants se répercutaient entre les hauts murs. Il se demanda où était passée Azel. Restée sur la place inondée de lumière sans doute. Elle n'avait pas perçu le danger. Les griots n'étaient pas les bienvenus sur son monde, elle n'avait aucune raison de se sentir menacée.

Les yeux de Seke s'accoutumèrent à la pénombre. Des façades claires, des escaliers, des portes, des fenêtres et des colonnes défilèrent dans son champ de vision. Pavée de pierres polies, la ruelle plongeait presque en à-pic dans le cœur de la cité assoupi et zébré de traits étincelants.

Seke déboucha sur une petite place circulaire où stationnait une viule. Ses poumons et sa gorge desséchés l'élançaient. Même si les désagréments habituels de la renaissance s'étaient estompés, la fatigue voilait ses yeux et tétanisait ses muscles. La porte coulissante de la viule était sur le point de se refermer. Il prit sa décision en se disant qu'il se fourvoyait peut-être dans un piège, résista à la tentation de se retourner, accéléra l'allure, franchit d'un bond le marchepied et se rua à l'intérieur de la nacelle. Le panneau coulissant s'immobilisa, bloqué par un invisible obstacle. Les silhouettes claires des poursuivants se déployèrent à leur tour sur la petite place. Seke crut qu'ils avaient commandé à distance l'enrayement de la porte, mais, aussi soudainement qu'elle s'était arrêtée, elle se remit en mouvement et finit de se refermer dans un bourdonnement étouffé.

Des frémissements parcoururent la viule, qui ne décolla pas.

Seul dans le compartiment, Seke chercha des yeux un bouton, une manette qui ressemblât à un signal de départ. Il suffirait aux premiers poursuivants, sur le point d'opérer la jonction, de fracasser les vitres avec les crosses ou les canons de leurs armes pour s'introduire dans la nacelle. Du matériau des cloisons, des sièges et du plancher, semblable à du bois verni, se dégageait une puissante odeur minérale. Le compartiment pouvait contenir une vingtaine de passagers, peut-être un peu plus en comptant le couloir.

Un poursuivant bondit sur le marchepied et leva son arme sur la plus grande des vitres. Un ordre claqua, très proche, proféré par une femme. Seke n'eut pas le temps de se demander d'où avait jailli cette voix féminine : la viule s'éleva à une vitesse telle que le coup de crosse du poursuivant se perdit dans le vide. Le ballon continua de monter jusqu'à ce que les toits s'amalgament en une mer ocre et rouille, puis elle se stabilisa et se dirigea vers le bas de la ville.

En nage, hors d'haleine, les pieds douloureux, Seke vit s'éloigner la masse claire du

Vox. La construction monumentale dominait la cité étalée sur les flancs de la colline et, plus loin, un plateau parsemé des taches claires de villages et de hameaux. L'or du ciel se déversait à profusion sur la terre calcinée et se coulait dans les veines sinueuses des chemins et des sentiers.

« Notre monde est beau, n'est-ce pas ? »

Seke sursauta. Une silhouette venait d'apparaître entre deux rangées de sièges. Exténué par la violence de l'effort, il n'avait pas entendu le son de sa forme. Il fléchit sur les jambes et se tint prêt à combattre.

Il se détendit lorsqu'il reconnut Azel. La petite femme le fixait avec un large sourire démenti par les éclairs de panique qui continuaient d'embraser ses yeux sombres. Elle ne montrait aucun signe d'essoufflement ni de transpiration. Seul le désordre de sa chevelure et de sa robe indiquait qu'elle venait d'effectuer une course effrénée.

« C'est vous qui avez poussé ce cri ? Je ne pensais pas que vous m'aviez suivi...

— Il valait mieux pour vous. Si je ne lui avais pas indiqué une station, la viule n'aurait pas décollé, et les septions vous auraient capturé ou tué. Ne vous étonnez pas de ne pas m'avoir vue : j'étais dissimulée par mon écran leurre.

— Les septions ?

— Les forces de l'ordre du Conseil des Cinquante. Elles sont chargées de faire respecter la loi à Kaod, au besoin par la répression. Je ne comprends pas pourquoi on les a lancées sur vous. Vous n'avez pas commis d'autre délit que d'être apparu dans le chald.

— Et vous, vous n'aviez aucune raison de me suivre. »

Azel remit de l'ordre dans sa tenue.

« Vous êtes un griot. Un voyageur céleste. Je... j'estime qu'il est de mon devoir de vous réserver un bon accueil sur Ozane.

— Jusqu'à vous opposer aux autorités de votre monde ?

— Il s'agit sans doute d'un malentendu, d'une méprise. Les choses devraient bientôt s'arranger. »

Seke décela un hiatus entre ses paroles et le son de sa forme. Elle ne lui dévoilait pas les vraies raisons de sa décision. Mais elle était pour l'instant sa seule alliée sur un monde hostile, il n'avait pas d'autre choix que de lui faire confiance.

Ils survolaient une partie de la cité plus aérée que les quartiers proches du Vox. Les rues larges et droites se jetaient dans de vastes places ornées de fontaines, de buissons, d'arbres aux feuilles scintillantes et de massifs fleuris.

La viule n'utilisait aucun mode de propulsion apparent pour se déplacer. Un mouvement permanent de spirale s'échappait de l'orifice central de son enveloppe gonflée et générait de menues turbulences. Un courant d'air secouait de temps à autre la nacelle suspendue à des arceaux par des filins presque invisibles.

« Le quartier des Priors, précisa Azel.

— Où allons-nous ? demanda Seke.

— Au Lub. Je vous conduirai chez l'une de mes amies. Vous y serez en sécurité jusqu'à ce que nous ayons tiré cette affaire au clair.

— Pourquoi pas chez vous ?

— J'occupe l'un des appartements de fonction du Vox. Un endroit qu'il vaut mieux

éviter pour l'instant.

— Et votre amie ? Vous ne lui demandez pas son avis ? »

Du plat de la main, Azel essaya de discipliner les mèches rebelles de ses cheveux.

« Je parle d'une amie véritable. Une amie d'enfance. Jamais elle ne me demanderait de justifier mes choix. De plus, elle a toujours défendu avec acharnement la thèse de l'existence des griots. Elle sera, je pense, ravie de vous rencontrer.

— Les… - comment les avez-vous appelés déjà ? - septions ne me retrouveront pas chez elle ?

— Leurs créatomes d'investigation ont beau être très performants, nous devrions pouvoir les aiguiller sur de fausses pistes. »

D'épais nuages de poussière s'épanouissaient dans le lointain, seules traces d'activités sur le plateau. Elles rappelèrent à Seke les sillages des caravanes parcourant les pistes du désert du Mitwan.

« Les migrations des akyous, précisa Azel comme si elle avait suivi le cours de ses pensées. De grands animaux dont personne n'a encore percé le mystère. Ils surgissent des fosses de la rive orientale de l'Ait, traversent le plateau au grand galop jusqu'à la faille occidentale dans laquelle ils se jettent.

— Un genre de suicide collectif ? »

Azel haussa les épaules.

« Personne ne sait au juste. Les chaînes moléculaires de surveillance sont aveuglées par la brume permanente et la chaleur du fond de la faille. »

Sans qu'aucun signal ne retentisse, la viule perdit de la hauteur et se posa entre deux façades élégantes, sur une aire de stationnement où attendait un groupe d'hommes. Leurs toges claires, bordées de liserés dorés ou argentés, resserrées à la taille et drapées sur l'épaule, ressemblaient à l'habit traditionnel du griot. Elles laissaient entrevoir une partie de leur torse aux proportions harmonieuses. Ils s'introduisirent dans le compartiment et s'assirent sur les sièges avec une élégance affectée. Azel s'inclina pour les saluer et, d'un coup de coude, invita Seke à l'imiter. Il s'exécuta sans cesser de les observer. Leur jeunesse n'était qu'apparente, tout comme celle d'Azel d'ailleurs. Leurs cheveux bouclés, leurs traits juvéniles, leurs visages lisses, leur peau soyeuse, leurs corps sveltes et leurs manières précieuses dissimulaient mal leur vieillesse, leur décrépitude. Les sons de leurs formes trahissaient une obstination tragique à porter le fardeau de leur vie. Plus le vide se creusait en eux, plus ils se consacraient à leurs enveloppes. Ils n'accordèrent aucune attention aux deux autres passagers. Visiblement soulagée, Azel se laissa tomber sur un siège et, d'un geste de la main, pria Seke de s'asseoir à ses côtés.

L'un des nouveaux arrivants prononça un nom. La viule exploita un courant aérien ascendant et se dirigea vers la partie haute de la ville.

Azel se pencha vers Seke.

« Des Priors. » Il dut se concentrer pour comprendre le chuchotement de son accompagnatrice. « Leurs créatomes sont prioritaires. La viule se déroute pour les emmener à l'endroit de leur choix. Elle nous déposera ensuite au Lub. Patience. Ne prononcez aucune parole, ne faites aucun geste qui attire leur curiosité. »

Intrigué par la différence entre l'âge apparent et l'âge véritable des habitants d'Ozane,

Seke refoula les questions qui se pressaient dans sa gorge. Les créatomes avaient probablement un lien avec ce contraste, mais jusqu'où allaient leurs pouvoirs ? Il observa Azel du coin de l'œil. Les traits neutres, impassibles, de la petite femme ne lui fournirent aucune réponse. Il s'absorba dans la contemplation de la cité dont les vagues se brisaient sur les murs gigantesques du Vox. Il n'y avait pas un pouce de ciel qui ne fût enflammé par l'étoile Nor. Kaod semblait en permanence sous la menace d'un incendie céleste. Le feu était l'élément dominant de ce monde comme l'eau était l'élément dominant de Frater 2.

Seke fut à nouveau écartelé entre sa perception subjective du temps et la froide réalité des cycles. Il savait, pour en avoir fait la douloureuse expérience sur Jezomine, que les flots chaldriens avaient creusé entre Löte et lui un infranchissable gouffre de temps. Alors pourquoi caressait-il l'espoir de la rejoindre dans leur abri sommaire des hauteurs de l'Aswara ? Il ferma les yeux, renversa la nuque contre le dossier de son siège, demeura dans cette position jusqu'à ce qu'Azel lui pose la main sur l'avant-bras.

« Nous sommes arrivés. »

Au grand étonnement de Seke, la nacelle posée sur une aire de stationnement était vide. Perdu dans ses pensées, il n'avait pas perçu les mouvements ascendants et descendants de la viule. Azel le fixait d'un air réprobateur.

« Évitez ce genre de manifestation à l'avenir », lâcha-t-elle entre ses lèvres serrées.

Il prit alors conscience qu'il pleurait.

« Pourquoi ? Il est interdit de…

— Les créatomes assimilent les larmes à un dérèglement physiologique. Si on vous voit pleurer, on pensera que vous êtes un damné. Ou pire : un nihil.

— Un nihil ? »

La porte coulissa sur son rail dans un crissement feutré. D'un mouvement de tête, Azel enjoignit à Seke de la suivre. Ils sortirent de la nacelle, dévalèrent le marchepied, traversèrent une place ombragée, s'engagèrent dans une allée bordée d'arbres aux feuilles jaune vif. La chaleur se faisait encore plus accablante au pied de la colline. Vu d'en bas, le Vox paraissait porter le ciel et étendre son ombre protectrice sur la ville. Ils longèrent un ruisseau paresseux, pratiquement à sec. De temps à autre, des filets d'eau jaillissaient de nulle part et criblaient de leurs fines gouttelettes les arbres, les buissons et les massifs fleuris. Moins aéré et prestigieux que le quartier des Priors, le Lub offrait une végétation fournie ainsi qu'une plus grande diversité de formes. Des silhouettes se tenaient immobiles et silencieuses dans les recoins ombragés, sur les pas de portes, sur les balcons, sur les terrasses. Parfois les murmures de leurs conversations se mêlaient au friselis des feuillages qu'une brise légère traversait.

« Un nihil est quelqu'un à qui l'on a retiré son créatome, reprit Azel à voix basse. Ou bien qui, de lui-même, refuse l'assistance du créatome. Dans un cas comme dans l'autre, un nihil n'a plus d'existence légale.

— On ne peut pas survivre sans créatome ?

— Si. Mais la vie devient difficile, insupportable. Un nihil ne peut pas rester dans les parages de Kaod, ou les septions le… »

Elle s'arrêta et leva sur Seke un regard pénétrant.

« Oui, bien sûr ! Les septions vous ont pris en chasse parce que vous n'êtes pas équipé de créatome et qu'ils vous prennent pour un nihil. Vous êtes en danger dans les rues de Kaod : les détecteurs mobiles peuvent à tout moment vous repérer. »

Les sourcils froncés, l'air soucieux, elle scruta avec attention le ciel flamboyant avant de se remettre en chemin.

Eleb, l'amie d'Azel, occupait le deuxième étage d'une modeste maison du Lub. Il fallait pour s'y rendre emprunter une venelle si étroite que les toits des maisons opposées se touchaient et s'enchevêtraient par endroits. Deux passants ne pouvaient y marcher de front, contrairement à l'escalier extérieur et tournant qui desservait les niveaux supérieurs de l'habitation.

Comme Azel, comme les autres passagers de la viule, Eleb se maintenait dans une jeunesse illusoire démentie par le son de sa forme. Ses traits, les proportions de son visage et de son corps atteignaient à la perfection, comme sculptés et polis par un invisible sculpteur. Ses cheveux châtain clair, relevés en chignon, soulignaient la finesse de son cou et de sa nuque. Les larges échancrures de sa robe dévoilaient une peau claire à la douceur et à la fermeté évidentes. D'elle pourtant émanait une tristesse déchirante. Elle évoquait un astre à la brillance inutile, incapable de dispenser chaleur et lumière.

Elle eut un petit frémissement de joie lorsque Azel lui affirma que Seke était un griot. Comme elles l'avaient toujours pensé, le Conseil des Cinquante s'était trompé en affirmant que les voyageurs célestes n'existaient que dans la conscience collective du peuple ozanan.

Eleb invita les visiteurs à prendre place sur des sièges circulaires aux contours à peine esquissés. Seke s'exécuta et se détendit après avoir éprouvé la solidité d'un matériau en grande partie invisible. Même s'il ne transpirait pas sous sa deuxième peau, il appréciait la fraîcheur du logement après leur marche éprouvante dans la température caniculaire des rues de Kaod.

Eleb dévisagea son hôte avec une attention soutenue avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Comment puis-je… Enfin, qu'est-ce qui prouve que vous êtes bien un griot ? »

Ce fut Azel qui répondit :

« Je l'ai entendu chanter !

— Toi ? Je croyais que les Minors n'étaient pas admis aux concerts donnés dans le Vox.

— Il ne s'agissait pas d'un concert : la salle était déserte. »

Eleb hocha la tête d'un air dubitatif.

« En cinq siècles, j'ai croisé pas mal d'hommes qui se prétendaient griots. De simples charlatans. Ou des agités qui n'ont trouvé que ce moyen pour tenter de rassembler les Minors et renverser les Priors. »

Les lèvres pincées, Azel marqua un temps de silence avant de rétorquer :

« J'étais persuadée que tu saurais faire la différence entre un vrai et un faux griot.

— Mais toi, toi qui n'assistes jamais aux concerts, peux-tu faire la différence entre le chant d'un humain ordinaire et celui d'un envoyé céleste ? »

Azel se releva et posa la main sur son sein gauche pour donner un tour solennel à sa déclaration.

« J'ai versé des larmes en l'entendant. Les premières depuis mon quinzième anniversaire. Son chant a trompé la vigilance de mon créatome. Il m'a emmenée bien au-delà du déséquilibre physiologique, il m'a permis de redécouvrir mes émotions. »

Ebranlée par la conviction de son interlocutrice, Eleb considéra Seke avec perplexité.

« Tu... vous paraissez si jeune, et on m'avait dit que les griots étaient des sages, murmura-t-elle.

— Vous n'êtes vous-même plus très jeune. Êtes-vous sage pour autant ? »

Elle demeura un moment figée avant d'esquisser un sourire imprégné d'amertume.

« Si la sagesse se définit par une vision éclairée et apaisée de l'existence, alors je suppose que je ne suis pas sage. Si la sagesse est un fruit mûri par le temps, alors je suppose que les cinq siècles passés n'y ont pas suffi et que les cinq siècles à venir n'y suffiront pas davantage. »

Des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier extérieur et déclenchèrent le même réflexe chez les deux femmes : elles bondirent de leurs sièges et se pétrifièrent dans la posture d'animaux inquiets, les yeux écarquillés, les jambes fléchies, les bras écartés, la tête tournée vers la source du bruit. À l'écoute des sons des formes, Seke ne détectait aucune menace de l'autre côté du mur, aucune raison de se laisser déborder par la peur. Le silence retomba peu à peu sur la maison, au grand soulagement d'Eleb et d'Azel qui revinrent s'asseoir avec une expression de fillettes penaudes.

« Je m'aperçois que je manque à tous mes devoirs. Peut-être avez-vous faim ? »

Bien que principalement destinée à dissiper son trouble, la proposition d'Eleb tombait à pic. Elle n'effectua toutefois aucun mouvement en direction d'une hypothétique cuisine, elle se contenta de prononcer une série de mots à voix basse. Quelques secondes plus tard, des formes claires surgies de nulle part jonchaient la table basse.

« Mon créatome domestique a probablement analysé vos besoins énergétiques. Je ne sais pas en revanche s'il a tenu compte de vos goûts. Mangez, je vous en prie. »

Seke ne trouva aucune saveur particulière à ces cubes à la consistance pâteuse. Après qu'il eut avalé les quatre, la sensation de faim s'estompa et céda la place à un bien-être régénérateur qui chassa ses derniers vestiges de fatigue et de douleur. Il eut également l'impression d'être délesté d'une partie de sa tristesse. Les créatomes avaient décidément d'étranges pouvoirs.

Deux autres cubes se matérialisèrent sur la table, l'un de couleur jaune, qu'Eleb tendit à Azel, l'autre de couleur brune, qu'elle mangea elle-même.

« D'où vient cette nourriture ? demanda Seke, sidéré par l'aspect miraculeux de ces apparitions.

— De l'infiniment petit, répondit Eleb. Il n'y a donc pas de créatomes là d'où vous venez ?

— Je n'en ai jamais vu ni entendu parler sur les mondes que j'ai visités. »

Eleb reposa son cube à demi grignoté sur la table et, les yeux brillants, se tourna vers Seke.

« Vous avez visité plusieurs mondes, vraiment ? Tous habités par des peuples humains ? »

Le griot acquiesça d'un battement de cils.

« Ont-ils connu le même développement que nous ? Parlent-ils la même langue que nous ? »

Seke fit une brève description des civilisations de Jezomine, de Logon, d'Agellon, d'Ez Kkez et d'Onœ, mais il n'eut pas le courage de leur parler de Frater 2. Les deux femmes l'interrompaient de temps à autre pour lui demander des détails sur l'habillement, l'habitat, le climat, les caractéristiques physiques, l'organisation sociale, les mutations... Elles furent enchantées de savoir que l'univers abritait d'autres souches humaines, que les mythes de la Dispersion reposaient sur des fondements réels ; horrifiées d'apprendre que certaines populations avaient régressé de manière brutale ou s'étaient totalement éteintes. Cependant, leur curiosité se concentra sur le Cercle des griots, sur les transferts interplanétaires et les décalages temporels. Elles pensaient, comme tous les humains prisonniers de la gravité, que le voyage à travers les immensités spatiales était un privilège, un présent des dieux. Seke tenta de les convaincre que la Chaldria prenait autant, et même davantage, qu'elle ne donnait, que les quelques secondes d'euphorie sur les flots chaldriens se payaient, au réveil, d'une douleur de plusieurs jours, que le voyageur perdait sa densité et souffrait d'une solitude de plus en plus oppressante, mais, elles, les captives de leur monde, les damnées de la matière, elles refusaient d'entendre ses plaintes, fascinées par la dimension cosmique de ses périples. Même si elles ne le disaient pas, elles l'assimilaient aux demi-dieux et aux héros des mythes de la Dispersion, elles refusaient de reconnaître sa nature humaine. L'incompréhension entre les griots et les humains dispersés trouvait peut-être là une partie de son explication : les hommes attendaient des dieux, des entités en tout cas dignes d'adoration, ils ne rencontraient que des êtres de chair et de sang en proie à la souffrance, au doute. Les hommes croyaient qu'il leur suffirait d'entendre la voix des griots pour surmonter leurs difficultés. Après le départ des visiteurs, ils se rendaient compte qu'aucune intervention céleste n'avait le pouvoir de résoudre leurs problèmes ni d'effacer leurs peurs.

« Finalement, les flots chaldriens n'ont rien de plus extraordinaire que vos créatomes. »

Les moues réprobatrices de ses interlocutrices lui signifièrent qu'il avait proféré une énormité.

« Les créatomes ? s'exclama Azel. Ce ne sont que des nano-tecs, des auxiliaires de l'infiniment petit. Ils se contentent de modifier ou de combiner quelques chaînes de molécules.

— Ils viennent de la nef, mais ils seraient bien incapables de transporter des corps d'un bout à l'autre de la Galaxie ! renchérit Eleb.

— Ils viennent de la nef ? s'étonna Seke.

— Les Priors l'affirment en tout cas. On les surnomme les fils de la matrice originelle.

— Vous les portez... à l'intérieur de vous ? »

Eleb écarta un pan de sa robe et dévoila un sein au galbe et au maintien parfaits.

« On nous installe notre créatome personnel dès que nous avons achevé notre croissance. À l'âge de quinze ans pour les femmes, de vingt pour les hommes. Dans la poitrine pour les femmes. Dans les gonades pour les hommes.

— Si je comprends bien, il s'agit d'une sorte de parasite. »

Les deux femmes se consultèrent du regard.

« Les Cinquante parlent plutôt d'un fragment de la matrice originelle, répondit Azel.

— Sous quelle forme se présente cette matrice originelle ? »

Eleb écarta les bras.

« Nous ne sommes que des Minors, nous n'avons pas accès aux secrets des Priors. »

Il désigna le sein d'Eleb.

« Vous le sentez bouger en vous ?

— Non, mais on peut percevoir son chuchotement lorsqu'on l'écoute avec attention. Et puis nous le voyons à l'œuvre à chaque instant de notre existence. Il corrige en permanence les déséquilibres organiques, il neutralise les maladies, il combat les effets du vieillissement, il anticipe nos besoins.

— Et les autres, ceux que vous appelez les créatomes domestiques ?

— Ce sont des combinaisons moléculaires invisibles qui nous entourent et sont en relation constante avec les créatomes personnels. Elles nous servent également d'intermédiaires avec l'environnement.

— Les Cinquante prétendent que les fils de la matrice originelle ont adopté la même hiérarchie que la nôtre, précisa Azel. Il ne s'agit pas d'une simple vue de l'esprit : comme vous avez pu le constater dans la viule, les créatomes auxiliaires se mettent d'abord au service des Priors. »

Le coup d'œil que s'échangèrent les deux femmes indiqua que cette situation ne leur convenait pas.

« Dans les rues de toutes les villes des mondes habités, des enfants crient et jouent, reprit Seke. Pourquoi n'en voit-on pas à Kaod ? »

La moue d'Eleb révéla furtivement la vieille femme sous sa peau de jeune fille.

« Les Cinquante ont estimé que la population avait atteint son point d'équilibre. La procréation n'est plus autorisée. Ni par les voies naturelles ni par les créatomes.

— Vous ne remplacez donc pas les nihils ? »

Eleb marqua sa surprise d'un haussement de sourcils, puis elle devina que l'information venait d'Azel et répondit, d'une voix morne :

« Les Cinquante attendent probablement que la population recensée soit redescendue à un seuil critique.

— Si je comprends bien, il n'y a plus de naissance ni de mort sur votre monde ? »

Eleb avala une bouchée de son cube avant de répondre :

« Chez les nihils, peut-être. Mais je ne suis jamais allée... »

Un fracas soudain l'interrompit. La porte de son logement claqua violemment contre le mur, une lumière vive s'engouffra dans l'entrée.

CHAPITRE XIII

LES FILS DU VENT

Les mythes de la Dispersion reposent pour partie sur la vérité historique et pour partie sur les mensonges des descendants de la nef.

Les hommes préfèrent souvent le mensonge à la réalité. Le mensonge leur permet de mieux supporter les dures réalités de leur existence. Ils s'inventent des passés glorieux et des êtres aux pouvoirs extraordinaires, qu'ils soient héros ou bien dieux, pour continuer d'entreprendre.

La vérité est que nous sommes maintenant coupés des autres branches humaines disséminées dans les étoiles. Nous refusons de l'accepter, car nous voulons conserver envers et contre tout cet espoir du grand rassemblement humain, cette idée qu'un jour nous serons réunis à nos frères quels que soient l'espace et le temps. Nous sommes issus d'un même système originel comme des enfants engendrés dans le même ventre, et nous sommes bercés de la nostalgie des origines. La guerre nous a séparés ; nous pensons que la paix guérira nos blessures profondes et nous ramènera à l'unité originelle.

Voilà pourquoi nous avons créé les griots.

Les griots sont les voix de nos espaces intérieurs, et non des êtres de chair et de sang. Les griots sont les chantres de nos aspirations profondes, les symboles qui nous aident à supporter la souffrance de la Dispersion. Ceux qui prétendent le contraire ne sont pas seulement de doux rêveurs mais des créatures néfastes, dangereuses ; qui, comme les fils récalcitrants d'une étoffe, finiront pas effilocher la trame, notre trame.

Nous nous appliquerons donc à les traquer et les éliminer sans pitié. Ce sont les raisons qui nous ont poussés à créer le corps des septions. En tant que gardiens vigilants de notre jeune histoire, ils recevront les pleins pouvoirs, et quiconque s'opposera à eux s'opposera à nous.

Archives nationales de
Kaod, le Conseil des Cinquante,
Ozane.

Trois hommes s'engouffrèrent dans l'appartement. Ce fut leur odeur qui frappa Seke, âpre, animale. Ils portaient des peaux cousues, bordées de motifs colorés, et brandissaient de longs bâtons taillés dans une matière ambrée et translucide. Une poussière ocre sédimentait leurs cheveux divisés en multiples tresses. Une énergie de fauves en chasse se dégageait d'eux, la même qu'on percevait chez les enfants du Tout lorsqu'ils s'égaillaient dans la nuit en quête de nourriture. Des cicatrices régulières, des scarifications rituelles sans doute, striaient leur front et leurs joues.

Effrayées par l'irruption de ces hommes, Azel et Eleb se tenaient serrées l'une contre l'autre dans un coin. Leurs visages figés flottaient sur le fond de pénombre comme des masques de tragédie. Des éclats de voix montaient des étages inférieurs de l'immeuble.

L'un des intrus s'avança vers Seke et pointa dans sa direction l'extrémité de son bâton. Les deux autres se placèrent de chaque côté de la porte tout en lançant des regards furtifs vers l'escalier. Le griot ne captait pas d'intentions menaçantes dans les sons de leurs formes.

Le brouhaha s'amplifia dehors, dégénéra en vacarme, mais les trois hommes restèrent immobiles et silencieux au milieu des particules de poussière soulevées par les courants d'air.

Le bâton tendu vers Seke se mit soudain à briller. Une flamme vive emplit la matière ambrée et souligna les scarifications de l'homme qui faisait face au griot. Son visage, jusqu'alors impassible, exprima une joie profonde, quasi extatique. Il s'inclina à deux reprises avant de ramener le bâton contre sa hanche.

« Ta venue réjouit nos cœurs, fils du ciel. »

Les éclats de sa voix puissante dominèrent les bruits extérieurs. Ses cicatrices continuaient à luire. Elles n'avaient donc pas été éclairées par la lumière du bâton, elles s'étaient illuminées en même temps que la matière ambrée. De l'intérieur.

« Nous t'attendions depuis très longtemps. Les maîtres sans importance avaient prévu ton passage.

— Qui êtes-vous ? demanda Seke.

— Kiljer, des grandes fosses orientales du plateau, du peuple des Nils. Nous n'avons pas beaucoup de temps : les septions sont maintenant avertis de notre présence. Il faut partir tout de suite si nous voulons garder une chance de leur échapper.

— Comment m'avez-vous trouvé ?

— Nous nous sommes laissé guider par le feu des origines.

— Pourquoi devrais-je vous suivre ?

— Il n'y a pas de place pour les fils du ciel dans l'Arkaod. Tu es en danger ici : tôt ou tard, les septions te retrouveront et te tueront. Nombreux sont les griots qui ont trouvé la mort sur Ozane.

— Mensonge ! »

La colère d'Azel, plus forte que sa frayeur, l'avait projetée vers le centre de la pièce.

« Les griots sont des dieux ! poursuivit-elle. Les dieux ne sont pas mortels ! »

Kiljer posa sur la petite femme un regard d'abord étonné puis condescendant.

« L'être qui ne meurt pas ne vit pas, répliqua-t-il d'un ton calme. Les fils du ciel sont des êtres vivants. Vous, Priors et Minors, vous avez renoncé à la vie en refusant la mort.

— Et vous, vous n'avez pas le choix ! lança Azel, hargneuse. Vous n'êtes pas des Nils mais des nihils, des bannis condamnés à vivre sans créatomes, à redevenir de simples mortels !

— Bénie soit la mort. La mort seule donne son prix à la vie. » Kiljer se tourna à nouveau vers Seke : « Que décides-tu, fils du ciel ?

— Comment savez-vous que des griots ont été massacrés sur Ozane ?

— Le temps nous est compté. Nous réclamons ta confiance. Les dragons volent vers

nous. Les réponses te seront données en temps voulu.

— Ne l'écoutez pas ! gronda Azel. Ce sont des adorateurs de la mort ! Des barbares ! Tout ce qu'ils veulent, c'est votre sang ! Ils croient qu'en le buvant l'immortalité leur sera redonnée. »

Seke ne décelait pas d'hiatus entre les paroles de Kiljer et le son de sa forme. L'urgence de la situation lui interdisait de poser d'autres questions – le Nil n'avait-il pas parlé de dragons ? - de mieux évaluer les risques d'une telle entreprise, mais, étant donné l'accueil reçu dans le Vox, étant donné sa détresse et son indécision, il accepta l'invitation de son interlocuteur.

« Je vous suis. »

L'émissaire des fosses orientales s'inclina une nouvelle fois avec un large sourire puis, d'un geste, donna à ses deux compagnons le signal du départ.

« Le griot ne vous est pas réservé, hurla Eleb. Vous ne nous l'enlèverez pas ! »

Elle se rua comme une furie sur Kiljer. Le Nil l'évita d'un pas de retrait et, dans le même mouvement, lui posa l'extrémité de son bâton sur la poitrine. Le contact furtif avec la matière ambrée eut sur elle l'effet d'un choc électrique : projetée en arrière, elle décolla du sol et retomba durement sur le sol où elle demeura allongée, gémissante, parcourue de spasmes.

« Vous n'êtes qu'un... »

Le tumulte grandissant absorba les protestations d'Azel.

« N'ayez aucune inquiétude à son sujet, dit Kiljer d'une voix forte. Son créatome la remettra sur pied en quelques heures ; elle n'en gardera aucune séquelle. »

Il fit signe à Seke de se diriger vers la porte et lui emboîta le pas. Avant de sortir, le griot chercha Azel du regard pour la remercier de lui être venue en aide, mais il ne distingua que le corps tremblant d'Eleb entre les sièges renversés. Il en déduisit que la petite femme s'était dissimulée derrière son écran leurre pour ne pas subir le même sort que sa compagne. Conscient qu'elle continuait de l'observer, il lui adressa un sourire reconnaissant avant de passer sur le palier écrasé de lumière.

Suffoqué par l'air brûlant, il entrevit des mouvements confus devant lui. Les deux accompagnateurs de Kiljer se frayaient un passage au milieu d'hommes et de femmes agglutinés dans l'escalier extérieur. Ils se contentaient de toucher de la pointe de leurs bâtons les silhouettes gesticulantes et vaguement menaçantes qui leur barraient le passage. Elles s'affaissaient aussitôt comme des herbes couchées par le vent. Seke enjamba des corps gisant en travers des marches, empêtrés dans les pans de leurs toges ou de leurs robes. Tous d'apparence jeune, se ressemblant dans leur perfection. Ils avaient surgi des étages inférieurs ou des immeubles voisins, alertés par le tumulte et l'épais nuage de poussière qui noyait les environs. Il en venait d'autres, convergeant des ruelles adjacentes. Deux viules étaient sur le point de se poser sur des terrasses proches. Au travers des fenêtres des nacelles, Seke aperçut des uniformes clairs semblables à ceux des hommes qui l'avaient pourchassé au sortir du Vox. Il trouva curieux que l'irruption de trois nihils suffît à provoquer un tel remue-ménage.

Ils arrivèrent enfin en bas de l'escalier. Les habitants de Kaod accouraient en nombre. La densité de la poussière étonna Seke : en principe, les pierres polies qui pavaient la

ruelle ne se brésillaient pas.

Kiljer poussa un ululement, saisit Seke par le bras, l'entraîna vers une masse sombre dont les brusques écarts soulevaient d'immenses gerbes ocre. Après avoir fendu un petit groupe, ils se retrouvèrent devant un gigantesque flanc couvert de poils longs et emmêlés. Kiljer y plongea sans hésitation les doigts et, s'agrippant aux touffes rêches, grimpa avec agilité sur une échine perchée à une hauteur de plus de quatre hommes. Seke l'imita après un court instant d'hésitation, craignant à tout moment que l'animal – car il s'agissait bien d'un animal – ne se débarrasse de lui d'un cabrage ou d'une ruade. Chacun de ses gestes déclenchait des cascades d'une poussière qui lui agressait les narines, la gorge et les yeux. L'odeur rappelait, en plus âcre, la puanteur des vêtements des Nils. La laine semblait avoir baigné pendant des années dans une terre desséchée.

Kiljer lui enjoignit de s'installer derrière lui, à califourchon sur une surface arrondie et râpeuse, avant de lancer un deuxième ululement aigu et bref. L'animal poussa un rugissement, s'ébranla et partit au galop. Désarçonné par son accélération foudroyante, Seke eut le réflexe de se raccrocher aux poils de l'échiné et se rééquilibra en tirant de toutes ses forces sur ses bras. L'animal prit encore de la vitesse dans un crépitement assourdissant, semant derrière lui un panache dense, irrespirable. Les hurlements des habitants de Kaod s'estompèrent peu à peu. Entre ses paupières mi-closes, Seke entrevit devant lui deux autres masses lancées au grand galop. Elles abandonnaient elles aussi d'impressionnants sillages de poussière. Les balancements réguliers et l'épiderme rugueux de leur monture lui irritaient les cuisses et les fesses à travers la deuxième peau tissée par les créatomes. Il se cramponnait au crin pour ne pas être éjecté à chaque foulée. Les façades claires surgissaient comme des spectres de chaque côté de la ruelle. Des silhouettes surprises avaient tout juste le temps de se jeter en arrière ou sur le côté pour esquiver les sabots meurtriers.

Seke lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Le quartier tout entier baignait maintenant dans un océan grisâtre dont les vagues léchaient les toitures ou les terrasses les plus hautes. Une vingtaine de mètres au-dessus du sol, une viule volait dans les ors rutilants de l'étoile Nor en s'efforçant de suivre l'allure des grands animaux. Mais leur vitesse ne diminua pas jusqu'à la sortie de l'agglomération, et, lorsqu'ils franchirent les quartiers extérieurs et aérés de Kaod, la viule n'était plus qu'un point étincelant dans le lointain. Ils débouchèrent sur le plateau où ils galopèrent encore un long moment avant de ralentir et de s'arrêter sur un ordre de Kiljer.

Seke ne fut pas fâché de descendre et de décontracter ses membres inférieurs tétanisés. La chaleur de Nor se déversa sur son crâne et ses épaules comme du métal en fusion. La terre calcinée lui incendia la plante des pieds. Il se dirigea vers un petit massif rocheux et se réfugia dans une zone d'ombre où le rejoignirent quelques instants plus tard Kiljer et ses hommes. Les rafales d'un vent brûlant dispersaient les nuages soulevés par la course des grands animaux.

« Les Priors ne connaissent pas le pouvoir des fils du vent, lança Kiljer.

— Les fils du vent ?

— Les akyous. Les autres habitants de ce monde. »

Seke observa les animaux, recouverts d'une épaisse toison noire du mufle jusqu'à

l'extrémité de la queue. Leurs yeux ronds brillaient sous les touffes désordonnées. De fines volutes s'échappaient de leur laine. Ils ne paraissaient pas taillés pour la vitesse avec leurs énormes masses, leurs pattes épaisses et courtaudes ; Seke gardait pourtant de la chevauchée la sensation d'une allure vertigineuse.

« Ce sont eux qui traversent le plateau pour se jeter dans la faille occidentale ? demanda le griot.

— Les Priors prennent pour un acte stupide un comportement essentiel à la survie de l'espèce, répondit Kiljer. Et même essentiel aux équilibres d'Ozane.

— Un suicide collectif ?

— Les fils du vent ne se jettent pas dans la faille pour se tuer. Tu auras bientôt l'occasion de le vérifier. »

Le Nil précisa, devant la mine étonnée de Seke :

« Ils traversent toujours le plateau dans le même sens, d'est en ouest. Ils ne reviennent jamais sur leurs pas. Si nous voulons échapper aux septions, nous n'avons pas d'autre choix que de sauter avec eux dans la faille.

— Vous l'avez déjà fait ? »

Kiljer observa un moment les akyous avant de répondre.

« Nous n'en avons jamais eu l'occasion. Mais les fils du vent ont jadis déferlé dans les rues de l'Arkaod pour sauver les premiers maîtres sans importance de la mort qui leur était promise, puis ils les ont emportés sur les bords de la faille et ils se sont lancés dans le vide.

— Ils ont survécu ?

— Ce sont eux qui ont fondé le peuple des fosses orientales, le peuple des Nils. »

Les trois akyous galopèrent jusqu'au coucher de Nor. Pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe ne poussait sur le plateau chauffé à blanc par les rayons de l'étoile. Avec le crépuscule se leva un vent glacial dont les bourrasques claquaient avec la puissance de coups de fouet. La température chuta d'un seul coup de plusieurs dizaines de degrés. Ils suivaient depuis un bon moment le large sillon labouré, selon Kiljer, par le gros du troupeau. À l'odeur des animaux se mêlaient celles, plus sourdes, des excréments et de la terre sèche.

La piste donnait sur un immense cirque d'une profondeur de plusieurs centaines de mètres. Les akyous s'engagèrent dans un défilé qui, d'abord assez large, se rétrécissait à mesure qu'ils descendaient, jusqu'à devenir un passage exigu entre deux parois abruptes. Seke se demanda pourquoi ils empruntaient un chemin débouchant sur une nasse. La réponse lui fut donnée lorsqu'il perçut un son de forme ravissant, le plus beau qu'on puisse entendre dans un environnement aride : le chant de l'eau.

Au fond du cirque se dévoilait un lac à demi souterrain alimenté par plusieurs sources dégringolant en cascades de flancs rocheux aux formes fantasmagoriques. La fraîcheur des déjections indiquait que le gros du troupeau n'était pas passé depuis très longtemps. Les trois akyous s'abreuvèrent un long moment dans un concert de lapements et de borborygmes. Un couvercle rougeoyant, strié de bandes mauves et indigo, s'était posé sur le cirque. Les derniers rayons de lumière diurne se faufilaient dans les failles et criblaient de cercles mordorés la surface du lac.

Les trois Nils se désaltérèrent aux côtés de leurs montures, agenouillés sur le bord, les lèvres plongées dans l'eau d'une fraîcheur saisissante. Leur avidité, leur manque de retenue auraient consterné les enfants du Tout, mais ils n'avaient pas bu sans doute depuis plusieurs jours, une sobriété déjà remarquable pour des hommes. Seke les imita, heureux de pouvoir enfin chasser la poussière de sa gorge et de ses narines, puis il se lava le visage et le cou. Il contint son envie de retirer sa deuxième peau et de plonger tout entier dans l'eau afin de soulager les brûlures à ses cuisses et à ses fesses.

« La poudre de terre est notre alliée : elle nous protège des brûlures de l'étoile Nor. »

Kiljer observait le griot avec l'expression à la fois sévère et aimante d'un père surveillant son enfant. Des gouttes d'eau s'étaient écoulées des commissures de ses lèvres et avaient semé des tavelures sombres sur le masque ocre et craquelé qui recouvrait son visage. Ses scarifications elles-mêmes disparaissaient sous l'épaisse couche de poussière séchée.

« Nous avons semé les septions ? demanda Seke.

— Nous sommes entrés dans l'Arkaod : une impardonnable provocation aux yeux des Priors. Leurs gardiens nous pourchasseront jusqu'à la faille. »

Kiljer dressa l'extrémité de son bâton vers le ciel. Seke entrevit, par les échancrures de sa tunique et de son pantalon, d'autres scarifications qui luisaient doucement dans la pénombre. Ses muscles, s'ils n'avaient pas les proportions parfaites des hommes de Kaod, paraissaient à la fois déliés et robustes. Il demeura un moment dans cette position, les pieds écartés, la tête tournée vers le ciel, les bras levés au-dessus de la tête. Des éclairs lumineux parcoururent la matière ambrée du bâton.

« Moi, Kiljer, fils des fosses profondes, héritier des maîtres sans importance, je rends grâce au feu originel transmis à mon peuple par les grands ancêtres de l'arche. Qu'il nous guide sur les chemins de la vie, qu'il nous donne force, courage et confiance. »

Les deux autres Nils brandirent à leur tour leur bâton et répétèrent en les psalmodiant les derniers mots de Kiljer.

« Qu'il nous donne force, courage et confiance. »

Les akyous s'ébrouèrent. Après s'être abreuvés, ils s'étaient assoupis debout, la tête légèrement affaisse. Des cornes saillaient de leur toison de chaque côté de leur crâne. Seke en dénombra une dizaine, larges, courbes, d'un brun foncé tirant sur le noir. Leurs extrémités évasées se confondaient avec les touffes de laine, raison pour laquelle, sans doute, il ne les avait pas encore remarquées.

Les Nils remisèrent leurs bâtons dans les gaines cousues sur le côté de leurs tuniques et se dirigèrent vers les grands animaux. Seke s'apprêtait à suivre Kiljer quand il capta un son qui n'était pas émis par l'environnement visible. Même lorsqu'il ne consacrait pas son attention à l'écoute du chœur des formes, il restait conscient qu'à chaque forme correspondait une vibration. Tout comme à chaque surface, à chaque volume correspondaient une densité et une couleur. Des masses sombres des akyous, par exemple, s'élevait un chant d'une douceur et d'une harmonie surprenantes ; de Kiljer, une vibration puissante, presque martiale ; des deux autres Nils, des sons monocordes entrecoupés de notes joyeuses ou nostalgiques ; il y avait également les murmures soyeux des cascades, le chuchotement envoûtant de l'eau, le bourdonnement grave et continu des

rochers.

Et, enfin, ce chant ténu, étouffé, à la fois tenace et empreint de frayeur.

Ce son dont la forme restait pour l'instant dissimulée. « Vous ne devriez pas rester planquée derrière votre leurre. » La voix de Seke se répercuta dans les grottes bordant le lac. Les Nils tirèrent leurs bâtons de leurs gaines et se retournèrent. Les akyous renâclèrent, secouèrent la tête. De leur toison s'envolèrent des spirales blanchâtres écharpées par les rafales de vent.

Une silhouette apparut au milieu des rochers, crachée par le néant. Seke reconnut immédiatement Azel malgré la poussière grise recouvrant son visage, ses cheveux et son vêtement.

« Tu as eu tort de venir avec nous, femme, gronda Kiljer. Tu vas devoir retourner à pied à Kaod.

— Je... je fais partie de ceux qui contestent l'hégémonie des Priors comme vous », plaida Azel.

Elle rabattit sa robe sur ses jambes et recouvrit d'un pan défait son épaule et sa poitrine.

« Tu crois sans doute que les créatomes ne sont que des auxiliaires dévoués et pratiques, déclara Kiljer d'une voix dure. Ils sont tous reliés les uns aux autres, ils forment une intelligence globale, un instrument de surveillance, ils t'entendent et te voient où que tu ailles, quoi que tu fasses. Tu représentes pour nous un danger. »

Azel se mordit les lèvres et, pendant quelques instants, Seke crut qu'elle allait fondre en larmes.

« La rumeur court à Kaod que vous avez la possibilité de... de neutraliser les créatomes... »

Kiljer s'avança de trois pas et se planta devant la petite femme.

« Tu accepterais de renoncer à l'immortalité pour suivre des adorateurs de la mort, des barbares assoiffés de sang ? »

Azel acquiesça en silence. Le vent jouait dans ses cheveux dénoués et découvrait par intermittence son visage d'une pâleur inhabituelle. Au second plan, la surface du lac tendait un miroir sombre et profond où se réfléchissaient les premières étoiles.

« Nous n'avons que peu de temps, reprit Kiljer. Le feu originel devra, pour neutraliser ton créatome, détruire certaines de tes défenses immunitaires. Si tu envisageais par la suite d'en recevoir un autre, sache qu'il te tuerait en quelques jours, voire en quelques heures. Quelle est ta décision ? »

Des lueurs de frayeur troublèrent les yeux d'Azel. Le pan de tissu enroulé autour de son épaule retomba sur le côté et découvrit à nouveau sa poitrine. Elle ressemblait en cet instant à une petite fille trop vite grandie, pressée de devenir une femme. Elle releva la tête et s'efforça de soutenir le regard de Kiljer.

« Tu seras à jamais une fille des fosses profondes, une Nile. » Il abaissa la pointe de son bâton sur la partie supérieure du sein gauche d'Azel.

« Que le feu originel détruise le dragon intérieur qui te retient captive et t'empêche de connaître la joie de la mort. »

Une lumière ambrée se diffusa dans le bâton, se transféra dans le corps d'Azel, resurgit

quelques instants plus tard par ses yeux, ses narines et sa bouche. Elle brillait avec intensité dans les ténèbres naissantes, soulignait les arêtes des rochers et les formes immobiles des akyous. Azel n'eut aucune réaction dans un premier temps, puis ses traits se crispèrent, elle proféra une longue plainte qui s'acheva en hurlement. La peau tendre de son sein rougeoyait comme de la braise au contact du bâton. De la brûlure s'échappait une odeur de chair grillée dispersée par les bourrasques. Les jambes vacillantes de la petite femme ne la porteraient plus très longtemps. Seke faillit supplier Kiljer d'arrêter, mais la lumière commença à décroître, et il comprit que la cérémonie allait bientôt prendre fin.

Azel résista encore un peu avant de s'effondrer. L'obscurité retomba sur les lieux, froide, à peine égratignée par l'éclat des myriades d'étoiles et du croissant céruse d'un satellite.

L'immobilité de la petite femme n'alarma pas Seke : le son de sa forme résonnait en sourdine. Malgré la cruauté de l'épreuve, elle n'avait pas franchi la porte de l'autre monde. « Partons », dit Kiljer.

Les deux autres Nils soulevèrent Azel par les bras et les jambes, et, se servant de la laine comme d'une échelle, la hissèrent avec agilité sur l'échiné d'un akyous. L'un d'eux se plaça à califourchon derrière le corps inerte tandis que le deuxième redescendait pour s'installer sur une autre monture.

Kiljer remisa son bâton dans sa gaine.

« Si telle est la volonté du feu originel, elle sera remise sur pied dans quelques jours. »

Il s'absorba un petit moment dans la contemplation du ciel étoilé.

« Ou bien elle mourra », ajouta-t-il avant de se diriger d'un pas tranquille vers le troisième akyou.

La douleur revenait sans cesse, lancinante, intolérable. Elle s'épanchait de sa poitrine comme une source bouillante, se répandait dans son corps jusqu'aux extrémités de ses merrïbres, jusqu'à ses ongles. Chaque foulée du grand animal, chaque vibration l'attisait, l'empêchait de s'assoupir.

Azel regrettait amèrement l'impulsion qui l'avait précipitée dans cette aventure et lui avait coûté son créatome. Elle avait suivi sans réfléchir le griot et les trois nihils dans la ruelle inondée de poussière, elle s'était juchée sur un akyou. Cramponnée à la laine, elle n'avait rencontré aucune difficulté pour se maintenir en équilibre sur l'échiné rugueuse. Elle était arrivée au bord du lac aussi fraîche et dispose qu'au sortir de l'appartement d'Eleb. La chevauchée n'avait abandonné aucune trace, aucune irritation sur sa peau pourtant tendre, seulement une épaisse couche de poussière que le créatome n'avait pas estimé nécessaire de nettoyer.

Il avait fallu que le griot détecte sa présence malgré l'écran leurre pour que son existence bascule dans une autre dimension.

La souffrance.

Avant ce jour, son corps n'avait été qu'un instrument pratique et toujours disponible, un support qu'on ne remarquait pas. Depuis que le nihil lui avait posé la pointe de son bâton sur le sein gauche, elle avait pris brutalement possession de cette demeure organique dont elle n'avait jamais vraiment cerné les limites. Outre la douleur persistante

dans sa poitrine, elle ressentait le contact avec l'épiderme râpeux de l'akyou, le souffle brûlant de l'air sur ses jambes, les morsures des grains de poussière sur son visage, les effleurements réguliers des genoux du nihil assis derrière elle. Son créatome n'était plus là pour neutraliser les attaques de la matière, pour corriger les désordres du temps. Désormais consciente qu'elle s'était engagée sur le chemin qui menait inexorablement à l'effacement, elle ne comprenait pas comment elle avait pu accepter la proposition du nihil. Elle s'était investie dans une forme d'opposition aux Priors, aux Cinquante en particulier, dont le joug pesait de plus en plus sur le peuple ozane, mais jamais elle n'avait envisagé de perdre ses privilèges de descendante de la nef, de rejoindre les rangs des bannis.

Un cri perçant domina le crépitement des sabots sur la terre. L'akyou s'immobilisa après avoir parcouru une courte distance au pas. Azel rouvrit les yeux et entrevit les deux autres animaux dans la poussière épaisse. Après que le nihil eut dévalé le flanc du grand animal, elle eut elle-même envie de changer de position, de se dégourdir les jambes. Elle attendit que les élancements se soient dissipés pour se laisser glisser le long de la toison noire. Les frottements sur les poils rêches ravivèrent les douleurs à sa poitrine, en provoquèrent d'autres sur son ventre et ses cuisses. Ses jambes se dérobèrent lorsqu'elle entra en contact avec le sol. Elle roula sur une terre jonchée de cailloux. Son gémissement alerta les nihils et le griot regroupés quelques pas plus loin. Ils se précipitèrent dans sa direction et l'aidèrent à se relever. Sa robe en lambeaux ne dissimulait pratiquement plus rien de son corps. Un liquide tiède et doux coulait sur sa poitrine et son ventre.

Du sang.

Il jaillissait de la blessure ouverte par le bâton enflammé et se séparait en plusieurs filets de chaque côté de son sein. Affolée, elle tenta d'écraser les serpents pourpres qui s'échappaient de son corps.

« Du calme, dit Kiljer. Le sang va bientôt se coaguler et la blessure se refermer. »

Elle chercha une approbation dans le regard du griot. Elle ne distinguait pas le ciel, seulement les nuages de poussière en suspension. Les yeux clairs du voyageur céleste lui répondirent qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle avait fait un choix à la fois courageux et juste. Elle les entendit dire encore qu'ils étaient arrivés au bord de la faille occidentale, à des centaines et des centaines de lieues de Kaod, que le gros du troupeau avait déjà... sauté (elle ne fut pas certaine d'avoir compris ce dernier mot). Elle sombra peu à peu dans une inconscience apaisante.

CHAPITRE XIV

CHUTE LIBRE

Maîtres sans importance : prêtres du peuple nil (dérivé du mot « nihil ») des fosses orientales du plateau central ozanan. Plutôt que de prêtres, d'ailleurs, il conviendrait de parler de guides politiques et/ou spirituels, le peuple des fosses n'étant pas réputé pour une liturgie complexe. D'eux on sait seulement qu'ils vénèrent le feu originel, appelé encore « le joyau de la nef », un concept primitif, naïf, qui rappelle probablement leur origine spatiale – qui rappelle également les joyaux de la nef symbolisant l'appartenance aux ordres des Priors.

Les observateurs de Kaod notent que les maîtres sans importance portent des bâtons qui, par un étonnant tour de passe-passe, s'emplissent de lumière en diverses occasions. Lors de la cérémonie d'initiation, ils posent l'extrémité chauffée à blanc de leur bâton sur la poitrine ou sur le visage de l'impétrant, provoquant des scarifications symétriques qu'arborent avec fierté tout homme et toute femme des fosses. Chose étonnante : les cicatrices se mettent parfois à briller, un phénomène qui, dans les ténèbres des grottes où les Nils ont élu domicile, peut se révéler impressionnant. Certains de mes confrères supposent que les maîtres sans importance et les autres s'enduisent d'une matière phosphorescente. Je n'avancerai pour ma part aucune hypothèse à ce sujet, je me contenterai de rapporter les faits.

Ou, plus exactement, je consacrerai ma réflexion à cette autre question, tout aussi importante : pourquoi les chefs du peuple des fosses se font-ils appeler les maîtres sans importance ?

Curieusement je n'y vois pas un aveu d'humilité mais l'expression d'un orgueil incommensurable. Les successeurs de la déesse Brenilde (ou Brenehilde selon les régions) affirment ainsi qu'ils s'effacent devant la loi universelle, qu'ils se fondent dans les mouvements qui régissent le grand univers, mais, en prétendant connaître les secrets de la création, en s'affirmant comme « les yeux et les oreilles de l'infini », ils dénient à leurs fidèles toute possibilité de contester leur parole, ils instaurent un totalitarisme pseudo-mystique que nous haïssons de toutes nos forces, mes confrères et moi qui nous efforçons de servir la raison, d'être les porteurs de la vraie lumière. En refusant leur importance, les adorateurs du feu originel réfutent par avance les désirs du peuple des fosses. Ils refusent également cette possibilité d'influencer ou de modeler la matière qui est, à mon sens, le dessein premier de l'humanité.

Phylog Mastreano,
ethnologue et membre de la Confrérie prior de la raison,
Kaod (anciennement Arkaod),
Ozane.

LES AKYOUS fonçaient au grand galop vers la faille. D'abord un simple ruban sombre dans le lointain, elle se dévoilait maintenant dans toute sa dimension. Son bord opposé se devinait à peine dans les lointaines brumes de chaleur. Le sillon, plus foncé que la terre environnante, se dirigeait tout droit vers le vide. Le troupeau n'avait visiblement marqué aucune hésitation avant de sauter. Il y avait dans la détermination des grands animaux une confiance qui aurait dû rassurer leurs cavaliers, mais, au fur et à mesure que se rapprochait le gouffre, les Nils, la Minor et le griot sentaient monter en eux une peur accentuée par le gigantisme de la faille et la vitesse de leurs montures.

Aucun d'eux n'aurait cependant songé à se laisser tomber. Pas seulement parce qu'ils auraient risqué de se rompre les os à une telle allure : ils avaient aperçu, à l'aube, les sphères rutilantes d'une escadre de viules. Elles fondaient sur eux comme un vol d'oiseaux de proie, propulsées par des moteurs auxiliaires dont le vent colportait les grondements.

« Un jour les créatomes fabriqueront des viules plus rapides que les fils du vent, avait murmuré Kiljer. Les septions extermineront les akyous et les Priors étendront leur hégémonie jusqu'aux fosses orientales.

— Ils semblent uniquement intéressés par ce qui se passe à l'intérieur de Kaod, avait objecté Seke.

— Ils attendent que leur puissance soit assez grande pour défier le feu originel.

— Le feu originel ?

— Le présent de l'humanité première, le substrat de la nef.

— Azel m'a également parlé de matrice originelle lorsqu'elle m'a expliqué le fonctionnement des créatomes. »

Kiljer avait détourné les yeux du ciel enflammé par les rayons naissants de Nor.

« Les créatomes sont les rejetons du dragon, des légions de l'invisible qui tendent vers un but aussi ancien que l'univers.

— D'où vient ce dragon ? »

Kiljer s'était dirigé vers l'akyou qui manifestait son impatience- en martelant le sol à coups de sabots.

« Du cœur des hommes... »

Seke leva une dernière fois la tête. Des reflets fugitifs lui indiquèrent la position des viules, impossibles à discerner dans le ciel incandescent.

« Accroche-toi, fils du ciel ! » hurla Kiljer.

Les trois animaux franchirent les derniers mètres sans ralentir l'allure et se jetèrent dans le gouffre. Seke eut d'abord la sensation que tout se suspendait, puis, entraîné par son poids, l'akyou piqua vers le bas. Les deux hommes décollèrent de son échine mais restèrent agrippés aux poils de sa toison. Les pensées déferlèrent dans l'esprit de Seke. À l'impression de légèreté, à l'euphorie générée par cette chute vertigineuse se mêlait une appréhension sourde en même temps qu'un immense soulagement. Il ne distinguait pas le fond de la faille, seulement la paroi aux perspectives fuyantes et par endroits hérissée d'aiguilles rocheuses. Les deux autres akyous tombaient un peu plus loin. Leurs poils dressés libéraient une poussière de plus en plus fine. Azel avait lâché prise, l'un des Nils

l'avait rattrapée par le bras et plaquée contre lui. Sa robe en partie défaite faseyait au-dessus d'elle comme une voile déchirée. Son visage n'exprimait pas de frayeur, juste une résignation teintée d'inquiétude. Aucun autre bruit ne résonnait que les sifflements de l'air.

Le cycle de Seke s'achevait sur cette planète, comme celui des autres griots dont avait parlé Kiljer. Il espérait que Löte l'avait précédé dans les mondes de l'au-delà, les mondes où la vie change de sens selon les enfants du Tout. Mais personne ne pouvait affirmer que les êtres aimés attendaient de l'autre côté, personne n'avait percé le mystère des cycles. Il lui faudrait une chance inouïe pour retrouver Löte dans les tourbillons du temps. Il ne reverrait sans doute jamais Marmat Tchalé, l'homme qui lui avait servi de maître et de père. Il l'avait déçu en renonçant à sa vie de griot pour tenter l'aventure humaine. Il mourrait sans avoir reçu sa kharba, aussi nu et démuni que le jour où le père de Kaleh l'avait abandonné dans le désert du Mitwan. Il n'était pas allé au bout du chemin. Même si Löte lui avait appris la splendeur de l'union et guéri certaines de ses blessures profondes, il emportait avec lui des regrets.

La faille semblait ne pas avoir de fond. La paroi plongeait dans un lit obscur et reculant sans cesse. L'attention de Seke fut attirée par une vibration qu'il n'avait pas entendue jusqu'alors. Elle émanait de la masse inerte de l'akyou. La forme extérieure de l'animal en renfermait une deuxième plus profonde, différente, qui se révélait à l'occasion de cette formidable chute. Seke se consacra à l'écoute de ce nouveau son. A l'harmonie première et paisible de l'akyou se substituait un chant à la fois plus ample et complexe, pour l'instant à l'état d'ébauche, attendant sans doute que s'efface la forme première pour donner sa pleine mesure et atteindre à la dimension d'un chœur cosmique. Le même phénomène était observable chez les deux autres akyous.

Quelque chose bougea dans le creux des paumes de Seke : les poils auxquels il s'agrippait étaient en train de se rétracter. Kiljer s'en était également rendu compte, qui cherchait une autre prise. Le cuir de l'animal apparaissait maintenant entre les touffes éparses et rases, tapissé d'une épaisse couche de poussière qui commençait à se désagréger. Une nue suffocante enveloppa les deux hommes. Des particules de plus en plus fines s'infiltrèrent dans leurs yeux, leurs narines et leurs gorges. Bien que les poils fussent de plus en plus courts et glissants, Seke s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Il devinait que le métabolisme des akyous se modifiait pour leur permettre d'amortir ou d'enrayer leur chute.

Il parvint à enfoncer ses doigts dans le cuir épais et rugueux avant que la laine ne se rétracte entièrement. Un coup d'œil latéral lui apprit qu'un des Nils avait lâché prise et qu'il tombait au-dessus de son akyou désormais glabre. Les animaux paraissaient encore plus massifs ainsi dénudés. Ils ne portaient pas une dizaine de cornes mais plus d'une cinquantaine, de toutes les tailles, réparties de chaque côté de leur crâne, de leur chanfrein et de leur poitrail. Le troisième Nil s'était débrouillé pour saisir l'une des cornes de sa monture tout en maintenant Azel serrée contre lui. La lumière rasante de Nor se diluait dans la pénombre de la faille.

Ils atteignirent une zone de vapeur imprégnée d'une forte odeur de soufre. Un fil sinueux, d'un vert brillant, se déroulait en bas de la faille. Le fond, désormais visible, se

rapprochait à une vitesse alarmante. À première vue, les parois resserrées se refermaient en contrebas ou ne laissaient qu'un passage étroit bordé de rochers aux arêtes menaçantes.

Le son de sa forme naissante estompait entièrement la vibration première de l'akyou et rappelait par ses tonalités les chants des créatures volantes. De violents tourbillons criblaient la surface du ruban vert brillant d'où s'échappaient des spirales vaporeuses et brûlantes.

Kiljer cracha du fond de la gorge une succession de ulule-ments rituels. La vapeur avait nettoyé la poussière de son visage et dégagé ses cicatrices qu'une lueur ténue soulignait.

Seke sentit à nouveau bouger quelque chose sous ses doigts. Des tiges perçaient le cuir de l'akyou, habillées de barbes humides agglutinées. Les membres supérieurs de l'animal s'étiraient, sa tête s'allongeait, ses membres postérieurs se métamorphosaient en une double queue ondulante, son corps tout entier se couvrait de plumes noires.

Le ruban vert brillant du fond de la faille s'avérait être un fleuve majestueux d'une largeur de plus d'une demi-lieue, charriant une matière visqueuse, rutilante, parcourue de courants or et rouge. Il jetait sur le bas des parois des lueurs vives qui révélaient les échines torturées de rochers. De plus en plus intense, la chaleur ravivait les brûlures provoquées par la chevauchée des heures passées.

Les akyous continuèrent de tomber sans esquisser le moindre geste, puis, alors qu'ils semblaient sur le point de s'écraser, ils déployèrent leurs membres supérieurs et les agitèrent avec une douceur et une amplitude étonnantes. Ils parvinrent à infléchir leur trajectoire, à gagner un peu d'altitude et se stabiliser une vingtaine de pas au-dessus de la surface frémissante.

Seke et Kiljer reprirent brutalement contact avec l'échiné de leur monture. Étourdis par le choc, ils se retinrent aux plumes en espérant qu'elles ne s'arracheraient pas. Du coin de l'œil, le griot vit qu'Azel et son compagnon étaient également restés juchés sur leur akyou. Seul le dernier Nil, celui qui avait lâché prise, continua de tomber tout droit et percuta la matière en fusion dans une somptueuse gerbe verte et dorée.

« Loué soit le feu originel ! »

Des grondements sourds couvrirent en partie l'exclamation de Kiljer.

Les akyous volèrent jusqu'à la tombée du jour en suivant le fond de la faille, parfois obligés de reprendre un peu d'altitude pour éviter les arches dressées comme des ponts au-dessus du fleuve étincelant. La teinte verte du magma résultait probablement d'associations chimiques également à l'origine de la persistante odeur de soufre.

L'air brûlant léchait la face, le cou, les mains et les pieds de Seke, mais pas le reste de son corps. Sa deuxième peau remplissait à peu près sa fonction isotherme. Kiljer et l'autre Nil ne paraissaient pas souffrir de la chaleur, au contraire d'Azel dont le visage, les jambes et les bras se couvraient d'une inquiétante teinte brique.

Les ténèbres s'emparèrent de la faille après le déclin soudain des rayons plongeants de Nor. La lumière montait à présent du magma et formait entre les parois un tunnel brillant aux reflets verdâtres. Les akyous évoluaient dans les airs avec une grâce et une agilité *a priori* incompatibles avec leur masse. Quand le ciel ne fut plus qu'un vide empli d'étoiles,

ils remontèrent vers les zones intermédiaires de la faille et se posèrent sur un large éperon rocheux. Vu d'ici, le fleuve de magma redevenait ce mince filet tortueux dont les volutes de fumée estompaient l'éclat. Seke et les autres apprécièrent de respirer un air un peu moins torride, un peu moins soufré. Une rapide exploration leur confirma qu'ils ne trouveraient rien dans les environs pour étancher leur soif ni assouvir leur faim. Rien non plus pour rafraîchir leur peau enflammée. Tandis que les akyous récupéraient de leurs efforts, ils s'assirent au milieu de l'éperon, encore étourdis de l'ivresse du vol.

« Rien que pour avoir expérimenté ce saut, rien que pour avoir assisté à la métamorphose des akyous, je ne regrette pas d'avoir perdu mon créatome », déclara Azel, les yeux encore agrandis par l'émerveillement.

Ne supportant plus le contact de l'étoffe sur sa peau, elle avait rabattu le haut de sa robe sur ses hanches et laissé sa poitrine découverte. La brûlure provoquée par le bâton sur son sein gauche s'était transformée en une cicatrice boursouflée, étirée, luisante, semblable aux scarifications des Nils.

« Voici la récompense pour ceux qui acceptent de s'abandonner aux cycles, renchérit Kiljer. L'ordre caché du monde leur est donné.

— Ouais, ça n'a pas réussi à Emphir ! gronda le deuxième Nil.

— L'heure était venue pour lui de franchir la porte invisible. Aucun être vivant ne peut prévoir son heure.

— Les Priors s'acharnent à la retarder, fit observer Azel.

— Ils sont persuadés de changer l'ordre des choses. Mais, si l'univers a une grande capacité d'adaptation, il est régi par des règles qu'on ne peut transgresser. Les Priors brisent le mouvement intangible des cycles. En retour il leur sera offert un exil terrible dans l'inertie de la matière.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Nous avons tous un rythme biologique propre, êtres conscients, animaux, végétaux, minéraux. Si nous le ralentissons ou l'arrêtons, nous épousons alors un rythme différent, nous nous soumettons aux lois d'un autre règne. »

La réaction de Danseur-dans-la-tempête face à la mort, cet abandon total, admirable, montrait mieux que tout discours la valeur de l'acceptation. Seke recouvrerait-il un jour l'innocence de Qui-vient-du-bruit, retrouverait-il ces années de silence, de bonheur et de partage ? Depuis qu'il vivait en compagnie des hommes, le bruit et le malheur le poursuivaient comme une maladie, comme une souillure.

« Les griots célestes n'appartiennent pas au même règne que nous, reprit Kiljer en fixant Seke. Ils sont régis par d'autres cycles. Le temps pour eux n'est pas le même que pour nous. C'est ce qui leur permet de voyager de monde en monde, de porter la bonne nouvelle aux peuples dispersés, de renforcer l'unité humaine dans les immensités spatiales. »

Le Nil parlait avec une assurance tranquille. La nature et le dessein du voyageur céleste ne faisaient pour lui aucun doute.

Seke n'eut même pas le réflexe de lui demander d'où il tenait de telles certitudes. Plus il visitait de mondes et moins le grand rêve de l'unité humaine lui paraissait accessible, ou même souhaitable. Les propos de Kiljer soulignaient à ses yeux le gouffre qui séparait

les griots des autres hommes et renforçaient son sentiment de solitude et d'inutilité.

« Si le dragon parvient à exterminer les griots, alors l'idée humaine s'effacera de l'univers, poursuivit Kiljer. Il en a tué plus de vingt sur ce monde.

— Vingt ? s'étonna Azel. Ça fait plus de cent cinquante ans que je travaille dans l'enceinte du Vox, et jamais je n'ai entendu parler de l'apparition de voyageurs célestes.

— Les septions les ont fait disparaître avant que se propage la rumeur de leur venue. »

D'un mouvement de tête, Azel désigna Seke.

« Pourquoi n'ont-ils pas tué celui-ci ?

— Son apparition n'était pas prévue. Ils avaient relâché leur surveillance.

— Ils avaient prévu les autres ?

— Ils ont mis au point un système de détection très performant. Leurs capteurs leur annoncent le passage d'un griot deux ou trois jours avant sa matérialisation dans le chald. Il leur suffit de l'attendre, dissimulés derrière leurs boucliers leurres, de s'emparer de lui pendant qu'il souffre des effets de la renaissance et de l'éliminer. »

Kiljer marqua une pause pendant laquelle il posa son bâton à plat devant ses jambes croisées. Le vent ployait les plumes des akyous dans un frissonnement musical. Le son de leur forme vibrait désormais avec une amplitude majestueuse, comme si, par leur métamorphose, ils étaient passés dans une autre dimension. Dans un autre règne, selon les paroles de Kiljer.

« Pourquoi n'avaient-ils pas prévu le passage de Seke ? insista Azel.

— Un griot était apparu quelques jours plus tôt, finit par répondre Kiljer. Ils ne pensaient pas qu'un deuxième suivrait de manière si rapprochée, un phénomène qui ne s'est jamais produit depuis l'atterrissage de la nef sur Ozane. Ils ont cru qu'ils avaient tout leur temps avant de reprendre leur surveillance. Ils ont été alertés un peu tard.

— Par qui ?

— Ton créatome sans doute. Par la grâce du feu, vous avez pu sortir du Vox avant leur intervention.

— Et vous ? Comment avez-vous été prévenus ? »

Kiljer saisit son bâton, le leva à bout de bras et le contempla avec une ferveur extatique.

« Le feu originel nous a guidés. Mais sans toi, femme, sans ton initiative, nous serions arrivés trop tard. »

L'éclat diffus des étoiles ne parvenait pas à diluer l'encre noire de la faille. Le silence étouffait les grondements montant des profondeurs. Le deuxième Nil, appelé Jarkil, dénouait une à une ses innombrables tresses d'où s'échappaient de fines coulées de poussière.

« Ce griot qui s'est matérialisé quelques jours avant moi, vous savez ce qu'il est devenu ? » demanda Seke.

Kiljer écarta les bras dans un froissement de peau.

« Nous sommes sans nouvelles de lui ni des Nils que nous avions envoyés à sa rencontre. »

Il expliqua que les trois hommes de l'expédition précédente s'étaient rendus dans l'Arkaod plusieurs jours avant l'arrivée présumée du griot avec pour mission de le

soustraire aux griffes des septions. Comme ils n'avaient pas pu bénéficier de la migration des akyous, ils avaient traversé une partie du plateau à bord de radeaux sur les fleuves souterrains, puis ils avaient fini à pied à partir de l'aven des xabins, le gouffre qui servait de refuge aux insectes rouges avant leur grande migration. L'expédition, pourtant conduite par l'un des maîtres sans importance les plus expérimentés du peuple nil, n'avait pas donné signe de vie, ni par les voies du feu ni par les voies de l'air. On supposait que les septions les avaient repérés et condamnés à subir le sort de tous les Nils qu'ils capturaient : l'anéantissement par les décratomes, les nanotecs chargées de la déstructuration moléculaire. Il y avait fort à parier que le griot avait connu la même fin.

« Si les exécutions des septions ne laissent aucune trace, commenta Seke, comment pouvez-vous affirmer qu'une vingtaine de griots ont trouvé la mort sur ce monde ?

— Le feu, répondit Kiljer sans hésiter. A l'homme qui fusionne avec le feu originel, un certain nombre de réponses sont données. » Il observa un temps de silence avant d'ajouter, d'une voix grave : « Tu es le premier que nous ayons réussi à sauver.

— Votre acharnement à secourir les griots a coûté de nombreuses vies à votre peuple...

— Nous sommes les fils du feu. Et le feu nous a demandé de tout mettre en œuvre pour épargner les voyageurs célestes. Que nous importent nos vies ?

— Vous saviez que les akyous allaient se transformer en créatures volantes ? »

Kiljer ramassa son bâton et s'approcha du bord de l'éperon rocheux.

« Ce qui est caché doit rester caché, répondit-il sans se retourner. Car ce qui est caché exige la confiance. Et la confiance est la clef d'une relation féconde avec l'univers. »

Ils passèrent une grande partie de la nuit à deviser. D'une curiosité inlassable, Azel posa d'innombrables questions sur les peuples et les mœurs des autres mondes. Les Nils écoutaient, acquiesçant de temps à autre d'un hochement de tête, rythmant les réponses de Seke de grognements ou de claquements de langue. Leurs scarifications luisaient parfois dans la nuit et transformaient leurs visages en masques intrigants. Le feu qu'ils adoraient semblait couver à l'intérieur de leur corps et se réveiller par instants. Le même phénomène était visible sur la cicatrice du sein gauche d'Azel, comme si le bâton de Kiljer, en détruisant son créatome, l'avait marquée d'un sceau éternel. Sa jeunesse artificielle commençait à s'estomper, les premières traces du temps s'imprimaient déjà sur ses traits, dans son regard, dans son attitude. Elle découvrait la souffrance et l'angoisse liées aux mécanismes biologiques, la grandeur et la tragédie de l'éphémère. Sa mémoire cellulaire neutralisée par le créatome lui était rendue et, avec elle, l'angoisse de la fin programmée, le prix donné à chaque émotion, à chaque instant.

Alors que les premières lueurs de l'aube se coulaient en ruisseaux épars au-dessus de la faille, elle demanda au griot de chanter, une requête appuyée avec enthousiasme par les Nils. Le premier réflexe de Seke, recru de fatigue et de tristesse, fut de refuser, mais, alors qu'il s'allongeait sur la roche dure pour chercher un peu de repos et d'oubli, un grand silence se fit en lui. Emporté par une source puissante et paisible, il se releva et se plaça au bord de l'éperon rocheux, tournant le dos à la gueule béante de la faille. Il cessa d'être Qui-vient-du-bruit, l'homme qui pleurait l'absence des êtres aimés, il devint lui-même un espace infini, la caisse de résonance de la Création.

« Je suis Seke de la confrérie des griots, je viens d'un lointain univers pour donner le

salut, frères d'Ozane, j'ai franchi des distances inconcevables pour vous rappeler que vous appartenez à la grande famille de tout ce qui vit. J'ai vu, oui, j'ai vu la nef des origines se poser sur ce monde, j'ai vu, oui, j'ai vu apparaître des hommes et des femmes amaigris par les privations, affaiblis ou mutilés par les luttes, consumés par l'espoir et la haine, je les ai vus creuser les fondations de la gigantesque construction destinée à accueillir les visiteurs de l'espace. Car ils avaient gardé en mémoire que d'autres venaient comme eux du monde d'origine, que d'autres s'étaient comme eux dispersés dans la Galaxie, qu'ils avaient comme eux affronté l'inconnu, les dangers des immensités spatiales... »

Le chant de Seke dissipait sa fatigue et sa tristesse. Il n'avait aucun effort à faire pour choisir les mots, pour trouver la scansion ou les notes justes. Azel et les deux Nils l'écoutaient avec une intensité presque palpable. Les coups de griffe du jour naissant ensanglantaient la nuit et les plumes frissonnantes des akyous.

« ... vous raconter l'histoire de Brenilde, la femme qui déroba le joyau de la nef, le feu des origines, pour l'emporter dans les fosses orientales du plateau central. Elle avait compris, elle, l'épouse d'un Prior de haut rang, que le joyau deviendrait une entité maléfique entre des mains mal intentionnées. Elle avait surpris une conversation entre son époux et l'émissaire d'une entité mystérieuse : « Je te promets l'immortalité si tu me laisses régner sur les âmes, disait l'un.

— Comment puis-je accéder à ta requête ? demandait l'autre.

— Il te suffit de me remettre le joyau de la nef, ce feu éternel qui brûle dans une grotte souterraine de la colline d'Arkaod. Sers-moi avec loyauté, et je te donnerai, à toi et aux tiens, le secret de l'immortalité. » L'époux de Brenilde se mit aussitôt en quête du joyau, mais, plus personne ne sachant où se trouvait cette salle souterraine, il erra de nombreux mois dans les fondations d'Arkaod. Brenilde mena ses propres recherches, interrogeant la nuit son époux, explorant le jour les sous-sols du plateau central. Pendant vingt ans, ils cherchèrent chacun de leur côté et se retrouvèrent la nuit sur leur couche ; pendant vingt ans, elle se donna à lui sans jamais trahir son secret, oh ! je ne connais pas d'adversaire plus retors qu'une femme rusée. Il advint cependant qu'un xabin rouge se posa sur l'épaule de Brenilde et la guida vers le gouffre qui s'était creusé sous le poids de la nef. Comme il n'y avait aucun chemin ni aucune autre voie pour descendre, le xabin lui ordonna de le suivre et vola dans le vide. Elle s'y jeta à son tour sans craindre de se briser les os sur les rochers. Alors ses cheveux se transformèrent en plumes, couvrirent ses bras et son dos, et elle se posa en douceur au fond du gouffre. C'est ainsi qu'elle découvrit le feu originel dans une salle de la nef enfouie dans la terre et que, sur les conseils du xabin, elle vola jusqu'aux fosses orientales où elle se réfugia. Son époux la rechercha pendant encore vingt ans sur le plateau central. Lorsqu'il arriva au bord du gouffre, les bavards xabins lui racontèrent ce qu'il était advenu de la belle Brenilde. Ils lui proposèrent de rejoindre son épouse, de sauter à son tour, mais il refusa de les écouter et revint en Archaod le cœur empli de colère. Alors il consacra le reste de son existence à percer le secret de cette immortalité que son épouse lui avait dérobé. À la mystérieuse entité il rapporta les éclats du joyau de la nef disséminés dans les fondations. Brenilde devint pendant ce temps la gardienne et la déesse des grands akyous... »

La lumière des bâtons et des cicatrices des Nils chassait les derniers îlots de ténèbres.

Les rayons de Nor naissante enflammaient les crêtes du bord occidental de la faille.

Les akyous s'ébranlèrent et donnèrent le signal du départ. Azel fut la dernière à se relever, les yeux dans le vague, encore envoûtée par le chant de Seke. Elle rajusta tant bien que mal sa robe, se dirigea vers le dernier akyou libre et s'y jucha en s'agrippant à ses plumes.

CHAPITRE XV

GORNES

Nous sommes très loin d'avoir recensé la population animale du plateau central. Nous connaissons les akyous, ces grands mammifères dont le comportement reste pour le moins énigmatique : je rappelle à ceux qui l'ignoreraient encore qu'ils se jettent dans la faille occidentale après avoir parcouru au grand galop, et pratiquement sans interruption, les étendues désertiques du plateau. Leur migration suicidaire annuelle aurait dû provoquer leur extinction depuis bien longtemps, mais ils resurgissent chaque année aussi nombreux que l'année précédente, et il y a dans leur pérennité un mystère que nous devrions sans doute tenter d'éclaircir.

Nous savons que certaines espèces de petits rongeurs – ou assimilés – pullulent dans les régions sub-méridionales. Ceux-là sont tellement difficiles à approcher qu'ils demeurent pour nous de parfaits inconnus. Les quelques spécimens découverts par des voyageurs ne nous apprennent d'eux que deux ou trois choses : ils ne se reproduisent pas par les voies ordinaires mais par une sorte de parthénogenèse dont il serait ici fastidieux de décrire le processus. On aura d'ailleurs les pires difficultés à les classer dans un ordre. Ni insectes, ni reptiles, ni mammifères, ni volatiles, ils ont leur propre forme d'existence qui, si nous décidions de l'étudier, nous en apprendrait probablement beaucoup sur les mécanismes de notre monde.

Nous pourrions parler des xabins, ces minuscules créatures rouges que nous avons probablement tort de prendre pour de simples insectes. De ceux-là je peux affirmer qu'ils jouent un rôle très important dans le maintien de la flore d'Ozane, et je me ferai un plaisir de vous décrire plus précisément leur mode de fonctionnement si vous le souhaitez.

Mais je voudrais auparavant aborder le sujet de certaines créatures légendaires des bords de l'océan Gras qui ne sont pas, à mon sens, de pures et simples créations de l'imaginaire collectif du peuple ozanan.

Elmod Arvister,
rapport sur les autres formes de vie du plateau central,
Ozane.

LA FAILLE débouchait sur une étendue ondulante et sombre, un bras de l'océan Gras séparant la pointe nord du plateau central. Le paysage baignait dans une semi-pénombre persistante, imperméable aux rayons de Nor. Des vagues d'une lenteur hypnotique s'affaissaient sur les rochers arrondis puis s'engouffraient dans des failles en

abandonnant sur leur passage une matière brunâtre et visqueuse. Des nuées de xabins volaient au-dessus de l'océan. Les insectes rouges cherchaient donc de la nourriture dans cette masse liquide *a priori* peu propice au développement de la vie.

Dans le lointain se dressaient des aiguilles aux sommets effleurés par la lumière de Nor, aux bases ventrues et entièrement noires. Les akyous prirent la direction de l'est en suivant le bord de l'océan Gras. Ils avaient mis deux jours à parcourir la faille, volant de l'aube jusqu'au crépuscule, se reposant la nuit sur des promontoires rocheux. Ils semblaient ne pas se ressentir de la fatigue, ni de la faim ni de la soif. Les deux Nils non plus, habitués depuis leur plus jeune âge à se priver de nourriture et d'eau. Seke avait lui-même recouvré ses réflexes d'enfant du Tout, capable de passer plusieurs jours dans les conditions les plus extrêmes. Pour Azel, en revanche, la situation devenait critique : déshydratée par la chaleur de la faille, affaiblie par la perte de son créatome, prise de vomissements et d'étourdissements, elle s'obstinait à refuser l'assistance de ses compagnons, désireuse sans doute de prouver qu'elle pouvait surmonter ses épreuves seule, qu'il fallait désormais la considérer comme une Nile à part entière. Agrippée aux plumes de son akyou, elle luttait pour rester vigilante, pour ne pas être déséquilibrée et précipitée dans le vide au moindre changement de cap.

Cependant, à la tombée de la nuit suivante, alarmé par la pâleur de la petite femme, Kiljer décida de partir en quête d'eau. Les akyous s'étaient posés au sommet d'une falaise et allongés au milieu de grands rochers. A la chaleur de la faille succédait une fraîcheur mordante colportée par un vent d'ouest. La nuit submergeait les vestiges du jour et les étoiles se répandaient dans les ténèbres comme des traînées de poudre.

Après avoir pris le pouls d'Azel, Kiljer s'assit, posa son bâton devant lui et se recueillit pendant quelques instants, les yeux clos, la tête baissée. Seke perçut la modification du son de sa forme. À l'instar des griots lorsqu'ils se consacraient au chant, Kiljer s'effaçait devant une autre forme, plus vaste et puissante. Son bâton lui servait à la fois d'intermédiaire et d'amplificateur comme la kharba de Marmat et de ses confrères du Cercle. Le son qui prenait possession du Nil parut familier à Seke. Il l'avait déjà entendu au cours de ses voyages, mais, il eut beau fouiller sa mémoire, il ne parvint pas à l'associer à un souvenir précis.

Une lumière vive s'engouffra dans le bâton. Son halo brillant engloba les rochers où reposaient les trois akyous. Aucun mot ne franchit les lèvres de Kiljer, et, pourtant, aux vibrations soutenues qui reliaient le Nil et son bâton, Seke eut la certitude qu'il tenait une conversation avec le feu originel – le joyau de la nef. Ses scarifications brillaient également avec une intensité inhabituelle, de même que les cicatrices de Jarkil et celle d'Azel. Un gémissement s'échappa des lèvres de l'ancienne Minor, recroquevillée dans les plis de sa robe. Le griot se demanda si l'illumination des cicatrices s'accompagnait de douleurs ou d'autres manifestations physiologiques.

Kiljer se leva, ordonna à Jarkil de veiller sur Azel et partit dans la direction opposée à celle de l'océan Gras. Seke lui emboîta le pas. Éclairés par la lumière du bâton, ils parcoururent une distance de plusieurs lieues entre des reliefs rocheux tourmentés. Ils foulaient un sol parsemé d'aspérités sur lesquelles s'écorchaient les pieds nus du griot. Le vent se faisait moins froid à l'intérieur des terres. On ne discernait, sur ces étendues

mornes, aucune autre trace de végétation que des plantes rampantes et sèches agrippées à la rocaille comme des ventouses.

Kiljer marchait avec une discrétion et une légèreté étonnantes pour un faiseur de bruit. Ses pas ne déclenchaient pas ces vibrations habituelles et blessantes qui trahissaient à des lieues à la ronde le passage des hommes. Sa respiration, sa façon de se mouvoir dans le silence montraient que certains êtres humains pouvaient nouer avec leur environnement une relation harmonieuse, comparable à celle des enfants du Tout.

Seke perçut le chant de l'eau environ une demi-lieue avant sa localisation. La source s'écoulait de la paroi d'un gouffre peu profond, aisément accessible, et alimentait une petite retenue avant de disparaître par une fêlure dans les entrailles du sol. Les deux hommes s'abreuvèrent et remplirent une gourde de peau que Kiljer tira de l'intérieur de sa tunique. Ravigotés par la fraîcheur de l'eau, ils se remirent en chemin. Cette balade sous le fourmillement étoilé permettait à Seke de dégourdir ses muscles tétanisés par les longues heures d'immobilité sur l'échiné de l'akyou. Le Nil n'éprouvait pas ce besoin de parler commun à la plupart des hommes. Il se tenait à l'écoute, pas seulement des bruits jaillissant de la nuit comme de songes, mais aussi de son cœur et de son souffle. Du son de sa forme se dégageaient une sérénité, une fraternité taciturne nettement plus communicatives que la parole ou les gestes.

L'attaque se produisit un peu plus loin, alors que Kiljer et Seke gravissaient un petit raidillon qui réclamait la plus grande attention. Les prédateurs jaillirent des ténèbres sans que rien, pas un bruit, pas une odeur, pas un son de forme, n'eût annoncé leur irruption. Aussi noirs que la nuit, ils se jetèrent sur leurs proies avec une rapidité qui n'avait d'égale que leur puissance. Plaqué au sol, suffoqué par une odeur âcre, Seke essaya de se débattre, mais l'emprise de son agresseur se resserra un peu plus à chacune de ses contorsions. Une dizaine de taches d'un jaune étincelant flottaient à quelques pouces de sa tête. Les bruits étouffés du combat opposant Kiljer et l'autre assaillant résonnaient non loin. Comme il n'avait pas d'autre arme que ses ongles et ses dents, Seke s'efforça de rapprocher sa bouche du tentacule enroulé autour de sa poitrine. Il ne gagna pas un pouce de terrain ; il commençait à manquer de souffle, ses pensées perdaient de leur cohérence.

Seke tenta une dernière fois de dégager ses bras, mais, trahi par ses forces, il finit par capituler. Les taches scintillantes dansaient devant ses yeux, se confondaient avec les étoiles lointaines. La gueule béante du prédateur, très proche de son visage, n'exhalait aucun souffle, aucune chaleur. Il supposa que les oaseurs du Mitwan ressentaient le même effroi, la même impuissance face aux skadjes qui les surprenaient dans l'obscurité. Il sentait seulement une présence, une attention dirigée sur lui, sur ses centres vitaux, sur sa vie qui s'enfuyait. Aucun regret, aucune révolte devant cette mort imminente.

Une résignation désolée et tranquille.

Une bouche de lumière s'ouvrit dans le lointain et se rapprocha de lui. Ou, plutôt, il se dirigea vers elle, à la fois navré et impatient de franchir cette porte. Il s'enfonçait dans une inconscience apaisante et froide où les souvenirs se désagrégeaient en rêves.

Il s'avança encore vers la bouche de lumière. Dans un sursaut de lucidité, il se posa une dernière question : était-ce son maître Marmat qui s'était matérialisé dans le chald quelques jours avant lui ?

Allaient-ils bientôt se revoir dans les mondes de l'au-delà ?

La mortalité n'avait pas que de mauvais aspects. Azel avait ressenti en quelques jours davantage d'émotions que dans tout le reste de son existence. Malgré la douleur, la faim et la soif, elle ne regrettait plus d'avoir sacrifié son créatome. Même si elle se payait au prix fort, la liberté donnait une intensité magnifique à chacune de ses intentions, à chacune de ses actions. Les élancements terribles provoqués par la destruction de sa chaîne moléculaire s'estompaient progressivement, de même que la sensation de brûlure à son sein gauche et les irritations de ses cuisses et de ses fesses. Si elle ne buvait pas dans les prochaines heures, en revanche, sa gorge, ses muqueuses et ses organes allaient tomber en poussière.

En devenant mortelle, elle avait découvert l'attirance pour les autres mortels. Pour un autre mortel plus exactement. Jamais dans le passé un élan semblable ne l'avait poussée vers un homme, Minor ou Prior. Les créatomes, programmés par le Conseil des Cinquante, interdisaient tout rapprochement affectif entre les représentants des deux sexes, exactement comme certaines molécules chimiques bloquent le processus de la maladie.

Une exclamation la tira de ses rêveries. Elle rouvrit les yeux et surmonta un début d'étourdissement pour fouiller la nuit du regard. Un halo étincelant entourait Jarkil étendu à quelques pas d'elle, son visage éclairé révélait son indécision, sa panique. La lumière jaillissait de son bâton et de ses scarifications.

« Que se passe-t-il ? »

Azel se demanda si sa voix, très faible, avait réellement franchi le seuil de ses lèvres. La cicatrice à son sein gauche brillait également au travers du tissu de sa robe.

« Kiljer, grogna Jarkil. On dirait qu'il est en danger.

— Alors Seke aussi ! souffla Azel en se redressant. Il faut partir à leur recherche.

— Je n'ai aucune idée de la direction qu'ils...

— Kiljer dit que le feu donne toutes les réponses.

— À lui peut-être, c'est un satané maître sans importance. Mais moi je ne suis qu'un garde du corps.

— Il doit bien y avoir un moyen », gémit Azel.

Elle le sentait maintenant dans sa chair, une corde tendue entre la gorge et l'estomac, Seke courait un danger et il comptait sur eux, sur elle, pour le sortir de ce mauvais pas.

« Si ça se trouve, ils ont parcouru une distance de plus de dix lieues, lâcha Jarkil. Le temps qu'on arrive, ils...

— Les akyous ! » s'écria Azel.

Le cri avait jailli de son ventre avec la force d'une évidence : seuls les akyous pouvaient les aider à retrouver et secourir Seke.

« Faudrait encore que ces satanées bestioles le veuillent, marmonna Jarkil.

— Demandons-leur ! »

D'abord chiffonné par le ton péremptoire d'Azel, Jarkil hocha la tête et pointa l'extrémité de son bâton vers les rochers où se reposaient les grands animaux. Il constata, à sa grande surprise, que l'un des akyous se dirigeait vers eux, dressé sur ses pattes arrière, les plumes ébouriffées, les ailes déployées. Au sol, son allure était celle d'un

oiseau géant, dandinante, maladroite. Même après avoir assisté à sa métamorphose, Azel avait du mal à se souvenir que, quelques jours plus tôt, il avait galopé à la vitesse du vent sur le plateau central.

Elle trouva en elle les ressources de se lever et de se jucher à la suite de Jarkil sur l'échiné de l'akyou. Son épuisement lui interdisant de rester en position assise, elle s'allongea et agrippa tant bien que mal les tiges des plumes. Trop lourd pour prendre de l'élan, l'animal s'avança d'un pas pesant vers la falaise, se lança dans le vide, enraya sa chute d'un vigoureux battement d'ailes, amorça un ample virage au-dessus de l'océan Gras et, changeant totalement de cap, prit la direction de l'intérieur des terres.

Bercée par le bruissement régulier des ailes, Azel en appelait à toute sa volonté pour ne pas céder au sommeil. La perte de conscience se serait immédiatement traduite par une chute d'une hauteur de dix ou vingt hommes. Elle ne voulait pas sortir de cette vie dont elle commençait tout juste à reconnaître la valeur.

Pas maintenant.

Elle voulait sonder plus profondément ces sensations, ces émotions restées en jachère pendant plus de trois cent cinquante ans. Explorer l'autre versant de la souffrance. Se réconcilier avec sa nature de femme.

Assis à califourchon, se maintenant en équilibre par la seule force des cuisses, Jarkil gardait les yeux rivés sur le sol, en quête d'un indice. Ses tresses relevées dévoilaient une nuque et un cou épais. Son bâton tenu à bout de bras éclairait le crâne de l'akyou dont le vent écartait les plumes éparses et courtes.

Le temps parut se suspendre. Azel n'avait jamais expérimenté cette distorsion, ces fluctuations psychologiques étirant ou raccourcissant le temps. Régis par leurs nanotecs correctrices, forts de leur immortalité – ou de leur très longue espérance de vie –, les Ozanans ne connaissaient pas l'impatience, ce sentiment d'urgence qui engendrait une tension et une sensibilité extraordinaires.

« Là ! »

Azel se redressa, fouettée par le cri de Jarkil. En contrebas, une lumière vacillante révélait les mouvements ondulants d'une forme allongée et noire.

« Que Brenilde nous vienne en aide, murmura Jarkil. Des... des gornes.

— Des quoi ? demanda Azel.

— Des gornes. Les gardiennes des rives de l'océan Gras. »

Les explorateurs officiels de Kaod limitant leurs expéditions aux territoires compris entre les fosses orientales et la faille occidentale, Azel n'avait jamais entendu parler des gornes. L'akyou amorça sa descente. Elle distinguait maintenant deux ombres aux bras multiples enroulés autour de deux hommes.

« Fichons le camp ! glapit Jarkil. Elles vont nous repérer et nous attaquer. »

Malgré les coups de genou appuyés du Nil sur ses flancs, l'akyou, imperturbable, poursuivit sa descente. Des taches phosphorescentes apparaissaient par intermittence entre les tentacules des gornes. Kiljer, plaqué au sol, essayait désespérément de toucher son agresseur avec l'extrémité de son bâton.

« Le feu ! hurla Azel. Il faut les frapper avec le bâton ! »

Seke, allongé plus loin dans l'obscurité, ne bougeait plus.

« T'es folle ! rétorqua Jarkil. Ces foutus monstres ne nous laisseront pas approcher !

— On ne peut pas leur abandonner Seke et Kiljer ! Donne-moi ton bâton ! »

Le regard de biais que lui jeta Jarkil exprimait du courroux et de l'étonnement.

« Il faut quelqu'un pour diriger l'akyou », ajouta rapidement Azel.

Elle lui retournait l'argument qu'il avait besoin d'entendre, elle lui ouvrait une porte de sortie honorable, elle lui donnait un sentiment d'utilité qui, bien qu'illusoire, lui permettrait de transiger avec sa peur et sa lâcheté.

Il éprouva cependant le besoin d'ergoter :

« C'est que... je ne sais pas si mon bâton peut se...

— Donne-le-moi ! »

Il le lui tendit avec un haussement d'épaules. Elle s'en empara avec vivacité et, tout en se retenant de l'autre main aux plumes, se pencha sur le côté pour dégager son bras. La matière ambrée propagea dans le creux de sa paume une chaleur vive, presque insupportable, qui se répandit dans son épaule puis dans tout son corps. La brûlure se fît particulièrement cuisante lorsqu'elle se logea dans la cicatrice de son sein gauche.

L'akyou effectua un premier passage au-dessus des gornes. Des tentacules se dressèrent à quelques pouces de son aile. Azel essaya une première fois de les toucher, mais, par précipitation, par maladresse, elle ne frappa que le vide. Elle poussa un cri de dépit.

Bien que Jarkil, plaqué sur son échine, n'esquissât aucun geste pour le diriger, l'akyou revint à la charge à l'issue d'un demi-tour brutal. Plus calme et déterminée, Azel réussit cette fois à piquer l'un des tentacules de la pointe du bâton. Elle reçut un choc comparable à celui d'une décharge électrique. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, le temps que la fantastique énergie contenue dans l'arme des Nils se déverse dans la gorne. L'akyou, emporté par sa vitesse, se fondit à nouveau dans les ténèbres et amorça son virage au bout d'une ligne droite qu'Azel jugea interminable.

Lors du passage suivant, elle vit que son intervention avait fait reculer l'une des deux gornes. Kiljer, maintenant délivré, pourchassait la prédatrice en la criblant de coups de bâton. Les taches phosphorescentes perdaient de leur éclat, paraissaient sur le point de s'éteindre, les mouvements ralentis des tentacules annonçaient une capitulation proche.

La deuxième gorne recouvrait le corps de Seke dont on ne distinguait plus qu'une partie d'une jambe et un bras. L'akyou se posa quelques pas plus loin, invitant Azel à combattre le monstre au sol. Tendue vers son but, la petite femme sauta à terre avant même que sa monture n'ait achevé sa descente, puis elle se rua vers la prédatrice. La lumière du bâton débusqua dans l'obscurité le corps de la gorne, la base d'où partaient les tentacules. Les éclats phosphorescents tourbillonnaient une dizaine de pas au-dessus du sol comme des étoiles prises de démence. Des yeux probablement, perchés au bout d'appendices chahutés par le vent.

Un premier tentacule vint à la rencontre d'Azel. Se rétracta lorsqu'elle tendit le bâton. Son instinct commandait à la gorne de se tenir à l'écart du feu destructeur. Elle hésitait cependant à relâcher sa proie, un flottement qu'exploita immédiatement Azel pour se rapprocher et la cingler de la pointe de son arme.

Glacée d'effroi par la soudaineté et la violence de la réaction de la prédatrice,

l'ancienne Minor eut l'impression qu'une vingtaine de serpents géants aux yeux phosphorescents se dressaient devant elle. Elle continua d'avancer malgré sa frayeur. Imitant Kiljer, elle imprima au bâton un mouvement permanent de moulinet et s'approcha du corps inerte de Seke. La gorne refusa de reculer dans un premier temps, puis, constatant que ses démonstrations n'impressionnaient pas sa minuscule adversaire, elle battit en retraite et s'évanouit dans les ténèbres. En nage, épuisée, Azel scruta l'obscurité un petit moment avant de se précipiter vers la tache claire et figée du corps de Seke.

« Il est vivant... »

Kiljer laissa retomber le poignet de Seke après être resté un moment à l'écoute de son pouls. La lumière s'était retirée des bâtons et les ténèbres étaient retombées sur les lieux. Les sifflements du vent et les expirations bruyantes de l'akyou dominaient la rumeur diffuse de l'océan Gras.

« Il... il s'en remettra ? » demanda Azel.

Kiljer lui tendit la gourde et attendit qu'elle se fût désaltérée pour répondre :

« Nous le saurons demain. Comme nous ne pouvons pas le transporter, nous passerons le reste de la nuit ici.

— Et les autres akyous ? » s'enquit Jarkil.

Kiljer s'assit aux côtés de Seke, croisa les jambes et posa son bâton devant lui.

« Ils nous attendront peut-être, peut-être pas. Qui sait ce qu'ils seront devenus demain ? Qui sait ce que tu seras devenu ? »

Le maître sans importance n'avait pas élevé la voix, mais Azel décela une menace sous-jacente dans ses paroles.

L'aube la surprit dans un sommeil agité et confus. Elle attendit quelques instants que son créatome la débarrasse de cette sensation irritante de lourdeur, de fatigue et de saleté, puis elle se souvint qu'elle était désormais une nihile, une femme bannie, engagée sur un chemin sans retour. Lui revinrent également en mémoire les réminiscences du combat de la nuit, comme les vestiges d'un cauchemar. Entre ses paupières fripées, elle aperçut la silhouette de Kiljer, toujours assis aux côtés de Seke, la masse sombre et frissonnante de l'akyou et, plus loin, la dépouille de la gorne tuée par le maître sans importance. Elle chercha des yeux Jarkil, constata qu'il avait disparu, sut qu'elle ne le reverrait plus.

« Un homme qui n'est pas digne de son bâton n'est pas digne de la vie », déclara Kiljer.

Azel découvrit le bâton à côté d'elle. Elle se rappela qu'elle l'avait rendu à Jarkil avant de s'allonger sur le sol.

« Il te l'a donné, tu en as été digne, il te revient de droit, poursuivit Kiljer. Si nous avions dû compter sur Jarkil, nous ne serions plus de ce monde.

— Ce n'était pas une raison pour le...

— Tuer ? Je n'ai pas le pouvoir de prendre les vies. Nous avons seulement eu une petite conversation. Il a reconnu avoir trahi ma confiance ainsi que la confiance du peuple nil. Il m'a remis son bâton avant de partir. Un bâton ne doit pas rester sans maître. Ou le feu perd de sa force originelle.

— Il y a combien de bâtons ?

— Cent huit. Comme les cent huit fondateurs du peuple nil. C'est un grand privilège

d'en recevoir un.

— Je ne sais pas m'en servir.

— Laisse-toi simplement guider, comme cette nuit.

— Et... Seke ?

— Ses pouls sont réguliers, forts. » Kiljer eut un sourire avant d'ajouter : « Un fils du ciel s'en sort toujours. »

Rassérénée, Azel ramassa son bâton et alla contempler de plus près la dépouille de la gorne. Les véritables dimensions de la prédatrice se dévoilaient à la lumière du jour. Elle ressemblait à un soleil noir et gisant avec la partie centrale de son corps de forme ovoïde, avec ses tentacules et ses appendices divers déployés autour d'elle comme des rayons affaissés. Pas de gueule ni de museau, aucune autre partie reconnaissable, seulement cette enveloppe lisse sombre. Elle gardait son mystère dans la mort. De véritables savants auraient certainement aimé disséquer cette gigantesque créature pour tenter de comprendre les autres formes de vie sur leur monde, mais on ne trouvait plus à Kaod d'esprits curieux.

« Elles vivent d'ordinaire dans les profondeurs du sol. »

La voix de Kiljer, qui s'était approché sans bruit dans son dos, la fit tressaillir.

« Le feu dit : malheur au monde dont les gornes visitent la surface, ajouta-t-il avec une moue.

— Ça veut dire qu'Ozane est en danger ?

— Le dragon l'aura bientôt entièrement soumise.

— Ce dragon, il est lié aux créatomes, n'est-ce pas ? »

Les rayons de Nor plaquaient sur le visage rude de Kiljer un vernis or clair qui soulignait la profondeur de ses yeux.

« Il a rendu les hommes dépendants de sa volonté avec d'anciennes connaissances. Il n'a pas besoin d'utiliser la force, il se sert seulement de la peur des descendants de la nef pour geler le cours de leur vie.

— D'où vient-il ?

— De l'ancien monde. D'avant les guerres de la Dispersion. Il est probablement aussi ancien que le feu originel, et doué d'une très grande faculté d'adaptation. Il prend des formes différentes, parfois inattendues, il ne se présente pratiquement jamais en adversaire mais le plus souvent en ami, en conseiller, en serviteur.

— Pourquoi cherche-t-il à exterminer les griots ? »

Kiljer parut éloigner des adversaires imaginaires d'un ample geste du bras.

« Il se moque des individus. Ce qu'il veut, c'est les empêcher de chanter. Les griots ont reçu le privilège d'exprimer par leur voix le chant de la Création. Chaque fois que les peuples humains entendent un griot, ils oublient leurs quêtes absurdes pour redevenir les fils bénis de l'univers. Chaque fois que s'éteint une voix de l'espace, les hommes s'enfoncent un peu plus dans la division, dans la séparation, dans la négation d'eux-mêmes. »

Azel se souvint de l'émotion qui l'avait submergée lorsque, cachée derrière son bouclier leurre, elle avait entendu le chant de Seke. Elle en gardait l'impression d'être sortie pendant quelques instants de son enveloppe individuelle, d'avoir été associée à un

monde plus vaste, d'avoir elle-même vogué sur d'insoupçonnables courants cosmiques. Dire qu'elle avait eu l'intention, avec ses amis, d'associer le griot à la cause minor, de se servir de lui, de son prestige pour renverser la tyrannie des Priors. Quelle absurdité ! C'était comme demander à Nor de ne briller que pour une partie des habitants d'Ozane ! Les nihils, eux, avaient compris qu'il fallait à tout prix sauver la vie des voyageurs célestes et leur permettre de chanter devant le plus grand nombre. Azel jugea aussi dérisoire l'attirance qu'elle éprouvait pour Seke : les griots appartenaient à l'humanité tout entière.

Le cri perçant de l'akyou retentit. Elle lança un regard derrière elle, ne remarqua rien d'alarmant autour de Seke, leva les yeux : des dizaines de viules se déployaient au-dessus du plateau hérissé de rochers noirs et fondaient sur eux à grande vitesse, sans un bruit, propulsées par la seule force de la brise.

CHAPITRE XVI

L'ÉMERION

À celui qui se croit indispensable au monde, le monde répond qu'il n'a pas plus d'importance que les autres,

À celui qui se croit oublié du monde, le monde répond qu'il n'oublie jamais une de ses créatures,

À celui qui se croit élu par le monde, le monde répond qu'il accorde la même attention à chacune de ses créatures,

À celui qui se croit seul au monde, le monde répond que la solitude n'est qu'un aspect du monde,

À celui qui se croit maudit par le monde, le monde répond que la malédiction n'est qu'une vue de l'esprit,

À celui qui se croit blessé par le monde, le monde répond que ses créatures sont assez grandes pour s'infliger elles-mêmes leurs blessures,

À celui qui s'efface devant la grandeur du monde, le monde ne répond rien, il donne.

Fragments des enseignements d'Ojker Nernion,
dit « le premier maître sans importance »,
fosses orientales du plateau central,
Ozane.

JE ME DEMANDE comment les septions nous ont retrouvés, murmura Kiljer. C'est la première fois en tout cas qu'ils s'aventurent aussi loin de l'Arkaod. »

Le Nil s'accroupit, saisit Seke par les épaules et le bassin, se releva et hâta le pas en direction de l'akyou. Azel l'aida de son mieux à hisser le corps du griot sur l'échiné de l'animal. Elle s'y installa à son tour tout en surveillant la progression des viules, déjà proches. On distinguait les uniformes clairs des septions par les vitres des nacelles.

L'akyou s'ébranla avec maladresse sur la terre desséchée. Il soulevait de grandes gerbes de poussière à chacune de ses foulées. Il lui suffisait d'habitude de se laisser tomber dans le vide, mais il n'y avait pas de gouffre devant lui, ni de pente pour lui faciliter la tâche. Il lui fallait prendre son élan, un effort considérable pour un animal d'une telle masse. Il s'y évertuait cependant, accompagnant sa course de puissants battements d'ailes. Azel crut à plusieurs reprises qu'il allait perdre l'équilibre et s'affaisser sur le sol, mais, à chaque fois, il réussit à rattraper ses écarts et à maintenir sa vitesse.

Les premiers rayons décratomes tombèrent des viules les plus proches. L'akyou les

évita d'un formidable bond et s'embarqua dans une succession de foulées incontrôlées qui le projetèrent contre les flancs grenus des rochers. Azel vit avec angoisse d'autres rayons dégringoler en pluie des nacelles, s'abattre sur les environs, entamer aussitôt leur travail de déstructuration atomique. La matière inerte et dense finirait par ralentir puis enrayer leur travail destructeur, mais, auparavant, ils auraient eu le temps de creuser des cratères de la taille d'une maison. S'ils touchaient l'akyou, ils ne laisseraient de lui et de ses passagers qu'une poussière de particules orphelines incapables de se reconnaître et encore moins de s'agréger.

L'akyou se dirigea vers une étendue dégagée dont la déclivité lui permettrait d'atteindre la vitesse nécessaire. Il ne marqua aucune hésitation avant de se lancer sur cette large rampe dépourvue de toute protection rocheuse, au risque d'être une cible facile pour ses poursuivants. Il accéléra l'allure, le cou tendu, les ailes déployées, balançant d'un côté sur l'autre sa lourde carcasse. Derrière lui les décratomes criblèrent de leurs impacts la terre sèche. Ils répandaient une odeur de minerai fondu qu'Azel avait une fois humée lors d'une promenade dans un quartier des hauts de Kaod.

L'akyou décolla à l'issue d'une course louvoyante, retomba une vingtaine de pas plus loin, s'envola enfin dans une formidable débauche d'énergie. Dès qu'il eut atteint un minimum d'altitude, il redevint cette créature légère, aérienne, sur laquelle la pesanteur n'avait plus aucune prise. La rapidité à laquelle il continua de grimper prit au dépourvu les septions ; les rayons décratomes se perdirent dans le vide. Il ne se dirigea pas vers le nord, vers l'océan Gras, il vola vers l'est, vers le moutonnement sombre et ocre du plateau. Azel constata avec soulagement qu'il distançait les viules. Elles viraient de bord elles aussi, mais elles n'étaient déjà plus que des reflets scintillants dans le lointain. Kiljer poussa ce ululement prolongé qui lui tenait lieu de cri de triomphe.

L'akyou vola jusqu'au crépuscule en conservant le même rythme. Seke reprit conscience au milieu du jour. Sur les conseils de Kiljer, il resta allongé et continua de récupérer. Le Nil lui raconta le combat avec les gornes, l'intervention d'Azel, le départ de Jarkil, la transmission du bâton de l'un à l'autre, la course de vitesse entre l'akyou et les viules des septions. Seke remercia l'ancienne Minor d'un sourire. Elle l'avait sauvé à deux reprises, une première fois des griffes des Priors, une deuxième fois des tentacules de la gorne, mais il lui avait fallu un courage plus admirable encore pour sacrifier la longévité garantie par son créatome. Son changement intérieur se manifestait également sur ses traits, dans ses gestes, dans son regard. Disparue, la petite femme falote qui l'avait accueilli dans le Vox de Kaod, la Minor craintive. Son corps rougi par les rayons de Nor avait recouvré une vigueur, une sensualité qu'elle n'avait plus expérimentées depuis son quinzième anniversaire.

La fin du jour coïncida avec la réapparition de l'océan Gras. L'akyou n'avait pas infléchi son vol pourtant, mais, selon Azel, ils avaient atteint cet endroit appelé l'Émerion où l'océan se fichait comme une gigantesque pointe d'épée dans l'intérieur des terres. De l'autre côté, le plateau central se changeait peu à peu en un marais impraticable qui rejoignait, des milliers de lieues plus loin, le continent désertique du pôle. Kiljer estima que les fosses orientales se situaient à plusieurs dizaines de lieues en direction du nord-est.

L'akyou se posa au bord d'une falaise aux arêtes curieusement arrondies, sculptées par un vent à la fois mollasson et têtu. Les vagues à la lenteur hypnotique s'échouaient sur une grève jonchée de formes immobiles et sombres. Les rayons couchants de Nor empourpraient le ciel et tendaient sur l'océan un voile ondulant et cuivré.

« Des akyous ! » s'exclama Azel.

Elle s'était approchée du bord de la falaise pour se dégourdir les jambes. Ses deux compagnons la rejoignirent et contemplèrent, en contrebas, les masses sombres léchées par les vagues. Des milliers d'akyous englués dans la matière visqueuse, comme morts. Les sons de leurs formes ne résonnaient plus que de manière lointaine et diffuse.

« C'est là qu'ils effectuent leur ultime métamorphose, déclara Kiljer avec sa gravité coutumière. Le joyau de la nef dit qu'ils passent par tous les éléments fondamentaux au cours de leur existence : engendrés par le feu, fortifiés par la terre, portés par les airs, engloutis par les eaux.

— Ils vont mourir ? demanda Azel.

— Us se métamorphoseront bientôt en créatures marines et reviendront ensuite se jeter dans le feu originel pour entamer un nouveau cycle. »

L'akyou qui les avait transportés s'approcha du bord de la falaise d'où il sauta après avoir proféré une plainte rauque. Ailes déployées, il se laissa porter par les courants descendants jusqu'à la grève où il se posa, au milieu de ses congénères, dans un éclaboussement de gouttes lourdes et noires. Il ne chercha pas à aller plus loin, il se coucha sur le flanc et s'abandonna aux vagues de l'océan Gras. Kiljer le salua d'un hurlement qui se perdit dans l'obscurité naissante.

Ils décidèrent de repartir le lendemain après une nuit de repos. Le Nil estima qu'il leur faudrait trois ou quatre jours de marche pour gagner les fosses orientales. Ils devraient contourner la pointe de l'Émerion puis remonter plein nord, retrouver l'océan Gras et suivre le littoral jusqu'aux chutes géantes précédant les fosses. Il ajouta, avant de s'allonger sur le sol et de sombrer presque aussitôt dans le sommeil, qu'ils trouveraient sur leur chemin de quoi assouvir leur faim.

« Peut-être, peut-être pas... »

Seke et Azel restèrent éveillés jusqu'à ce que les ténèbres eussent enseveli les rochers arrondis et les ondulations fascinantes de l'océan Gras. Le griot ne se ressentait plus des séquelles de sa rencontre avec la gorne. Seul un frémissement persistant dans la poitrine lui rappelait la terrible pression du tentacule sur son torse. Le souvenir de Löte, en revanche, le hantait. Il devait apprendre à vivre en sa compagnie jusqu'à la fin de son existence. Il lui faudrait le regarder, l'explorer jusqu'à ce que la douleur s'efface, jusqu'à ce que les distances se réduisent, s'abolissent.

« Tu as ce même air de souffrance que lorsque tu as chanté dans le Vox », lança Azel.

Assise sur un rocher, son bâton posé devant elle, elle l'observait avec attention. Balayées par un vent tiède, des mèches de ses cheveux dansaient devant son visage. Seke entendait la tristesse qu'elle s'évertuait à maintenir au plus profond d'elle.

« Je ne t'ai pas encore remerciée de m'avoir sauvé la vie, répondit-il avec un sourire.

— Et moi je ne t'ai pas remercié de m'avoir aidée à changer de vie. Sans toi, je serais restée une Minor, prisonnière d'une chaîne moléculaire, incapable d'accorder ses pensées

et ses actes. Je regrette que les Priors ne t'aient pas laissé la possibilité de chanter devant le peuple de Kaod : nous aurions été des milliers à rejeter la tyrannie des créatomes et des Cinquante.

— Tu me prêtes des pouvoirs que je ne possède pas. Je ne suis qu'un être humain.

— Tu ne peux être à la fois celui qui chante et qui écoute. Ton chant ne t'appartient pas. Pas plus que tu... »

Azel marqua un temps de pause pendant lequel ses yeux s'emplirent de larmes.

« C'est fou ce que je pleure depuis que je t'ai rencontré, poursuivit-elle avec un sourire amer. Je voulais dire : pas plus que tu ne peux appartenir à un seul amour, à un seul être humain.

— Les sentiments sont interdits aux voyageurs célestes, approuva Seke.

— Les sentiments, non, mais l'attachement créé par les sentiments, certainement. »

Le griot comprit, à la détresse dans la voix d'Azel, aux larmes qui roulaient sur ses joues, qu'elle parlait d'elle-même. Après tout, les êtres humains étaient aussi des voyageurs sur leurs mondes, condamnés à l'effacement, au détachement, y compris ceux qui, comme les habitants de Kaod, poursuivaient une immortalité chimérique. Le dragon aux plumes de sang, le Quetzalt, l'Angail ou l'Anguiz, s'insinuait dans les peurs des hommes pour les emporter dans sa folie destructrice. Azel avait vraiment fait un pas gigantesque en acceptant de s'avancer vers sa fin promise. Seke se rapprocha d'elle et la serra tendrement dans ses bras. Elle sanglota longtemps sur son épaule, puis, brisée par la fatigue et le chagrin, elle finit par s'endormir. Il l'allongea délicatement sur le sol et, assis à ses côtés, contempla les étoiles que leur extrême solitude n'empêchait pas de briller.

Au matin, il ne restait pas un seul akyou sur la grève ni la moindre trace de leur passage. Les vagues de l'océan Gras s'étaient retirées en dévoilant une terre étrangement ridée et noire.

Contourner la pointe de l'Émerion leur prit deux jours, soit un de plus que les prévisions de Kiljer. Le sol de plus en plus souple, parfois mouvant, les contraignait à d'importants détours.

Azel avait déchiré deux pans du bas de sa robe pour bander les pieds de Seke, écorchés par les contacts parfois rudes avec les arêtes sournoises des roches. Une végétation brune et dense se dressait par moments devant eux ; Kiljer se frayait un passage à l'aide de son bâton dont le feu calcinait les feuilles et les branches. Ils ne trouvèrent pas de quoi contenter leur faim la première journée. Ils burent au goulot de la gourde du Nil quelques gorgées d'une eau tiède et imprégnée d'une âpre odeur de cuir. Ils dormirent la nuit sous un promontoire rocheux sans organiser de tours de surveillance.

« Pas besoin : nous sommes sortis du territoire des gornes », affirma Kiljer.

Au matin du deuxième jour, ils aperçurent entre les buissons les taches claires et fuyantes de petits animaux qu'on aurait pu prendre pour des rongeurs ordinaires sans leur étrange pelage composé pour partie de poils et pour partie de plumes. De même, leur museau s'allongeait jusqu'à former un bec légèrement aquilin où se devinaient des rangées de minuscules dents pointues.

Kiljer captura trois de ces animaux qu'il appelait des krers avec une adresse forgée par

l'habitude. Il lui suffit de repérer un terrier, d'en chasser les occupants à l'aide de son bâton, de les saisir par le râble en évitant les coups de bec et de griffes, et de les tuer d'un coup précis entre les yeux.

« Leurs morsures peuvent être dangereuses, expliqua-t-il en commençant à les dépiauter. Les plaies dégénèrent souvent en gangrène et obligent à amputer une jambe ou un bras. »

Ils amassèrent ensuite un tas de feuilles et de bois morts que le Nil enflamma avec son bâton. Ils embrochèrent les trois krers, nettement moins épais sans leur parure de poils et de plumes, sur des branches vertes dont ils posèrent les extrémités sur les pierres rondes disposées autour du lit de braises. Passées la méfiance et la répulsion, Azel apprécia le goût de la viande grillée, plus prononcé que celui des tristes amas de molécules confectionnés par les créatomes.

« Nous avons eu de la chance, dit Kiljer. Dans quelques jours, les krers s'envoleront vers le sud. Il n'en restera plus un seul dans les parages.

— Ils se métamorphosent à la même saison que les akyous ? » s'enquit Azel.

Elle essuya d'un revers de main ses lèvres luisantes avant de mordre à pleines dents dans une cuisse.

« Leurs cycles sont plus courts. Ils peuvent se métamorphoser deux ou trois fois dans l'année. Ils vont ensuite s'enterrer dans les sables brûlants des étendues désertiques du Sud où ils attendent la migration des xabins. Ils se nourrissent des larves et des œufs pondus par les insectes dans les nids. Quand ils ont accumulé assez de réserves, ils redeviennent des fils de la terre et de l'eau, et ils remontent vers le nord par les réseaux des rivières souterraines. »

Ils eurent encore besoin de trois jours pour regagner le littoral de l'océan Gras. Trois jours de marche harassante sur l'autre rive de l'Émerion, habillée d'une végétation étouffante. Trois jours à scruter le sol avec la plus grande attention, de peur de poser le pied dans une flaque mouvante ou sur une branche à demi dissimulée par la boue et bardée d'aiguilles. Trois nuits sans prendre de repos, harcelés par de minuscules insectes verts ou bleus s'infiltrant sous les vêtements et semant sur la peau des chapelets de cloques cuisantes.

Comme l'avait annoncé Kiljer, les krers prirent leur envol au matin du troisième jour. Un bruissement assourdissant emplit soudain l'air immobile. Des milliers et des milliers de petits animaux s'élevèrent de toutes parts et, en un instant, tendirent sur le ciel une toile sombre et instable. Leur envol soudain provoqua une telle baisse de luminosité que la nuit à peine délogée retomba avec brutalité sur Seke et ses deux compagnons. Pendant un bon moment, les krers s'étourdirent dans de somptueuses figures aériennes, puis, répondant à un mystérieux signal, ils prirent la direction du sud. Le ciel recouvra sa clarté matinale, un silence morne retomba sur les lieux.

« L'océan Gras ! » s'exclama Kiljer avec un sourire.

Ils avaient perdu de vue depuis un bon moment la faille sombre de l'Émerion dissimulée par les feuillages denses et piquants de grands arbres aux troncs torturés. Le changement de végétation et une odeur caractéristique les avaient informés qu'ils se rapprochaient du littoral. Ils gravirent une petite colline au sommet dégagé et, de là,

contemplèrent la surface ondulante et noire de l'océan Gras. Ils aperçurent également une nuée de sphères scintillantes posées sur la grève et, répartis entre les nacelles, les uniformes clairs de septions.

« Si nous n'avions pas eu l'idée de grimper sur cette colline, nous nous serions précipités tout droit dans la gueule de la gorne, murmura Kiljer.

— On dirait qu'ils nous attendent, approuva Seke.

— Quelque chose les tient informés de nos intentions, de notre progression. » Le Nil jeta un regard de biais sur Azel. « Quelque chose ou quelqu'un… »

Outrée par l'accusation à peine voilée du maître sans importance, l'ancienne Minor se mordit la lèvre inférieure. La peau de son cou, de ses bras, de ses épaules et de son dos se couvrait d'éraflures et de cloques. Avec les restes de sa robe, elle s'était confectionné un vêtement sommaire qui lui habillait principalement la poitrine, le bassin et les jambes, les parties de son corps les plus exposées lors de cette marche éreintante autour de l'Emerion. Des brins d'herbe et des débris de feuilles parsemaient ses cheveux alourdis par la transpiration et la poussière.

« Comment aurais-je pu les informer ? répliqua-t-elle d'une voix sourde. Je n'ai plus de créatome.

— Je sais que tes intentions sont pures, mais ni le griot ni moi-même ne pouvons être reliés à l'intelligence globale des septions. Ils t'ont peut-être inséré une deuxième chaîne moléculaire soumise à leur seule volonté. Ils ont peut-être tout organisé, ta rencontre avec le griot, votre fuite… Peut-être se sont-ils servis de toi pour remonter jusqu'au refuge des Nils et récupérer le joyau de la nef. »

Azel ouvrit la bouche pour protester, mais elle ne proféra aucun son, elle se contenta de hocher la tête.

« Quoi qu'il en soit, je ne ferai courir aucun risque au griot ni à mon peuple », reprit Kiljer.

Une détermination tranchante sous-tendait la voix paisible du Nil. Les larmes aux yeux, Azel baissa la tête et inspecta son corps du regard comme si elle cherchait à localiser cette maudite chaîne moléculaire implantée à son insu.

« Il faut prendre une décision, intervint Seke. Ils se sont rendu compte que nous les avons repérés. »

Les mouvements soudains des escouades sur la grève montraient en effet que les septions s'apprêtaient à passer à l'action.

« Si c'est vraiment moi qu'ils suivent, je vais les lancer sur une fausse piste, proposa Azel d'une voix basse précipitée. Je les entraînerai vers le sud pendant que vous poursuivrez votre chemin vers l'est. »

Kiljer enveloppa la petite femme d'un regard où se lisaient du soulagement et de la bienveillance. Il s'approcha d'elle et tendit une main ouverte à quelques pouces de son visage.

« Je n'aurais pas aimé prendre ta vie. Mais le feu originel ne doit en aucun cas perdre l'un de ses rayons. »

Azel ne marqua qu'une courte hésitation avant de tirer son bâton de la ceinture de sa robe et de le poser dans la paume de Kiljer.

« Si tu meurs, je le confierai à celui qui le méritera, ajouta le maître sans importance. Si tu réussis à atteindre les fosses orientales, il te reviendra. »

Azel fixa son interlocuteur d'un air de défi.

« Et si tu mourais, toi ?

— Qui connaît les intentions de l'ordre caché ? Nous sommes deux, nous avons deux fois plus de chances que toi d'atteindre le but. »

Il n'ajouta pas qu'il était un maître sans importance, un serviteur du feu originel, qu'il connaissait mieux qu'elle les dangers de la région des fosses.

« Les septions savent que les nihils se terrent dans les fosses orientales, insista Azel. Ils finiront tôt ou tard par lancer leur offensive. »

Kiljer glissa le bâton qu'elle lui avait remis dans la même gaine que le sien, puis il sortit la gourde de l'intérieur de sa tunique et la tendit à l'ancienne Minor.

« Nous, nous avons juste besoin d'un peu de temps. »

Il se tourna vers Seke et l'invita à le suivre d'un mouvement de tête. Sans un mot, Azel glissa la gourde dans sa ceinture, pivota sur elle-même et dévala la pente de la colline en direction du sud.

La diversion d'Azel semblait avoir réussi puisque, les jours suivants, les deux hommes ne remarquèrent pas de sphère scintillante dans le ciel ni d'uniforme clair derrière eux. Considérablement ralentis par les buissons épineux, les arbustes aux branchages touffus et les boues mouvantes, ils décidèrent de quitter l'abri relatif offert par la végétation et de suivre la crête dégagée de la falaise surplombant le Gras. Le paysage se modifiait sans cesse, se transformait peu à peu en un marécage à la terre gorgée d'une matière visqueuse et sombre, identique à celle de l'océan. Une odeur de putréfaction montait des fagnes où se mouraient des herbes aux épis brunâtres.

Ils devaient parfois traverser d'immenses nappes qui s'étendaient en haut de la falaise et se déversaient en chutes *lentes une* centaine de pas en contrebas. Dérouté la première fois par la sensation de s'enfoncer dans une substance vivante et chaude, Seke s'était rapidement habitué au contact de l'agme, le nom donné par Kiljer à la matière visqueuse. Le principal désagrément, finalement, c'était les petits mollusques noirs qui se fixaient sur la peau et qu'il fallait, pour les décoller, pulvériser avec l'un des bâtons du Nil.

Kiljer avait conseillé à Seke de retirer son vêtement avant de franchir la première nappe. Le griot s'était exécuté sans en comprendre les raisons. L'extrême souplesse de la matière confectionnée par les créatomes de Kaod se doublait d'une résistance à toute épreuve et lui permettait de l'enlever et de la remettre sans aucune difficulté. Il avait apprécié les caresses de l'air ainsi que, passée la première réaction de rejet, la pression à la fois douce et chaude de la matière visqueuse sur sa peau. Au sortir de la nappe, il avait découvert ces formes noires disséminées sur ses jambes, son bas-ventre et ses hanches. Elles parsemaient également le bas du corps de Kiljer, un corps cuivré, couturé de cicatrices, taillé dans le roc. Le Nil avait tiré un bâton du tas de ses vêtements et, commençant par Seke, avait éliminé les rampants un à un.

« Si on attend trop, si on les oublie, ils finissent par transpercer la peau et se loger dans le foie. »

A chaque fois que les deux hommes sortaient d'une nappe, ils procédaient à un

examen mutuel et minutieux qu'aurait compliqué le port des vêtements. Kiljer confiait le bâton ambré **à** Seke pour détruire les parasites sur les parties de son corps qu'il ne pouvait pas atteindre lui-même, l'arrière des cuisses, les fesses et le bas du dos.

« Tout le monde peut l'utiliser ? s'était étonné le griot.

— Le feu donne à tous son énergie, même s'il n'agit pas avec la même force dans toutes les mains. »

Surpris par la chaleur vive de la matière ambrée, Seke avait failli lâcher le bâton. Il avait perçu ensuite le son de la forme contenue dans le tube de matière ambrée, un chant pour l'instant assourdi mais dont il devinait la puissance phénoménale. Pendant un bref instant, il avait ressenti la même euphorie que lors de ses voyages sur les courants cosmiques.

« Brenilde te connaît comme l'un de ses fils », s'était exclamé Kiljer avec un sourire.

Les parasites laissaient sur la peau des marques semblables **à** des brûlures légères. Les deux hommes franchirent une douzaine de nappes le jour suivant, le Nil estimant qu'ils perdraient deux fois plus de temps à essayer de les contourner. Comme une température caniculaire régnait sur les bords de l'océan Gras, ils choisirent de ne plus remettre leurs vêtements, qu'ils roulèrent en boule et portèrent sur leur tête. Seke se crut revenu quelques années en arrière – quelques années pour lui, quelques siècles à l'échelle de Jezomine – dans le désert du Mitwan ; il renoua avec la sensation simple et pourtant merveilleuse d'être l'enfant de son monde, de faire corps avec les éléments. Les paysages d'Ozane et de Jezomine n'étaient pas comparables, mais l'étoile Nor dispensait la même chaleur que Source de vie d'en haut, la vie se déployait de la même façon dans les profondeurs de la terre et des eaux, les chœurs des formes résonnaient avec la même puissance, la même harmonie, on marchait avec la même légèreté sur le sol spongieux du nord du plateau central et sur le sable brûlant du désert du Mitwan.

Ils se reposèrent la deuxième nuit au sommet d'un escarpement qui offrait une vue imprenable sur l'océan. Les vagues atteignaient des hauteurs vertigineuses, s'agrégeaient en gigantesques collines, s'affaissaient en rouleaux empesés et empourprés par les rayons rasants de Nor. Seke ne se lassa pas de contempler les jeux de lumière et d'ombre engendrés par cet incessant ballet. Sa gorge était sèche et son ventre vide. Ils n'avaient rien trouvé sur leur chemin qui aurait pu apaiser leur soif et leur faim.

Kiljer s'assit sur le sol et posa les deux bâtons devant lui sans prendre le temps d'enfiler ses vêtements. Il s'abîma dans une méditation silencieuse, la tête penchée, les yeux mi-clos. Une clarté douce emplit l'ambre d'un bâton, se communiqua au deuxième, puis aux scarifications du visage du Nil, aux cicatrices de son corps, le transforma en une statue de lumière dans la nuit naissante.

« Le feu me dit que notre sœur Azel vit toujours, dit-il sans relever la tête ni rouvrir les yeux. Dans le cœur de cette femme il Y a davantage de courage que dans celui de la plupart des Nils. Beaucoup des miens perçoivent toujours l'appel du dragon, la Promesse fallacieuse d'une vie éternelle. Ils oublient les bienfaits de notre mère Brenilde, ils envient les hommes restés dans les murs de l'Archaod, ils aspirent dans le secret de leur âme à la venue des septions, à cette invasion qui les transformera en êtres soumis, en esclaves ravis de leurs chaînes. Alors les Priors reprendront le joyau de la nef, alors ils

confieront son pouvoir au dragon, alors s'abattront sur Ozane les légions des décratomes, alors il ne restera de notre monde qu'un gigantesque gouffre, un trou par lequel la toile universelle commencera à se distendre, à se déchirer. Beaucoup des miens ignorent qu'ils sont reliés, que chacun de leurs gestes, chacune de leurs pensées tracent leurs sillons dans les champs de matière. Beaucoup ont oublié qu'ils sont des fils du feu, des êtres sans importance. »

L'éclat des bâtons avait gagné en intensité pendant la déclaration de Kiljer. Il brillait maintenant comme un ultime éclat du jour, un regret de lumière assiégé par la pénombre. Au second plan, l'océan s'était changé en un gouffre ténébreux et secret où pas une étoile ne se reflétait.

« Le feu me dit que le griot arrivé quelques jours avant toi et les Nils envoyés pour le sauver ne sont pas morts, poursuivit Kiljer. Ils ont échappé aux septions et errent dans les rivières souterraines du Sud. »

Un espoir fou se leva en Seke. Le griot en question avait peut-être pour nom Marmat Tchalé.

« Nous arriverons demain aux chutes. Je ne les ai jamais vues d'en haut. »

Kiljer ajouta, après un moment de silence : « Elles culminent à une hauteur de plus de trois mille hommes, et, cette fois, nous n'aurons pas d'akyou pour descendre. »

CHAPITRE XVII

AGME

Le jour viendra où nous devrons sans doute nous réconcilier avec les nihils, ou les Nils, des fosses orientales. Ce rapprochement pourra s'opérer si nous les regardons vraiment comme un peuple, si nous considérons leurs représentants, ces maîtres sans importance dont les étranges pouvoirs nous intriguent, comme des interlocuteurs officiels. Il nous faudra abandonner nos préjugés, une tâche ardue après deux millénaires de méconnaissance, d'incompréhension ; il nous faudra oublier que ce groupe fut fondé par les bannis de Kaod, par ceux qui rejetèrent catégoriquement le système des créatomes ; il nous faudra admettre que d'autres évolutions sont possibles, souhaitables, et que nous-mêmes pourrions tirer parti de ces transformations parallèles ; il nous faudra, enfin, accepter de leur livrer les fruits de notre propre expérience, sans fard ni complaisance, avec nos rares réussites et nos nombreuses erreurs. L'honnêteté sera la clef de notre succès. Si je ne conçois aucun doute sur celle de nos interlocuteurs, la nôtre en revanche me paraît sujette à caution.

Alton Majar,
Parti minor de réconciliation planétaire,
Ozane.

ILS EXPLOITÈRENT sa première défaillance pour la capturer.

Elle avait longtemps lutté contre le sommeil mais, éreintée, affamée, elle avait fini par s'assoupir, adossée contre un rocher. Des bruits alarmants l'avaient réveillée en sursaut au cours de la nuit. Affolée, elle avait bondi sur ses jambes et tenté de percer les ténèbres du regard. Le silence était retombé, elle s'était peu à peu détendue.

Deux jours qu'elle s'enfonçait dans le cœur du plateau central, qu'elle affrontait un environnement hostile, qu'elle luttait contre les innombrables insectes et parasites infestant les marécages. Elle n'était plus qu'une plaie sur pied, une ombre douloureuse gouvernée par ses réflexes. Elle avait à nouveau lié les lambeaux de sa robe pour reconstituer un semblant de vêtement, un semblant de protection.

Elle n'avait pas remarqué dans le ciel les scintillements caractéristiques des viules. Elle n'était même pas convaincue de l'utilité de sa diversion. Le maître sans importance, ce Nil qui se donnait des airs importants, s'était trompé à son sujet. Les sep-tions ne s'étaient pas servis d'elle pour récupérer le joyau de la nef. Une idée stupide : les Cinquante n'avaient pas besoin d'une Minor pour expédier leur armée dans les fosses orientales et exterminer le peuple nihil. Elle avait toutefois, à l'occasion d'une pause,

inspecté son corps à la recherche d'un deuxième créa-tome. Elle n'avait pas perçu la vibration ténue et caractéristique des chaînes moléculaires.

Où l'auraient-ils implanté ? Dans son sein droit ? Dans son ventre ?

Elle avait battu le rappel de ses souvenirs, du jour maintenant lointain où elle avait reçu son créatome, où elle était devenue un membre à part entière de la communauté ozanane. On l'avait conduite dans une pièce à la neutralité glaçante, on l'avait dévêtue, allongée sur une table, aspergée d'un liquide désinfectant, puis on l'avait laissée seule. Elle n'avait rien senti, hormis une légère piqûre au-dessus du sein gauche suivie de frémissements dans la poitrine. Elle avait eu la vague sensation d'être possédée ; par une autre intelligence, puis le créatome avait immédiatement effacé son sentiment naissant d'inquiétude. Euphorique, elle avait compris qu'elle était enfin entrée dans le monde des adultes. Plus besoin de prendre trois repas par jour, de perdre des nuits entières en sommeil, de faire sa toilette, de procéder aux évacuations quotidiennes et humiliantes des déchets organiques. Elle en avait fini avec les corvées de l'enfance.

Elle ne se rappelait pas avoir connu d'autre cérémonie de ce genre. Mais le Conseil des Cinquante avait pu lui implanter un deuxième créatome à son insu : les grands Priors s'entouraient d'un tel mystère qu'il était impossible de connaître l'étendue de leur pouvoir.

Elle était redevenue la petite fille qu'elle avait quittée trois cent cinquante ans plus tôt, à nouveau soumise à la tyrannie des sens, des besoins organiques. Elle ne le regrettait pas. Les quelques jours passés près de Seke le griot valaient mille fois l'éternité d'artifices proposée par les créatomes.

Elle s'était rendormie, toujours assise contre le rocher.

Réveillée cette fois par la lumière du jour naissant, Azel les vit tout autour d'elle. Une vingtaine de septions sanglés dans leurs uniformes clairs. Elle n'eut pas d'autre réaction que de se demander pourquoi ils avaient attendu tout ce temps pour l'appréhender.

L'océan Gras disparaissait à l'horizon, sectionné par une invisible lame. Un grondement diffus emplissait l'air chaud. Retranchée derrière les hautes brumes, Nor barbouillait le ciel d'une palette de couleurs allant du jaune foncé au rouge sang.

L'agme océanique se jetait-dans une faille qui se prolongeait en direction du sud et coupait le plateau en deux. Aussi loin que portait le regard, on ne distinguait pas de bord opposé ni de fin à cette fracture dont le fond se terrait à une distance approximative de trois mille hommes. On ne discernait pas non plus d'escarpements, d'éperons, de reliefs qui auraient permis la désescalade de cette paroi abrupte. D'un côté, l'agme tirait un rideau sombre, luisant, plissé en contrebas, et grossissait des retenues ondulantes avalées par les bouches des gouffres ; de l'autre se dévoilait une roche blanche parcourue de veines ocre et brunes, aussi nue et lisse qu'un miroir.

« Et maintenant ? » demanda Seke.

Kiljer ne répondit pas, les yeux fixés sur la gigantesque chute. Ils avaient remis leurs vêtements depuis que le sol s'était asséché et qu'ils n'étaient plus contraints de traverser des nappes. Les dernières lieues n'avaient pas proposé d'autres difficultés que le franchissement de deux barres rocheuses d'une hauteur de cent hommes.

« Tu ne consultes pas le feu ? insista Seke.

— Parfois il donne des réponses, parfois il les garde pour lui, parfois il soutient ses serviteurs, parfois il les laisse se débrouiller seuls.

— En ce cas, je ne vois pas d'autre moyen que de contourner la faille.

— Elle s'étend sur plus de deux cents lieues. Ça nous prendrait encore cinq ou six jours. Nous avons déjà trop perdu de temps.

— On ne peut tout de même pas se jeter dans le vide. Nous ne sommes pas des akyous.

— La voie de l'air nous est interdite. Pas la voie de l'eau… »

Le Nil désignait le rideau de matière semi-liquide et noire.

L'agme ne se déversait pas avec l'impétuosité d'une chute ordinaire, mais avec une pesanteur propre à sa viscosité, à sa mollesse. Elle s'écrasait en contrebas sans soulever de gerbe, ni même un simple éclat.

« Si nous ne mourons pas écrasés, nous avons toutes les chances de finir noyés, objecta Seke.

— Si nous n'essayons pas, nous n'avons aucune chance de le savoir », rétorqua Kiljer.

Seke garda quelques instants les yeux rivés sur la chute. L'élément liquide l'intimidait toujours autant. Ses hésitations lui parurent non seulement pusillanimes mais infondées. Danseur-dans-la-tempête, confiant dans l'ordre invisible, n'aurait pas laissé passer une occasion d'expérimenter un nouveau mode de transport. Depuis qu'il vivait parmi les hommes, Seke était gangrené par la méfiance, par le refus insidieux de sacrifier ses certitudes, de perdre cette enveloppe, ces sens, ces émotions, ces sentiments, ces souvenirs, ces peurs qui délimitaient son moi.

« Il ne reste plus qu'à vérifier », acquiesça-t-il avec un sourire.

Le ululement aigu de Kiljer plana un long moment dans le gouffre. Après un regard joyeux à l'adresse du griot, le Nil se mit à courir, se propulsa d'un bond prodigieux du haut de la falaise et sombra dans les vagues ondulantes de l'océan Gras. Seke le vit réapparaître quelques instants plus tard à la surface de l'agme et, emporté par un courant de plus en plus violent, se rapprocher rapidement de la chute.

Quand Kiljer eut disparu dans le vide, Seke s'élança et sauta à son tour. Il s'enfonça dans la matière visqueuse avec une douceur surprenante, plongea dans une nuit noire et poisseuse, battit des bras pour remonter à la surface. Des filets tièdes s'infiltrèrent dans ses narines et déposèrent au fond de sa gorge une vague saveur d'huile minérale. Il toussa et cracha lorsque sa tête rejaillit enfin à l'air libre. Il s'aperçut qu'il était tout près de la chute, s'affola, eut le réflexe stupide de nager à contre-courant, se rendit compte de son erreur, cessa de s'agiter, prit une profonde inspiration et se laissa porter par le mouvement. Il eut besoin d'un petit moment avant de prendre conscience qu'il baignait à nouveau tout entier dans la matière noire et qu'il tombait la tête en bas. Plutôt que d'une chute, d'ailleurs, il aurait fallu parler d'une glissade. Sa nuque, ses épaules, ses fesses heurtaient de temps à autre une surface dure et lisse. La paroi présentait une inclinaison prononcée sous le rideau d'agme. Vue du haut de la falaise, la chute n'avait pas semblé tout à fait verticale ; Seke avait alors cru contempler une illusion d'optique engendrée par les tonalités sombres et la profondeur du gouffre.

L'air commença à lui manquer. Il repoussa avec fermeté une Première attaque de panique. La densité de l'agme, l'obscurité lui retiraient tout point de repère. Il était

incapable de deviner quelle distance il avait parcourue. Incapable de savoir combien de temps il devrait retenir sa respiration. Le contact de sa nuque et de ses épaules avec la paroi lisse était maintenant permanent. Il lui sembla que la pente s'adoucissait, que son allure se ralentissait, que l'agme devenait de plus en plus épaisse et visqueuse. Des rigoles poisseuses lui emplirent les narines, la gorge, déclenchèrent une deuxième crise de panique, plus violente, incontrôlable. Il battit des bras et des jambes. Cracha et aspira en même temps. Partit dans une série de roulades qui l'envoyèrent percuter la paroi.

Un réflexe machinal lui fit desserrer les lèvres. Le flot s'engouffra aussitôt dans sa bouche. La nuit visqueuse s'apprêtait à l'engloutir. Une porte parmi d'autres vers l'autre monde. Lui revint l'exaltation de Danseur-dans-la-tempête évoluant au milieu des tourbillons poussiéreux. Il cessa de résister et se laissa ballotter par les remous de l'agme comme son ancien compagnon de nid par les tempêtes du Mitwan.

Les trois viules survolaient le plateau central, propulsées par leurs chaînes moléculaires. À travers la vitre épaisse découpée dans le plancher, Azel observait le damier des étendues grises cernées par les mares noires.

Les septions n'avaient pas jugé nécessaire de l'attacher à son siège. Ils lui avaient simplement ordonné de les suivre jusqu'à la nacelle et de se tenir tranquille. Trop fatiguée pour tenter de leur fausser compagnie, presque soulagée, elle leur avait obéi avec résignation. Elle avait seulement espéré qu'ils lui donneraient à manger et à boire, puis elle s'était souvenue qu'ils ne ressentaient pas Ge genre de besoins et que l'idée ne leur venait sûrement pas de permettre aux autres de les satisfaire.

Elle avait été surprise de découvrir seulement trois viules sur la trentaine que comptait la flottille des septions. Elle n'avait donc entraîné sur ses traces qu'une petite partie de leurs poursuivants. Le gros de la troupe était selon toute probabilité resté sur la piste du griot et du maître sans importance, preuve que les soldats des Priors disposaient d'un autre système de détection que les créatomes pour remonter jusqu'au refuge des nihils.

Les trois viules avaient décollé en direction du nord-est. Dans l'ambiance pourtant familière de la nacelle, Azel s'était sentie étrangère au monde qu'elle avait quitté depuis quelques jours. Fatiguée, elle s'était assoupie sur le siège plus confortable qu'un rocher ou l'échiné d'un akyou.

Un officier seption vint s'asseoir à ses côtés. Elle jugea grotesques, presque obscènes, sa jeunesse, la pureté de ses traits, la maîtrise de ses gestes.

« Azel Benkaar, de l'ordre des Minors, fille de Laru et Jazel Benkaar, eux-mêmes descendants de Jolius et Ebrel Seltris, eux-mêmes descendants de… »

Il débita une litanie de noms d'une voix morne, remontant selon lui jusqu'aux fondateurs de la lignée, jusqu'aux passagers de la nef des origines. Elle ne saisissait pas très bien l'intérêt de cette énumération généalogique ; il avait peut-être choisi ce moyen pour lui signifier qu'elle n'avait aucun secret pour lui. Elle gardait de vagues réminiscences de Laru et Jazel Benkaar, ses parents. Elle ne les avait pas revus après l'implantation de son créatome, elle n'en avait éprouvé ni chagrin ni nostalgie. Elle ne s'était même pas demandé ce qu'ils étaient devenus.

Le créatome, bien sûr ! Il ne se contentait pas de corriger l'entropie organique, il

agissait en amont, il neutralisait les émotions, les souvenirs qui risquaient d'entraîner ou d'amplifier les désordres. « Papa », « maman », deux mots qu'elle avait oubliés depuis plus de trois cent cinquante ans. Ses parents avaient traversé son existence comme des ombres. Ils ne l'avaient jamais arrosée de cette tendresse qu'enfant elle réclamait avec une véhémence insatiable.

« Ils se sont effacés de la surface de ce monde le lendemain de votre entrée dans l'âge adulte. »

Le seption la dévisageait avec un sourire horripilant. Elle se sentit fouillée, violée par ses yeux d'un gris sombre métallique.

« Seuls les derniers de lignée sont autorisés à survivre, poursuivit-il. Si vous aviez enfreint la loi des Cinquante, si vous aviez conçu un enfant, vous auriez vous-même été condamnée à la disparition après son quinzième anniversaire.

— Vous les avez exécutés ?

— Ils savaient ce qu'ils risquaient.

— Je croyais que les créatomes préservaient de la mort ceux qui les portaient...

— Tant qu'ils les portent. Si vos parents n'avaient pas neutralisé leurs créatomes, ils n'auraient pas pu vous concevoir par les voies naturelles. »

Azel aperçut par les vitres latérales un trait sombre tiré entre, le ciel couleur de flamme et le plateau aux tons plus ternes. L'océan Gras sans doute.

« Comment ont-ils réussi à s'en débarrasser ?

— Comme vous, par l'intermédiaire d'un nihil, d'un maître sans importance.

— Vous voulez dire qu'ils se sont rendus dans les fosses orientales ?

— Ils n'ont jamais quitté Kaod. Du moins nous le supposons. Nous savons que certains nihils s'aventuraient dans les environs de Kaod par les réseaux des rivières souterraines. Nous avons retrouvé vos parents dans un quartier reculé de la ville quelques jours après votre naissance. Nous leur avons proposé le marché suivant : nous vous laissions la vie sauve, à vous leur enfant, s'ils acceptaient de recevoir de nouveaux créatomes. »

Azel hocha la tête. Elle comprenait maintenant pourquoi ses parents l'avaient toujours regardée en étrangère : leurs nouvelles chaînes moléculaires les avaient empêchés de tisser avec elle le moindre lien affectif.

« Vous auriez pu les épargner et m'éliminer, moi, dit-elle d'une voix sourde. Ils seraient restés les derniers de leurs lignées.

— Une anomalie génétique les a poussés à se révolter contre leurs créatomes. Nous ne pouvons tolérer ce comportement.

— En ce cas, vous auriez dû nous exécuter tous les trois... »

Le seption resta un moment immobile, les yeux perdus dans le vague, comme s'il cherchait les réponses au plus profond de lui. Le grésillement de la viule prit une résonance inattendue dans le silence de la nacelle. L'océan Gras dévoilait maintenant son immensité au-delà des reliefs habillés d'une végétation rampante et grisâtre.

« Plus il compte de serviteurs fidèles et plus sa puissance croît, reprit le seption.

— « Il » ?

— Le Seigneur de la nef. Celui qui permit aux hommes de gagner leur nouveau monde. Celui à qui un petit groupe conduit par la traîtresse Brenilde déroba le feu originel. Il est

prêt maintenant à réaliser la dernière étape de son grand projet, à reprendre ce qui lui appartient.

— Nous ne sommes pas gouvernés par le Conseil des Cinquante ?

— Les Cinquante sont les descendants directs des hommes qui choisirent le parti du Seigneur de la nef. Les Priors, les descendants indirects. Les ordres d'Ozane ont été fondés sur la préférence héréditaire. Sur la priorité génétique.

— Et les Minors ?

— Ils descendent de la grande masse des indécis. Leur terrain génétique n'est pas favorable mais malléable. Et susceptible de résurgences aberrantes comme celle de vos parents. Comme la vôtre.

— Je n'aurais pas trouvé la force de m'opposer à mon créa-tome si je n'avais pas entendu le chant du griot. »

Aucune expression ne modifia les traits du seption, et pourtant Azel perçut en lui – et sur les sièges environnants – un frémissement de rage.

« Les griots sont des semeurs de Verbe, des fécondateurs, des germes de chaos, des ennemis de l'ordre.

— Quel ordre ? Quel Seigneur ?

— Un ordre antérieur aux guerres de la Dispersion, aussi ancien que l'univers. Et dont le Seigneur de la nef est lui-même le grand serviteur.

— Kiljer parlait d'un dragon...

— Certains l'appellent le serpent, d'autres l'Ange du néant. Il ; est seulement le gardien du silence éternel. »

Azel s'abîma un instant dans la contemplation des vagues aux crêtes arrondies de l'océan Gras. Ulcérée, mortifiée de découvrir qu'elle n'avait jamais existé pour elle-même, qu'elle avait été un simple enjeu, un jouet entre les mains de forces, antagonistes en guerre depuis la nuit des temps.

« Vous vous êtes servis de moi ?

— Vous êtes restée quoi qu'il arrive une servante du Seigneur de la nef. Nous avons seulement placé dans votre corps une ; petite chaîne moléculaire qui nous permettait de vous localiser, d'entendre certaines de vos paroles et de voir à travers vos : yeux.

— Depuis... toujours ? »

Les souvenirs de certaines conversations remontaient à la ; mémoire d'Azel : tous les propos qu'elle avait tenus avec certaines de ses compagnes minores étaient tombés dans les oreilles des septions. Elles avaient rêvé à voix haute de renverser ce système pétrifié qui leur proposait une place assortie à leur ordre, mineure, elles s'étaient délectées du frisson de la clandestinité sans savoir qu'elles faisaient l'objet d'une surveillance intime et constante, que leurs espoirs de changement étaient assimilés à de simples élucubrations génétiques, des aberrations de lignées hésitantes, ratées.

« Depuis votre quinzième anniversaire. Bon nombre de Minors nous servent comme vous d'agents de renseignement. »

Kiljer avait parlé d'intelligence globale, d'instrument de surveillance. Les maîtres sans importance des fosses orientales connaissaient la nature exacte de leur adversaire, ce qui leur avait permis, sans doute, de contrarier pendant des siècles la volonté hégémonique

des Cinquante et de ce mystérieux Seigneur de la nef.

« Où m'avez-vous implanté cette deuxième chaîne moléculaire ? »

Le seption pointa l'index avec une lenteur sarcastique sur le front d'Azel.

« Dans votre cerveau. Beaucoup plus difficile à détecter et à détruire que votre ancien créatome.

— Et maintenant que va-t-il se passer ?

— Nous allons enfin relever le filet que nous mettons en place depuis plus de mille ans. Nous devrions ramener deux griots, une dizaine de maîtres sans importance, la totalité du peuple nihil. Une bonne pêche.

— Pourquoi avoir attendu tout ce temps ?

— Les circonstances n'étaient pas favorables. Il nous fallait d'abord trouver une parade au feu des maîtres sans importance. Et puis nous avons réussi à infiltrer des hommes dans les fosses orientales, de faux nihils qui affaibliront leurs défenses et nous guideront dans les labyrinthes souterrains.

— Et après ?

— Le Seigneur de la nef reprendra son bien. Les créatures vivantes lui feront le don de leurs molécules pour qu'il les remodèle à sa guise.

— Il recréera le monde ?

— Il ramènera l'ordre sur Ozane et préparera la venue de l'Ange du néant. »

La viule survolait maintenant le littoral de l'océan en direction de l'est. Les énormes échines soulevées par les vagues transformaient l'agme en un massif aux sommets sombres et instables.

« Pourquoi m'avoir raconté tout ça ? demanda encore Azel.

— Parce que, comme la plupart des indécis, vous avez choisi de revenir parmi nous.

— Je n'ai rien choisi ! C'est vous qui m'avez reprise. »

Un sourire effleura les lèvres du seption et révéla fugitivement sa nature humaine.

« Comme vous vous êtes endormie dans les marais, nous-avons eu tout le loisir de vous implanter un nouveau créatome. Il ne devrait d'ailleurs pas tarder à se manifester. »

Les paroles du seption déclenchèrent chez Azel une colère : incontrôlable. Elle se jeta sur le seption pour lui planter ses ongles dans le visage.

Elle se demanda ce qu'elle fabriquait dans cette nacelle, seule et vêtue de haillons. Pourquoi son créatome ne lui avait-il pas confectionné une nouvelle robe ? Et puis elle avait faim et...

Elle eut à peine formulé cette pensée qu'un cube blanchâtre ; se matérialisa sur l'accoudoir du siège. Elle sentit, sur sa peau et dans ses cheveux, l'agréable caresse du nettoyage moléculaire. ; Elle se rassit et croqua dans le cube. Elle fut déçue de ne luitrouver aucun goût. La viule volait au-dessus d'une surface moutonnante et sombre qu'elle voyait pour la première fois de sa vie. Pourquoi pensait-elle que le murmure familier du créatome résonnait dans son silence intérieur comme une menace de mort ?

Malgré les énormes quantités déversées par la chute, l'agme parvenait à s'écouler en milliers de rivières ou de ruisseaux qui ; s'éparpillaient entre les grands rochers avant de se jeter dans d'invisibles bouches. Vu d'en bas, le rideau de matière visqueuse et noire frappait davantage par sa lenteur majestueuse que par son gigantisme, un effet sans

doute dû à la déclivité de la paroi et à ses perspectives fuyantes. Il tombait sans autre bruit qu'une rumeur étouffée, un froissement soyeux et persistant d'étoffe. Tout en haut, les rayons de Nor se coulaient en rigoles rou- geoyantes dans les froncements. « Nous sommes arrivés... » Kiljer émit un petit rire de gorge avant de saisir Seke par le bras et de l'aider à se relever. Ils se secouèrent tous les deux pour se débarrasser de l'agme imprégnant leurs cheveux et leurs vêtements. Le griot cracha les dernières gouttes de matière vis-queuse qui lui obstruaient la gorge. Malgré les premières réactions d'affolement, malgré la peur panique de l'asphyxie, il gardait de sa glissade un souvenir léger et joyeux. Rejeté par les remous sur le bord de la retenue, il avait mis du temps à se rendre compte qu'il respirait à l'air libre, qu'il était arrivé entier au pied de la chute. Les chocs incessants contre la paroi avaient parsemé de douleurs sourdes ses épaules, son bassin et ses jambes.

« Nous sommes heureux de te savoir en vie, maïsi. »

Une femme surgit de l'un des reliefs rocheux plantés comme des îles dans les débordements tumultueux de l'agme. Portant des vêtements de peau traditionnels nils, elle avait séparé sa chevelure en deux longues tresses brunes striées de fils gris. D'une poche de sa tunique dépassait l'extrémité d'un bâton d'une teinte plus foncée que ceux de Kiljer et de Jarkil. Bien qu'elle approchât sans doute les soixante-dix ans, elle marchait d'une allure énergique et souple. Les nombreuses scarifications de son visage n'avaient pas altéré sa grande beauté, ni présente ni passée.

Ses yeux noirs et brillants surmontés de paupières lourdes se posèrent sur Seke. Il ne perçut aucune différence entre son apparence et le son de sa forme. Elle faisait partie de ces rares humains qui n'éprouvaient pas le besoin de dissimuler leur véritable nature sous des dehors trompeurs.

« Tu as ramené le fils du ciel, maïsi Kiljer ? »

Elle avait posé sa question sans quitter Seke des yeux. Elle n'attendit pas la réponse du maître sans importance pour ajouter :

« L'autre fils du ciel est arrivé hier par les rivières du ventre de la terre. Mais maïsi Gojo n'est pas revenu de l'expédition.

— Il a franchi la porte invisible ? demanda Kiljer.

— L'homme qui est revenu avec le fils du ciel dit que maïsi Gojo est resté en arrière pour retarder les septions.

— Et son bâton ?

— Il a dit qu'il trouverait le moyen de le rendre au feu origi-

nel s'il était dans l'impossibilité de revenir.

— Où sont les autres ?

— Rassemblés dans la fosse centrale, ainsi que tu nous l'as ordonné. »

Les cicatrices de Kiljer brillèrent d'un éclat soudain et intense.

« Qui vous a transmis cet ordre ?

— Un messager du feu, répondit la Nile après une courte hésitation, surprise visiblement par la dureté soudaine du ton du maître sans importance. Tu lui as dit que nous devions nous rassembler dans la fosse centrale pour vous attendre, toi et le fils du ciel, pour entendre tous ensemble le chant de l'espace. »

Kiljer resta impassible, mais Seke perçut de l'inquiétude dans ses yeux, dans le son de sa forme.

« Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard... » murmura le Nil d'un air sombre.

CHAPITRE XVIII

LES FOSSES ORIENTALES

J'ai aimé mon épouse, la tendre Ezabel, de tout mon cœur. Elle s'est effacée de ma vie comme tu t'es effacé de Jezomine. Quand tu reviendras sur ton monde, nous ne serons pour toi que des noms sur les pierres des cimetières ou des grains de poussière dispersés par le vent.

Mes enfants ont eux-mêmes engendré des enfants et m'ont fait le don d'une nombreuse descendance. Nous leur avons parlé de toi afin qu'ils transmettent ton histoire aux générations suivantes et qu'ils préparent ton retour.

J'ai poursuivi mes recherches et retrouvé l'endroit où les noirs angailleurs avaient enterré ta mère Kaleh la soltane. J'ai soudoyé les gardiens de la plaine des vivants-morts, qui m'ont permis de récupérer son cercueil, de le ramener à Bel Troan, de l'enterrer dans le cimetière familial en compagnie de nos parents, de nos frères et de nos aïeux. J'ai demandé à mes enfants d'entretenir et de fleurir sa tombe. Ainsi tu sauras où te recueillir lorsque les flots cosmiques te déposeront sur Jezomine.

Je suis également allé sur tes traces dans le désert du Mitwan, j'ai contemplé les paysages qui t'ont vu grandir, j'ai senti sur ma peau la brûlure des rayons de Jez, j'ai visité les grottes où tu t'es peut-être reposé. Je me suis, comme toi sans doute, imprégné de la beauté et de la grandeur du désert, au point que j'envisage d'y passer mes dernières années.

Dans la solitude et le silence.

Mes enfants sont désormais autonomes – ils me donnent même des ordres, des ordres, à moi qui les ai vus naître ! — et j'ai besoin recueillement après le départ de ma tendre Ezabel.

Si je dois laisser un souvenir sur ce monde de bruit et de fureur, j'espère que ce sera celui d'un homme juste et bon.

Les carnets secrets de Halal,
Le Livre des vérités cachées du Wehud,
Jezomine.

MILAD ne connaissait pas son âge exact, mais elle avait probablement dépassé les cent ans, une longévité remarquable pour une Nile. Son bâton, une imitation rudimentaire de l'instrument de Kiljer, n'avait pas le pouvoir de transmettre le feu. Ses cicatrices, en revanche, s'emplissaient de lumière en même temps que les scarifications du maître sans importance. Elle marchait une vingtaine de pas devant les deux hommes et tendait régulièrement l'oreille pour ausculter le silence profond régnant dans les fosses.

Ils avaient parcouru cinq ou six lieues entre les grands rochers disséminés sur la terre nue, probables vestiges de la fracture de cette région du plateau central. Les écoulements d'agme les avaient accompagnés une partie du trajet. Seke s'était retourné à plusieurs reprises pour admirer la barre sombre de la chute, encore plus impressionnante vue de loin.

« Les fosses ! » avait crié Milad, perchée sur un monticule.

D'innombrables cratères criblaient le sol à perte de vue. Seke les avait d'abord trouvés minuscules, mais, en s'en approchant, il avait pu mesurer le gigantisme de ces cavités circulaires et sombres. Si leur diamètre dépassait les deux mille pas, l'obscurité ne permettait pas d'évaluer leur profondeur. Les deux Nils et le griot en avaient contourné une bonne dizaine avant que Milad s'engage dans un escalier naturel taillé dans une paroi. Les rares passages qui avaient nécessité une intervention humaine servaient le plus souvent de passerelles entre deux escarpements rocheux. Les Nils s'étaient contentés de compléter le travail de la nature pour se ménager un accès vers le fond de la fosse.

Seke avait demandé à Kiljer pourquoi son peuple n'avait pas tenté d'améliorer ce chemin sommaire et dangereux.

« Il n'y a pas de danger pour qui connaît son monde », avait répondu le maître sans importance.

Il leur avait fallu un long moment pour atteindre le fond. Les pieds et les mains écorchés par les aspérités, Seke s'était efforcé de ne pas retarder les Nils qui dévalaient les reliefs avec une agilité d'acrobate.

Des boyaux arrondis, naturels eux aussi, creusés par d'anciens écoulements d'agme à en juger par la teinte noire de la roche, reliaient les fosses entre elles. Milad et Kiljer s'étaient dirigés dans le labyrinthe sans marquer la moindre hésitation, traversant des cavités et empruntant des galeries toutes semblables, passant de la lumière aux ténèbres jusqu'à ce qu'ils s'enfoncent dans une succession de salles éclairées par des sources lumineuses disséminées dans les parois et les voûtes.

À la faveur d'une courte pause, Seke avait posé à Milad la question qui lui brûlait les lèvres :

« Vous avez vu l'autre griot ? »

La vieille Nile avait secoué la tête.

« Mais vous avez peut-être entendu parler de lui...

— On m'a dit que c'était un homme à la peau sombre et à la barbe blanche. Un vieil homme en mauvaise santé. Je croyais... » Milad s'était assurée que le *maître sans* importance ne prêtait pas attention à leur conversation pour ajouter, d'une voix à peine audible : « ... que la vieillesse et les maladies épargnaient les fils du ciel.

— Les griots sont des hommes comme les autres », avait objecté Seke.

Les paroles de la Nile l'avaient transporté de joie : il allait bientôt rejoindre Marmat, son maître, son père d'adoption.

Milad l'avait fixé d'un air perplexe. Bercée depuis sa tendre enfance par les mythes de la Dispersion, elle aurait besoin d'i peu de temps pour admettre qu'un fils du ciel endurait les ma des humains ordinaires.

Les sources lumineuses provenaient d'éclats sertis dan ; la roche, d'une matière

similaire à celle du bâton de Kiljer. Leur éclairage maintenait une bonne visibilité dans les salles et les galeries. Il permettait aux marcheurs d'éviter les filaments^ souples et brillants qui saillaient parfois des orifices parsemant le : sol ou les parois. !

« Les plantes lames, dit Kiljer. Évite de t'en approcher : dès ? que quelqu'un les touche, elles s'enroulent autour de lui. Et, s'il se débat, elles se resserrent avec force jusqu'à lui sectionner la jambe, le bras ou le cou. »

Seke se tenait donc à l'écart de cette étrange flore, évitant de fouler les petites cavités aisément repérables sur la roche nue. Les plantes lames émettaient un bruit comparable à un[s] soupir de dépit lorsqu'elles se rétractaient dans les anfractuosités.

Sous l'impulsion de Milad, ils marchaient d'une allure soutenue. On distinguait parfois, dans les recoins ténébreux des plus grandes salles, la surface frémissante d'une nappe noire.

« Les plantes lames se nourrissent d'agme, précisa le maître sans importance. Elles s'épanouissent ensuite à la surface et servent de pâture aux akyous. À la saison de la floraison, au retour des fils du vent, les fosses sont entièrement tapissées de feuilles et de fleurs rouges.

— Le temps du saignement de la terre, renchérit Milad. Il commémore les menstrues de notre mère Brenilde. Pendant des mois et des mois, son ventre a versé le sang, rempli les fosses et fertilisé la roche. »

Au sortir d'une interminable galerie, Kiljer tira l'un des deux bâtons de sa tunique et le leva au-dessus de sa tête pour consulter le feu. La matière ambrée s'emplit d'une lumière vive qui révéla les parois et la voûte de la petite salle dans laquelle ils venaient d'entrer. Ses scarifications s'éclairèrent également, ainsi que les cicatrices de Milad. La Nile ne bougea plus, les jambes légèrement écartées, les yeux clos, son propre bâton levé au-dessus de sa tête, dans une posture identique à celle du maître sans importance. Ils restèrent un long moment plongés dans leur communion lumineuse. Seke n'entendait plus leurs sons personnels mais cet autre chant qu'il avait perçu à deux ou trois reprises en compagnie de Kiljer, ce chœur familier qu'il ne parvenait toujours pas à associer à une forme précise.

« Le feu me dit que nous ne sommes pas arrivés trop tard », dit le maître sans importance.

Bien que mesurée, sa voix avait retenti avec force dans le silence des fosses.

« Le joyau n'aurait jamais abandonné ses serviteurs, maïsi », protesta Milad d'un ton plaintif.

Elle enfonça son bâton dans la poche de sa tunique et se dirigea d'un pas résolu vers la bouche sombre bâillant sur la paroi opposée.

« Que Brenilde l'entende », conclut Kiljer avant de se lancer sur les traces de la vieille femme.

Il rencontrait des difficultés grandissantes à se remettre des renaissances. L'âge, sans doute, et la tristesse imprégnée de dégoût qui accompagnait chacun de ses transferts, chacune de ses rencontres. Il s'était écœuré de lui-même, ayant si souvent changé de monde qu'il n'en avait retenu aucun, encore moins leurs habitants, qu'il ne lui restait plus qu'une mosaïque de souvenirs confus. Il n'avait pas d'autre référence que lui-même,

et lui-même n'était plus qu'un tronc creux, un vide nauséeux.

Ses chants l'avaient jadis aidé à surmonter ces périodes de désolation, ils n'avaient plus ce pouvoir désormais. Il continuait de chanter, bien sûr, au moins pour ne pas décevoir les peuples humains qui l'accueillaient avec la ferveur touchante des âmes simples, mais ni sa voix ni les notes de sa kharba ne le transportaient, il restait planté sur ses jambes, lourd de corps et d'esprit, conscient qu'il ne dispensait pas à ses auditeurs l'enchantement espéré. Ils l'écoutaient avec une politesse affectée, ils s'appliquaient à ne pas laisser transparaître leur ennui ; cette déception voilée le chagrinait, nourrissait ce dénigrement de lui-même et affaiblissait son chant. Il attendait avec une grande impatience le prochain alignement chaldrien et l'assemblée du Cercle. Sur* Venter, il pourrait au moins briser le cercle vicieux, reprendre confiance, jeter sa solitude comme un vêtement immonde. Il essayait parfois de retrouver l'innocence des premiers temps, le jour lointain et magique où il avait reçu sa kharba, son premier ! récital devant une foule attentive et frissonnante d'émotion, ? l'abandon magnifique de ses limites humaines. En vain : l'évocation du passé ne le renvoyait pas au présent.

Son crépuscule avait probablement commencé lorsqu'il ; s'était séparé de son maître. Les guerres de la Dispersion avaient disséminé tant de peuples humains dans la galaxie de la Voie ; lactée que les griots ne pouvaient se permettre le luxe de les visiter par deux. Chacun devait parcourir son propre chemin selon, les volontés de la Chaldria, chacun devait consacrer son existence à répandre le Verbe. Mais à l'enthousiasme du début avait ; succédé une tristesse insidieuse, un poison lent qui ne révélait pas tout de suite ses ravages. Il avait envié, oui, envié les ; hommes et les femmes croisés lors de ses voyages. Leur admiration l'encombrait, l'empêchait de nouer avec eux une relation simple et sincère, l'expulsait hors de ces cocons humains qu'il s'acharnait à relier. Ses aventures avec les femmes, mariées ou non, avides en tout cas de se draper dans son prestige, lui avaient laissé un arrière-goût d'amertume.

Il ne s'était senti chez lui que lors des assemblées du Cercle, dans les bâtiments de Venter, chaleureux malgré leur démesure et leur délabrement. Il avait connu le plaisir ineffable de partager la nourriture et l'instant avec des membres d'une même famille, avec des hommes qui le traitaient en égal et le comprenaient. Il était à chaque fois reparti des assemblées avec un regain d'énergie, nourri de la sagesse des anciens et de la fougue des plus jeunes. Et puis, comme ses confrères, il avait rencontré une hostilité grandissante sur les mondes visités, orchestrée par des adeptes d'un serpent ou d'un dragon aux plumes rouges, il avait évité de justesse plusieurs lynchages, parfois tiré d'une situation périlleuse par la Chaldria elle-même, parfois aidé par les défenseurs des mythes de la Dispersion.

Les fanatiques du serpent ou du dragon gagnaient du terrain. Les griots se présentaient de moins en moins nombreux aux assemblées. Des rumeurs de massacres horribles, bouleversants, circulaient. Les plus anciens ne se souvenaient plus du moment où ce reptile emplumé, un adversaire d'autant plus troublant qu'il s'était répandu simultanément sur tous les mondes humains, était apparu. Ils avaient interrogé la Chaldria, cette mémoire omniprésente et omnisciente qui, pensaient-ils, leur soufflait les paroles de leurs chants, mais la Chaldria n'était pas une entité qu'on pouvait saisir à la

façon d'un juge ou d'un conseiller, elle poursuivait un dessein connu d'elle seule, elle réclamait une confiance aveugle, elle choisissait la manière, l'endroit et le moment pour s'adresser à ses serviteurs.

« Fils du ciel ! Fils du ciel ! »

De petits Nils vêtus de peaux l'apostrophaient avec ce mélange de timidité et d'effronterie propre aux enfants. Il les salua d'un sourire aussi chaleureux que possible.

Il avait bien cru sa dernière heure venue sur Ozane. Des soldats l'attendaient dans la salle de renaissance du Vox, le monument érigé au sommet de la colline de l'Archaod. Ils avaient exploité sa faiblesse pour le transporter dans une pièce aux allures de cachot ou de chambre d'hôpital. Ils l'avaient allongé et sanglé sur une table, puis ils s'étaient retirés après avoir évoqué son exécution imminente. Quelques instants plus tard, un groupe d'hommes s'était engouffré avec fracas dans la petite pièce. Vêtus de peaux, le visage couturé de cicatrices, les cheveux divisés en tresses. L'un d'entre eux s'était servi d'un bâton étincelant pour trancher ses liens et frapper les deux soldats alertés par le vacarme.

Il se souvenait vaguement que ses porteurs avaient dévalé puits étroit, qu'ils avaient plongé dans une eau glaciale s'étaient laissé porter par un courant bruyant. Il avait ensuite perdu connaissance pour se réveiller sur une embarcation plate dirigée avec adresse par l'un de ses sauveurs. Ils avaient atteint un gouffre à ciel ouvert où pullulaient des insectes rouges, pur après une courte période de repos, ils avaient gagné les fosses orientales par un autre réseau de rivières souterraines.

Le voyage avait duré sans doute plus d'une semaine locale.

Une semaine ne lui avait pas suffi pour récupérer de sa renaissance. Il avait imploré tous les dieux de son enfance pour que les Nils ne lui demandent pas de chanter. Il n'en avait pas la ; volonté ni la force. A son grand soulagement, ils s'étaient contentés de le nourrir et de le soigner. Il avait compris les raisons de leur patience lorsqu'on lui avait annoncé qu'ils attendaient le retour d'un maïsi, l'un de leurs chefs, et d'un autre fils du ciel.

« Maïsi Kiljer ! Maïsi Kiljer ! »

Il se redressa, vit les enfants se précipiter en hurlant vers la foule massée devant l'une des nombreuses bouches d'accès a cette immense salle appelée la fosse centrale ou, plus sobrement, le centre.

La déception de Seke lui coupa les jambes. Il parvint à rester impassible au prix d'un effort violent. Le dépit de l'autre griot, en revanche, ne lui échappa pas. Le son de sa forme, irritation, frustration, démentait sa bienveillance apparente. Malgré sa peau sombre et sa barbe blanche, il ne ressemblait pas du tout à Marmat. Son visage et son crâne se réduisaient à une succession de plis où se devinaient à peine les yeux, le nez et la blessure amère des lèvres. Difficile de parler de barbe à propos des poils clairsemés en bas de ses joues et à la pointe de son menton. Ses vêtements traditionnels de griot, la toge et la tunique bariolée, flottaient sur son corps dont la cordelette serrée à la taille soulignait la maigreur. Il tenait sa kharba de façon ostentatoire, sa manière d'affirmer son appartenance au Cercle des griots.

La foule s'était tue autour des deux visiteurs célestes. Sitôt leur irruption dans la fosse centrale, les Nils avaient entouré Kiljer, Milad et Seke avec une ferveur indescriptible. Les

nouveaux arrivants avaient peiné à se frayer un chemin au milieu de cette multitude compacte et bruyante. Seuls les visages des enfants étaient vierges de scarifications. Quelques hommes et femmes se tenaient en retrait et observaient ce déferlement d'enthousiasme avec un détachement amusé. Ceux-là étaient sans doute des maîtres sans importance ou leurs plus proches disciples. Ils portaient en tout cas des bâtons semblables à celui de Kiljer dont ils arboraient le même air grave et serein.

Seke se demandait où les Nils trouvaient leur eau, leur nourriture, le cuir avec lequel ils fabriquaient leurs vêtements. Ils ne présentaient aucun signe de malnutrition, et pourtant on ne voyait pas d'animaux domestiques ou sauvages dans les cavités voisines. De même il paraissait impossible de cultiver des céréales, des légumes ou des fruits dans un environnement aussi aride. Il n'y avait aucune trace de végétation sur le sol et les parois de la fosse centrale dont la voûte se perchait à une hauteur approximative de cinquante hommes.

Le vieux griot observa un petit moment Seke d'un air distant. Il cherchait visiblement la bosse caractéristique de la kharba dans le curieux accoutrement de son vis-à-vis.

« Al Mikalith, finit-il par lâcher entre ses lèvres serrées. Ces gens m'ont dit... J'ai cru comprendre que vous faisiez également partie du Cercle ?

— Seke, disciple de Marmat Tchalé.

— Vous n'avez pas encore reçu votre kharba ? »

Seke répondit d'un signe de tête négatif.

« Comment se fait-il en ce cas que vous soyez séparé de votre maître ?

— Marmat Tchalé ne me tenait plus pour un disciple mais pour un confrère. Nos chemins ont divergé sur Frater 2. »

Ses paupières ridées et brunes se tirèrent sur les yeux délavés d'Al Mikalith. Seke comprit que le vieux griot, désorienté par ses réponses, éprouvait le besoin de réfléchir. Le regard de Kiljer, légèrement en retrait, allait sans cesse de l'un à l'autre. L foule retenait son souffle, suspendue aux paroles des voyageur^ ; célestes dont les voix graves s'envolaient vers la voûte de la fosse centrale.

« Je connais bien Marmat Tchalé, reprit Al Mikalith. Et je m'étonne qu'un griot de son expérience ait pu laisser partir seul ; un apprenti.

— La Chaldria en a décidé ainsi », répliqua Seke.

Les lèvres du vieux griot se plissèrent en un sourire contraint.

« Certes. Nul ne peut pénétrer les voies de la Chaldria, comme nul ne peut prévoir les réactions d'un homme tel que Marmat Tchalé. Elle avait sans doute ses raisons de t'expédier sur ce monde. Je suppose également qu'elle nous a réunis pour que nous nous rendions ensemble à la prochaine assemblée.

— Nous ne savons pas quand se produira l'alignement chal-drien. »

Al Mikalith posa sur le jeune griot un regard où se lisaient de la surprise et de la réprobation. Il jugeait irrévérencieux le ton de Seke. Marmat Tchalé, ce confrère réputé pour son anticonformisme, avait-il donc omis d'apprendre à son disciple les règles élémentaires du Cercle ? Le déclin des griots trouvait une explication probable dans le relâchement de la discipline, dans le refus de la hiérarchie et des valeurs traditionnelles. Al Mikalith, lui, n'aurait jamais autorisé son disciple à s'exprimer avec une telle morgue

devant un ancien, encore moins pour lui rebattre les oreilles des principes de la Chaldria. Mais ce blanc-bec insolent ne se dressait pas sur sa route par hasard : il lui revenait de pallier les déficiences de son apprentissage, de le préparer à recevoir sa kharba. Les disciples mal formés risquaient tout simplement de perdre la vie lors du séjour dans le feu froid du cratère kharbique.

Al Mikalith devrait également évoquer la négligence de Marinât Tchalé devant l'assemblée. On ne dénonçait jamais un confrère de gaieté de cœur, mais que pesait ce genre de scrupules face à la sécurité et à la pérennité du Cercle ? Et puis Al Mikalith se voyait offrir une occasion inespérée de jeter ses derniers feux, de transmettre ses connaissances, de montrer son importance, de revivre.

Il glissa sa kharba sous ses vêtements. Les cordes émirent des notes étouffées qui ravivèrent immédiatement en Seke le souvenir des récitals de Marmat.

« J'ai tellement vécu d'alignements chaldriens que je les sens arriver dans mes os, fit le vieux griot. Et mes os me disent que le prochain devrait se produire dans deux jours, peut-être même avant. La Chaldria m'a expédié sur Ozane pour me rapprocher de Venter. Pour me ménager. Un transfert trop long me serait sans doute fatal.

— Vous parlez d'elle comme d'une entité consciente, humaine.

— Humaine, certainement pas ; consciente, sans aucun doute. Non que je prétende avoir percé son mystère, mais j'ai à maintes reprises perçu une forme de conscience à la faveur de ses interventions.

— Peut-être qu'elle vous a tout simplement envoyé chanter devant le peuple des fosses. Ils se sont rassemblés dans cet endroit pour entendre une voix de l'espace. »

Une envie brutale de gifler l'impertinent secoua Al Mikalith. IL avait chanté devant des centaines d'auditoires, il n'avait pas de leçons à recevoir d'un apprenti.

« Mais nous chanterons ! »

Il prit conscience que son emportement sonnait comme une justification et s'appliqua aussitôt à contrôler le son de sa voix.

« Nous chanterons quand le moment sera venu.

— Il ne vous reste plus beaucoup de temps si l'alignement se Produit dans deux jours. »

Al Mikalith ne parvint pas cette fois à soutenir le regard inquisiteur de Seke. Il avait espéré, en effet, que l'alignement » chaldrien le délivrerait de l'obligation de chanter, mais l'irruption de ce drôle d'apprenti qui lisait dans ses pensées comme dans un livre ouvert le contraignait à réviser ses projets.

« Je ne chante pas sur commande, objecta-t-il d'un ton aussi-neutre que possible. Je dois en ressentir la nécessité. »

L'étau qui lui comprimait la poitrine se desserra enfin. Il lui en coûtait d'être ainsi placé dans l'obligation de se justifier devant un disciple. Il lui restait seulement à espérer que l'envie de chanter, l'envie mais aussi l'énergie, lui reviendrait dès que les, effets de sa renaissance se seraient estompés. « De quel monde viens-tu ? » Al Mikalith eut l'impression que la crispation de ses traits, fendillait son vernis d'amabilité. « Jezomine.

— Du système de Jez ? Un voyage récent m'y a conduit. » Le griot vit qu'il avait suscité de l'intérêt chez l'apprenti et, décida de pousser la porte entrebâillée.

« Un monde en plein bouleversement, poursuivit-il. Mais nous risquons d'ennuyer nos amis (il désigna la foule massée autour d'eux) avec nos histoires… »

Il expliqua à Kiljer que les voyageurs célestes avaient besoin[1] de tranquillité pour converser entre eux. Les Nils seraient prévenus lorsqu'il serait prêt à chanter. Ils pouvaient en attendant ; vaquer à leurs occupations. Le maître sans importance dispersa la foule et conduisit les griots dans une petite cavité contiguë à la fosse centrale, décorée de peaux aux motifs peints, meublée d'une table basse, de coussins et de tapis de laine. Kiljer les pria de s'installer confortablement et leur dit qu'ils seraient invités à, contempler le feu originel, le joyau de la nef, après le repas. Seke, qui mourait de faim et de soif, s'assit sur un coussin et remercia le Nil d'un sourire.

« En pleine mutation, disais-je, reprit Al Mikalith après le départ de Kiljer. Ton monde ne s'appelle plus Jezomine mais Wehud. Les partisans du Wehud, les habitants des bels, ont renversé la royauté, conquis la Cité des Nues, massacré la famille royale, les courtisans et les angïeux. Puis ils ont imposé le culte des skaïls, des créatures légendaires écailleuses dotées de plumes rouges, qui ressemblent diablement aux symboles du dragon ou du serpent qu'on rencontre sur la plupart des mondes.

— Comment ont-ils pu assimiler les skadjes du Mitwan, les enfants du Tout, à ces reptiles à plumes ? gronda Seke.

— Aux légendes on fait dire ce qu'on veut. Ne prétendent-ils pas que leur dieu est le fils d'une prostituée et d'un skaïl ? Ils ont érigé des statues géantes sur toutes les places de la Cité des Nues. Elles représentent le Wehud, un garçon d'une dizaine d'années au corps couvert d'écaillés. Ils croient qu'il reviendra bientôt occuper le trône de la Cité des Nues et faire de leur planète une oasis fertile. Ils obligent la population à l'adorer et inoculent aux filles prépubères un parasite appelé le soltan. Si elles ne se montrent pas dociles, on cesse de leur fournir le remède neutralisant les effets de ce parasite, et elles meurent dans d'atroces souffrances. »

Le récit d'Al Mikalith souleva en Seke une tristesse mêlée de colère. Les anciens oaseurs de Jezomine n'avaient pas seulement exterminé les enfants du Tout, ils avaient détourné leur histoire, leur légende, pour justifier un nouveau cycle de souffrance. Et ils salissaient la mémoire de Kaleh en inoculant aux jeunes filles un parasite mortel qui n'avait gardé du soltan que le nom.

Kiljer revint en compagnie d'un homme et d'une femme chargés de plateaux où s'entrechoquaient des gobelets et des récipients de terre cuite. On leur servit une sorte de ragoût, des légumes et des morceaux de viande baignant dans une sauce aussi épaisse et noire que l'agme. Au vieux griot, qui s'interrogeait sur la provenance de cette nourriture, le maître sans importance expliqua que les fosses n'étaient pas désertes, contrairement à ce qu'on pouvait penser. Certaines d'entre elles abritaient une vie intense qu'il fallait apprendre à observer. La viande, par exemple, provenait de petits animaux aveugles vivant dans le cœur de la roche et se nourrissant principalement de larves d'insectes. Comme leur venin tuait un adulte en moins d'une demi-journée, leur capture nécessitait les plus grand-précautions. On appelait les spécialistes de cette chasse les « kijens », nom qui désignait également leurs proies. Quant aux légumes, on les ramassait dans les cavités hautes où se glissaient les rayons de l'étoile Nor. Les enfants se chargeaient de les

cueillir, leur petite taille leur permettant de se glisser plus facilement dans les passages. Enfin, la sauce était un mélange d'agme purifiée et de poudre d'une mousse aromatique qu'on récoltait en abondance sur les bords des nappes souterraines. L'ensemble était tout à fait mangeable et même agréable. L'entrain avec lequel les deux griots vidèrent leurs récipients réjouit visiblement les Nils.

« Avez-vous rencontré d'autres griots au cours de vos derniers voyages ? demanda Seke après que Kiljer et ses accompagnateurs eurent débarrassé la table basse, laissant à leurs hôtes leurs gobelets remplis d'eau fraîche.

— Deux. Et je dois dire que je les ai trouvés dans un état de fatigue et d'abattement alarmant.

— Pas facile de garder son enthousiasme quand on est reçu avec des insultes et des pierres. »

Les yeux du vieux griot se renfoncèrent sous ses arcades sourcilières, ses rides se creusèrent un peu plus.

« La matière à discussion ne manquera pas pour la prochaine assemblée. Mais combien serons-nous ? L'hémicycle du Cercle était jadis bondé ; il n'était même pas rempli au tiers la dernière fois.

— Combien y avait-il de griots à l'origine ?

— Pour répondre à cette question, il faudrait bien connaître la préhistoire du Cercle. Malheureusement, nous n'avons aucun témoignage sur les fondateurs. Nous savons seulement que les premiers griots sont apparus avant les guerres de la Dispersion. La légende veut qu'ils aient été dix à l'origine, comme les dix doigts de la main. Et qu'ils soient tous venus de la même région de Venter, plus précisément des villages disséminés autour du cratère kharbique. Chacun des dix aurait transmis son savoir à dix autres, et ainsi de suite jusqu'au nombre de dix mille. Dix mille, Seigneur... Il n'en reste plus que quelques dizaines.

— Et la Chaldria ?

— Elle est apparue plus tard. Pendant les guerres entre Venter et les autres mondes habités du système d'origine, qui allaient devenir les grandes guerres de la Dispersion. Elle est arrivée juste à point pour empêcher l'extinction de l'humanité.

— Vous voulez dire qu'elle n'était pas réservée aux griots ? »

Al Mikalith changea de position sur le coussin et allongea les jambes en réprimant une grimace.

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'elle s'est d'abord manifestée comme une réponse globale à une supplique humaine, qu'elle s'est donc offerte à tous les hommes, mais que seuls les griots ont compris son importance.

— Le Cercle prétend que la Chaldria exclut les femmes pour d'obscures raisons génétiques. Or j'ai connu, sur Logon, une femme qui avait...

— Une femme ? Impossible ! Aucun griot ne prendrait une fille pour disciple.

— Et si elle se déguise en garçon ? »

Al Mikalith but une gorgée d'eau et reposa le gobelet sur la table basse.

« L'interdiction faite aux femmes est davantage symbolique que biologique. Nos pères ont sans doute estimé que le rôle de griot, par le détachement qu'il exige, est incompatible

avec l'aspiration des femmes à la maternité. Mais... »

Le retour de Kiljer, dont le bâton et les scarifications ruisselaient de lumière, l'interrompit.

« Le moment est venu de contempler le feu originel, le joyau de la nef », dit le maître sans importance.

CHAPITRE XIX

LE JOYAU DE LA NEF

Nul ne la voit, elle est dans l'œil de chacun,
Nul ne sait d'où elle vient, elle va dans les pas de chacun,
Nul ne connaît son histoire, elle se raconte à chacun,
Nul ne pénètre son mystère, elle s'explique à chacun,

Elle vécut aux origines dans les eaux,
Elle franchit les plaines et les montagnes,
Elle s'éleva de la terre et gagna le ciel,
Elle brûla dans le cœur de ses adorateurs,

Elle fut poisson à la forme allongée,
Elle reçut des pattes pour marcher,
Deux rangées de plumes pour voler,
Des écailles pour se protéger,

Elle fut la messagère de l'ordre éternel,
De sa gueule en forme de bec jaillit le silence,
Elle nous dit la splendeur du froid,
Elle nous montra la vanité de l'homme.

Toi qui prétends l'adorer, apprends à la servir,
Vois la colère de ton frère, vois la fureur des guerres,
Tranche en toi la compassion, la tentation du pardon,
Œuvre sans relâche à l'avènement du néant.

Serment de l'Anguille,
archives de Nouvel-Ange,
Libremars,
système solaire.

LES ÉCLAIRS frappaient sans interruption les bâtons des maîtres sans importance. Kiljer et les siens s'étaient disposés en cercle autour du joyau de la nef et avaient priéles visiteurs de se tenir à l'écart afin d'éviter les brûlures parfois mortelles du feu originel. La luminosité aveuglante contraignait ; Seke à garder sa main en protection devant ses yeux et à fixer le centre de la petite salle au travers de ses doigts légèrement écartés.

Difficile de décrire le joyau de la nef, un bloc d'énergie pure qui flottait quelques pas au-dessus du sol et dont on ne cernait pas les limites. Une image était venue à l'esprit de Seke : un cœur de lumière expédiant une salve de rayons à chaque palpitation. Ces décharges à la puissance phénoménale, palpable, précipitaient parfois les maîtres sans importance contre les parois, hommes et femmes sans distinction. Ils se relevaient en titubant et, à demi inconscients, reprenaient leur place dans le cercle. Les éclairs semaient des brûlures sur leurs vêtements et les parties découvertes de leurs corps. Les griots craignaient à tout moment que les Nils ne s'enflamment comme du bois mort : des volutes de fumée s'échappaient de leurs narines, de leurs bouches, des taches noires sur leurs bras, leurs cous et leurs joues.

Le joyau de la nef ressemblait également à une étoile miniature en activité, et les maîtres sans importance à des satellites prisonniers de son attraction et soumis à sa fantastique énergie. Son chant résonnait encore avec trop de puissance pour que Seke puisse l'entendre avec netteté. Il se demandait comment la physiologie des Nils pouvait supporter une telle chaleur. Ses propres veines charriaient de la matière en fusion. Al Mikalith, à ses côtés, avait toutes les peines de l'univers à rester campé sur ses jambes flageolantes ; il ne tiendrait pas longtemps dans cette atmosphère éprouvante. Kiljer encaissait les salves répétées sans broncher, le bâton tendu à l'horizontale, environné d'une fumée claire montant des multiples déchirures de sa tunique. Ses traits exprimaient souffrance et béatitude. Il fallait sans doute accepter les blessures du feu pour en recevoir les bienfaits.

Deux maîtres sans importance, un homme et une femme, s'effondrèrent sur le sol. Seke les crut morts jusqu'à ce qu'il discerne le son ténu de leurs formes dans les flux énergétiques qui balayaient la salle. Les parois et la voûte de la cavité, nettement plus petite que la fosse centrale, étaient lisses, sombres, abrasées par le feu.

D'autres Nils tombèrent, à bout de forces, les vêtements, le visage, les cheveux en partie calcinés. Seke comprit que l'expérience et la puissance des maîtres se mesuraient à leur maîtrise de la douleur, à leur résistance physique et mentale. Sur les vingt rassemblés dans cette pièce, seuls huit restèrent debout. L'activité du joyau de la nef ne décrut pas pour autant, elle se concentra sur les cinq hommes et les trois femmes qui s'acharnaient à lui résister. Un ululement continu s'échappait de la gorge de Kiljer, semblable aux cris qu'il avait poussés à plusieurs reprises entre Kaod et les fosses occidentales du plateau. Ses scarifications rougeoyaient, le halo lumineux de son bâton l'enveloppait jusqu'à la taille.

« On dirait... un réacteur nucléaire, souffla Al Mikalith. Le réacteur d'un grand vaisseau.

— Il ne se comporte pas comme une simple machine, objecta Seke.

— Les propulseurs des vaisseaux ne sont pas non plus de simples machines. Ils renferment des intelligences artificielles capables de prendre des initiatives. »

Les propos d'Al Mikalith ranimèrent dans l'esprit de Seke le souvenir de l'intelligence artificielle de Domile, PRIMA, dans laquelle un adorateur du dragon aux plumes de sang avait intro duit un programme autonome chargé d'empêcher le développement de la vie sur la planète Onœ. Le vieux griot s'effondra à ses pieds, vaincu par la chaleur. Seke palpa

la jugulaire d'Al Mikalith du pouce et de l'index : le cœur continuait de battre en sourdine. Il décida d'emmener son confrère dans un endroit un ; peu plus frais, un peu plus calme, le saisit par les aisselles et le traîna dans l'unique galerie d'accès à la fosse. Les éclairs du feu originel éclaboussaient le passage et se réfléchissaient dans les fragments ambrés constellant la roche. Seke adossa le vieil homme contre une paroi, vérifia encore une fois son pouls, s'assura qu'il ne risquait pas de tomber puis retourna dans la salle du joyau.

Seuls trois maîtres sans importance continuaient de supporter les fulgurations du joyau, Kiljer, un homme voûté aux cheveux blancs et une femme d'apparence chétive. L'éclat du feu originel commençait à décroître. Seke s'avança vers le centre de la fosse et se concentra sur son chant. Un maître sans importance s'affaissa derrière lui. Son bâton lui échappa des mains, roula sur le sol, percuta le pied d'une paroi dans un tintement mélodieux.

Seke capta la vibration qu'il avait perçue en germe dans le bâton de Kiljer. La chaleur augmenta en même temps que la forme se précisait, et il dut rassembler toutes ses forces pour conserver sa lucidité et son équilibre. Un noyau sombre apparaissait sous la couronne lumineuse de plus en plus terne.

Un autre Nil s'effondra dans un choc sourd.

Le chant du joyau emporta Seke loin de cette cavité souterraine, dans le vide infini et silencieux. Il s'associait à des images de couloirs gainés de métal, de centaines de cabines qui bourdonnaient d'une activité de ruche. Hommes, femmes, enfants s'entassaient dans ces pièces surpeuplées, condamnés à une promiscuité qui se prolongeait depuis des décennies et engendrait entre les familles des relations agressives, parfois meurtrières. Des bandes armées faisaient régner la terreur dans les coursives et les salles collectives de la nef. Parti soixante années terrestres plus tôt d'une station spatiale du système des origines, le grand vaisseau errait dans l'espace en quête d'un monde habitable. L'attente était devenue insupportable pour les passagers, persuadés qu'ils ne sortiraient jamais de leur prison volante. Les étendues rougeâtres et le climat rude de Libremars, leur planète pourtant dévastée par les grandes guerres solaires, leur manquaient. Oubliés, les tempêtes qui dévastaient les plantations, les nuées de parasites qui s'abattaient sur les récoltes, le déluge de feu qui tombait régulièrement des vaisseaux de guerre. Oubliés, les périodes de famine, les cités en ruine, les épidémies, les millions de cadavres entassés dans les cratères creusés par les bombes. Oubliés, les escadrons de l'Anguille, un ordre secret vénérant un reptile de couleur rouge à la forme allongée et aux pattes griffues. Mieux valait un monde en plein chaos qu'une cage désespérante de métal. Ils regrettaient le ciel au-dessus de leurs têtes, l'éclat bleuté de Venter, les taches grises des lunes, les reflets changeants de la ceinture d'astéroïdes au milieu du fourmillement étoilé.

La nef, *l'Ozannah,* renfermait plusieurs milliers d'individus, sans doute plus de trente mille. Parmi eux s'étaient glissés des adorateurs de l'anguille, chargés par leurs supérieurs de fomenter la discorde, de faire en sorte que le moins possible de passagers parviennent à destination. L'anguille n'était pas à l'origine un reptile mais un poisson gris de forme allongée peuplant les eaux de Venter. Parce que les anguilles franchissaient des distances inconcevables pour se disperser dans les moindres cours d'eau, on avait donné leur nom à ces petits reptiles rouges qui s'étaient répandus de façon mystérieuse sur les

deux planètes, les satellites et les stations spatiales du système solaire. L'hypothèse généralement admise voulait que des serpents ou des lézards se soient embarqués avec les hommes sur les navettes de colonisation solaire et, dans de nouvelles atmosphères, aient subi une importante mutation génétique. Un symbole idéal pour une société secrète dont le dessein était d'infiltrer les organisations humaines pour mieux les contrôler, les ronger, les détruire-

Les membres de l'Anguille avaient donc commencé leur travail de sape dans l'enceinte confinée de *l'Ozannah*. Ils avaient dressé les clans les plus importants les uns contre les autres en utilisant tout l'arsenal de vilenies à leur disposition, calomnie, manipulation, violence, meurtre.

Le chant du joyau déclencha d'autres images, d'autres sensations, d'autres bribes de la mémoire collective dans l'esprit de Seke. La nef ne disposait pas de cabine de pilotage ni de membres d'équipage. Une intelligence artificielle calculait en permanence sa trajectoire et les besoins en oxygène, en nourriture, en eau des passagers. Des millions de travailleurs de l'infiniment petit œuvraient en permanence pour maintenir les équilibres fragiles en milieu confiné. *L'Ozannah* n'était pas non plus équipée de réservoirs ou de cuves de refroidissement, elle n'utilisait pas de carburant ni de réacteur nucléaire, elle se propulsait dans l'espace grâce à une énergie logée au cœur de la structure. De ce noyau s'élevait le chant que Seke avait perçu en sourdine dans le bâton de Kiljer. Un son à la puissance phénoménale, qui vibrait jusqu'aux confins de l'univers.

Ce chant, Seke l'avait entendu à chaque fois qu'il avait voyagé sur les courants cosmiques.

C'était le chant de la Chaldria.

« Impossible, voyons ! »

Al Mikalith secouait la tête d'un air farouche. Il s'était remis de son évanouissement sans autre séquelle qu'une bosse à l'occiput. Seke avait cependant dû le soutenir dans les galeries qui conduisaient à la petite cavité où ils avaient pris leur repas. Le jeune griot avait attendu que les maîtres sans importance se relèvent pour sortir de la salle du joyau plongée dans l'obscurité. Les scarifications des Nils avaient continué de briller autour de lui, transformant leurs visages en masques de cauchemar.

« La Chaldria n'a rien à voir avec la propulsion des vaisseaux, grogna Al Mikalith.

— C'est une énergie, argumenta Seke. Si elle transporte les griots, pourquoi ne servirait-elle pas à propulser les vaisseaux ? J'ai vu des traces de sa présence sur la plupart des mondes que j'ai visités. Les perles d'obédience des courtisans de Jezomine, par exemple : on dit qu'elles viennent d'une mystérieuse matière retrouvée dans le vaisseau des origines. De même, le soltan qu'on inoculait aux courtisanes n'était pas qu'un simple parasite, mais une porte ouverte sur un autre ordre, une invitation à la métamorphose. Je pourrais aussi parler de la matière des merveilles de Frater 2... » Sa gorge se serra sitôt qu'il prononça le nom du monde où il avait perdu Löte. « Elle gisait dans une pièce de la nef au fond de l'océan Fraternel. Elle attendait que la descendante de la première reine vienne s'unir à elle pour manifester à nouveau son pouvoir. »

D'une moue, Al Mikalith signifia à son jeune confrère que ses arguments ne le convainquaient pas.

« La Chaldria ne peut tout de même pas être tenue pour responsable de tous les phénomènes inexplicables qu'on observe dans l'univers, dit-il. Et, d'ailleurs, qu'est-ce qui t'a poussé à faire le rapprochement entre le joyau de la nef et la Chaldria ? »

Se souvenant des railleries de Marmat lorsqu'il lui avait parlé des sons des formes, Seke réfléchit quelques instants pour se donner le temps de fournir une réponse à la fois évasive et plausible.

« Une intuition. Il m'arrive dans certaines circonstances de percevoir des images, des sensations. »

Al Mikalith changea de position avec les plus grandes précautions pour ne pas écraser sa kharba. La lumière douce des fragments ambrés révélait les vestiges de l'enfance sur son visage raviné.

« Le cerveau est puissant. Méconnu et trompeur. Il crée des illusions qui vont toujours dans le sens des croyances. Nous prenons souvent pour réalité ce qui n'est que le fruit d'un désir inconscient. »

Seke s'abstint de parler des adorateurs du reptile rouge disséminés parmi les passagers de la nef. Les Grandes Guerres n'avaient pas seulement dispersé les peuples humains dans la Galaxie. Les membres d'une société secrète s'étaient juré d'exterminer les hommes et poursuivaient leur grand dessein à travers l'espace et le temps.

Les deux griots gardèrent le silence jusqu'au retour de Kiljer. Le maître sans importance portait encore les stigmates de son séjour dans la salle du joyau, cloques sur le visage et le cou, tresses en partie brûlées, vêtements criblés de trous aux bords noircis. Ses scarifications brillaient de façon ténue et tendaient un voile doré sur son front et ses joues.

« Vous êtes souvent confrontés à ce genre d'épreuve ? demanda Al Mikalith tandis que le Nil s'asseyait en tailleur à même le sol.

— Seulement quand le joyau accepte de nous transmettre son feu, répondit Kiljer avec un sourire. Moins souvent que par le passé, hélas. Nous avons perdu des bâtons et affaibli sa puissance.

— Il n'arrive jamais que... enfin, que ces éclairs tuent des vôtres ?

— Le feu ne tue que les tricheurs. Chaque homme ou chaque femme qui se présente devant lui sait qu'il peut mourir s'il n'est pas prêt à le recevoir.

— Qu'est-ce qu'il vous apporte ?

— Sa puissance, sa connaissance. » Kiljer désigna Seke d'un mouvement de menton. « Le fils du ciel l'a vu à l'œuvre sur le plateau centrai. Il brûle à l'intérieur de nous, il nous prévient des dangers, il nous aide à combattre nos ennemis, il nous donne parfois les réponses que nous avons besoin d'entendre.

— D'où vient-il ?

— De l'espace infini. Nous l'avons hérité de notre mère Brenilde et des passagers qui se sont opposés au Seigneur de la nef.

— Qui est ce Seigneur de la nef ?

— Le dragon. L'être maléfique qui cherche à voler et à disperser les âmes des hommes.

— L'avez-vous rencontré ? »

Kiljer manifesta sa perplexité d'un froncement de sourcils, comme si Al Mikalith avait

posé une question inepte.

« Les yeux des hommes peuvent-ils voir l'invisible ? Le dragon se terre dans le cœur des Priors. Il est nulle part et partout à la fois. »

Le système de l'anguille, toujours, cette volonté de se propager dans les failles. Parti d'une minuscule société secrète du système de Venter, le reptile rouge s'était débrouillé pour franchir des distances formidables et coloniser de nouveaux mondes en même temps que l'homme, son ennemi intime.

« On dirait la définition d'une créature divine ou démoniaque, dit Al Mikalith. D'une entité qui se terre plutôt là (il posa l'index sur son front) que dans le cœur des gens.

— Je croyais que les voyageurs célestes avaient le pouvoir de voir autrement qu'avec les yeux... »

La voix de Kiljer exprimait, davantage que de la déception, un profond désarroi.

« Nous ne rendons pas visite aux hommes pour les conforter dans leurs croyances mais pour transmettre le Verbe ! »

La colère, une colère que Seke jugea déplacée, avait transformé les yeux d'Al Mikalith en puits étincelants sous ses arcades sourcilières. Le Nil s'inclina, un mouvement principalement destiné à dissimuler l'éclat soudain de ses scarifications.

« À propos de Verbe, quand dois-je prévenir mon peuple que vous chanterez devant lui ? » demanda-t-il en se redressant.

Al Mikalith dégagea sa kharba du fouillis de ses vêtements, pinça les cordes, resta un moment à l'écoute des notes cristallines.

« Allez le rassembler », répondit-il d'un air las.

« Moi, Al Mikalith, du Cercle céleste des griots, je viens des mondes lointains pour vous porter la parole, frères d'Ozane, je homme vêtu d'une tunique bariolée et d'une toge drapée autour de l'épaule. Il pinçait les cordes tendues au-dessus d'une caisse de résonance noire et renflée. Son accoutrement et son instrument correspondaient à la description des griots dans les mythes clandestins de la Dispersion.

Le nombre des nihils avait surpris Azel. Elle s'était demandé comment les forces de l'ordre du Conseil des Cinquante comptaient s'y prendre pour maîtriser une telle multitude. L'effet de surprise jouerait dans un premier temps, mais les bannis de Kaod ne se laisseraient pas capturer ou tuer sans résistance, d'autant que la rumeur prêtait des armes et des pouvoirs redoutables à leurs chefs, les maîtres sans importance.

Un courant de sympathie avait insidieusement poussé la Minor vers ces hommes et ces femmes qui défiaient l'autorité des Cinquante depuis des siècles et des siècles. L'attaque imminente des septions lui était apparue comme un malentendu, comme un déni de justice. La voix du griot avait empli la fosse centrale et s'était prolongée en échos faiblissants dans les galeries. Il avait chanté quelques instants avant que les septions se ruent dans la fosse centrale. Alors Azel n'avait pas pu contenir un hurlement de révolte.

CHAPITRE XX

DÉCRATOMES

Le joyau de la nef n'a jamais existé, affirment la plupart de mes confrères. Es le comparent à cette toison légendaire que Joz'han, un capitaine de vaisseau, alla quérir sur une lune lointaine pour ramener fortune et justice sur son monde. Ou encore à cette épée au pouvoir extraordinaire, plongée par une fée maléfique dans les eaux empoisonnées de l'Al-Kar. Le joyau de la nef serait, selon eux, l'objet magique et inaccessible, la chimère que les hommes pourchassent toute leur vie en sachant qu'ils ne l'attraperont jamais.

Je reste quant à moi persuadé qu'une histoire bien réelle se rattache à cette légende. Certes, de nombreux Priors et Minors se sont lancés dans des fouilles importantes pour mettre la main sur ce trésor, lequel, je vous le rappelle, est censé apporter gloire et richesse à son découvreur – les Minors sont également convaincus qu'il les aiderait à conquérir le pouvoir à Kaod. Personne ne l'ayant trouvé, on en a conclu, un peu rapidement, qu'il n'existait pas.

Cependant, mon hypothèse ne pourra être vérifiée qu'à une seule occasion (et encore, cette occasion ne se présentera peut-être jamais) : le passage des griots célestes. Nous savons au moins que les griots existent, car nous avons des preuves indubitables de leurs passages, mais nous ignorons la date de leur prochaine visite ; certains prétendent même, documents à l'appui, que les membres du Cercle céleste ont à jamais disparu.

Faïlton Adelkin,
Des mythes protohistoriques,
archives de Kaod, Ozane.

LES ASSAILLANTS attaquèrent de tous les côtés à la fois. En un instant, ce fut la panique dans la fosse centrale. Ne sachant pas d'où surgissaient leurs adversaires, les Nils s'égaillèrent dans le plus grand désordre. Des courants contradictoires agitèrent la foule, accentuèrent la confusion. Des corps roulèrent sur le sol, frappés par des ondes invisibles et silencieuses. Les ordres des maîtres sans importance se perdirent dans le tumulte. Ils peinaient à se diriger vers les entrées de la fosse. Une lumière vive emplissait leurs bâtons qu'ils maintenaient à bout de bras pour éviter de toucher par inadvertance l'un des leurs.

Seke avait saisi Al Mikalith par le bras et l'avait entraîné dans le sillage de Kiljer. Le vieux griot n'avait pas regimbé ni résisté, conscient qu'ils augmenteraient leurs chances de s'en sortir s'ils restaient sous la protection du maître sans importance. Il serrait contre son flanc sa kharba qu'il n'avait pas eu le temps de remiser dans son vêtement. Les convulsions de la foule éloignaient parfois les deux griots de Kiljer. Les yeux rivés sur le

bâton, Seke s'efforçait alors de combler l'intervalle, écartant les hommes, les femmes ou les enfants sur son passage, tirant sans ménagement Al Mikalith. Il entendit des sons qui ne correspondaient à aucune forme et, aussitôt, un visage émergea de ses pensées : Azel.

Azel et sa faculté de se dissimuler derrière son écran leurre. Il se souvint également des soldats en uniforme clair surgis sur la place écrasée de chaleur des hauts de Kaod.

« Ils se cachent derrière des écrans leurres ! » hurla-t-il à l'attention de Kiljer.

D'un geste du bras, le maître sans importance lui signifia qu'il avait compris. Ils gagnèrent un endroit relativement dégagé où des Nils secoués de spasmes agonisaient sur le sol. On ne voyait toujours pas les agresseurs, on discernait des mouvements furtifs, des arabesques pâles sur le fond de pénombre. Kiljer se précipita au milieu des corps allongés et se démena avec une fureur qui enflamma ses scarifications. Son bâton heurta les écrans leurres et annihila aussitôt les effets des créa-tomes. Des soldats se matérialisèrent, sanglés dans leurs uniformes clairs, munis d'armes de poing d'où jaillissaient les ondes meurtrières. Le maître sans importance esquiva leurs ripostes avec une adresse prodigieuse et virevolta entre eux en les frappant de la pointe de son bâton. À chaque impact, les septions décollaient du sol, retombaient quelques pas plus loin ou s'écrasaient contre les parois. Ils ne se relevaient pas, l'intérieur calciné, les yeux crevés. Des volutes de fumée montaient de leurs orbites et de leur bouche. Les créatomes n'avaient pas la capacité de neutraliser la puissance destructrice du feu originel. Ils tentaient de réparer les chairs lésées, de retendre les peaux éclatées, de ramener la vie dans ces organismes dévastés, mais ils abandonnaient au bout d'un moment parce que, associés depuis toujours à leur corps d'accueil, ils étaient à leur tour gagnés par l'entropie et devenaient des molécules incohérentes, inutiles.

L'action de Kiljer galvanisa les autres maîtres sans importance. Débordant de l'énergie transmise par le joyau de la nef, ils s'égaillèrent vers les différentes entrées de la fosse centrale. Les moulinets de leurs bâtons provoquèrent des ravages parmi les assaillants. Mais d'autres septions surgissaient, invisibles, imprévisibles, qui bloquaient les issues et interdisaient toute fuite au peuple nil. Ils exploitaient parfaitement la configuration des lieux pour transformer la fosse centrale en une gigantesque nasse.

« Le feu... »

Réfugié derrière une stalagmite en compagnie d'Al Mikalith et d'une dizaine de femmes et d'enfants nils, Seke eut besoin d'un petit moment pour se rendre compte que Kiljer s'adressait à lui.

« Le feu, il me dit que... »

Kiljer esquiva une nouvelle salve d'ondes et se débarrassa de deux adversaires avant de se retourner vers le griot.

« La salle du joyau ! Dans la salle du... »

Un seption surgit tout près de lui et lui tira une onde à bout portant dans la poitrine. Le maître sans importance vacilla, comme saisi de stupeur. Seke le vit tomber de tout son long et sut qu'il n'y avait plus rien à faire quand il cessa de percevoir le son de sa forme.

« Qu'a-t-il voulu dire par « la salle du joyau » ? »

L'indifférence de son confrère souffla un vent mauvais sur le chagrin et la colère de Seke, puis il prit conscience qu'il ne dirigeait pas sa fureur sur la bonne cible. Plusieurs

maîtres sans importance ayant mordu la poussière, les septions progressaient sans opposition vers le centre de la fosse et s'enfonçaient dans la multitude.

« Que nous devons nous y rendre », murmura Seke, les yeux rivés sur le corps de Kiljer.

Les ondes n'avaient pas pour seule fonction de tuer, elles déstructuraient la matière, elles renvoyaient la chair au néant. Les scarifications du maître sans importance étaient les premières à s'estomper. La mort soulignait la noblesse de son visage épuré. Des spirales se formaient sur ses joues, sur ses mains, sur son cou, s'agrandissaient en avalant des morceaux de peau. Ses vêtements s'affaissaient sur son corps dévoré par le vide. Les septions effaceraient toute trace du peuple des Nils, puis ils essaieraient de s'approprier le joyau de la nef pour achever leur œuvre de destruction. Le dragon accomplirait ainsi le grand rêve des premiers sectateurs de l'anguille.

Seke serra les poings à s'enfoncer les ongles dans la peau. Il ne pouvait pas sauver les Nils de l'extermination. La seule chose qu'il leur restait à faire, à son confrère et à lui-même, c'était sortir du piège. Ne pas ajouter deux noms à la liste des griots disparus, ne pas affaiblir davantage le Cercle. Kiljer le leur avait ordonné avant de mourir, il les avait entraînés devant la galerie d'accès à la salle du joyau.

« Vous sentez-vous en état de courir ? »

Al Mikalith cligna des paupières après une brève hésitation. Autour d'eux, les femmes et les enfants les écoutaient avec attention, les yeux agrandis par la frayeur et l'espoir, comme si leur salut dépendait entièrement de ces hommes tombés de l'espace et parés par les légendes de pouvoirs miraculeux.

« À mon signal, nous foncerons dans la galerie, ajouta rapidement Seke. Ne vous occupez pas de moi, courez le plus vite possible jusqu'à la salle du joyau.

— Qu'allons-nous faire dans cette...

— Kiljer nous l'a suggéré. J'ai confiance en lui. Vous avez une autre solution ? »

Al Mikalith secoua la tête. Non loin d'eux, des hommes s'efforçaient de freiner la progression des septions, mais leurs coups de poing et de pied se perdaient dans le vide, les ondes meurtrières les fauchaient l'un après l'autre.

Seke se concentra sur les sons des formes. De visuel son mode de perception devint vibratoire. Une dizaine de septions s'étaient déployés devant la bouche de la galerie. Il fallait une diversion pour ouvrir une brèche dans cet invisible cordon. L'occasion se présenta quelques instants plus tard, quand un groupe de Nils se rua vers la galerie. Les septions se dispersèrent pour chasser et massacrer ces fuyards.

« Allons-y », souffla Seke.

Les deux griots, suivis des enfants et des femmes qui avaient décidé de lier leur sort à celui des voyageurs célestes, s'aventurèrent hors de l'abri précaire offert par la base ventrue de la concrétion.

« Courez ! Courez ! »

Tout en encourageant son vieux confrère, Seke se dirigea vers le cadavre de Kiljer. Il ne restait plus du maître sans importance que des bouts épars de cheveux et de peau ainsi que ses vêtements encore agités par les spirales destructrices. La disparition de cet homme incarnant la force et la sagesse désola Seke. Il eut l'impression de commettre un

sacrilège lorsqu'il écarta la manche de sa tunique pour s'emparer de son bâton. L'agitation, les cris, l'urgence ne lui laissaient pas le temps de lui rendre un ultime hommage. Il se retourna pour évaluer la situation du regard. Al Mikalith courait toujours vers l'entrée de la galerie, environné des femmes et des enfants. Affairés à juguler la première vague de fuyards, les septions n'avaient pas prêté attention au groupe mené par le vieux griot. Leurs boucliers leurres s'estompaient en partie, dévoilaient des bouts d'uniformes ou de visages.

Seke s'élança. Le feu se diffusa dans le bâton de Kiljer, se propagea dans sa paume, dans son bras, dans son corps, l'inonda de chaleur et de lumière. Il perçut un mouvement sur sa droite, tendit le bras, frappa un bouclier leurre de l'extrémité du bâton. Emporté par son élan, le corps inerte du seption faillit le percuter. Il l'esquiva d'un bond de côté, accéléra l'allure, les yeux fixés sur l'entrée de la galerie, maintenant dégagée.

Des ondes jaillies de l'arrière criblèrent la roche d'impacts noirs. Les septions l'avaient repéré et pris pour cible. Il entrecoupa sa course de brusques crochets, rattrapa les moins rapides des femmes et des enfants. Fauchés par les ondes, plusieurs d'entre eux roulèrent sur le sol et en firent trébucher d'autres. Seke enjamba les corps, remonta le groupe, se porta à hauteur d'Al Mikalith. Il vit à son allure chaotique que le vieux griot n'avait pratiquement aucune chance d'atteindre la salle du joyau. Il perçut devant eux un son qui ne correspondait à aucune forme, pensa qu'il s'agissait d'un seption, craignit d'être cueilli par une salve d'ondes, tendit à bout de bras le bâton de Kiljer en espérant que le feu suffirait à détourner ou arrêter les ondes, puis, sans ralentir, il affina son écoute. Il ne décela aucune agressivité dans ce chant. Rassuré, il lança un coup d'œil vers l'arrière, aperçut, par-dessus les têtes des femmes et des enfants, les silhouettes à demi estompées des septions lancés à leurs trousses.

« Tenez bon, nous y sommes presque ! » cria Seke à son confrère.

L'espace d'un instant, il fut tenté de jouer sa chance seul, pensa que jamais Marmat Tchalé n'aurait abandonné un griot à son sort, saisit Al Mikalith par la main et l'entraîna derrière lui.

La forme du son qu'il avait perçu quelques instants plus tôt se matérialisa une dizaine de pas plus loin.

Un uniforme seption.

Il faillit le frapper de la pointe du bâton quand il reconnut, courant à ses côtés, Azel. Il lui adressa un geste de complicité. Le regard de la petite femme ne lui renvoya aucune lueur de connivence, seulement une attention bienveillante. Les septions l'avaient probablement capturée sur le plateau central et lui avaient implanté un nouveau créatome. Contrairement aux prédictions de Kiljer, sa physiologie avait supporté sans dommage apparent l'insertion d'une deuxième chaîne moléculaire.

« Nous sommes des griots, dit Seke. Tu t'appelles Azel. Souviens-toi : tu m'as sauvé des septions au sortir du Vox ! Ils veulent nous tuer comme ils ont tué tous les griots qui ont visité Ozane ! »

Elle baissa machinalement la tête pour esquiver une nouvelle salve d'ondes, puis elle leva sur Seke un regard stupéfait.

« Comment connais-tu mon nom ? »

Seke évalua la progression des septions sans lâcher la main d'Al Mikalith au bord de l'évanouissement. Le petit groupe de femmes et d'enfants avait servi sans le vouloir de bouclier humain aux deux griots. Le coude assez prononcé dans lequel ils s'engagèrent leur offrit un petit moment de répit. Les éclats ambrés enchâssés dans la roche diffusaient un éclairage parcimonieux. Les claquements précipités des semelles dominaient le tumulte décroissant de la fosse centrale.

« Tu m'as entendu chanter dans le Vox, nous sommes allés chez ton amie Eleb, répondit Seke d'une voix haletante.

— Pourquoi te croirais-je ?

— Demande-toi ce que tu fais ici. Pourquoi tu es vêtue de cet uniforme. »

Azel garda le silence, absorbée dans ses pensées. Cette fuite éperdue dans les fosses orientales ne lui demandait aucun effort, ne provoquait chez elle aucun essoufflement.

« Je… je n'en peux plus, gémit Al Mikalith.

— Nous sommes arrivés. »

Seke avait aperçu dans le lointain la langue étincelante vomie par la porte de la salle du joyau. Le vieux griot ralentissait leur allure ; assistés par les créatomes, les septions ne tarderaient plus à opérer la jonction.

« Laisse-moi… Continue sans moi… »

Al Mikalith accompagna sa supplique d'un mouvement de recul. Seke resserra sa prise sur le poignet du vieil homme pour le contraindre à repartir. Les taches claires d'uniformes émergèrent de la pénombre. Une femme touchée par une onde chancela, percuta la paroi, s'affaissa au milieu de la galerie.

« Je ne peux plus… »

Al Mikalith s'arrêta, se raidit et se laissa tomber. Seke lâcha prise, perdit l'équilibre, fit encore quelques pas titubants avant de chuter à son tour. Des éclats de voix couvrirent les bruits de pas et les cliquetis des armes. Sa nuque et son dos se contractèrent dans l'attente des ondes mortelles.

Un grésillement retentit tout près de lui. Azel s'était retournée, avait mis un genou en terre, braqué son arme sur les septions et ouvert le feu. Son tir coucha les poursuivants les plus proches et contraignit les autres à se plaquer au sol ou contre les parois.

« Filez ! cria-t-elle. Je vous couvre. »

Seke bondit sur ses jambes, aida son confrère à se relever, lui passa le bras autour des épaules et, sans perdre un instant, reprit sa progression en direction de la salle du joyau. Tendu vers son but, poursuivi par les jurons de dépit des septions, il repoussa la tentation de se retourner. Azel s'était condamnée à une mort certaine en choisissant leur parti – les créatomes ne paraissaient pas en mesure de neutraliser les rayons déstructurants –, et les deux griots ne pourraient jamais lui exprimer leur reconnaissance. Il leur fallait encore une fois fuir comme des voleurs, fuir comme des lâches, comme des ingrats. Fuir sans partager le Verbe, fuir afin de préserver leur existence solitaire et dénuée de joie.

En dépit d'une allure désespérément lente, ils atteignirent sans encombre la salle du joyau. Les bruits de pas et les cris résonnèrent à nouveau lorsqu'ils s'engouffrèrent à l'intérieur de la cavité. Les septions avaient éliminé l'obstacle représenté par Azel.

« Et maintenant ? souffla Al Mikalith, tremblant, livide. Et maintenant ? »

Le joyau de la nef brillait de tous ses feux, éclaboussait de lumière le sol, les parois et la voûte. Les doutes assaillirent Seke : avait-il bien compris les intentions de Kiljer lorsqu'il leur avait conseillé de se rendre dans cette salle ? Ses propres perceptions ne l'avaient-elles pas trompé ?

« Reste à vérifier que mon intuition était juste. »

Seke s'avança vers le joyau. Les hurlements des poursuivants se rapprochaient à une vitesse alarmante.

« Et maintenant ? répéta Al Mikalith.

— Vous n'entendez pas ? demanda Seke.

— Entendre quoi, bon sang ? »

La peur de son vieux confrère, presque palpable, ne troubla pas le calme de Seke. Un chant montait du joyau de la nef, occupait toute son attention, accaparait tous ses sens. Le chant qu'il avait entendu la première fois auprès de Marmat Tchalé, le chant qui résonnait en sourdine en lui, imprégnait ses cellules, sous-tendait le chœur des formes.

« La Chaldria. Elle vient à nous.

— Ridicule ! Le chaldran ne se trouve pas dans ces fosses mais en haut du Vox !

— La Chaldria ne se cantonne pas à quelques portes. Ni à quelques individus. Vous m'accompagnez ou vous préférez les attendre ? »

Les septions surgirent dans la pièce. Éblouis, ils eurent besoin d'un peu de temps pour localiser les deux silhouettes qui s'avançaient vers la sphère étincelante. Quand ils réussirent enfin à les repérer, ils pressèrent la détente de leurs armes et tirèrent une salve de décratomes.

Les ondes se pulvérisèrent sur le rayonnement lumineux du joyau de la nef.

Les septions fouillèrent de fond en comble les fosses envahies de ténèbres. Ils ne trouvèrent aucune autre trace des fuyards qu'un bâton carbonisé. Des nihils, des maîtres sans importance, de la Minor à nouveau trahie par son hérédité, il ne restait que des bouts de vêtements épars et des voiles de poussière noire.

Ils ne purent s'emparer du joyau de la nef : il s'était escamoté en même temps que les deux griots.

CHAPITRE XXI

SAINT-PHAST

Pour la plupart des praticiens des Triplées du système de Shaï, les garantes ne sont que des charlatanes et forment un réseau de femmes avant tout spécialisées dans l'extorsion de fonds. La consœurerie des garantes existe pourtant depuis l'arrivée de l'homme sur Ios, la première des trois planètes colonisées. Elles ont survécu à toutes les persécutions, un fait qui tient déjà du miracle, surtout après l'émergence du Serpent rouge et de ses légionnaires fanatiques. Savez-vous par exemple que, sur Tanos, de nombreuses garantes furent condamnées au supplice de l'équerelle ? Je rappelle que l'équerelle est un minuscule insecte qui se faufile sous la peau des humains et provoque des démangeaisons insupportables. Jetées dans une fosse grouillant de ces charmantes petites créatures, les suppliciées se grattent jusqu'au sang, parfois même jusqu'à l'os, avant d'agoniser dans d'atroces souffrances. Les hommes de loi et de science n'ont jamais aimé les femmes aux pouvoirs mystérieux, incontrôlables. Les exemples abondent dans l'histoire des Triplées du système de Shaï – et probablement des autres mondes humains – de ces persécutions dirigées contre les sorcières, les magiciennes, les guérisseuses et plus généralement contre la part féminine de l'humanité. À l'issue d'une enquête que j'ai voulue la plus honnête et la plus complète possible, il m'est apparu que nous devions regarder le phénomène des garantes avec la plus grande attention, sans préjugé. Je ne présenterai pas ici les nombreux témoignages de guérisons miraculeuses ni même les cas constatés et certifiés par des praticiens officiels, j'évoquerai seulement mes recherches dans les archives d'Ostène, la capitale des deux continents d'Ios, et de Saint-Phast, la capitale de l'hémisphère sud d'Aros. J'espère ainsi vous convaincre que les garantes sont les héritières directes des premiers hommes arrivés sur Ios à l'issue des grandes guerres de la Dispersion. Et vous amener à réfléchir sur l'avenir qu'il convient d'offrir à nos trois mondes. Devons-nous emprunter le chemin ouvert par les hommes de loi, de science, de guerre, puis par les adorateurs du Serpent rouge, ou bien devons-nous nous rapprocher des garantes, adopter leurs valeurs, très anciennes et pourtant si actuelles ?

Auteur anonyme,
fragment d'ADN de synthèse
retrouvé dans les ruines de Jerem,
île du Phare,
Tanos.

LES GRONDEMENTS ASSOURDISSANTS des moteurs précédaient l'apparition des grands vaisseaux au-dessus de la cité de Saint-Phast. Les rayons falots de Shaï, l'étoile naine jaune du système, ne délogeaient pas la pénombre entre les façades des immeubles. La ville baignait en permanence dans un clair-obscur diffus, un crépuscule qui commençait dès l'aube et s'achevait à la tombée de la nuit. Les souffles brûlants crachés par les bouches disposées à intervalles réguliers sur les côtés des rues ne suffisaient pas à réchauffer l'atmosphère glaciale. Ios et Tanos, les deux planètes voisines, si proches qu'on distinguait leurs reliefs et leurs océans, déployaient leurs teintes ocre, brunes et rouges dans un ciel voilé de brume.

Alarmé par la pâleur d'Al Mikalith, Seke avait décidé de partir en quête d'un médecin ou d'un guérisseur. Happés par les flots chaldriens dans la salle du joyau, les deux griots s'étaient réveillés dans un immeuble en ruine. Le voyage n'avait duré pour eux qu'une poignée de secondes alors que plus d'un siècle peut-être s'était écoulé sur Ozane depuis leur départ.

Les Priors, leurs forces armées et leurs créatomes avaient-ils instauré le règne du dragon, celui que Kiljer appelait le Seigneur de la nef ? Que restait-il des Nils des fosses orientales ?

Seke n'avait pas souffert de sa renaissance. La coordination entre son esprit et son corps s'était rétablie quelques instants après son réveil. Il s'était levé et avait examiné Al Mikalith recroquevillé sur le sol. Il avait attendu, espérant que l'état du vieil homme s'améliorerait, puis il avait pris sa décision. Il en avait parlé à son confrère sans être certain d'être compris ni même entendu. Mais Al était sorti de son mutisme pour lui dire qu'ils étaient probablement arrivés sur Aros, l'une des planètes triplées du système de Shaï. Et lui recommander la prudence : la dernière fois qu'il avait visité Aros, entre cent et cent cinquante ans plus tôt, c'était un monde sans foi ni loi, ravagé par les guerres permanentes qui l'opposaient à Ios et Tanos. On ne savait jamais quel genre de calamité transportaient les vaisseaux en provenance des stations orbitales : bombes biotechnologiques, sondes intelligentes, soldats génétiquement modifiés, mercenaires, contrebandiers, pillards, fanatiques... À moins qu'une paix miraculeuse ne fût descendue sur les Triplées, dénicher un médecin dans ce foutoir tiendrait du miracle.

Al s'était tu, épuisé par sa longue tirade, si hâve et blême qu'il semblait à tout moment sur le point de s'éteindre. Si l'alignement se produisait dans les heures suivantes, il n'aurait aucune chance de survivre à un nouveau transfert. Malgré les mises en garde de son confrère, Seke s'était mis en chemin.

L'immeuble se nichait au cœur d'une gigantesque friche industrielle où les ruines le disputaient aux montagnes de déchets métalliques et aux plantes grimpantes. Quelques hangars étaient restés debout, et les phares mouvants d'engins de transport montraient qu'une certaine activité perdurait dans cette zone dévastée.

Seke se tenait sur ses gardes depuis qu'il avait quitté l'immeuble en ruine. Il percevait des sons de formes dans les zones d'ombre, des chants désespérés qui renfermaient une grande violence. Le chœur d'Aros exprimait la même désolation. De la planète saccagée montait une plainte sourde que les hommes ne voulaient ni ne pouvaient entendre. Un

vent rageur dispersait les odeurs de rouille et de putréfaction. La double peau de Seke, tissée par les créatomes d'Ozane le protégeait de la bise, mais, s'il voulait passer inaperçu, il lui fallait rapidement trouver d'autres vêtements et des chaussures. Il évitait le plus possible les halos lumineux des lampadaires suspendus, par chance assez espacés. Les vaisseaux déchiraient régulièrement le voile de brume et se posaient à l'issue d'une approche au ralenti sur l'astroport dont les tours de contrôle dominaient les autres bâtiments de Saint-Phast.

Seke s'engagea dans un réseau de ruelles étroites qui conduisaient à la vieille ville, reconnaissable à ses immeubles délabrés et à ses trottoirs défoncés.

« Hé ! »

Les deux hommes avaient surgi dans son dos. Il n'avait pas entendu leurs sons de forme ou, plus exactement, leurs chants ne s'étaient pas détachés du chœur sinistre d'Aros. Vêtus de combinaisons noires et maculées, ils s'approchaient de lui d'une allure tranquille, le sourire aux lèvres. Leur apparente décontraction contrastait avec la tension et la cruauté transmises par leur vibration intime. De petites cavités gainées de métal ressemblant à des prises parsemaient leurs crânes rasés. Sans doute faisaient-ils partie de ces membres d'équipage qu'on branchait directement sur les instruments de bord de leurs vaisseaux ? Leurs traits respiraient cette dureté propre aux êtres déracinés.

« D'où tu sors, fringué comme ça ? grogna l'un.

— De loin, on dirait que t'es à poil ! » ajouta l'autre.

Seke ne répondit pas. Ils feignaient d'engager la conversation pour le mettre en confiance et endormir sa vigilance. Ils convoitaient sans doute la seule chose qu'il possédât, c'est-à-dire lui-même, son corps, ses yeux, son cœur, son foie, sa peau, ses cheveux... La peur de la mort poussait les hommes à toutes les extrémités, y compris prélever sur les plus faibles les organes de remplacement. Marmat n'avait-il pas révélé à Seke qu'enfant il volait l'énergie de vie des hommes et des femmes de son monde pour la revendre à des entreprises spécialisées dans la longévité ?

Seke se recula de deux pas pour maintenir une certaine distance avec ses deux vis-à-vis.

« Pas causant, hein ? cracha le plus petit.

— Tu connais peut-être pas le terranz ? » renchérit le plus grand.

Tout en parlant, ils se plaçaient de manière à le coincer contre le mur d'un immeuble. Sur leur combinaison était brodé un petit symbole rappelant l'Angail des Jezomini ou le draak des mutants d'Ez Kkez : un reptile rouge, plus proche du serpent que du lézard.

« Je viens d'un autre système, lança Seke.

— Bien sûr, bien sûr, ricana le plus petit. Et moi je sors tout juste de la chambre de la femme de l'empereur de Tanos !

— T'es un griot, alors ? gloussa le plus grand. Seuls ces salopards peuvent voyager d'un système à l'autre. Où est ton instrument, griot ? Chante-nous un truc ! Ça fait bien mille ans qu'on n'a pas vu un voyageur céleste dans le coin !

— Ouais, le dernier, j'crois bien qu'on l'a pendu par les couilles !

— Paraît qu'il chantait drôlement fort !

— Tu veux tout de même pas subir le même sort ?

— Y a mieux à faire avec tes couilles !

— T'as l'air en pleine forme. Elles vaudront un bon paquet à l'orgarché de Saint-Phast.

— Sûr, il vaut plus cher en morceaux qu'en entier ! »

Le plus petit tira de la poche de sa combinaison une arme à la lame courbe. Seke ne lui laissa pas le temps de frapper. D'un geste fulgurant, il le saisit par la gorge, se plaça derrière lui sans desserrer sa prise et lui obstrua la trachée-artère, esquivant sans difficulté ses ripostes désordonnées.

« Nom de Dieu ! » glapit le plus grand.

Il sortit à son tour une arme blanche, mais, comme il ne pouvait frapper le griot sans risquer de toucher son compagnon, il se contenta de sautiller sur place en proférant des menaces. Seke continua de serrer jusqu'à ce que son adversaire perde connaissance. Ensuite il lui arracha son poignard, le projeta brusquement dans les jambes du plus grand, exploita la confusion pour fondre sur les deux hommes enchevêtrés et les frapper à tour de rôle, l'un à la poitrine et l'autre entre les omoplates.

Il entreprit de dévêtir le plus petit sans prendre le temps de l'achever. Ce dernier poussait des gémissements étouffés tandis que les membres du plus grand claquaient sur le béton écaillé. Seke lui retira sa combinaison sans rencontrer de résistance. L'homme ne portait pas de sous-vêtements, mais on lui avait greffé trois plaques métalliques et brillantes, l'une à l'emplacement du cœur, l'autre au niveau du nombril, la dernière enfin juste au-dessus des organes génitaux. Seke enfila la combinaison, un peu courte pour lui, récupéra les chaussures, des bottes aux tiges souples, glissa le poignard dans sa poche et reprit sa marche en direction de la vieille ville.

Dans les autres poches de la combinaison, il trouva des jetons électroniques qui servaient probablement de monnaie d'échange ainsi qu'une plaque d'identité munie d'une puce en ADN de synthèse.

Il parcourut encore plusieurs ruelles avant de déboucher sur une place circulaire inondée de lumière. Une noria de navettes transparentes se posaient sur des socles d'atterrissage. De jeunes rabatteurs se répandaient parmi les passagers, des hommes vêtus pour la plupart de combinaisons spatiales, et tentaient de les attirer vers les entrées arrondies et discrètement éclairées de bars. Leurs cris perçants dominaient la rumeur de la ville, les sifflements des navettes et les grondements des vaisseaux.

Indécis, Seke s'avança vers le centre de la place.

« Sieu ! Sieu ! »

Un jeune garçon surgit devant lui et lui agrippa la manche. Dix ans tout au plus, frimousse émaciée, mangée par des yeux fiévreux, crâne rasé, parsemé de plaies et de croûtes, vêtements informes et crasseux, sourire engageant. Un son de forme résonnait dans son corps qui ne lui appartenait pas, qui étouffait son propre chant.

« Viens avec moi, viens avec moi ! »

Arc-bouté sur ses jambes, il tirait Seke vers l'entrée la plus proche, une avancée en forme d'arc et ornée de fils lumineux entrecroisés. Le griot sortit un jeton électronique de sa poche. Le garçon essaya de lui arracher la petite plaque brillante avec une vivacité de rapace.

« Il est pour toi si tu me conduis à un médecin ou un guérisseur. »

Le garçon parut d'abord ne pas comprendre, puis, à l'issue d'une réflexion intense qui lui plissa le front et lui donna l'air d'un vieillard, il acquiesça d'un hochement de tête frénétique.

« Viens avec moi, sieu. »

Il entraîna le griot dans une ruelle sombre peuplée d'ombres silencieuses et inertes. D'elles montait un son de forme unique, une vibration blessante. Seke n'avait rien à craindre de ces hommes et de ces femmes vêtus de hardes et affalés contre les murs : ils ne manifestaient aucune agressivité, ils croupissaient dans le déni d'eux-mêmes, dans le renoncement. Le garçon s'était engagé sur le même chemin, mais il n'en avait parcouru qu'une partie, il lui restait encore un peu d'énergie, un peu de vie.

« Est là, sieu. »

Il désignait une porte basse et renfoncée peu engageante. Seke se demanda si son petit guide avait réellement compris sa requête, s'il avait seulement feint de comprendre afin de récupérer le précieux jeton ou s'il l'avait attiré dans un piège.

« Il y a vraiment un guérisseur ici ?

— Est là, sieu. Viens avec moi. »

Le garçon ouvrit la porte, se faufila dans un couloir sombre et s'élança sur un antique escalier à vis. Seke glissa la main dans sa poche et agrippa le manche du poignard avant de le suivre.

Au troisième étage, le garçon s'arrêta devant une porte de bois, se plaça devant un œil rouge, un mouchard électronique sans doute, et fit signe à Seke de se tenir à ses côtés. Ils restèrent tous les deux un petit moment dans le faisceau lumineux avant qu'un grésillement s'insinue dans le silence, suivi de claquements.

« Viens avec moi, sieu. »

La porte pivota sur ses gonds, le garçon se glissa dans l'entrebâillement. Seke lui emboîta le pas, les doigts crispés sur le manche du poignard. Ils franchirent un petit vestibule puis pénétrèrent dans une vaste pièce baignée d'une lumière douce et garnie de meubles disparates.

Seke eut besoin d'un peu de temps pour discerner une forme humaine dans la masse de chair et de tissu vautrée sur une banquette mobile qui s'avançait vers eux avec un léger sifflement. Un visage, des yeux, un nez, une bouche se détachaient de l'amas de plis et de renflements surmonté de cheveux lisses et noirs. Elle – il s'agissait vraisemblablement d'une femme - portait une sorte de robe constituée de plusieurs couches d'étoffe enchevêtrées les unes dans les autres, d'où s'évadaient des mains et des pieds aux doigts boudinés et aux ongles brillants. La banquette s'arrêta à moins de trois pas des deux visiteurs.

« Eh bien, Tsan, qui m'as-tu amené cette fois-ci ?

— Sieu cherche guérisseur, répondit le garçon. Un lek pour moi si le conduis à toi.

— Un lek ? Vraiment ? »

Les yeux sombres de la grosse femme se levèrent sur Seke. La légèreté, l'harmonie du son de sa forme ne correspondaient pas à son apparence physique. Il se sentit fouillé, sondé par son regard.

« Vous lui avez réellement promis un lek ? »

Seke acquiesça d'un hochement de tête.

« Vous savez ce que représente un lek ? » insista-t-elle.

Il avoua son ignorance d'un haussement d'épaules.

« Une petite fortune en ces temps difficiles. Soit vous êtes immensément riche, soit vous débarquez d'une autre galaxie.

— J'ai seulement besoin d'un bon guérisseur, dit Seke. Dois-je considérer que ce garçon a rempli sa part de marché en me conduisant chez vous ?

— Pourquoi un guérisseur ? Vous êtes en excellente santé.

— Comment le savez-vous ? »

La femme s'agita sur la banquette dans un froissement prolongé de chair et d'étoffe.

« Je le sais parce que c'est mon travail. Certaines de mes consœurs jugeraient votre ignorance vexante. J'ai reçu le visionnaire depuis plus de trente ans. Je suis une garante de santé professionnelle agréée. Je vois également que vous n'êtes pas arrivé sur Aros depuis très longtemps. »

Seke s'inclina pour rendre hommage à la perspicacité de son interlocutrice.

« Je n'ai pas besoin de vos services. Il s'agit d'un confrère. Est-ce que vous pouvez vous déplacer ?

— Deux leks. »

Il sortit un jeton électronique de sa poche et le tint entre son pouce et son index.

« Un lek correspond à l'un de ces jetons électroniques ?

— Lek, lek, sieu... »

Le garçon tendait la main, les yeux brillants, la lèvre supérieure retroussée sur une dentition ravagée.

« On dirait qu'il y a une autre entité en lui, et dans les hommes et les femmes que nous avons croisés dans la rue », avança Seke.

La grosse femme hocha la tête, un geste qui déclencha une série d'ondulations sur son visage et son corps.

« Vos perceptions sont remarquables. Et peu courantes. Tsan et tous ces gens sont porteurs de l'Ange des derniers temps, un virus transgénique lancé pendant la guerre des Triplées. Un vrai tueur, d'une résistance à toute épreuve : il s'adapte à toutes les situations, déjoue tous les remèdes. On ne sait pas comment il se transmet, sueur, salive, sperme, air, eau... On estime qu'il touche plus des deux tiers de la population d'Aros. Et encore, ce sont les statistiques officielles. Les statistiques officieuses disent plutôt quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Une chose est sûre en tout cas : il donne la mort en dix ans. À ce rythme, la population des Triplées se sera éteinte dans moins d'un siècle.

— Qui l'a créé ? » Seke désigna le reptile rouge brodé sur le devant de sa combinaison. « A-t-il un lien avec ce symbole ? »

Son interlocutrice lissa ses cheveux du plat de la main.

« Si vous en ignorez la signification, c'est sans doute que ce vêtement ne vous appartient pas. Le bruit court en effet que ce sont les légions du Serpent rouge qui ont conçu et répandu le virus. Ces fanatiques ont déferlé d'Ios pour envahir Aros et Tanos. Personne n'a pu les arrêter. Ils continuent de semer la terreur. Je ne sais pas comment vous vous êtes procuré cet uniforme, mais, en général, il vaut mieux éviter de croiser leur

chemin.

— D'accord pour les deux jetons. Comment… comment comptez-vous vous déplacer ?

— Remuer cette masse, voulez-vous dire ? Encore une allusion que je pourrais juger blessante. Je ne bouge jamais de chez moi. Donnez-moi simplement les deux leks et concentrez-vous sur votre ami. »

Seke s'approcha de la grosse femme et lui tendit les deux jetons. Il fut parcouru de frissons lorsqu'elle les saisit dans le creux de sa paume. Son parfum fleuri, entêtant, envoûtant, l'invita à rester un moment près d'elle, dans son attraction.

« Lek, sieu, lek, lek ! »

Le petit Tsan réclamait son dû avec une véhémence qui lui creusait les traits et lui agrandissait les yeux.

« Donnez-le-lui. Ou il vous empêchera de vous concentrer. Ce garçon est dur en affaires, mais c'est un vrai plaisir que de traiter avec lui. Au fait, je ne me suis pas encore présentée : les uns m'appellent Isandelle, d'autres Isande. À vous de choisir. »

Seke donna à Tsan l'un des jetons électroniques qui lui restaient. Le garçon l'observa sous toutes ses coutures avant d'exprimer sa joie d'un petit rire aigu. Il ne s'éloigna pas pour autant, pensant sans doute que ce lek en appelait d'autres s'il se montrait assez habile pour exploiter le filon.

« Vous guérissez à distance ? demanda Seke.

— Ni la distance ni le temps ne sont des obstacles pour la pensée réparatrice, répondit Isandelle. Heureusement d'ailleurs : le visionnaire condamne à l'obésité, donc à l'immobilité.

— C'est quoi ce visionnaire ? Un parasite ? »

Un rire tonitruant secoua la grosse femme et tira à la banquette des grincements alarmants.

« Vous cherchez décidément à m'offenser, jeune homme ! répondit-elle d'une voix haletante. Le visionnaire est un don, un présent, pas un virus comme l'Ange de la fin des temps. L'un a été conçu pour détruire, l'autre pour guérir.

— Je suppose qu'il vient de l'arche des origines. »

Un voile de stupeur glissa sur le visage d'Isandelle.

« Qui vous en a informé ? Seules les garantes connaissent les secrets du visionnaire.

— J'ai assisté à des phénomènes similaires sur d'autres mondes.

— Que voulez-vous dire par « autres mondes » ? Les vaisseaux actuels ne sont pas assez performants pour s'aventurer hors du système de Shaï… Seigneur, seriez-vous un…

— Griot céleste », dit Seke avec une inclinaison du buste.

Isandelle se pétrifia sur la banquette, la bouche ouverte, incapable de prononcer un mot, puis elle se ranima, tendit le bras en direction de Seke, ouvrit la main où brillaient les deux jetons électroniques.

« C'est à moi de vous demander pardon. Je vous ai pris pour un légionnaire du Serpent rouge. Je vous ai soutiré une somme exorbitante, mais je n'avais pas l'intention de soigner votre ami. Il m'aurait été facile de vous en persuader par suggestion mentale. Puis je vous aurais fait suivre par Tsan et quelques autres de mes rabatteurs. Saint-Phast ne manque pas de terrains vagues. Ils vous auraient discrètement réglé votre compte, dérobé

vos derniers leks, prélevé vos yeux, vos dents, vos » organes et même vos cheveux. Reprenez vos leks, je vous en. prie.

— Les guérisseuses d'Aros ont de drôles de mœurs, murmura Seke.

— Nous sommes en guerre, ne l'oubliez pas. Nous sautons sur toutes les occasions d'éliminer les serpents rouges. Et gagner un peu d'argent pour les mouvements de résistance. Nous ne sommes pas regardants sur les moyens. Mais je ne m'attendais pas à la visite d'un griot céleste vêtu d'un uniforme de légionnaire. Encore une fois, veuillez me pardonner et reprendre vos leks. »

Seke désigna le garçon d'un mouvement de tête.

« Donnez-les-lui. Je n'en ai pas besoin là où je vais. Que fai-sons-nous pour mon confrère ? »

Tsan ne se fit pas prier pour prendre les jetons dans la main de la garante.

« Ce petit futé a gagné en un soir davantage qu'en cinquante ans de vie ! fit Isandelle avec une moue amusée. Manière de parler : il n'atteindra probablement jamais sa quinzième année. En attendant, sa mère et sa famille auront de quoi vivre et de quoi résister. Occupons-nous de votre ami maintenant. Concentrez-vous sur lui, sur l'endroit où il se trouve. »

Seke se transporta par la pensée près d'Al Mikalith, contempla son visage blême, visita mentalement le sous-sol sombre et délabré où ils s'étaient réveillés, étendit sa vision à l'immeuble en ruine au milieu de la friche industrielle, refit le trajet qui l'avait conduit dans l'appartement de la garante. Il frémit lorsqu'il rencontra à nouveau les deux légionnaires du Serpent rouge, lorsqu'il croisa leurs regards consumés par la haine, il ressentit encore le choc du poignard s'enfonçant dans les chairs.

« Ces deux démons l'ont bien cherché. »

Le chuchotement d'Isandelle résonna avec netteté dans le silence de son logement. Elle s'était servie du fil des pensées de Seke pour s'orienter dans le labyrinthe de Saint-Phast. Les yeux clos, elle s'était renversée sur la banquette. Des mèches de ses cheveux se coulaient en ruisseaux sombres sur ses épaules et sa poitrine. Les différentes épaisseurs de son vêtement contenaient avec peine les débordements de son corps.

« Restez près de votre ami. »

En revenant près d'Al Mikalith, Seke s'aperçut qu'il n'explorait pas le passé mais le présent. Le vieux griot lui parut plus mal en point que dans son souvenir. Il respirait à peine, recroquevillé sur le sol, les yeux fixes, les doigts crispés sur les cordes de sa kharba.

« Ne vous éloignez pas. »

Seke perçut très nettement le moment où Isandelle entama son travail de guérison. Un courant chaud, agréable, traversa son propre corps et se déversa dans celui d'Al Mikalith. La sensation ne dura pas longtemps, à peine quelques secondes, mais lui procura un bien-être profond et durable. Les traits de son confrère se détendirent, sa respiration devint régulière et calme.

Des gémissements et des grincements ramenèrent Seke dans l'appartement de la garante.

« À chaque fois fait ça, sieu », chuchota Tsan.

De violentes secousses agitaient Isandelle. Le griot craignit que la suspension torturée

de la banquette ne cède sous son poids et que l'énorme corps de la garante ne s'étale sur les lattes du parquet, mais elle s'apaisa peu à peu, rouvrit les yeux, reprit sa position initiale, mi-assise, mi-couchée, remit de l'ordre dans sa tenue et dans ses cheveux.

« Votre ami s'en sortira cette fois, mais il n'en a plus pour très longtemps, déclara-t-elle d'une voix traînante. Il ne souffre pas d'une maladie ou d'une faiblesse particulière, il est seulement vieux et las de l'existence. Il est griot comme vous ? »

Seke acquiesça d'un mouvement de tête. Tsan le fixait avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

« Je ne pensais pas que la vieillesse et la lassitude touchaient les griots, reprit la garante. Connaissez-vous également un homme à la peau noire et à la barbe blanche ? »

Elle interpréta certainement le tressaillement de Seke comme une réponse positive, car elle poursuivit :

« Votre pensée est reliée à plusieurs personnes, mais c'est vers cet homme qu'elle m'a dirigée.

— Vous savez où je peux le trouver ? » La garante eut une moue désolée.

« Je peux juste vous dire qu'il vous espère, qu'il vous attend. »

CHAPITRE XXII

TRIPLE BAN

La guerre est notre métier. Nous voguons vers les autres mondes pour semer la terreur et la désolation. Nous servons le Serpent rouge sans jamais défaillir, sans jamais trahir, tel est notre honneur, telle est notre fierté. Pendant que nous tranchons les cous et les têtes, pendant que nous ouvrons les ventres, notre allié, l'Ange de la fin des temps, poursuit son œuvre de destruction invisible et silencieuse. Quand nous sommes las, quand nos bras et nos pas se font lourds, le Serpent rouge vient nous parler et nous encourager. Alors nous repartons, plus féroces encore, nous tuons sans pitié tout homme, toute femme, tout enfant qui se dresse sur notre chemin. Nous faisons couler leur sang, un sang rouge comme la colère du Serpent. Nous aimons contempler l'effroi dans les yeux de ceux que nous surprenons dans leur sommeil et dans la quiétude de leurs maisons. Ils savent qu'ils n'ont aucune pitié à attendre d'un légionnaire ; la pitié est le refuge des faibles et des lâches. Nous ne nous arrêterons pas tant que nous n'aurons pas débarrassé les Triplées du système de Shaï des ennemis du Serpent rouge. Nous crierons notre fureur et nous cracherons notre venin jusqu'à la fin des temps.

Le serment du légionnaire,
bibliothèque du Serpent rouge,
ville sainte de Jepal,
Ios.

SIEU, sieu... »

Tsan se glissa comme une ombre dans la ruelle envahie de ténèbres. Au sortir de l'appartement d'Isandelle, le garçon avait conduit Seke dans un recoin obscur et lui avait demandé de l'attendre jusqu'à son retour.

« Pourquoi ? avait demandé le griot.

— Pas pars maintenant. Reste. »

Tsan s'était éclipsé. Seke n'avait pas eu le temps de se concentrer sur le son de forme de son petit guide, mais il n'avait pas bougé

— Isandelle avait ordonné à Tsan d'assurer la sécurité du griot jusqu'à l'immeuble en ruine où se reposait son confrère.

L'attente se prolongeant, Seke avait cru que le garçon ne reviendrait pas. Mille périls guettaient un enfant dans une ville où déambulaient les fanatiques du Serpent rouge, les trafiquants d'organes et les sadiques de tout poil. Et puis Tsan s'était peut-être contenté de ces deux leks et avait abandonné le visiteur à son sort.

« Viens avec moi, viens avec moi.

— Content de te revoir, Tsan. »

Le garçon eut un sourire fugitif avant de tirer le griot par la manche.

« Viens avec moi, sieu. »

Ils retournèrent sur la place circulaire où les navettes vomissaient avec régularité leurs passagers. Le coucher de Shaï teintait de jaune pâle le voile persistant de brume. La lumière avait encore baissé d'intensité, et les ténèbres cernaient déjà les bâtiments. L'animation ne diminuait pas avec la tombée de la nuit, bien au contraire. Une armée de petits rabatteurs attendait les nouveaux arrivants, des hommes d'équipage pour la plupart, au pied des socles d'atterrissage.

Tsan et Seke se frayèrent un passage difficile dans la multitude. Le garçon ne lâcha pas la manche du griot pendant la traversée de la place. Nul ne leur prêta attention. Les fanatiques vêtus de la combinaison noire frappée du serpent rouge avaient pourtant tous le crâne rasé et percé de minuscules cavités gainées de métal. L'obscurité et l'agitation les empêchaient de remarquer qu'un usurpateur aux cheveux épais et bouclés avait emprunté leur uniforme. Il n'y avait plus rien d'humain dans le son de ces hommes asservis à une entité destructrice. Leur chant était identique, en plus puissant, à celui des deux agresseurs de Seke dans la ruelle déserte.

Tsan l'entraîna dans une rue où s'égrenaient de petits groupes guidés par les rabatteurs. Les bars et les bordels semblaient être les seuls commerces de la vieille ville, une activité liée à la proximité de l'astroport, le seul d'Aros, et à la fréquence des vaisseaux en provenance des deux autres mondes du système de Shaï. On voyait, par l'entrebâillement des portes, des femmes ou des jeunes gens des deux sexes très peu vêtus danser sur des scènes, papillonner autour des tables, rôder le long des comptoirs.

« Où m'emmènes-tu ? » demanda Seke.

Tsan avait pris la direction opposée à celle de la friche industrielle où les griots s'étaient réveillés.

« Viens avec moi. »

Ils parcoururent une distance que Seke estima à une demi-lieue. Les enseignes clignotantes lançaient des éclairs violents dans la nuit noire, dévoilaient les corps vautrés sur les trottoirs, révélaient les bagarres opposant deux hommes ou deux groupes au milieu de la rue, débusquaient les silhouettes des prostituées et de leurs clients dans les venelles.

Tsan s'arrêta et attendit que s'éloigne le rugissement du moteur d'un vaisseau pour dire :

« Garante, elle dit : tu connais un homme peau noire, barbe blanche, vrai ? »

Seke dévisagea son petit interlocuteur, essayant de deviner où il voulait en venir.

« Si donnes deux leks moi, te conduis homme peau noire. »

Il fallut un petit moment au griot pour que l'information se détache du tourbillon de ses pensées.

« Tu veux dire que... tu sais où le trouver ? », Tsan tendit la main et le fixa d'un air provocant.

« Donne deux leks, te conduis.

— C'est la garante qui t'a...

— Deux leks. »

Seke poussa un soupir agacé, prit les deux jetons électroniques dans la poche de sa combinaison et les montra au garçon.

« Tu les auras quand tu m'auras conduit à lui. »

Le sourire de Tsan se crispa.

« Comment sais tu payes moi ?

— Tu as déjà gagné beaucoup avec moi. Tu peux me faire confiance, tu ne crois pas ? »

Des éclats de voix retentirent tout près d'eux. Une porte s'ouvrit avec fracas, cracha une langue de lumière vive sur les dalles de pierre. Catapultés dans la rue, deux hommes vêtus de combinaisons blanches roulèrent sur le sol, se relevèrent en titubant et se fondirent dans les ténèbres sans demander leur reste.

« Eux plus d'argent, commenta Tsan. Viens avec moi. »

Le garçon s'approcha de la porte toujours ouverte. Une silhouette se porta à sa rencontre et lui barra le passage.

« J'espère que tu m'amènes un client aux poches bien garnies, Tsan. Pas comme ces deux fauchés d'Ioniens ! Qu'ils retournent se branler sur leur planète pourrie ! »

L'homme cracha par terre avant de lever sur Seke un regard inquisiteur. Ni très grand ni très large, il dégageait une force et une énergie hors du commun. Cheveux ras, traits anguleux, arcades saillantes, muscles secs, pas le genre de type auquel il faisait bon se frotter. Une douleur ancienne, inconsolable, sous-tendait son chant, source d'une exaspération proche de la folie. Il resserra d'un geste brutal la ceinture de son ample tunique, conçue, comme son pantalon, pour lui offrir une totale liberté de mouvement.

« Lui vient pas pour femme ou boire, vient chez toi pour homme, déclara Tsan.

— Il n'y a que des femmes chez moi, tu le sais, petit crétin !

— Ce qu'il veut dire, intervint Seke, c'est qu'un de mes amis se trouve chez vous et que je dois absolument lui parler.

— Qu'est-ce que ça me rapporte à moi ?

— Disons un lek si vous me laissez entrer. »

La surprise de son vis-à-vis, bien que furtive, n'échappa pas à Seke.

« Un lek ? Ou vous tenez vraiment à lui, ou il vous doit un sacré paquet de fric. Ou bien encore... (ses yeux se posèrent sur le serpent rouge ornant la combinaison de Seke) vous avez des ennuis avec nos amis du Serpent. Vous portez leur uniforme, mais vous ne leur ressemblez pas. Vous avez gardé vos cheveux. Vous n'êtes pas plus légionnaire que Tsan et moi, pas vrai ?

— Vous me laissez entrer, oui ou non ? »

L'homme écarta les bras avec un rictus qui accentuait la dureté de son visage.

« D'accord, d'accord, je ne suis ni une fouine impériale ni un officiant du Serpent rouge. Vous avez le droit de garder vos petits secrets pour vous. A vrai dire, je m'en tape. Filez-moi votre lek et allez chercher votre homme. »

Seke lui remit un jeton électronique. Comme Tsan dans l'appartement de la garante, l'homme examina la petite plaque brillante sous toutes ses coutures avant de la glisser dans une poche de sa tunique.

« Vous pouvez consommer chez moi autant qu'il vous plaira, monsieur, boisson et femmes jusqu'à l'aube, ajouta-t-il en s'effaçant pour inviter ses vis-à-vis à entrer. Je suis Gius, bienvenue au Triple Ban. »

Ils franchirent un premier vestibule gardé par deux montagnes de muscle et de graisse dont la présence suffisait probablement à refroidir les velléités agressives des clients.

« Vraiment nazes, ces Ioniens, hein, Gius ?

— Hé, Tsan, déjà de retour ? »

Tsan adressa un geste de complicité aux deux gorilles.

« Pourquoi avez-vous vidé ces deux hommes ? demanda Seke à Gius.

— Ils ont baisé deux filles, des modifiées, ils en voulaient une troisième, mais ils n'avaient plus assez de fric pour se la payer. Au lieu de s'écraser, ils se sont mis à gueuler. J'aime pas qu'on hurle chez moi. Je les ai virés. Ils n'ont pas résisté. Valait mieux pour eux : je leur aurais fait bouffer leurs couilles. Les Ioniens, ils ont de grandes gueules, mais ils s'écrasent dès qu'on leur fait les gros yeux. »

Ils descendirent un petit escalier et pénétrèrent dans une salle dont l'exiguïté surprit Seke. Des grappes d'hommes en uniforme et des femmes aux tenues légères se pressaient devant un comptoir, autour de tables étroites ou sur des banquettes séparées par des paravents. La lumière rougeâtre dispensée par les appliques ménageait des zones d'ombre et renforçait l'impression de désordre. Des couples ou des groupes se formaient et sortaient de temps à autre par une porte dérobée et capitonnée. Une femme s'approcha de Gius pour lui murmurer quelques mots à l'oreille. Plus âgée que les autres, les cheveux tirés en un chignon strict, vêtue d'un ensemble beige, elle écouta la réponse de son interlocuteur en lançant de réguliers coups d'œil vers Seke. La pagaille n'était qu'apparente dans cette salle où se mêlaient les relents d'alcool et les parfums agressifs. Une multitude de mouchards électroniques criblaient les murs et le plafond, sans doute reliés à des terminaux supervisés par des employés postés dans des pièces adjacentes. Les agissements des clients, y compris leurs ébats avec les filles, n'échappaient pas au contrôle de Gius et de son personnel.

« Je vous laisse chercher. J'ai à faire. »

La voix forte de Gius peinait à dominer le brouhaha. Il désigna deux bouches arrondies et sombres sur le mur de gauche, en partie dissimulées par les paravents et les banquettes.

« Le Triple Ban compte trois salles principales comme son nom l'indique. N'oubliez pas : s'il vous prend une envie subite... demandez la spécialité maison : les filles génétiquement modifiées. De vraies bombes. Elles donnent un plaisir inoubliable à leurs clients. »

Gius se fondit dans la cohue.

« Tu t'es moqué de moi, Tsan, tu peux dire adieu à tes deux leks. »

Seke tenta de se glisser le long du bar sans regarder le garçon ni attendre sa réponse. Une femme d'allure provocante lui bloqua le passage. Une fille plutôt, qui s'appliquait à vieillir ses quatorze ou quinze ans à l'aide d'un maquillage outrancier. Sa tunique échancrée et transparente révélait un corps d'une maigreur et d'une blancheur malsaines. Un voile troublait ses yeux clairs. En elle résonnait le son morne du renoncement, le

même que Tsan, le même que les hommes et les femmes jetés à la rue et rongés par l'Ange des derniers temps.

« Tu connais plaisir avec moi ? »

Elle accompagnait son invitation d'un sourire et de mouvements du bassin suggestifs. Une odeur d'alcool imprégnait son haleine.

Quelqu'un tira Seke par sa combinaison dans son dos. Il se retourna avec une telle brusquerie qu'il faillit renverser Tsan accroché à son vêtement.

« Homme noir dans autre salle.

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? gronda Seke.

— As pas donné moi temps. Suis avec moi.

— Eh, me pique pas client, Tsan ! s'interposa la fille.

— Lui pas client pour toi, Alvira, rétorqua le garçon avec aplomb. Lui paye Gius pour chercher ami. »

Il se faufila dans la cohue en direction de l'une des deux bouches cachées par les paravents. Seke le suivit, contourna plusieurs tables, esquiva les mouvements incontrôlés des clients à moitié ivres, repoussa une femme qui l'agrippait par le bras.

« Tu sais pas ce que tu perds, vitupéra-t-elle. J'parie que t'as jamais connu de modifiée... »

La bouche où s'engagea Tsan donnait sur un vestibule sombre et relativement silencieux en regard de la première salle.

Ils passèrent dans une pièce plus petite où d'énormes éclats de rire les accueillirent.

Seke découvrit un spectacle navrant dans un halo de lumière tamisée : un homme debout sur une table, visiblement ivre, balbutiait des mots incohérents devant une poignée d'auditeurs hilares. Vêtu d'une toge et d'une tunique déchirées, maculées, coiffé d'un tarbouche posé de guingois sur un côté de son crâne, il pinçait avec maladresse les cordes d'une kharba, ou d'une vulgaire imitation, car il en tirait des sons pitoyables, en rien comparables avec les notes cristallines de l'instrument d'un griot.

Cet homme à la peau noire et à la barbe blanche était Mar-mat Tchalé.

« Chante, griot ! Chante ! » hurla quelqu'un.

Les jambes coupées, les larmes aux yeux, Seke se laissa choir sur une chaise vide. Tsan se pencha vers lui.

« Est lui que cherches ? »

Seke répondit d'un grognement étouffé.

« Deux leks. »

Le griot tendit les deux jetons électroniques au garçon, mais, avant de les lui remettre, il le saisit par le poignet et le dévisagea avec intensité.

« Comment as-tu su que mon ami était dans ce bar ? »

Tsan se tortilla comme un ver pour lui échapper, puis, devant l'inutilité de ses efforts, il précisa, entre deux grimaces :

« Sœur moi dit moi : homme noir chante dans Triple Ban. Clients rient beaucoup, viennent nombreux. Bon pour affaires.

— Ta sœur ?

— Alvira, ma sœur, elle proposé toi connaître plaisir. Moi entendu garante parler toi

homme peau noire, barbe blanche, deviné que toi cherches lui.

— C'est la vérité, tu le jures ? »

Tsan hocha la tête avec énergie et, à nouveau, se débattit pour libérer son poignet. Seke le relâcha, lui céda les deux leks, faillit se lever, partir en courant, puis il observa Marmat Tchalé.

L'émotion de revoir son maître balaya ses premières réactions. Il contempla son visage amaigri, vieilli, ses yeux globuleux, injectés d'alcool et de sang, sa peau d'un gris terne, et il se souvint de ses retours dans leur petite maison de Logon, la barbe sale, les vêtements déchirés, la mine d'un déterré. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il s'exhibait, qu'il s'humiliait devant un parterre d'ivrognes. Tandis que de sa bouche jaillissait un chant pitoyable, une autre forme se déployait dans sa vibration intime.

Marmat Tchalé ne s'appartenait plus.

Ô dieux, qui pourra dire un jour la solitude du griot ? Tl n'y a de pire condamnation que de vivre sans amour, ô dieux, la souffrance, l'affliction d'un cœur desséché...

Les griots célébraient les retrouvailles des peuples humains dispersés, mais ils étaient aussi les vivants témoignages de la solitude, de la souffrance, du vide auquel les condamnait l'errance perpétuelle.

Ce vide terrible où s'était engouffré le dragon aux plumes de sang.

« Chante, griot ! Chante ! Chante ! »

Marmat titubait, ânonnait d'incompréhensibles phrases. Des filets de salive s'écoulaient des commissures de ses lèvres. Il ne tarderait pas à s'effondrer, une issue qu'encourageaient les spectateurs en l'étourdissant de leurs cris, de leurs rires, de leurs claquements de mains.

Seke résolut d'épargner à son maître cette ultime humiliation. Il traversa les rangs des spectateurs, se jucha sur la table et se plaça face à Marmat.

« C'est moi, Seke. Je suis venu vous chercher, maître. »

Le regard du griot glissa sur lui sans le voir, puis une lueur s'alluma dans ses yeux noyés d'alcool. Il prit alors conscience que son ancien disciple se tenait devant lui, sur cette table d'un bar sordide de Saint-Phast, la capitale planétaire d'Aros, et il tomba dans les bras de Seke. Bouleversés, le maître et le disciple restèrent un long moment enlacés, indifférents aux vociférations des spectateurs.

« Je... je ne pensais pas te revoir un jour, Seke... »

Les trois griots se restauraient dans le sous-sol de l'immeuble en ruine. Leurs petits accompagnateurs, intrigués par ces hommes que Tsan avait présentés comme de véritables voyageurs célestes, les observaient en silence.

Sortir du Triple Ban n'avait pas été une entreprise facile. Il avait fallu négocier auprès de Gius le départ de ce drôle d'individu à la peau noire qui se produisait gratuitement depuis plus d'un mois et dont les pitreries attiraient les clients. Seke s'en était tiré en offrant ses derniers jetons électroniques au patron du bar. Ils avaient ensuite traversé la place bondée, puis, toujours en soutenant Marmat incapable de marcher, ils avaient parcouru le long chemin jusqu'à la friche industrielle. Tsan avait rassemblé une troupe et veillé sur les deux griots jusqu'à ce qu'ils arrivent à bon port. Les plus âgés de ses petits soldats, filles et garçons, n'avaient pas atteint leurs douze ans, mais leur présence avait

suffi à tenir les rôdeurs à l'écart.

« Peur Ange de la fin des temps », avait expliqué Tsan.

Les détrousseurs ou les trafiquants de chair humaine se méfiaient des petits damnés d'Aros : ces gosses se débrouilleraient pour les contaminer s'ils s'en approchaient de trop près.

Ils avaient trouvé Al Mikalith profondément endormi sur le sol. Épuisé, Marmat s'était lui-même allongé pour récupérer de ses errances nocturnes. À l'aube, Tsan avait envoyé quatre de ses compagnons chercher de quoi manger et boire. Ils étaient revenus quelques instants plus tard, chargés de sacs, de cartons, de gobelets. Les autres avaient installé une table et des sièges de fortune à l'aide de pierres et de morceaux de poutre.

Au moment précis où Seke commençait à piquer du nez, Al Mikalith s'était réveillé dans une forme, sinon resplendissante, en tout cas bien meilleure qu'à sa renaissance. Son regard encore fripé s'attarda sur les enfants puis le corps étendu de Marmat.

« On dirait qu'il s'est passé des choses pendant mon sommeil ! »

Seke lui avait relaté brièvement les événements de la nuit, la rencontre avec Tsan, avec la garante, les retrouvailles avec Marmat Tchalé. Il avait seulement passé sous silence l'état dans lequel il avait retrouvé son maître.

« J'ai senti un courant chaud agréable et, après, j'ai eu une terrible envie de dormir, avait raconté Al Mikalith. E y a bien cinquante ou soixante ans que je ne me suis pas senti aussi reposé. Cette... garante m'a vraiment soigné à distance ?

— Elle a simplement besoin d'un intermédiaire, de quelqu'un qui puisse la guider par la pensée vers la personne à soigner.

— Le visionnaire », était intervenue une voix grave.

Marmat s'était redressé, étiré, avait bâillé et remis un semblant d'ordre dans ses vêtements. Seke avait souvent affronté ce visage chiffonné, ces yeux ternes et cet air bougon dans leur masure de Logon.

« C'est le visionnaire qui leur donne leur pouvoir, poursuivit Marmat. Une sorte de virus mutant qu'on leur inocule à l'âge de quinze ans. « Virus » n'est d'ailleurs pas le mot juste. Il s'agit d'un organisme mystérieux dont la consœurerie des garantes est la seule à cultiver la souche. »

Ses yeux globuleux s'étaient promenés sur Al Mikalith puis sur les enfants regroupés un peu plus loin.

« Pas besoin de faire les présentations, je suppose, avait dit Seke.

— Nous nous connaissons en effet. »

Aucune joie dans la voix d'Al Mikalith.

« Nous nous sommes croisés à plusieurs reprises sur Venter, lors des assemblées, avait confirmé Marmat.

— Je n'étais pas toujours d'accord avec toi, avait ajouté Al. Presque jamais d'accord avec toi. Comme je ne suis pas d'accord pour se séparer d'un disciple qui n'a pas encore reçu sa kharba.

— Je me, souviens de toi comme d'un homme raide, enfermé dans les principes, et je constate avec plaisir que tu n'as pas changé.

— Ces principes, comme tu dis, sont les règles indispensables au bon fonctionnement

de toute organisation humaine, le Cercle céleste des griots comme les autres. Si nous avions su respecter ces règles, nous n'en serions pas là.

— Je pense au contraire que le temps nous a pétrifiés, momifiés. Que nous n'avons plus la souplesse pour nous adapter à l'évolution des mondes habités. Que notre propre rigidité nous condamne à la disparition. » Marmat s'était interrompu, secoué par une violente quinte de toux. « Notre temps s'achève, avait-il ajouté. Ayons au moins l'humilité de le reconnaître.

— Humilité ou défaitisme ? Nous traversons une crise grave, mais ce n'est pas la première. Ni la dernière. Ni une raison pour abdiquer. Sans nous, les peuples humains dispersés s'éloigneraient à jamais les uns des autres. Sans nous, les hommes ne sauraient plus que d'autres hommes vivent dans l'univers. Et ils s'enfonceraient dans l'oubli. »

Al Mikalith se raccrochait aux discours, aux principes, puisqu'il ne ressentait plus que du mépris pour lui-même.

« Nous nous croyons indispensables, mais les sociétés humaines continueront d'évoluer sans nous, avait argumenté Marmat. Nous ne sommes ni dans leur espace ni dans leur temps. Comment pourrions-nous les comprendre, comment pourrions-nous les aider ?

— Pourquoi continuer en ce cas ? » Le ton d'Al Mikalith était devenu menaçant. L'espace d'un instant, Seke avait cru que le vieux griot allait se jeter sur son confrère. « Installe-toi sur un monde accueillant et laisse agir ceux qui croient encore en leur mission.

— Pourquoi continuer en effet ? La seule réponse satisfaisante que j'ai trouvée à cette question, c'est que je ne sais rien faire d'autre ! Je suis un vagabond de l'espace, le chant est ma seule joie. Le reste du temps, je vis en compagnie des souvenirs et j'ai de plus en plus de mal à traîner ma carcasse.

— Bel exemple pour un disciple ! »

Marmat avait lancé un regard dérobé à Seke.

« Il n'a plus besoin de moi. Il n'a jamais eu vraiment besoin de moi. Que pourrais-je lui enseigner que ses premiers maîtres ne lui ont pas déjà enseigné ?

— Il n'a pas reçu sa kharba. »

Marmat avait dégagé son instrument des drapés de sa toge et l'avait contemplé avec un mélange de ferveur et de haine.

« Le sceau de ma servitude, de ma solitude. Ma compagne chérie et honnie. Pourquoi serait-il pressé de se marier avec la sienne ?

— Tu veux dire que… tu ne souhaites pas que ton disciple reçoive sa kharba ?

— Je ne lui imposerai aucun choix. Je sais, oh ! oui, je sais les longues journées de souffrance et d'ennui pour quelques minutes de bonheur du chant, je sais, oh ! oui, je sais les douleurs des renaissances pour quelques secondes d'éblouissement sur les flots chaldriens. »

Al Mikalith s'était tu, la mine sombre, le front barré de rides. Son confrère venait de faire l'exact inventaire de son propre état intérieur, ce désenchantement, cette amertume, cette lassitude engendrés par les renaissances, par les contrastes répétés entre la légèreté des flots cosmiques et la gravité des mondes visités. Lui était de surcroît privé du seul

plaisir du griot, le chant.

« Alors, oui, il m'arrive de chercher l'oubli dans l'alcool ou dans d'autres formes d'excès, avait ajouté Marmat. Il m'arrive de tomber aussi bas que le chant m'a emmené haut, question d'équilibre sans doute. Le petit vaurien vautré sur son tas d'an-secs vit toujours au fond de moi, oh ! il se manifeste sitôt le chant terminé, il réclame son dû de sa voix enfantine, il me prend par la main et me conduit dans ces endroits où les hommes cherchent l'oubli. Nous les griots, nous ne pouvons sûrement pas empêcher les hommes de s'enfoncer dans l'oubli. Nous sommes un remède pire que le mal. »

La confession de Marmat avait bouleversé Seke. En cet instant, il n'était plus un maître ni même un confrère, mais un être humain qui portait un regard sincère sur lui-même. Il y avait dans sa franchise, dans sa nudité, davantage de gloire que dans tous les rêves du Cercle céleste.

Tsan avait invité les trois griots à partager le repas. Les garçons et les filles de sa petite troupe avaient aussitôt installé récipients et gobelets sur la table improvisée. Le son morne de l'Ange de la fin des temps résonnait en chacun d'eux. À en croire les paroles d'Isandelle, la plupart d'entre eux n'iraient pas au-delà de leurs quinze ans, victimes d'un virus répandu par les responsables de conflits qui s'étaient déclenchés des siècles plus tôt.

Ils mangeaient en silence une nourriture dont la saveur aigre-douce n'était pas désagréable. Ils l'accompagnaient de gorgées d'une boisson fraîche et légèrement acide.

« L'alignement ne devrait plus tarder à se produire », lança Al Mikalith.

Le vieux griot s'était dépouillé de la méfiance agressive avec laquelle il avait accueilli son confrère.

« Pour une fois je suis d'accord avec toi, dit Marmat avec un sourire las. Je me demande combien nous serons à la prochaine assemblée. »

Il avala une boulette à la consistance indéfinie avant d'ajouter :

« Je ne pensais pas que tu y assisterais, Seke.

— Je n'ai pas eu le choix. » Les yeux de Seke s'embuèrent. « La Chaldria m'a enlevé à la femme que j'aime sans me laisser le temps de connaître mon enfant. »

Marmat laissa errer un regard mélancolique sur les enfants assis autour d'eux.

« Tu lui rendras grâce un jour. Elle a fait preuve d'une grande clémence. Moi, elle m'a laissé connaître et chérir ma fille avant de me reprendre et de m'expédier à des milliards de kilomètres. Je ne l'ai jamais revue, ni adulte ni vieille, et je sais maintenant qu'elle est morte depuis plus de trois siècles. J'ignore si elle m'a laissé des descendants. Chanter me donne l'impression de me rapprocher d'elle, de son être intemporel, de son être sans visage et sans corps, mais après, après, je replonge dans l'enfer de la séparation. J'ai voulu, oh ! oui, j'ai voulu t'éviter cela, Seke, mais au fond de moi je savais que c'était inutile, que tu devais aller au bout de ton chemin.

— Tel maître, tel disciple », grommela Al Mikalith. Il recouvrait sa combativité après avoir évacué l'émotion suscitée par les aveux de Marmat. « Le Cercle met pourtant en garde les griots contre la paternité. Tu connais comme moi les...

— Le voyageur céleste se gardera de nouer des attaches affectives, coupa Marmat d'une voix monocorde, comme s'il récitait une leçon. Les plus solides et les plus douloureux des liens, et caetera, et caetera... Le Cercle ne peut empêcher les siens de vivre, bon sang !

— Ce n'est pas le Cercle qui décide mais la Chaldria », affirma le vieux griot, péremptoire.

Ils achevèrent leur repas sans ajouter un mot, puis Marmat cala sa kharba contre son ventre et commença à gratter les cordes. Une mélodie harmonieuse et nostalgique monta de la coque arrondie et noire. Alors, comme s'ils avaient attendu ce moment depuis le début, les enfants se regroupèrent devant le griot et ouvrirent grand leurs yeux et leurs oreilles.

« A vous, petits frères d'Aros, à vous que les hommes ont rejetés, méprisés, à vous qui vous battez chaque jour pour manger, pour survivre, je passe le bonjour, moi, Marmat Tchalé, du Cercle céleste des griots, moi, le vagabond de l'espace. Nous étions faits pour nous rencontrer, vous qui ne possédez rien, moi qui n'ai ni pays, ni maison, ni ami, vous qui luttez contre le virus de la fin des temps, moi qui me vautre dans ma solitude éternelle. Je viens vous apporter le Verbe, petits frères d'Aros, comme vous m'avez offert ce repas, je viens vous rappeler que votre ancêtre le grand Aros quitta Ios à bord d'une minuscule arche, franchit une immense distance sans nourriture et sans eau et atterrit sur le sol de la planète voisine qu'il baptisa Aros. Oh ! qui dira le courage et la persévérance du géant Aros ? »

La voix de Marmat avait atteint la fréquence vibratoire et la scansion caractéristiques de ses transes. Les yeux de Tsan et des siens brillaient comme des étoiles sur le fond de pénombre. Al Mikalith écoutait son confrère avec un intérêt non dissimulé.

« Le géant Aros s'installa sur son monde, mais bientôt la solitude lui pesa et il implora les cieux de lui envoyer une compagne. Les cieux restèrent sourds à ses prières, alors il hurla, tempêta, lança des rochers dans le ciel, et ses cris et ses pierres frappèrent de plein fouet les deux planètes voisines, Ios et Tanos. Qui dira, oh ! qui dira la force et la colère du géant Aros ? Il advint que des femmes l'entendirent, furent émues par sa tristesse et décidèrent de quitter leurs époux pour le rejoindre sur l'autre monde...

— L'alignement chaldrien, murmura Al Mikalith. Il vient, je le sens. »

Quelques instants avant la remarque du vieux griot, Seke avait eu l'impression de se dédoubler, de se trouver dans deux endroits à la fois. Son corps restait dans la pièce à demi enterrée de l'immeuble en ruine, mais sa part immatérielle s'envolait déjà vers un autre monde.

Une planète bleue striée de nuages blancs.

Cette sensation vertigineuse s'accompagnait d'une forte poussée de lumière et de chaleur. Il résista encore un peu, se raccrochant à la voix déjà lointaine de Marmat, aux visages des enfants, aux limites imprécises de la salle, puis il fut arraché de la pierre sur laquelle il était assis et projeté dans un tunnel éblouissant.

CHAPITRE XXIII

VENTER

Venter : troisième planète du système solaire, considérée par beaucoup comme le berceau de l'humanité. Cette thèse se base principalement sur les guerres de la Dispersion, elles-mêmes issues des guerres solaires – solaires, donc du système solaire. Elle s'appuie également sur l'étymologie du mot « Venter » qui signifierait « ventre » dans une langue ancienne. Le mot « ventre » désigne par extension une matrice et donc accrédite une idée de naissance, d'origine. Certains ajoutent que le siège des griots célestes se situait autrefois sur Venter, mais nous n'avons jamais eu la preuve de cette affirmation. Les archives et les cartes historiques des différents mondes ne contiennent aucune précision sur la localisation du siège du Cercle céleste, et les recherches archéologiques effectuées sur Venter n'ont pas donné de résultat.

Les hypothèses contraires sont légion : il en existe pratiquement autant qu'il y a de mondes habités par les hommes ! Chaque planète prétend en effet être le berceau de l'humanité, des affirmations risibles dans la mesure où une seule d'entre elles est dans la vérité – quoique la théorie de la synchronicité...

Les peuples humains dispersés devraient observer modestie et silence jusqu'à ce qu'une preuve irréfutable soit apportée à leurs allégations. Les courants récents pousseraient les historiens, les ethnologues et les archéologues vers Jezomine, septième planète du système de Jez. Ce nouvel engouement s'explique à mon sens par la pression effrénée des partisans du Néo-Wehud sur le parlement des mondes réunifiés.

Je garde quant à moi une nette préférence pour Venter. J'ai eu la chance inouïe de visiter cette planète du système solaire et j'ai ressenti une émotion indescriptible en foulant son sol : j'avais l'impression de rentrer à la maison.

Friw Atao,
historien et ambassadeur,
archives gouvernementales de Chimle,
Agellon.

LE RÉVEIL sur Venter était différent des renaissances sur les autres mondes. Il s'apparentait à un retour dans une maison familière, et Seke lui-même, qui mettait pour la première fois les pieds sur la planète des origines, s'était senti chez lui en quelques jours.

Il avait repris connaissance sur un lit à l'intérieur d'une cellule minuscule où se

faufilait, par une étroite lucarne, un rayon de soleil. Il avait attendu que s'estompent les effets de la renaissance pour se lever, sortir de la petite pièce et explorer les gigantesques bâtiments de pierre. Il avait rencontré d'autres griots vêtus de la tunique bariolée, de la toge, du tarbouche et munis de la crosse traditionnelle, à quelques variantes près. Intrigués par sa combinaison de légionnaire du Serpent, ils l'avaient salué d'un hochement de tête, d'un petit signe de main ou d'un grognement, trop fatigués ou trop engourdis pour lui adresser la parole. Certains d'entre eux étaient accompagnés de jeunes gens dont les tenues traduisaient les origines diverses. Des apprentis sans doute. Ceux-là auraient volontiers engagé la conversation avec les autres disciples s'ils n'avaient pas reçu pour stricte consigne de respecter le silence de leurs maîtres. Seke s'était rendu compte à l'occasion que Marmat et lui-même n'avaient pas noué une relation de maître à disciple ordinaire. La norme du Cercle voulait que le maître impose au disciple une obéissance aveugle et ne lui abandonne aucune initiative. Bon nombre de griots sautaient sur toutes les occasions pour humilier leurs apprentis. Seke avait eu beaucoup de chance d'avoir été choisi par Marmat Tchalé.

La gravité, le climat, la végétation de Venter semblaient parfaitement adaptés à l'être humain. Ils étaient arrivés, selon Al Mikalith, sur ce continent appelé Afrik, l'une des seules régions de Venter qui n'avaient pas subi les ravages des guerres solaires, ancêtres des guerres de la Dispersion. Grâce à l'intervention de la garante de Saint-Phast, la physiologie d'Al Mikalith avait supporté sans dommage le transfert fulgurant de l'alignement chaldrien. Marmat et son vieux confrère avaient même mis moins longtemps que d'habitude à récupérer. Au bout de seulement deux jours, ils avaient pu se lever et se dégourdir les jambes dans les couloirs et les cours intérieures.

Une végétation exubérante entourait les bâtiments du cercle. Des cris stridents déchiraient régulièrement le silence bercé par une brise chaude, presque sucrée. Une kharba stylisée et une cordelette, les symboles du voyageur céleste, ornaient le linteau de la porte principale en forme d'arc. Elle donnait sur une première cour, la cour d'honneur, entourée d'un mur d'enceinte et pavée d'énormes pierres plates entre lesquelles poussait une herbe brune et résistante appelée « la plante du renouveau » ou « renouvelle » elle était apparue à la fin des guerres de la Dispersion. Il fallait ensuite franchir une succession d'escaliers plus ou moins monumentaux, plus ou moins tournants, pour accéder aux premiers bâtiments dont les façades reliées par des arches dressaient une intimidante muraille de pierre blanche. Des brèches, des lézardes brisaient la symétrie des baies ogivales et des meurtrières dépourvues de fenêtres.

« Pas facile à entretenir, avait commenté Al Mikalith. L'entropie s'installe dans toute construction, mais il faut reconnaître que le siège du Cercle n'a pas trop mal résisté à l'usure du temps.

— Qui l'entretient ? avait demandé Seke.

— Les permanents. Ce qui reste de la population de Venter. Ils logent dans des villages voisins. Tu ne les as pas encore rencontrés ?

— Ce sont eux qui nous fabriquent nos vêtements et nos tarbouches, avait renchéri Marmat. Eux qui font la cuisine et le ménage pendant les assemblées. Ils confectionneront plusieurs tenues à ta mesure lorsque tu auras reçu ta kharba. »

Seke s'était souvenu des hommes à l'allure furtive croisés dans les couloirs. Comme ils portaient des vêtements similaires à ceux des griots, il n'y avait pas prêté attention. A propos de vêtements, il avait trouvé une veste et un pantalon à ses mesures pliés devant la porte de sa cellule, ainsi que des chaussures de cuir à sa pointure. Pas fâché de se débarrasser de la combinaison et des bottes de légionnaire, ainsi que de la double peau confectionnée par les créatomes, il avait enfilé sans attendre sa nouvelle tenue, séduit par sa souplesse et sa légèreté. Al Mikalith lui avait appris qu'il devait cette attention à Marmat : le maître en avait assez de voir le disciple se balader avec ce satané reptile sur la poitrine...

« Je ne sais pas si je recevrai un jour ma kharba », avait murmuré Seke.

Il avait perçu une forme funeste au-dessus du Cercle, un chant de mort et de destruction, le même que celui des sphères meurtrières au-dessus du désert du Mitwan. Le dragon aux plumes de sang avait volé jusqu'à Venter pour exterminer ces voyageurs célestes qu'il pourchassait depuis la nuit des temps.

« Tu en es digne plus que tout autre », avait protesté Marmat.

Seke avait enveloppé son maître d'un regard pénétrant sans oser se concentrer sur le son de sa forme.

« Quand aura lieu l'épreuve ?

— Dans quelques jours. Le temps que tout le monde soit remis de la renaissance. Quand le conseil du Cercle aura jugé le moment opportun. »

L'assemblée se tiendrait dans l'hémicycle du bâtiment principal, une construction qui avait subi d'incessantes modifications. Dressé sur un large promontoire, soutenu par un contrefort central en forme d'étrave, il ressemblait à un navire rafistolé fendant une mer de pierres, d'herbe et de mousse. Une partie de sa toiture s'était effondrée et n'avait jamais été réparée, sans doute parce que la plaie béante ouvrait sur des salles inusitées. Les poutres brisées pointaient vers le ciel comme des esquilles d'os. Les permanents avaient choisi de concentrer leurs efforts sur l'hémicycle, qu'ils avaient isolé du reste de la construction. Au-dessus de cette salle, ils avaient consolidé la charpente et renforcé les murs. De sa splendeur passée, le bâtiment principal gardait de nombreux balcons en encorbellement ainsi que des sculptures érodées, informes, représentant les fondateurs du Cercle.

Seke et les deux griots avaient exploré une tour d'angle, l'Envolée, dont la flèche en partie rognée se perchait plus de trois cents pas au-dessus du sol.

« De là-haut, on a une vue extraordinaire », avait assuré Marmat.

Ils s'étaient aventurés sur l'escalier à vis battu par les courants d'air et souillé par les déjections des oiseaux. Ils avaient franchi les passages délicats où manquaient une ou plusieurs marches, observant des pauses régulières pour permettre à Al Mikalith de reprendre son souffle et des forces.

Seke se demandait pourquoi le vieux griot, qui n'avait pas caché son hostilité envers Marmat sur Aros, s'obstinait à rester en leur compagnie. Il avait pourtant salué certains de ses confrères avec une chaleur démonstrative, presque excessive, dans le grand réfectoire où tous se rassemblaient pour prendre leurs repas.

Au sommet de l'Envolée, accoudés au parapet du balcon circulaire, ils avaient

contemplé les vagues de pierres plates et grises qui ondulaient au-dessus des bâtiments, la ceinture de végétation si serrée par endroits qu'elle passait du vert au noir le plus profond, et puis, dans le lointain, un grand volcan aux pentes abruptes et sombres.

« Le cratère kharbique, avait murmuré AI Mikalith, pâle, encore essoufflé.

— C'est là où les apprentis reçoivent leur kharba, avait ajouté Marmat Tchalé.

— Elles viennent d'où ? avait demandé Seke.

— On pense qu'elles sont déposées par le rayonnement lumineux qui tombe sur le cratère.

— Elles ressemblent à de gros coquillages...

— Des coquillages célestes, en effet. Elles sont vides, et pourtant elles restent vivantes.

— Qui leur ajoute les cordes ? »

Marmat et Al Mikalith s'étaient échangé un regard amusé.

« Personne. Une théorie, une légende plutôt, prétend qu'elles fabriquent elles-mêmes leurs cordes avec leurs sécrétions. Qu'elles se métamorphosent en heptacordes, en lyres célestes, dans le cratère. »

Al Mikalith avait dégagé sa kharba du fouillis de ses vêtements et l'avait montrée à Seke.

« Comme tu peux le constater, les cordes ne sont fixées par aucune attache visible, aucune cheville. Elles sont directement plantées dans la coque.

— C'est ce qui fait qu'un instrument n'est jamais comparable à un autre, avait précisé Marmat. A chacun correspond une sonorité spécifique. »

Seke avait examiné la kharba du vieux griot. Les extrémités des sept cordes tendues au-dessus de la rosace en forme de fente plongeaient directement dans la matière lisse de la caisse de résonance. L'instrument d'Al Mikalith paraissait accordé à son état : terne, desséché, incapable de vibrer.

Ils étaient restés au sommet de l'Envolée jusqu'au crépuscule, engourdis par les rayons du soleil, baignant dans une tiédeur paisible. Seke avait entendu le chant de Venter, un chœur harmonieux dont les malheurs anciens et les malheurs en germe troublaient la sérénité fragile.

« Je m'appelle Onko, je viens d'Agellon. »

Les cheveux blancs, la peau claire et les yeux rouges de son interlocuteur ramenèrent Seke quelques années en arrière dans le Cosmocant de Faliz.

« Tu es orow, n'est-ce pas ? »

La remarque de Seke ne parut pas étonner Onko.

« Et toi, tu es Seke, celui qui sauva Zeline et Irko du Quetzalt.

— Ah, tu connais cette histoire...

— Tout le monde la connaît chez les Orows.

— Comment m'as-tu reconnu ?

— Zeline et Irko ont dessiné un portrait de toi. Chaque Orow en porte un sur lui. Regarde. »

Onko sortit de l'intérieur de sa veste un médaillon serti dans une matière qui ressemblait à de l'os. Seke se reconnut, en plus jeune, en plus poupin, dans le visage croqué par une plume précise.

« Tu les as rencontrés ? »

Onko marqua cette fois sa surprise d'un froncement des sourcils.

« Zeline et Irko ? Ils sont morts depuis plus de deux cents ans ! Mais tous les Orows conservent et chérissent leur souvenir. Ils ont lancé le mouvement de libération planétaire. Grâce à eux, le continent rouge est entièrement débarrassé des adorateurs du Quetzalt. Je pensais... »

D'un sourire, Seke encouragea l'Orow à poursuivre. Les voix graves bourdonnaient dans le réfectoire en grande partie vide. Les permanents allaient d'une table à l'autre en poussant des chariots métalliques chargés de plats fumants. Seke s'était installé à l'écart, laissant Marmat et Al Mikalith en grande conversation avec quelques-uns de leurs confrères.

« J'espérais te rencontrer sur Venter, reprit Onko. Mais je croyais trouver un... un vieil homme.

— Le temps est différent à l'échelle chaldrienne. C'est ma première assemblée comme toi. Je n'ai même pas encore reçu ma kharba.

— Mon maître m'avait parlé de ces écarts de temps, mais je n'en avais pas encore fait l'expérience concrète.

— Qui est ton maître ?

— Kelm Valmor.

— Connais pas. »

Seke invita Onko à s'asseoir. L'Orow inspecta le réfectoire du regard avant de se glisser sur le banc. Des permanents se dirigèrent aussitôt vers lui et lui servirent, sans lui demander son avis, une assiette de terre cuite emplie d'un brouet sans couleur et sans saveur. Marmat pestait régulièrement contre la nourriture, estimant qu'elle baissait en qualité à chaque assemblée. Le jus de fruit frais servi à chaque repas était en revanche délicieux. Les permanents effectuaient leur service sans prononcer un mot. À Seke, qui s'étonnait de ce mutisme, Al Mikalith avait répondu :

« La malédiction de la guerre solaire. Elle a retiré aux survivants l'usage de la parole. On dit que l'horreur a rendu muets les derniers habitants de Venter. »

Onko mangea un moment en silence avant de déclarer, d'une voix à peine audible :

« Mon maître me frappe pour un oui, pour un non, et il me prive souvent de manger. Il dit qu'il cherche à m'endurcir. Mais je suis un Orow, j'ai toujours vécu sur les plaines du continent rouge, je sais déjà ce que signifient la douleur et les privations.

— Comment es-tu devenu son disciple ?

— Je l'ai entendu chanter dans le nouveau Cosmocant de Chimie, là où Zeline et Irko ont réussi à déplacer le chaldran. A la fin de son récital, Kelm Valmor s'est approché de moi et m'a désigné devant toute l'assemblée. Je n'avais pas envie de quitter les plaines ni d'être séparé des miens, mais être choisi par un voyageur céleste est considéré chez moi comme un grand honneur. Alors je l'ai suivi et j'ai visité avec lui quatre mondes. Sur les quatre, nous avons failli être tués par les fanatiques du dragon ou du serpent...

— Ou du Quetzalt, intervint Seke. Ce sont des variantes du même symbole. Ils poursuivent tous le même dessein : l'élimination des griots.

— Mon maître dit que les reptiles ont de tout temps été associés à la malédiction dans

les mythologies humaines.

— Aucun animal n'est bon ou mauvais. Il n'y a pas d'intention dans les vies animales, seulement l'instinct de survie. » L'image des enfants du Tout lui vint à l'esprit après qu'il eut prononcé ces mots. Ils n'appartenaient pas au règne animal, mais ils avaient vécu sans intention. « Les reptiles font peur aux hommes parce qu'ils sont silencieux, mystérieux et parfois dangereux. On les a donc associés au malheur, à la malédiction. Le bon, le mauvais, le beau, le laid ne sont que les fruits de la pensée. »

Onko repoussa son assiette, but une gorgée de jus de fruit et s'essuya les lèvres avec la petite serviette de tissu remise à chaque convive à l'entrée du réfectoire.

« Tu n'as pas reçu ta kharba, mais tu parles comme un sage. D'ailleurs, tu es présenté comme un sage dans l'histoire officielle de Zeline et d'Irko.

— Ceux qui m'ont recueilli et élevé dans le désert du Mitwan étaient des sages. Moi je ne suis qu'un homme, un faiseur de bruit... »

Ils devisèrent jusqu'à la fin du repas, puis, comme les griots devaient se réunir pour préparer l'assemblée, on leur donna quartier libre jusqu'au dîner. Les disciples se regroupèrent dans l'une des cours intérieures des bâtiments et, enfin libérés de la férule de leurs maîtres, s'étourdirent de paroles et de rires. Seke en dénombra une petite trentaine. Les plus jeunes avaient tout juste atteint leur quinzième année et les plus vieux, dont il faisait partie, dépassaient à peine les vingt ans. Ils s'exprimaient tous en même temps, atteints de frénésie oratoire, pressés de déverser les mots trop longtemps réprimés. Ils rencontraient peu ou prou les mêmes difficultés, la nostalgie de leur planète originelle, de leur famille, de leurs amis, la sévérité de leur maître, souvent excessive, parfois absurde, la douleur des renaissances, l'inquiétude face à la montée du dragon aux plumes de sang, enfin l'impatience de recevoir leur kharba et de voler de leurs propres ailes sur les flots cosmiques. Ils décrivirent avec une maladresse touchante les sensations vertigineuses expérimentées sur les flots cosmiques, l'impression encore plus extraordinaire produite par l'alignement chaldrien. Ils avaient assisté aux récitals donnés par leurs maîtres, ils avaient vu les spectateurs fondre en larmes mais, n'ayant eux-mêmes jamais expérimenté le chant, ils se demandaient s'ils se monteraient à la hauteur, s'ils seraient capables à leur tour de déclencher l'émotion des foules.

Leur verbiage ranima en Seke le souvenir de Jaïfe et de Yorgäl, les premiers disciples qu'il eût rencontrés, l'un qu'il avait tué de ses propres mains, l'autre qui était morte sous ses yeux. Il lui sembla que plusieurs siècles le séparaient des événements du Fond de Cadect, mais, à l'échelle de son temps, seulement quelques années s'étaient écoulées. Il éprouvait encore des remords. Sa pensée divisait toujours les souvenirs en bien et en mal, et pourtant, il l'avait expérimenté à plusieurs reprises, c'était dans cette séparation que germait la souffrance, sur ce passé que se brisait en permanence le présent. La colère et dégoût éprouvés pour le disciple de Zaul Samari – au fait, où était passé Zaul Samari ? Et Eyland Volgen ? Avaient-ils succombé aux attaques du dragon aux plumes de sang ? - continuaient de le tarauder parce qu'il ne les avait pas acceptés, parce que, en les repoussant, il s'était renié lui-même.

« Tu as l'air songeur... »

La voix d'Onko le ramena dans la cour intérieure, au milieu de ces apprentis griots

pépiant comme des oiseaux.

« Ils me fatiguent aussi, murmura l'Orow en s'asseyant à ses côtés sur un muret partiellement effondré. Ceux de ma tribu ne sont pas bavards. Les plaines du continent rouge invitent au silence.

— Le désert du Mitwan également. »

La brise tira un rideau de cheveux blancs et fuyants devant les yeux d'un rouge profond d'Onko.

« Quelque chose te tracasse. Tu ne veux pas me dire quoi ? »

Seke se concentra sur le chant de l'Orow ; la nostalgie ne parvenait pas à troubler la pureté de son âme aussi claire qu'une eau de source.

« Je ne sais pas combien de nous seront encore en vie dans quelques jours, finit-il par répondre.

— Personne ne peut prédire à l'aube qu'il sera encore en vie à la fin de la journée.

— Juste. Mais je sens la présence du dragon parmi nous. Je crois qu'il s'est invité sur Venter pour achever ce qu'il a commencé sur Venter. »

Le visage d'Onko demeura impassible. Seke perçut la modification de son chant, une brève vague de panique aussitôt rejetée par son conditionnement orow.

« Je ne mettrai pas en doute la parole de l'homme qui a détecté la présence du Quetzalt dans les corps de Zeline et d'Irko, je lui demanderai seulement ce que nous pouvons faire pour éviter cela. »

Seke haussa les épaules.

« Je ne sais pas sous quelle forme se présentera le dragon.

— Tu peux compter sur moi », déclara l'Orow d'un ton solennel. Il posa la main sur son cœur. « Tu as veillé sur moi depuis ma naissance. C'est à mon tour de te protéger. »

Le village parut désert jusqu'à ce que des enfants surgissent de l'arrière d'une masure et, dans un nuage de poussière, encerclent les deux visiteurs. Seke et Onko s'étaient éclipsés de la cour intérieure, abandonnant leurs condisciples à leurs bavardages futiles. Ils avaient traversé la forêt en suivant le sentier entretenu par les permanents et marché environ six lieues avant d'apercevoir les constructions basses aux murs de pierre blanche.

Les femmes et les enfants des permanents n'étaient pas admis dans les bâtiments du Cercle, mais aucune règle, du moins à la connaissance de Seke, n'interdisait aux griots de leur rendre visite. Les premières maisons se serraient les unes contre les autres en lisière de forêt, à l'ombre des grands arbres, les autres se répartissaient sur un plateau entre les champs cultivés et les prairies où paissait le bétail. Au loin, sur le fond d'azur, se détachait le pic sombre et majestueux du cratère kharbique. Conduits par des femmes, des attelages de ruminants bruns et noirs aux cornes recourbées tiraient des chariots débordant de légumes ou de fourrage.

Les enfants qui entouraient Seke et Onko étaient les descendants des derniers habitants de Venter. Eux n'avaient pas quitté la terre d'où étaient issus les peuples humains dispersés dans la Voie lactée. Ils étaient restés dans le ventre originel, ils avaient survécu sur un monde dévasté par les guerres, ils avaient accompagné la guérison et la renaissance de leur mère nourricière. Le village s'était agrandi en cercles concentriques de plus en plus larges. Echaudés par leur échec cinglant, regroupés autour des bâtiments

du Cercle qu'ils préservaient des atteintes du temps, les rescapés s'évertuaient à respecter les équilibres encore fragiles de leur monde.

Les femmes sortirent à leur tour des maisons voisines et se regroupèrent autour des deux visiteurs. Elles portaient des vêtements de laine amples et simples, des vêtements de pénitentes qu'elles égayaient de ceintures ou de rubans colorés. Leurs cheveux tirés en chignon et leurs regards graves accentuaient cette première impression d'austérité. Des taches bleutées parsemaient leur peau ni blanche ni noire. Leurs chants paisibles restaient empreints d'une tristesse ancienne. Visiblement, les cheveux blancs et les yeux rouges de l'Orow les fascinaient. Les enfants, plus hardis, touchaient les visiteurs du bout des doigts pour s'assurer de leur réalité. Aucun mot ne fut prononcé. Seke se souvint de l'histoire racontée par Al Mikalith. Était-ce vraiment la malédiction des guerres solaires qui les avait rendus muets ? Ou avaient-ils décidé en des temps très anciens de cesser de faire du bruit ?

« Nous sommes des apprentis griots, dit Seke. Nous sommes venus vous rendre visite. »

Les femmes ne bougèrent pas, ne manifestèrent aucune expression, mais leurs yeux sombres se teintèrent de curiosité bienveillante. Les deux apprentis comprirent qu'ils ne tireraient rien d'elles et entreprirent d'explorer le village. Les enfants et les femmes les suivirent, le groupe grossit sans cesse jusqu'à former une foule imposante et silencieuse. Dans le lointain, les champs de céréales ondulaient et bruissaient sous l'effet de la brise. D'ingénieux systèmes de canaux suspendus reliés aux puits irriguaient les potagers et distribuaient l'eau à l'intérieur des habitations. On n'entendait pas d'autre bruit que les mugissements des ruminants regroupés sur les étendues d'herbe verte et les grincements des roues des chariots.

Seke se rendit compte que les femmes et les enfants entraînaient discrètement les visiteurs vers une maison située à l'écart du village, au bout d'une allée de terre bordée de massifs fleuris. Un vieil homme se tenait sur le pas de la porte. Courbé, le visage profondément raviné, auréolé d'un nuage clairsemé de cheveux blancs, il portait une toge grise drapée sur l'épaule et une tunique écrue resserrée à la taille par une ceinture de cuir tressé.

Seke écouta quelques instants la forme du vieil homme, un chant calme et nostalgique, puis il désigna la foule d'un ample geste du bras.

« Navré de vous importuner, mais j'ai l'impression que ces gens nous ont conduits vers vous. »

Le vieil homme dévisagea les deux visiteurs avant de s'éclaircir la gorge et d'entrouvrir les lèvres.

« Qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Je ne pensais pas que nous trouverions quelqu'un avec qui parler.

— Je suis le gardien de la parole de ce village. Je n'ai que très rarement l'occasion d'exercer mon art. Nous n'avons pas souvent de visiteurs célestes. Pratiquement jamais, devrais-je dire.

— Pourquoi sont-ils muets ? »

Une grimace étira les lèvres rainurées du vieil homme.

« Nous nous méfions des mots. Ils ont tué avant les armes. Ils servent trop souvent à blesser, à blasphémer, à tromper. Les derniers habitants de Venter ont décidé de se taire à la fin des guerres solaires.

— On peut vraiment prendre ce genre de décision ?

— Les virus soldats les y ont aidés. Ils ont rongé les cordes vocales de la plupart des survivants. Ils ont aussi provoqué ces taches bleues sur la peau des femmes. La maladie s'est transmise de génération en génération. Nous n'y avons pas vu une fatalité mais une chance, une très grande chance. Venter avait besoin de silence et de repos.

— Vous n'avez pas eu cette chance… »

Le vieil homme sourit, les rides se creusèrent aux coins de ses yeux.

« Il arrive parfois qu'un enfant pousse un cri à sa naissance. Alors il devient le gardien de la parole, le lien entre le village et les visiteurs.

— Où avez-vous appris le langage ?

— Près d'un autre gardien de la parole, dans un village voisin. Chaque génération en compte au moins un. Je transmets moi-même mes connaissances à mon successeur, une fillette de Manjaro, un village distant d'une journée de marche.

— Vous n'avez aucun contact avec les griots ? »

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite, les yeux dans le vague, perdu dans ses pensées. Les femmes et les enfants écoutaient la conversation avec une grande attention. Ils comprenaient visiblement les mots qu'ils ne pouvaient pas prononcer.

« Nous n'avons pas beaucoup d'occasions de les rencontrer, reprit le vieil homme. Au cours de ma vie, qui est déjà longue, je n'ai connu que deux assemblées du Cercle. L'une alors que je n'avais pas atteint mes dix ans, et celle-ci à l'aube de mes quatre-vingt-dix ans. De plus, les griots ne viennent pas nous rendre visite.

— Comment êtes-vous prévenus des assemblées ? »

Le vieil homme désigna le grand volcan.

« Un rayon vient du ciel et tombe dans le cratère du Kharb pour nous avertir que les voyageurs célestes vont bientôt être réunis. Il brille pendant trois jours et trois nuits. Les populations de tous les villages voisins se rassemblent au pied du volcan pour entendre le chant de l'espace. Il en vient d'autres régions d'Afrik et même d'autres continents. Ceux-là étudient le mouvement des astres pour prévoir le jour du rayonnement cosmique et arriver à temps. Dès que le rayon s'éteint, tous se retirent pour laisser les apprentis griots partir en quête de la kharba. Une quête qui sera bientôt la vôtre.

— Je croyais que les autres continents étaient trop ravagés par la guerre pour être habités.

— Nous le pensions aussi jusqu'à ce que nous recevions les premiers visiteurs. D'autres hommes ont survécu en Eurasie, en Amérie. Certains ont subi des mutations physiologiques et psychologiques importantes, dramatiques, mais ils se sont engagés avec détermination sur le chemin qui les ramène à l'humain. Nous maintenons avec eux des échanges réguliers.

— Par quel moyen ? »

Le vieil homme rajusta avec méticulosité le drapé de sa toge. Le soleil, déjà bas dans le ciel, perdait de son éclat et le ciel virait doucement à l'indigo. La chaleur restait agréable,

presque euphorisante. Les meuglements prolongés des ruminants semblaient annoncer la fin du jour.

« La force de la pensée collective. Nous confions notre message au vent. Il le colporte de terre en terre.

— Les tribus des plaines rouges utilisent le même système, intervint Onko.

— Parfois les autres hommes nous envoient leurs oiseaux messagers, parfois ils organisent une expédition et viennent nous apporter eux-mêmes leur réponse, poursuivit le vieil homme. Chaque groupe progresse à sa façon, à son rythme. Venter se remet lentement de ses blessures. Cela fait maintenant très longtemps que notre monde n'a pas connu de guerre.

— Ici peut-être, mais ailleurs, sur les autres continents, comment pouvez-vous en être sûr ? demanda Seke.

— Nos correspondants nous en auraient informés. Nous entendons toujours au fond de nous la rumeur de la guerre. Nos ancêtres étaient des hommes de fureur et de bruit, des conquérants brutaux qui ne cherchaient qu'à posséder. Jamais ils n'ont regardé l'humanité dans sa totalité. Ils l'ont divisée en pays, en religions, en races, en classes. Chaque groupe s'efforçait de contrôler les ressources, les richesses, les territoires, les esprits, d'augmenter et de conserver ses privilèges. Une chance unique nous est proposée de recommencer. »

Le vieil homme se dirigea vers l'entrée de sa maison, mais il n'entra pas, il se retourna sur le seuil de la porte.

« Moi, la chance m'a souri doublement : j'ai assisté à deux rayonnements cosmiques, j'ai entendu deux fois le chant de l'espace. J'espère qu'elle vous sera favorable dans le cratère du Kharb. Le rayonnement était particulièrement intense cette fois-ci. Rentrez maintenant. Ou vos maîtres vont s'inquiéter de votre absence. »

Ayant prononcé ces paroles, il se retira dans sa maison. Seke et Onko reprirent le chemin du retour, escortés par les femmes et les enfants jusqu'à l'orée de la forêt.

CHAPITRE XXIV

ONKO

Aimer son ennemi, c'est parfois le tuer. Mieux vaut tuer avec amour que de laisser vivre avec mépris. Maintenant, la vie t'a placé devant l'obligation d'en découdre avec ton adversaire. Ce n'est pas ta vie que tu défends, car la vie est un don sans cesse renouvelé, mais la nécessité intérieure te pousse à l'action, tu sais que le cycle de ton adversaire doit s'achever – ou le tien, la fin du combat l'apprendra. Tu gagneras peut-être si l'esprit de la haine te possède, mais alors tu perdras plus encore, tu seras projeté dans le cycle sans fin de l'action et de la réaction. Cette haine dont tu as semé la graine poussera, deviendra un arbre immense dont les branches finiront par s'abattre sur toi. Tue puisqu'il le faut, tue sans émotion, sois entièrement dans ton geste, sois ton geste, prends sa vie sans qu'une pensée te traverse. Que ton âme soit pure comme un ciel sans nuage. Alors tu n'auras pas la mort de ton ennemi sur la conscience, puisque tu n'auras plus de conscience.

La conférence inaugurale du Cosmocant de Chimle,
Erya Majaël, la femme au cœur redoutable
(appelée Zeline dans certaines traditions),
tradition orale des plaines de l'Orow,
Agellon.

LES SOIXANTE GRIOTS n'occupaient qu'une partie infime de l'hémicycle des assemblées. Leur petit groupe coloré et bruissant ne réussissait qu'à souligner l'immensité et l'austérité de cette salle d'une capacité de six ou sept mille personnes – et encore, Marmat avait affirmé que les permanents l'avaient diminuée de moitié en murant l'aile gauche, raison pour laquelle sans doute la tribune des orateurs était située dans le coin gauche.

Les gradins n'offraient aucun confort. On distinguait parfois les vestiges des sièges de bois qui avaient jadis habillé les bancs de pierre courbes et noircis par le temps. De même, on devinait sous la coupole les couleurs et les formes enfuies d'anciennes fresques. Le maître de l'assemblée et ses deux assesseurs, les griots les plus anciens, avaient autorisé les disciples à occuper les travées situées juste au-dessus des premiers rangs. On aurait dû les confiner normalement dans les galeries supérieures, juste en dessous du toit, mais les circonstances n'étaient pas ordinaires, les temps étaient venus de resserrer les liens et les rangs.

Une fraîcheur étonnante régnait dans l'hémicycle. On était pourtant au début de l'après-midi, et les membres du Cercle avaient franchi les différentes cours et escaliers

sous une chaleur écrasante. Le maître de l'assemblée et ses assesseurs s'étaient installés sur les trois chaires de pierre situées au-dessus de la tribune des orateurs. Chargés de réguler les temps de parole et d'arbitrer les conflits, il leur suffisait de lever la main pour réclamer le silence.

« A quoi servent réellement les assemblées ? avait demandé Seke à Marmat au cours du déjeuner.

— Nous vivons la plupart du temps dans la solitude. Les assemblées sont censées nous permettre de partager nos expériences, de confronter nos points de vue.

— D'éviter les dérives, avait ajouté Al Mikalith. Nous prenons parfois des libertés avec les principes fondamentaux.

— Si nous faisions preuve d'un minimum de sincérité, nous reconnaîtrions que les assemblées ne servent strictement à rien.

Chacun repart avec ses idées, chacun se retrouve emmuré dans sa solitude, chacun se débrouille comme il peut. »

Le ton abrupt de Marmat n'avait pas empêché Al Mikalith de répliquer :

« Curieuse façon d'introduire son disciple dans le Cercle !

— À quoi servirait-il de l'entretenir dans ses illusions ? Il sait déjà ce qui l'attend : une souffrance de tous les instants.

— C'est le prix à payer pour porter le Verbe. La grandeur et la servitude du griot.

— La grandeur est la première et la plus grande des servitudes.

— Douterais-tu de l'omniscience de la Chaldria ? Si elle nous réunit, c'est qu'elle a ses raisons. »

C'était le genre d'argument qui n'admettait pas de réplique, et Marmat avait fini son repas sans ajouter un mot, les yeux rivés au bois de la table. Seke avait à nouveau perçu dans le chant de son maître la deuxième forme cachée, la forme qui attendait son heure pour se révéler. Il ne s'en était ouvert à personne, pas même à Onko.

L'Orow s'était assis à ses côtés sur le banc de l'hémicycle. Son maître l'avait frappé jusqu'au sang les heures précédant l'assemblée. Il n'avait proféré aucune plainte, mais d'autres apprentis avaient assisté à la scène et l'avaient rapportée avec un luxe de détails et une complaisance malsaine.

« J'ai parfois envie de le tuer, avait murmuré Onko.

— Le dragon aux plumes de sang sommeille à l'intérieur de chacun d'entre nous... »

La réflexion de Seke avait plongé l'Orow dans un silence maussade dont il ne s'était pas départi depuis le début de l'assemblée.

Trois orateurs s'étaient succédé à la tribune, se lançant tous les trois dans une litanie de récriminations à l'encontre des adorateurs du dragon ou du serpent. Ils avaient raconté comment ils avaient échappé à la colère des foules ou aux pièges tendus par les prêtres et les adeptes du reptile rouge. L'un avait vu de ses propres yeux un confrère dénudé et crucifié sur une palissade. Comme le malheureux vivait encore, il avait tenté tout ce qui était en son pouvoir pour lui épargner au moins une longue agonie, mais les fanatiques l'auraient à son tour cloué sur les planches de bois si l'alignement ne s'était pas produit à ce moment-là. Un autre avait entendu dire que plusieurs griots, dix ou douze, avaient été enterrés vifs sur les mondes du Kôlk, qu'on avait jeté leurs kharbas au feu, qu'on avait

ensuite exhumé leurs cadavres afin de prouver à la population que les voyageurs célestes étaient de simples mortels. Des témoignages des premiers orateurs il ressortait que les griots n'étaient les bienvenus sur aucun monde, qu'ils risquaient la mort ou les persécutions à chacune de leurs renaissances. Le nombre des membres du Cercle avait d'ailleurs considérablement diminué depuis la dernière assemblée, signe que le dragon étendait son influence sur l'ensemble des mondes habités. L'un des orateurs avait posé à haute voix les questions que tous ressassaient en leur for intérieur : qu'avaient-ils fait, eux, les griots, pour engendrer une telle haine, un tel acharnement chez ces humains dispersés dont ils essayaient de garantir l'unité ? En quoi leur responsabilité était-elle engagée ? Le Verbe les avait-il abandonnés ?

Les réponses fusèrent de toutes parts des gradins, engendrant un brouhaha qui entraîna une intervention énergique de l'un des assesseurs. Le silence retomba sur l'hémicycle, puis plusieurs griots levèrent le bras pour réclamer la parole.

« Frère Mikalith, vous êtes parmi les plus anciens du Cercle, déclara le maître de l'assemblée. C'est avec plaisir que nous vous écouterons. »

Al Mikalith remercia son confrère d'une inclinaison du buste puis se rendit à la tribune après avoir jeté à Marmat Tchalé un bref coup d'œil dans lequel Seke décela de la provocation.

« Frères du Cercle, frères griots, j'ai comme vous vécu des moments difficiles sur les mondes que j'ai visités, j'ai comme vous subi les attaques de ces prêtres et de ces fidèles fanatiques, j'ai chanté devant des auditoires hostiles et je me suis interrogé. J'ai rencontré certains de mes confrères au cours de mes voyages, j'ai vécu quelques jours, quelques semaines en leur compagnie, je les ai vus à l'œuvre, et la vérité, la triste vérité s'est imposée à moi : cette défiance des humains envers nous, cette opposition haineuse aux voyageurs célestes ne vient pas de nos ennemis. »

Le regard étincelant d'Al Mikalith se promena sur les têtes des premiers rangs. Un courant d'air traversa le silence de l'hémicycle, des particules de poussière dansèrent dans les rayons de lumière tombant des fenêtres ogivales.

« Cette haine vient de nous, frères du Cercle, reprit le vieux griot. Elle est la réponse à l'abandon de nos valeurs ancestrales, elle est le fruit du désordre qui règne dans nos rangs. Nous nous sommes éloignés du Cercle originel, insidieusement, sans nous en rendre compte, nous avons été rongés par l'entropie propre à toute construction humaine, et la puissance du Verbe nous a été retirée. Pour la retrouver, pour reformer un ordre florissant, nous devons maintenant exhumer les principes qui gouvernèrent la création du Cercle. Et surtout, surtout, nous devons réapprendre à former nos disciples. Ils représentent l'avenir. Unissons nos efforts pour leur offrir un apprentissage digne de ce nom. »

Al Mikalith marqua une courte pause pour accentuer l'aspect solennel de son discours. Seke observa Marmat dont il apercevait le profil deux rangs plus bas. Les traits de son maître demeuraient impassibles, mais son chant vibrait d'une colère sourde qui occultait tout autre sentiment.

« Frères du Cercle, j'ai vu avec quelle négligence certains d'entre vous traitaient leur disciple, j'ai vu certains d'entre vous se séparer d'un apprenti qui n'avait pas encore reçu

sa kharba. Quelle chance laissons-nous à un garçon de devenir un griot accompli si nous l'abandonnons sans repère sur un monde inconnu ? Quelle chance nous laissons-nous d'accomplir la mission confiée par nos grands anciens ? Quelle chance offrons-nous aux peuples humains de connaître une évolution harmonieuse ? »

Onko se pencha sur Seke.

« Moi, j'ai eu de la chance de rester en vie avec un maître pareil ! » chuchota-t-il.

Ses yeux rouge sombre restèrent fixés sur Kelm Valmor, assis non loin de Marmat, un homme aux épaules larges et à la nuque épaisse. Son tarbouche ne couvrait qu'un côté de son crâne glabre. L'Orow l'avait présenté à Seke à l'occasion d'une promenade dans une cour intérieure. Le chant de Kelm Valmor vibrait d'une violence extrême, incontrôlable. Sans doute Yorgâl serait-il devenu un griot de ce genre si sa vie ne s'était pas brisée dans le Fond de Cadect.

« Je suis convaincu, frères du Cercle, que certains des disciples ici présents ne sont pas prêts à se rendre dans le cratère kharbique, reprit Al Mikalith. Je propose que nous les soumettions à un examen collégial pour déterminer leur degré de...

— Sottises ! »

La protestation de Marmat Tchalé plana un long moment au-dessus des gradins.

« Nous ne vous avons pas donné la parole, frère Tchalé, déclara le maître de l'assemblée.

— Que mon confrère s'exprime, au contraire ! s'exclama Al Mikalith. Peut-être a-t-il des... révélations à nous faire ? »

Marmat dégagea sa kharba d'un pli de sa toge et gratta les cordes. Une nuée de notes limpides s'envolèrent dans le clair-obscur de l'hémicycle.

« Frère Tchalé, nous ne sommes pas rassemblés pour vous entendre chanter ! objecta le maître de l'assemblée.

— Nous n'existons que par le chant, répondit Marmat d'une voix douce. Le reste n'a aucune importance, ni ce que vous croyez ni ce que vous dites. Nous sommes des caisses de résonance du Verbe, pas des penseurs, encore moins des hommes politiques. Comment pourrions-nous juger les apprentis ? Sur quel critère nous baserions-nous pour affirmer que celui-ci est digne et celui-là indigne de la kharba ? C'est à eux et à eux seuls de décider s'ils doivent affronter l'épreuve, c'est aux kharbas, et à elles seules, de choisir leurs griots...

— Tu as abandonné ton disciple sur Frater 2 ! hurla Al Mikalith. Il t'a retrouvé sur Aros dans un piteux état ! Tu n'es pas le mieux placé pour décider de ce qui est souhaitable pour les apprentis.

— Je ne suis qu'un homme, un errant qui cherche le réconfort entre deux chants...

— Dans l'alcool !

— L'alcool, oui, l'alcool, psalmodia Marmat. Il donne une pauvre ivresse qui ne remplacera jamais celle du chant. Mais tu ne peux pas le savoir, frère Mikalith, toi qui ne connais ni l'une ni l'autre. Entre deux chants je redeviens cette enveloppe de chair soumise à la gravité, cette maison vide et grinçante, hantée par les souvenirs. Alors je me rue sur tout ce qui peut me procurer quelques instants d'oubli, je recherche la compagnie des damnés des mondes habités, car c'est ce que je suis, un damné, un errant, un homme

qui ne connaît ni joie ni repos. Je me suis regardé au fond de l'âme, frère Mikalith, et moi aussi je me suis interrogé : que puis-je apporter à mon disciple, à cet enfant sauvage que la Chaldria a placé sur ma route ? Le chant ? Il a déjà chanté devant une assemblée sur Ez Kkez, il a trouvé les mots et les notes justes, il a réconcilié les mutants avec leur nature humaine. »

Seke sentit peser sur le côté droit de son visage le regard inquisiteur d'Onko.

« En le choisissant, tu as accepté une responsabilité, insista Al Mikalith. Une responsabilité.

— Responsabilité, devoir, valeurs, principes, nous abusons de ces mots parce qu'ils nous rassurent. Mais qui étaient-ils, les grands anciens, les fondateurs ? Des gens de devoir et de principes ? Pour ma part, frères du Cercle, ils me parlent comme des hommes épris de liberté, des hommes las des guerres, des hommes qui souhaitaient se libérer des principes... »

La deuxième forme, la forme cachée, se déployait dans le chant de Marmat. Elle se nourrissait de son désespoir, elle hantait le gouffre qui s'était creusé entre ses aspirations et ses déceptions.

Marmat s'était regardé avec sincérité au fond de l'âme, selon son expression, mais il avait rejeté le petit vaurien vautré sur son tas d'ansecs avec une telle violence qu'il n'avait pas eu la force de parcourir le chemin dans l'autre sens. Sa quête de griot avait débouché sur un désespoir empreint de clairvoyance et de cynisme. Sans les transes offertes par le chant, il se serait laissé mourir depuis bien longtemps.

« Les fondateurs ne se dissociaient pas des autres hommes. Ils avaient tiré les leçons du passé, oh ! les terribles leçons du passé, ils savaient que le jugement divise, entraîne la séparation, la guerre, la disparition. Le jugement dresse l'individu contre l'individu, le mari contre la femme, le groupe contre le groupe. Frères célestes, nous nous sommes envolés dans les prisons de nos moi, et les pensées que nous avons nourries contre les autres hommes nous ont morcelés, affaiblis...

— Nous en avons assez entendu, frère Tchalé ! »

La voix tonitruante d'Al Mikalith brisa net l'enchantement généré par le chant de Marmat, qui cessa aussitôt de gratter les cordes de sa kharba.

« Je demande que nous prenions une décision au sujet des disciples, poursuivit le vieux griot.

— D'autres orateurs souhaitent-ils se manifester ? » demanda le maître de l'assemblée.

Aucun bras ne se dressa, mais ils se levèrent à une majorité écrasante lorsque le maître de l'assemblée et les deux assesseurs soumirent au vote la proposition d'Al Mikalith.

« Cette nuit ? »

Onko se redressa sur sa couchette. Un rayon de lune s'échouait par la lucarne de sa cellule et abandonnait une flaque grisâtre sur les dalles de pierre.

« En partant maintenant, je serai à l'aube dans le cratère kharbique. »

L'Orow repoussa la couverture. Son corps d'une blancheur de craie trancha sur la pénombre de la pièce. Les coups de son maître avaient imprimé des marques sombres sur

son dos et ses hanches.

« Mais le Cercle a décidé que...

— L'examen collégial ? L'idée désespérée d'un vieux griot qui a perdu la joie de chanter et qui la dénie aux autres. Comme je suis le disciple de Marmat, ils feront de moi un exemple, ils ne m'estimeront pas digne d'affronter l'épreuve kharbique. Je ne te demande pas de m'accompagner, je viens seulement te prévenir. »

Onko souleva son médaillon passé dans un collier de cuir.

« J'ai promis de veiller sur toi. »

Seke se leva et se dirigea vers la porte de la cellule restée entrouverte. Pas un bruit ne troublait le silence nocturne.

« Je comprendrais que tu ne viennes pas. »

Onko bondit hors du lit et enfila hâtivement ses vêtements traditionnels orows, un pantalon, une tunique et des bottes de peau.

« Et moi je serais fou de ne pas sauter sur l'occasion de m'affranchir de mon maître. »

Ils ne rencontrèrent personne dans les couloirs des bâtiments endormis. Ils dévalèrent une succession d'escaliers et de cours intérieures éclairées par les rayons d'une lune pleine. Marmat avait raconté que la Lune, le seul satellite de Venter, avait servi de base de lancement aux vaisseaux de colonisation. Ces derniers avaient déposé les premières vagues d'émigrants sur la planète Libremars, l'ancienne Mars, qui s'était rapidement soulevée contre le gouvernement de Venter et les cités spatiales. Ainsi avaient débuté les guerres solaires. Elles avaient sans doute duré plus de trois siècles avant que les appareils militaires, de plus en plus performants, s'aventurent hors du système en quête de mondes lointains, hors de portée des armées adverses. Ils s'engagèrent à vive allure dans le sentier forestier. Le friselis des arbres accompagnait les battements réguliers de leurs pas. Leur course, pourtant légère, déclenchait des mouvements furtifs dans l'obscurité profonde du couvert. Ils arrivèrent en vue des premières maisons du village qu'ils avaient visité deux jours plus tôt. Ils parcoururent sans ralentir l'allée principale bordée de façades claires, puis prirent la direction du grand volcan paré d'or pâle par la clarté lunaire. Des ombres émergèrent de la nuit et foncèrent dans leur direction. Un couteau à la lame sinueuse jaillit dans la main d'Onko.

« Du calme, souffla Seke. Ce ne sont que des animaux domestiques. »

Il ne décelait aucun danger dans les sons de formes placides qui s'avançaient vers eux. Une vingtaine de ruminants galopaient entre les maisons éparses. Leurs cornes claires en forme d'arc se détachaient du fond d'obscurité. Ils se scindèrent en deux colonnes lorsqu'ils détectèrent la présence des deux apprentis et s'évanouirent de chaque côté de l'allée. Le fracas des sabots s'éloigna peu à peu.

Onko remisa son poignard dans la gaine de peau cousue le long de son pantalon. Sa course dans la nuit de Venter ne l'avait pas essoufflé. Il avait l'habitude de parcourir à pied les immenses plaines du continent rouge. Les siens avaient depuis longtemps abandonné l'usage du traînivole, le traîneau à voiles phototrophes conçu pour les étendues neigeuses. Sous l'impulsion de Zeline et d'Irko, les nomades avaient supprimé tout intermédiaire entre leur mère nature et ses enfants, ils avaient renoué avec la

tradition des ancêtres, avec la simplicité magique des premiers temps.

« Un Orow ne se sépare jamais de son poignard, murmura-t-il après avoir jeté un regard de biais à Seke.

— Je ne t'ai rien reproché.

— Certains pourraient dire... Mon maître dirait que le port d'une arme n'est pas compatible avec l'idéal du griot.

— Les armes, on les porte avant tout dans la tête. »

Ils se remirent en route d'un pas tranquille et dépassèrent les dernières maisons du village. Alors qu'ils sortaient de l'allée pour couper par les immenses prairies herbeuses, une voix puissante retentit dans leur dos.

« Vous deux, qu'est-ce que vous fichez dehors à cette heure-ci ? »

Un homme surgit de l'un de ces bâtiments extérieurs où les villageois entreposaient le fourrage. D'une carrure imposante, vêtu de la toge et de la tunique traditionnelles du griot, brandissant une crosse noueuse. Les rayons de lune se réfléchissaient sur son crâne glabre.

Kelm Valmor.

Accaparé par l'irruption des ruminants puis par la conversation avec Onko, Seke n'avait pas entendu le son de sa forme, un chant agressif, menaçant.

« Ce cher Onko, en compagnie du disciple de ce mécréant de Marmat Tchalé ! Qu'est-ce que tu fabriques avec ce vaurien ? »

Onko ne répondit pas. Seke perçut sa nervosité, proche de l'exaspération. Kelm Valmor fondit sur son disciple, le bâton levé, les yeux exorbités.

« Tout ce que je t'ai appris n'a donc servi à rien ! Tu t'es laissé contaminer par son exemple, hein ? »

Il abattit sa crosse sur Onko, qui esquiva le coup d'un pas de côté.

« Laissez-le tranquille, intervint Seke. Il est assez grand pour prendre ses décisions.

— Ne te mêle pas de ça, toi, grogna Kelm Valmor. Ton tour viendra. Si ton maître t'avait corrigé de temps en temps, tu ne te montrerais pas si arrogant ! Moi, je t'apprendrai le respect.

— Nous avons le droit de nous promener. Vous le faites bien, vous.

— Le droit ? » Kelm Valmor se tourna vers Seke, la bouche tordue par un rictus. « Vous n'avez aucun droit, seulement des devoirs ! Des devoirs ! Tant que vous n'avez pas reçu votre kharba et que vous n’avez pas été officiellement intronisés dans le Cercle.

— C’est justement ce que nous partons chercher, notre kharba ! » lança Onko d’un ton provocant.

La frayeur s’était chez lui changée en colère, une colère froide, résolue. Kelm Valmor éclata de rire.

« Vous n’avez donc pas assisté à l’assemblée ? Ce vieux forban d’Al Mikalith avait mille fois raison. Retournez dans vos cellules, faites preuve d’un minimum d’humilité, et nous verrons bien si vous...

— Je ne reviendrai pas sur mes pas, maître. Et, d’ailleurs, je ne vous regarde plus comme mon maître. Vos coups de bâton, vos vexations, vos hurlements ne m’ont pas appris le respect, plutôt le dégoût et le mépris. »

Kelm Valmor leva à nouveau sa crosse. En lui résonnait la même forme cachée que dans le chant de Marmat.

« Petit… Petit… »

Hoquetant de rage, le griot se rua sur Onko. L'Orow évita les coups de bâton avec une agilité déconcertante, ponctuant chacune de ses esquives d'un petit cri aigu.

Seke savait maintenant ce qui allait se passer, mais il n'essaya pas de changer le cours des choses. Son tour viendrait bientôt d'affronter son épreuve ultime, et il devrait faire preuve de la même détermination que son condisciple. Quand Kelm Valmor, fatigué de pourchasser une proie insaisissable, baissa sa garde, Onko tira son poignard de sa gaine, tourna autour de son maître, lui posa la lame sur le cou et lui trancha la gorge avec une douceur presque affectueuse. Seke perçut dans le chant de sa forme que Kelm Valmor n'était pas fâché de quitter cette vie. Sa cruauté, ses défis incessants avaient eu pour seul but de provoquer chez ses vis-à-vis une réaction radicale, définitive. Comme Yorgàl dans le Fond de Cadect. Il s'affaissa sur l'herbe épaisse sans émettre une plainte. Onko ne lui accorda pas un regard avant d'essuyer son poignard sur le bas de sa tunique et de le glisser dans sa gaine.

« Tu l'as délivré de lui-même, dit Seke. Il ne s'aimait pas.

— Un proverbe de chez moi dit qu'il vaut mieux tuer avec envie que d'épargner avec furie. »

Un bruit attira l'attention de Seke. Deux autres silhouettes sortirent du bâtiment d'où Kelm Valmor avait surgi quelques instants plus tôt. Deux adolescentes aux cheveux et aux robes parsemés de brins d'herbe sèche. Elles s'approchèrent du corps de Kelm Valmor et, du regard et du geste, exprimèrent leur soulagement et leur reconnaissance aux apprentis. L'une d'elles retroussa sa robe et montra les marques encore fraîches imprimées par la crosse du griot sur ses cuisses et ses hanches.

« Personne n'est venu à votre secours ? » demanda Onko.

Elles roulèrent des yeux effrayés et secouèrent la tête.

« Le prestige du griot, soupira Seke. Aucun permanent de Venter n'oserait s'opposer à sa volonté.

— Pourquoi mon… Kelm Valmor s'est-il acharné à les frapper ? Elles n'étaient pas ses disciples.

— Le jugement. Il essayait de détruire l'homme qu'il refusait de voir au fond de lui. »

Les deux filles acceptèrent à leur demande de s'occuper du cadavre. Elles leur expliquèrent par signes qu'elles l'enterreraient au pied du mur de la réserve de fourrage. Puis, tandis qu'elles s'éloignaient vers le bâtiment, Seke et Onko se remirent en chemin en direction du volcan.

CHAPITRE XXV

FEU FROID

De tous les mystères entourant les griots, c'est encore celui de la kharba qui m'intrigue le plus. De la Chaldria on sait qu'il s'agit plus ou moins d'une spirale énergétique qui projette instantanément à des années-lumière de distance. Les gènes des candidats voyageurs doivent probablement avoir quelque chose de spécial pour endurer de telles accélérations et les distorsions temporelles afférentes, mais, bien que mystérieux, le phénomène reste concevable.

La kharba en revanche, cet instrument étrange qui accompagne le chant du griot, qui le sublime, devrais-je dire, ne semble avoir aucune explication logique. On ne trouve rien dans les archives du Kôlk qui se rapporte de près ou de loin à la nature de cet objet.

Est-ce seulement un objet ? Assis au premier rang, j'ai eu la chance de l'observer de près pendant la prestation du griot. Il m'a semblé que la kharba n'était pas un instrument au sens où nous entendons habituellement ce mot, mais une entité vivante, une... muse (c'est à dessein que j'emploie ce mot trop souvent galvaudé et pourtant imprégné d'une réalité divine).

Masmer Adwill,
Essai sur les voyageurs célestes,
université de Skranz,
premier des mondes du Kôlk, ou Kôlk 1.

LA VIBRATION prolongée, envoûtante, ne troublait pas le silence absolu du cratère. Seke la percevait sans qu'aucun bruit ne frappe ses tympans. Lorsqu'il était entré dans la brume lumineuse tapissant le fond du volcan, il avait eu l'impression de pénétrer dans un champ vibratoire. Il s'était senti léger, aérien. Chacun de ses pas l'avait soulevé et propulsé une vingtaine de mètres plus loin, comme s'il évoluait sur un monde à très faible gravité. Il avait ri et suivi des yeux les premiers bonds d'Onko, puis il avait perdu de vue la silhouette longiligne de l'Orow. Il l'avait appelé, mais sa voix ne portait pas.

Vue d'en haut, la lumière évoquait une nue brillante éclairée par des projecteurs dissimulés. Seke et Onko l'avaient contemplée un long moment avant d'amorcer la descente. Ils en avaient profité pour récupérer d'une ascension éprouvante ; la clarté diffuse de la lune et des étoiles ne révélant pas toutes les embûches des pentes volcaniques, ils avaient dû déployer, pour gravir les flancs abrupts, une vigilance et une prudence de tous les instants. Ils avaient failli à deux reprises tomber dans des crevasses recouvertes d'une croûte légère et cassante. Les premières lueurs de l'aube blêmissaient

l'horizon quand ils avaient atteint le sommet.

« C'est éclairé dans le fond ! » s'était exclamé Onko.

« Éclairé » n'était pas le mot juste. La nue brillante, bien que vive, n'illuminait pas les parois du cratère. Elle ne baissait pas non plus d'intensité pendant que le Kharb s'emplissait de lumière diurne. Elle ne ressemblait à aucun phénomène observable sur les mondes habités. Dévaler la pente leur avait pris presque autant de temps que l'escalade. Ils avaient effectué de longs détours pour contourner d'infranchissables parois verticales. Seke s'était familiarisé avec les pentes rocailleuses dans le désert du Mitwan, mais Onko, l'enfant des plaines et du vent, avait peiné dans les passages dangereux.

Parvenus en bas, les deux apprentis s'étaient installés sur un large promontoire pour observer la brume lumineuse. Les rayons obliques du soleil se posaient sur les rochers bordant le fond du cratère.

« Tu entends ? » avait demandé Onko.

Seke avait acquiescé d'un hochement de tête : il avait cru percevoir un chant de forme, mais, si Onko l'avait entendu, il s'agissait probablement d'une autre manifestation, peut-être le chant de l'espace dont avait parlé le gardien de la parole.

« Qu'est-ce qu'on est censés faire maintenant ? »

Onko s'était relevé après avoir posé sa question et s'était accroupi sur le bord du promontoire.

« Entrer là-dedans, je suppose. »

L'Orow avait retiré sa tunique et plongé le bras dans la nue lumineuse. L'aurore rendait blafarde sa peau hérissée par la fraîcheur matinale. Les plaies semées par les coups de bâton des jours précédents avaient bleui, s'étaient boursouflées.

« Ça ne brûle pas en tout cas. Où sont les kharbas ? En quoi peut bien consister l'épreuve ?

— Nous le saurons une fois qu'elle se présentera. »

Ils avaient attendu d'être reposés pour se glisser avec prudence dans la brume de lumière. Incapables d'en sonder la profondeur, ils étaient restés un long moment agrippés aux rochers avant de sauter. Ils étaient tombés comme des pierres, puis leur chute s'était ralentie et ils avaient touché le fond avec une légèreté de feuille morte. Seke avait voulu se rapprocher d'Onko dont la silhouette se devinait à peine quelques pas plus loin. Il avait décollé avant de pouvoir poser son deuxième pied et s'était retrouvé une vingtaine de pas plus loin à l'issue d'un bond prodigieux. Il avait joué un moment avec cette légèreté insolite, euphorisante. Quand il s'était décidé à revenir en arrière, il avait vu Onko se livrer aux mêmes facéties que lui, puis l'Orow avait disparu.

Seke aurait été incapable de localiser le son mélodieux. Il avait perdu tout sens de l'orientation et marchait au hasard en s'appliquant à maîtriser ses gestes. Le scintillement permanent lui blessait les yeux, l'obligeait à fermer les paupières, mais des aiguilles acérées continuaient de lui cisailler les nerfs optiques et de lui laminer le cerveau. La lumière restait froide malgré sa puissance.

Il se souvint qu'un jour sur Logon il s'était renversé un peu d'eau bouillante sur la main et que Marmat avait marmonné, en le soignant :

« Une brûlure, c'est douloureux. Mais il n'y a rien de pire que le feu froid. »

Il avait rétorqué à son maître que le feu ne pouvait pas être froid.

« Tu constateras un jour que c'est possible... »

Feu froid.

L'expression était la plus appropriée pour décrire ce qu'il expérimentait. Il ne sentait aucune brûlure sur son visage ni sur son cou ni sur ses mains, mais il lui semblait être consumé de l'intérieur, dissous dans un bain de particules lumineuses et froides. Sa souffrance, diffuse au début, gagnait en intensité. Il n'était plus qu'une enveloppe immatérielle, un fantôme de corps, une conscience dont les limites s'estompaient.

Des images et des sentiments le traversèrent, qui ne lui appartenaient pas.

Stupeur d'un enfant recevant un projectile en pleine tête... Révolte d'un homme rongé par la maladie... Épouvante d'un adolescent cerné par ses poursuivants... Horreur d'un père égorgé par son fils... Douleur d'une fillette agonisant dans son sang... Désespoir d'une mère courant au milieu des explosions...

Et puis la terreur de cette femme claustrée dans un cercueil, enterrée vive, oscillant entre lucidité et folie, entre rage et résignation. Si proche, si lointaine. Kaleh la soltane... Il resta en compagnie de sa mère jusqu'à ce que le silence se fasse en elle, jusqu'à ce que l'idée de la mort trace son chemin et chasse son épouvante. Elle ressentait sa présence, elle s'en réjouissait, elle acceptait de rendre son dernier souffle.

Feu froid.

Il essaya de résister au morcellement de son moi, se raccrocha à ses repères, aux pensées et aux souvenirs qui constituaient son individualité. La souffrance, virulente, terrible, lui coupa le souffle. Il perdit l'équilibre, décolla légèrement en touchant le sol, se retrouva allongé sur le dos après avoir flotté quelques instants. Il se recroquevilla sur lui-même. Il refusait de s'effacer, de disparaître, il restait Seke, le fils d'une adolescente des oasis, le faiseur de bruit élevé par les skadjes du Mitwan, le disciple de Marmat Tchalé, l'amant de Löte, l'ami des maîtres sans importance...

Feu froid.

Il se referma autour de ce passé qu'on voulait lui voler. D'autres images, d'autres sensations essayaient de l'envahir mais il les repoussa, elles ne lui appartenaient pas. Il n'avait rien demandé à personne, il n'avait pas souhaité quitter le désert de son enfance, il n'avait pas choisi de suivre Marmat Tchalé, il n'avait pas décidé de se séparer de Löte.

Il aurait voulu gouverner son existence. Contrôler son destin.

Le feu froid continuait de le fragmenter, de le désagréger.

Il n'existerait plus s'il s'oubliait. S'il oubliait Kaleh la soltane, Jaïfe, Löte.

Löte...

Un petit garçon scrute le ciel au sommet d'une montagne cernée par les eaux.

« Seke... »

Une femme surgit de la végétation et grimpe entre les rochers. Elle ne porte pour tout vêtement qu'un collier de bois. Ses cheveux se déversent en ruisseaux dorés sur ses épaules et sa poitrine.

Löte, toujours aussi belle. Le garçon pousse un soupir agacé.

« Laisse-moi tranquille, j'attends le retour de mon père.

— Ton père est un griot. Nul ne sait quand il reviendra. »

Löte contient avec difficulté ses larmes.

« Il reviendra, crie le garçon avec colère. Tu me l'as promis.

— Je l'ai cru moi aussi. Et puis je suis allée consulter ma mère Osfoët, elle m'a dit que nous avons parfois la chance de croiser le chemin d'un griot mais qu'ils n'existent pas sur le même plan que nous. Nous devons apprendre, toi et moi, à vivre sans lui.

— Osfoët est une menteuse ! Une menteuse ! Je la déteste ! »

Löte s'approche de son fils et le prend dans ses bras. Il résiste un peu avant de se laisser aller contre elle. Ses larmes d'enfant mouillent l'épaule et la poitrine de sa mère.

« Osfoët est emplie de la sagesse de la matière des merveilles. Tu devrais descendre avec moi dans sa grotte... »

Feu froid.

Une foule immense se presse devant la statue trônant au centre de la place principale de la Cité des Nues. Elle représente un garçon accroupi. Deux rangées de plumes lui habillent les épaules et le dos. Sa peau est par endroits couverte d'écaillés, les ongles de ses mains et de ses pieds ressemblent à des griffes. Deux autres groupes sculpturaux, moins imposants, l'encadrent, composés de créatures écailleuses et emplumées, mi-reptiles, mi-oiseaux.

Un prêtre a pris place sur le socle de la statue monumentale du Wehud, drapé dans une chasuble brodée d'or. A ses pieds, quatre servants maintiennent couchée sur un autel de pierre une adolescente vêtue d'une robe blanche. Elle ne bouge pas, sans forces. On a cessé de lui administrer le remède contre le soltan depuis plus d'un mois. Ses yeux grands ouverts contemplent sans la voir la place noire de monde. Des fumées chargées d'odeurs violentes montent dans la chaleur écrasante dispensée par l'étoile Jez. Le prêtre lève le bras. À son poignet, on distingue la bosse blanchâtre formée par la perle du fidèle, le sceau du Wehud. À ceux qui portent la perle sacrée, aux élus, un monde de délices est promis, ils rejoindront les skaïls précurseurs dans l'oasis où coule l'eau éternelle de la félicité. Sur un signe du prêtre, un servant approche un couteau de la gorge de l'adolescente. Elle n'esquisse aucune réaction quand le fil aiguisé s'enfonce dans sa chair. Elle regarde couler son propre sang avec un détachement souverain. Deux servants recueillent le précieux fluide vital dans un récipient de jade. Elle passe dans la mort sans même s'en apercevoir ; elle avait cessé de vivre depuis bien longtemps. Les servants remettent le récipient au prêtre. Alors, tandis que des vagues d'excitation secouent l'assistance, l'officiant se hisse sur une estrade jonchée de pétales de fleurs et, avec solennité, jette le sang de la sacrifiée entre les cuisses du Wehud. Des clameurs assourdissantes jaillissent des milliers de poitrines quand les filets carmin dégouttent des cuisses de la statue et se répandent en pluie sur le prêtre et ses servants. Le Wehud les a fécondés, le Wehud assure au peuple des Nues une année de prospérité et de paix, le Wehud les soutient dans leur lutte inégale contre la sécheresse qui transforme leur monde en désert.

Feu froid.

Un homme à la peau noire et à la barbe blanche se débat en vain contre le dragon qui le dévore de l'intérieur.

Les images, les sensations, les informations débordèrent le moi de Seke, le forcèrent à

s'ouvrir. Il céda tout à coup, comme une digue se brisant sous la pression de l'eau, il accepta d'être emporté par le flot, il roula parmi d'innombrables visages, il ressentit d'innommables souffrances, d'indicibles joies, des cruautés indignes, des mépris tragiques, des compassions égoïstes, des douleurs révoltantes, des colères magnifiques, des élans sublimes, il cessa d'être Qui-vient-du-bruit, Seke l'apprenti griot, pour accueillir toutes les vies, tous les fils, tous les destins des humanités dispersées.

Alors un grand silence se fit en lui et il fut empli du rayonnement cosmique à la splendeur enfin révélée.

Le cratère était plongé dans l'obscurité lorsqu'il se réveilla. La brume lumineuse s'était retirée et l'éclat des étoiles se pulvérisait en cascades blafardes le long des parois. Il chercha des yeux Onko, ne discerna pas la silhouette longiligne de l'Orow entre les rochers jonchant le fond du volcan. Il aperçut en revanche des flaques lumineuses disséminées sur le sol gris et plat. Il baignait dans une paix profonde qu'aucune pensée ne troublait. Il n'y avait plus de colère en lui, plus de révolte contre ces hommes qui avaient exterminé les enfants du Tout, plus de ressentiment envers la Chaldria, plus de regrets, plus de remords. Il avait revu Lote, il avait découvert son fils, ils vivaient, ils avaient vécu en dehors de lui comme tous les êtres vivants. Le détachement ne signifiait pas l'indifférence. Seule la pensée engendrait l'insatisfaction et enclenchait la quête, la course incessante, la fuite en avant. Il était sorti de la prison psychologique du temps et devant lui s'ouvrait l'inconnu.

Il fit quelques mouvements d'assouplissement pour dissiper ses courbatures. La gravité était redevenue normale. Il cria le nom d'Onko, ne reçut aucune autre réponse que l'écho de sa propre voix.

Il s'approcha de la flaque lumineuse la plus proche.

Un coquillage céleste. Exactement l'impression laissée par l'objet sphérique à demi enfoncé dans le sol. De lui montait un son de forme, une résonance assourdie de la vibration cosmique perçue la veille par Seke.

La veille, vraiment ? Il lui sembla que plusieurs jours s'étaient écoulés entre sa perte de connaissance et son réveil. Il s'accroupit, examina la conque sillonnée de veines fluorescentes, auréolée d'un halo éblouissant d'où n'émanait aucune chaleur.

Une kharba.

Il posa la main à plat sur la matière lisse puis, comme il ne se passait rien, il entreprit de la soulever. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Il s'acharna un long moment avant d'admettre que ses efforts étaient inutiles. Il se remémora une phrase de Marmat Tchalé : « Comme à chacun s'applique un destin, à chacun correspond un instrument. » Il ne devait pas recevoir une kharba mais *sa* kharba. Il se releva et observa le cratère. Des dizaines de points brillants jonchaient le sol comme si un pan de ciel s'était affaissé dans le volcan.

Il commença ses recherches, tenta de déterrer plus de trente kharbas avant de se dire qu'il existait certainement une autre solution. Les seules qu'il eût retournées étaient des conques vides, desséchées, pratiquement tombées en poussière. Il s'assit, ferma les yeux, s'immergea dans son silence intérieur.

Il somnole dans la fraîcheur du nid. Autour de lui les enfants du Tout se reposent dans

un enchevêtrement de pattes, de griffes, de museaux, de crocs et de queues. La faim creuse les ventres, mais il fait encore trop chaud pour partir en chasse. Autre-mère veille sur le petit faiseur de bruit dont les hurlements ont blessé le silence du désert. Les autres membres du nid n'ont exprimé aucun reproche à la doyenne. Le reproche n'est pas un mode de communication chez les enfants du Tout. Si un désaccord oppose un individu au reste de la communauté, il part et mène une vie de solitaire ou rejoint un autre nid. Malgré le bruit effroyable et la puanteur épouvantable répandus par ce bout de chair rose, les compagnons d'Autre-mère ont accepté le petit d'homme. Qu'importe s'il perturbe leur quiétude ! Ils ne l'ont pas recueilli par compassion : les rayonnements cosmiques leur ont confié que leur temps était compté et leur ont demandé d'apprendre les sons de formes à ce faiseur de bruit. Pourquoi ? Ils n'en savent rien et ils s'en moquent. Contrairement aux hommes, ils ne cherchent pas à comprendre, ils se contentent d'accompagner les petits et grands cycles.

Autre-mère se penche sur Qui-vient-du-bruit. Il la contemple de tous ses yeux d'enfant. Il ne la trouve pas laide avec ses yeux jaunes et fendus par le fil sombre de la pupille, avec son museau allongé, ses crocs recourbés, ses écailles luisantes. Elle ne lui parle pas, elle ne fait jamais de bruit avec sa gueule ni avec ses pattes, elle lui transmet des sons de formes qui s'organisent en langage à l'intérieur de sa tête :

« Le cycle des enfants du Tout s'achève. Vient maintenant le règne des hommes. Les rayons cosmiques t'emporteront loin du nid, toi qui viens du bruit, ils t'emmèneront sur le monde d'où sont issus les faiseurs de bruit, ils te déposeront dans la grande cavité où se rassemblent les voix de l'espace. L'une d'elles parlera par ta bouche pour révéler aux tiens l'ordre secret de l'univers. »

Il rouvrit les yeux. La lumière du jour emplissait maintenant le cratère. Les flaques scintillantes avaient disparu. Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter : il découvrit à ses pieds une conque gris perle sillonnée de veines noires et blanches.

Une kharba. *Sa* kharba.

Il s'en saisit avec délicatesse et la souleva sans difficulté. Un rayon de soleil se réfléchit sur les sept cordes tendues au-dessus de la rosace allongée et chantournée. Il la cala contre son plexus, pinça les cordes d'un geste à la fois grave et joyeux. Les premières notes retentirent et s'envolèrent dans le cratère.

Pures, splendides.

Il trouva Onko au pied du volcan, assis contre un rocher. Le crépuscule teintait de pourpre les vagues ondulantes des lointains champs de céréales. Il avait joué de sa kharba une bonne partie de la journée. Les sons l'avaient maintenu dans un bien-être qu'il n'avait jamais expérimenté jusqu'alors, même dans l'ombre rafraîchissante des nids du Mitwan. Puis l'heure était venue de se mettre en route, d'aller à la rencontre de Marmat. Si l'escalade des parois abruptes lui avait pris plusieurs heures, la descente s'était effectuée sans difficulté. Tout au long du trajet, il avait gardé la kharba coincée entre son vêtement et son torse. Il avait repoussé à plusieurs reprises la tentation de la dégager, de se perdre à nouveau dans l'ensorcellement de ses notes.

« Je t'ai cru mort », déclara l'Orow d'une voix morne.

Ses yeux rouges avaient presque viré au noir. Une poussière grise recouvrait ses

cheveux et ses vêtements. Il dégagea son poignard à la lame sinueuse qu'il avait planté dans la terre.

« Je t'ai retrouvé dans cette drôle de brume lumineuse, poursuivit Onko. Tu étais allongé sur le sol, tu ne bougeais plus, tu ne respirais plus. J'avais peur, j'avais mal, je me suis enfui.

— Pourquoi es-tu resté là ? »

L'Orow haussa les épaules, joua un moment avec son poignard.

« Je n'en sais rien. Je n'avais pas envie de retourner dans les bâtiments du Cercle. J'attendais quelque chose. Toi, sans doute.

— Depuis combien de...

— Quatre jours et quatre nuits ! coupa Onko. Je suis un Orow, un fils des plaines et du vent, capable d'endurer la douleur et les privations, j'ai supporté sans broncher les coups de bâton de Kelm Valmor, mais cette drôle de souffrance... cette drôle de souffrance... »

Il secoua la tête et, rageusement, enfonça son poignard dans la terre jusqu'à la garde. Seke s'assit à ses côtés.

« Peut-être que tu n'es pas fait pour l'existence de griot, dit-il d'une voix douce. Peut-être que l'ordre secret te destine un autre rôle.

— On peut toujours justifier ses échecs, objecta Onko.

— Les échecs et les triomphes n'existent que dans les têtes.

— Facile à dire pour toi ! » D'un geste empreint de colère rentrée, l'Orow désigna la bosse sous la veste de Seke. « Toi, tu reviens avec une kharba.

— Je n'ai aucun mérite : c'est elle qui m'a choisi, elle qui revient avec moi. Curieux qu'aucun autre apprenti ne se soit présenté dans le cratère. Il est trop tard maintenant. Les kharbas ont cessé de briller.

— Les griots ont sans doute estimé qu'aucun d'eux n'était prêt », ricana Onko.

Ils passèrent la nuit au pied du grand volcan. Onko demanda à Seke de lui montrer sa kharba, l'examina avec attention, posa de nombreuses questions sur la façon dont l'instrument et le griot s'étaient trouvés, puis, alors que la lune décroissante entamait sa course descendante à l'horizon, il pria son compagnon de jouer.

« Nous sommes inquiets », répéta le gardien de la parole.

Des nuées d'enfants avaient environné les deux visiteurs à l'entrée du village et les avaient conduits vers la maison du vieil homme.

« D'habitude quelques hommes se débrouillent pour revenir au village après leur service, mais ça fait deux jours qu'aucun d'eux n'est rentré.

— Personne n'est allé voir ? demanda Seke.

— Les femmes et les enfants sont interdits dans les bâtiments du Cercle. La réciproque n'est pas toujours vraie, hélas ! Vous en avez fait l'amère expérience, n'est-ce pas ? »

Ni Onko ni Seke ne relevèrent cette allusion à l'intrusion nocturne de Kelm Valmor et au combat meurtrier entre l'Orow et son maître. L'angoisse assombrissait les yeux des femmes sorties de leurs maisons pour se joindre à la petite troupe.

« Pourquoi n'y êtes-vous pas allé vous-même ? »

Le vieil homme eut un geste d'impuissance.

« Je suis le gardien de la parole, je ne peux à aucun moment quitter le village. Des

enfants qui jouaient dans la forêt ont entendu des cris terribles en provenance du Cercle. »

Onko et Seke se consultèrent du regard.

« Le vent m'avait annoncé la fin du Cercle, ajouta le vieil homme. La fin peut-être des rayonnements cosmiques. La fin de la Chaldria.

— J'espère que non ! soupira l'Orow, j'aimerais bien qu'elle me ramène chez moi. »

Onko et Seke prirent congé du gardien de la parole et parcourent les cinq ou six lieues qui les séparaient des bâtiments du Cercle.

Un silence inhabituel pétrifiait la forêt. Ils franchirent la porte monumentale en forme d'arc et traversèrent la cour d'honneur.

Ils découvrirent un premier cadavre affreusement mutilé sur les marches d'un escalier. Un deuxième dans une petite cour intermédiaire, égorgé, éviscéré. Plus loin encore les corps exsangues et enchevêtrés de deux apprentis. Onko tira son poignard.

« Quelqu'un est en train de terminer le travail sur Venter », marmonna-t-il, les lèvres serrées.

CHAPITRE XXVI

LE DRAGON AUX PLUMES DE SANG

Ma première impression, lorsque j'arrivai sur Dzandik, fut celle d'une gigantesque tombe. De fait, cette petite planète du système d'Alra est *un gigantesque cimetière. Il ne reste pas grand-chose des anciennes cités mangées par une végétation épaisse et résistante. Je réussis toutefois à pénétrer dans quelques bâtisses. Je n'y rencontrai que des squelettes en partie rongés par les insectes et souvent regroupés : on est mort sur Dzandik comme on y a vécu, en famille. J'y découvris également le symbole commun à tous les mondes habités : le reptile rouge à bec et à plumes.*

Arib Mohab,
carnets de voyage d'un néo-naute,
musée de Libar.

IL N'AVAIT JAMAIS RÉUSSI à percer les secrets de la Chaldria, à dompter cette énergie fantastique qui expédiait les griots d'un monde à l'autre en un éclair. Alors il avait décidé de posséder un voyageur céleste et d'attendre la prochaine assemblée du Cercle pour achever l'œuvre entreprise par les premiers frères de l'anguille.

L'occasion s'était présentée lors du passage d'un griot sur Dzandik, une planète du système d'Alra. Prévenu par le système de détection annonçant l'arrivée des visiteurs, il s'était préparé en recréant une ville et une population illusoires. Il n'y avait plus un seul être humain sur Dzandik. Il les avait tous éliminés, exploitant l'appareil religieux de l'anguille, les conduisant à détester leurs corps jusqu'à ce qu'ils s'en débarrassent. Il leur

avait vanté les joies extatiques de l'immatériel et ils avaient libéré leurs âmes de leurs prisons de chair, tous ensemble, plusieurs dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui, au jour et à l'heure fixés, avaient avalé le poison foudroyant distribué par ses dévots. Aucun d'eux n'avait survécu, aucun d'eux n'avait été traversé par un ultime désir de vie. Il avait réussi ce prodige d'exterminer une population entière sans tirer un seul coup de feu, sans tremper ses mains dans un bain de sang.

Lui, l'ancien assassin, l'enfant du mépris qui avait égorgé un beau matin ses parents et ses sœurs.

Il s'était évadé quelques jours avant son exécution, il s'était engagé dans les rangs des fantassins de l'anguille où on lui avait promis l'immunité ainsi que de réelles opportunités de carrière. Il avait su les saisir : en moins de trois ans, il était passé du rang de fantassin à celui d'officier supérieur puis, après avoir massacré de ses mains la famille régnante – un exploit étant donné les tendances paranoïaques du clan Elzer, au pouvoir depuis plus de sept siècles alréens –, à celui de ministre du culte.

Il avait éliminé les onze autres ministres, et enfin le pontife de l'anguille, un vieillard retors et vicieux. Il avait fait siens les desseins du reptile à plumes rouges, l'extermination totale de la population humaine. Du haut du trône de pontife, on avait une vue privilégiée sur les hommes et leurs bassesses. Il éprouvait pour ceux de son espèce une haine implacable. Son reflet dans leurs regards lui répugnait ; leur servilité, leur hypocrisie, leur lâcheté, leur saleté l'écœuraient ; il exécrait leur apparence, leur odeur, leurs manigances. L'espèce humaine ne méritait pas de vivre, ni sur ce monde ni sur un autre. La stratégie antique de l'anguille prévoyait d'éliminer ceux qui en étaient les chantres, les griots célestes, cette confrérie apparue juste après les guerres de la Dispersion pour renforcer la cohésion humaine à travers l'espace.

Il avait eu accès à la grande mémoire artificielle de l'anguille, des millions et des millions d'informations stockées dans des fragments d'ADN moins gros que des grains de mabli, la céréale des plaines de Dzandik.

Les premiers partisans de l'anguille avaient été les frères de l'Ange des derniers temps, une société secrète aux origines incertaines dont on avait découvert les premières traces sur Libremars. Puisque les anciens dieux n'avaient pas exaucé leurs prières, puisque aucune divinité n'avait daigné offrir aux hommes les paradis promis par les prophètes et les livres sacrés, les frères de l'Ange en appelaient à la dissolution dans le vide glorieux. Ils avaient choisi pour symbole le reptile mutant apparu la première fois sur Libremars, puis sur les stations orbitales, sur les bases lunaires et enfin sur le ventre des origines, Venter, le berceau défiguré par les guerres solaires. D'une petite centaine au départ, ils étaient passés à plusieurs millions en moins d'un demi-siècle, tous fanatisés, tous prêts à donner leur vie pour l'avènement du néant.

Les soldats de l'anguille avaient fomenté les premiers troubles entre Venter et ses colonies, qui avaient dégénéré en guerres solaires. Ils étaient passés d'un camp à l'autre, tuant sans distinction adversaires et partenaires, hommes, femmes et enfants. Des milliers et des milliers d'entre eux avaient perpétré des attentats suicides, bardant leur corps d'endobombes à la puissance terrifiante, entraînant dans la mort des populations entières. Puis, quand les combats s'étaient déplacés à l'extérieur du système solaire, ils

s'étaient glissés parmi les passagers des grands vaisseaux de la Dispersion, avec pour mission de saboter les appareils ou bien, s'ils ne pouvaient pas les détruire en vol, d'enrayer par tous les moyens le développement des souches humaines sur les nouveaux mondes.

Longtemps les adorateurs de l'anguille de Dzandik avaient cru que leurs frères étaient parvenus à leurs fins. Eux n'avaient pas réussi à empêcher la population de croître et de prospérer, et ils se croyaient à jamais livrés à eux-mêmes, piégés par leur incompétence.

Un jour, le premier griot s'était présenté. Les archives relataient avec précision les circonstances de son apparition :

« Un cercle éblouissant s'est posé au milieu de la place de l'Arche, un homme s'est matérialisé ; il portait des vêtements de vagabond, un petit chapeau blanc, un bâton et un curieux instrument de musique. Il s'est adressé à la foule, à la fois parlant et chantant, il a dit que des rameaux de l'humanité poussaient sur d'autres mondes, que les hommes de Dzandik n'étaient pas seuls dans l'univers, qu'ils appartenaient à la grande communauté humaine dispersée dans la galaxie de la Voie lactée. Alors ceux qui l'écoutaient ont versé des larmes, emportés par la joie et l'émotion. L'homme s'est présenté comme un « griot céleste » - nous n'avons trouvé aucune trace étymologique du mot « griot » - et membre d'une mystérieuse organisation appelée le Cercle. Il a ajouté qu'il nous rendrait visite de temps en temps et nous donnerait des nouvelles de nos frères humains. Il est resté quelque temps parmi nous. Reçu par la famille régnante des An-Sing, il a répondu à de nombreuses questions sur les autres mondes. Quelques-uns de nos frères ont immédiatement flairé le danger et l'ont traité d'imposteur, d'illusionniste. Mais il s'est défendu avec une grande habileté, retournant contre eux les arguments de nos frères, s'attirant la sympathie de la famille régnante et de ses conseillers. Il a semé un tel espoir dans l'esprit des Dzandikiens qu'ils ont commencé à se détourner du culte de l'anguille malgré nos efforts. Nous devons le considérer comme notre pire ennemi, bien plus que les religieux pacifistes du Jour nouveau, bien plus que les fous de la Révélation finale. Nous avons envisagé de le tuer. Nous n'avons pas pu mettre ce projet à exécution car le cercle étince-lant s'est à nouveau posé sur la place centrale, et il est reparti comme il était venu. Nous suggérons à ce propos d'ériger un bâtiment à l'emplacement de cette mystérieuse porte de lumière, la meilleure manière, à notre sens, de surveiller ses allées et venues. »

Les archives mentionnaient une quinzaine de visites. Elles se produisaient tous les cent cinquante ans environ. Les six premières avaient été rendues par le même voyageur, un petit homme aux cheveux gris, les quatre suivantes par un homme au crâne rasé. Les griots ne vivant pas sur le même plan temporel que les habitants de Dzandik, il avait fallu monter une organisation rigoureuse et solide pour continuer de les traquer à travers les siècles.

L'anguille était parvenue à ses fins. Plusieurs visiteurs étaient tombés dans ses filets. Les frères avaient même réussi à dresser la majeure partie de la population contre eux : ces étrangers n'avaient pas à se mêler des affaires de leur planète. Que connaissaient-ils des besoins et de l'évolution de Dzandik, ces voyageurs impudents ? De quelle légitimité se réclamaient-ils ?

Le dernier pontife avait accompli la mission planétaire de l'anguille. Désormais seul sur une planète livrée à l'entropie végétale, il avait attendu avec patience la visite d'un griot. Il lui revenait d'accomplir le grand dessein universel. Utilisant les fantastiques possibilités de l'ADN, il avait recréé une société illusoire pour ne pas éveiller la méfiance du visiteur. Le griot avait donné son récital dans un faux théâtre céleste sans se douter un seul instant que ses auditeurs n'étaient que des images virtuelles. Emporté par son chant, il n'avait pas vu le petit insecte artificiel fondre sur sa nuque, il n'avait pas ressenti la piqûre à son cou. Il venait pourtant de recevoir une séquence ADN programmée pour prendre possession de lui et utiliser son corps comme moyen de transport.

Enfin arrivé sur Venter, le pontife de l'anguille avait pu révéler sa présence et traquer les derniers griots.

« Tués à l'arme blanche », murmura Onko.

Ils n'avaient trouvé que des cadavres dans les cellules, dans le réfectoire, dans les escaliers, dans les cours intérieures. Griots, apprentis, permanents, il ne restait pas un seul survivant dans les bâtiments du Cercle. Une odeur entêtante de sang et de décomposition, accentuée par la chaleur lourde, dominait les effluves habituels de moisissures. Les bourdonnements des nuées de mouches montaient dans le silence comme des chants funèbres.

Ils étaient sortis pour respirer un peu d'air pur et s'étaient assis sur les marches d'un escalier intermédiaire. Poussé par un vent paresseux, un nuage voila le soleil et apporta une fraîcheur bienvenue.

« En tuant Kelm Valmor, je n'ai fait qu'aider le dingue qui a commis tous ces meurtres, dit Onko.

— Le résultat aurait été pire si tu ne l'avais pas fait. Si tu avais obéi à ton maître, tu serais retourné dans ta cellule et tu aurais subi le même sort que les autres.

— Tu crois que... » De la pulpe de l'index, Onko effleura la lame de son poignard avant de reprendre : « Tu crois que la Chaldria disparaîtra s'il n'y a plus de griot ?

— Il en reste au moins deux, répondit Seke.

— Deux ? Je n'ai pas reçu ma kharba. »

Seke mit sa main en visière sur le front pour contempler le nuage qui s'effilochait sous le soleil.

« Je n'ai pas retrouvé le corps de Marmat Tchalé parmi les cadavres. »

Les yeux rouges de l'Orow s'agrandirent de surprise.

« Lui ? Impossible ! Tu m'aurais dit Kelm Valmor, je n'aurais pas été étonné, mais Marmat Tchalé...

— Le dragon est en chacun de nous, plus ou moins caché, plus ou moins maîtrisé.

— Ce n'est pas parce que nous n'avons pas retrouvé son cadavre que nous devons l'accuser de ce massacre.

— J'ai entendu le chant du dragon en lui.

— Comme dans les corps de Zeline et Irko ?

— En plus diffus, mais il s'agit bien du même. De la même porte sur le néant. Le dragon a pris différentes formes sur les mondes habités. L'une de ces formes s'est débrouillée pour infiltrer l'assemblée du Cercle sur Venter.

— Kelm Valmor affirmait que la Chaldria ne transportait que les griots...

— Elle a transporté un griot qui transportait lui-même le dragon. »

Onko se leva, gravit quelques marches, revint à sa place, écarta les mèches de cheveux poussées par le vent devant son visage.

« Je ne suis pas griot, je n'ai plus de maître, la Chaldria ne me ramènera pas chez moi.

— Nous façonnons la Chaldria à notre image, nous essayons de la conformer à nos désirs, nous l'encombrons de nos jugements, de nos pensées, mais, contrairement à ce que pensent la plupart des griots, je la crois vierge d'intentions, adaptable en permanence. Elle est seulement une porte d'énergie, une ouverture sur le présent.

— Elle n'exauce pas les désirs, en tout cas. Si elle avait tenu compte des miens, elle m'aurait renvoyé sur Agellon depuis longtemps.

— Pourquoi tiens-tu à retourner sur Agellon ? »

Onko s'immobilisa, observa la porte entrebâillée d'un bâtiment où il avait cru discerner un mouvement.

« J'aime le vent froid des plaines du continent rouge, j'aime la saison des neiges, j'aime les chants de ma tribu, j'aime les filles aux cheveux blancs et aux yeux rouges, je suis un Orow. »

Seke suivit le regard d'Onko. Il n'eut pas besoin de voir quoi que ce soit pour entendre un chant menaçant à l'intérieur du bâtiment.

« Le conditionnement te pousse à rentrer chez toi, à retrouver ce que tu connais déjà, mais il ne t'apportera pas la paix de l'âme. La Chaldria, au contraire, te propose... »

Onko l'interrompit d'un geste du bras.

« Ne bouge pas.

— Non ! Reviens ! »

L'Orow gravit l'escalier quatre à quatre, traversa le perron en trois foulées et se glissa par l'entrebâillement de la porte. Seke hésita à se lancer sur ses traces. Ils risquaient de se perdre dans les interminables couloirs des bâtiments. Il décida finalement d'attendre le retour d'Onko.

Le soleil brillait à nouveau de tous ses feux, gorgeant les pierres grises de chaleur. Un tourbillon de poussière soulevé par une bourrasque traversa la cour inférieure et se pulvérisa contre un muret.

« Ton nouveau compagnon a tendance à se précipiter tête baissée dans les pièges. »

L'apparition de Marmat Tchalé dans l'embrasure de la porte ne surprit pas Seke. Son maître ne portait plus que sa tunique serrée à la taille par la cordelette, déchirée et maculée de sang. Il tenait, plaqué contre sa jambe, un tranchoir qu'il avait probablement récupéré dans la cuisine.

« Tu l'as tué ? demanda Seke en se relevant.

— Aucune importance, il ne sera jamais griot.

— Alors pourquoi avoir tué les apprentis et les permanents ?

— Une simple mesure de précaution. Quand on veut détruire un essaim d'insectes, on n'épargne ni les ouvrières ni les œufs. Tu as reçu ta kharba, Seke, tu es donc le dernier.

— Nous sommes deux.

— Il y a bien longtemps que j'ai cessé d'être un griot. » Un voile de tristesse assombrit

les yeux globuleux de Marmat. « Je ne l'étais déjà plus quand je t'ai pris pour disciple sur Jezomine. D'ailleurs je ne t'ai pas choisi, tu es venu à moi sur la scène du théâtre des Hauts-Dits, tu m'as sauvé de la lame empoisonnée du bourreau, tu t'es envolé avec moi sur les courants chaldriens. Je n'étais plus un griot parce que j'étais redevenu cet homme prisonnier de son passé, de ses souvenirs.

— Le chant te délivrait de tes chaînes... »

Un sourire las étira les lèvres brunes de Marmat.

« Le chant. Ah ! si seulement il n'y avait eu que le chant... Le chant est-il un privilège si exorbitant qu'il exige autant de souffrance, de solitude, d'échecs ? Je réponds non, mille fois non. Et je dis que le temps est venu de mettre fin au Cercle, mettre fin à ce gâchis, mettre fin à l'humanité.

— Qui prononce ces paroles ? Mon maître Marmat Tchalé ou son passager clandestin ? »

Marmat s'avança de deux pas. Seke ne recula pas. Son adversaire était probablement plus puissant que lui, mais leur affrontement était juste et nécessaire.

« Les humains sont des clandestins, des parasites. Une espèce née du hasard, douée d'une formidable capacité d'adaptation et de destruction. Il n'existe ni dieu ni maître, et il est raisonnable que nous nous effacions, que nous laissions cet univers en paix.

— Qui a prononcé cette sentence ?

— Nous, les frères de l'anguille. Nous préparons le retour de l'ordre depuis la nuit des temps.

— Quel ordre ?

— L'ordre pur, froid, silencieux. Là où ne se développera aucun germe, aucune vie. Là où tout accident biologique est impossible.

— La vie se passe de votre permission. Vous ne pourrez jamais tarir sa source.

— La vie... » Marmat se rapprocha encore. « La vie n'est qu'illusion. Et l'univers une scène absurde. Le théâtre tombera en poussière quand il n'y aura plus de comédien, plus de jeu, plus de pièce. »

Le bras de Marmat se détendit à une telle vitesse que Seke, surpris, faillit recevoir la lame du tranchoir en pleine tête. Il l'esquiva d'un pas en arrière, mais l'autre fondit sur lui sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits.

« La Chaldria disparaîtra avec le dernier griot ! hurla Marmat. Et avec elle l'énergie qui sous-tend la création, qui maintient entre eux les atomes ! Le bec de l'anguille s'ouvrira, il avalera la matière, il rétablira le vide glorieux d'avant la chaleur de l'explosion... »

Seke ne prêta pas attention aux paroles de son ancien maître. Il resta concentré sur les mouvements du tranchoir et guetta l'ouverture. Une haine incommensurable se déversait par la bouche et les yeux exorbités de Marmat.

« Les autres, tes confrères, ils ne se sont pas défendus ! Ils étaient résignés. Souviens-toi des paroles de Zaul Samari : les humains ne se reconnaissent plus en nous. Les griots savaient, oh ! oui, ils savaient qu'ils n'avaient plus leur place, qu'il leur fallait disparaître. »

Tout en proférant ces mots, Marmat n'offrait pas un instant de répit à Seke, l'acculant inexorablement dans l'angle formé par deux murs.

« Ils ne voulaient plus de cette vie de solitude et de souffrance. L'anguille n'a fait que réaliser leurs désirs profonds. Viens avec moi, Seke, tu goûteras la paix infime du vide, tu ne connaîtras plus jamais la douleur de la renaissance, tu ne souffriras plus jamais de la gravité, tu seras délivré de ta prison de chair... »

Le tranchoir atteignit Seke à l'épaule et s'enfonça jusqu'à l'os. Un flot de sang jaillit, la douleur s'épanouit comme une fleur vénéneuse dans son cou, sa poitrine et son bras. La lame n'avait pas touché sa kharba. Calme, ouvert au présent, il ne fixa pas seulement la lame sifflante mais la scène dans son ensemble, les déplacements de Marmat, les mouvements de leurs ombres sur les pierres du mur. Ainsi se comportaient les enfants du Tout face à leurs proies aux réactions imprévisibles et dangereuses. Mort et vie s'enlaçaient dans un ballet fascinant devant les terriers des tritrilles.

Seke s'affaissa en partie contre le mur sur lequel il abandonna une trace de sang. Croyant son adversaire sur le point de capituler, Marmat leva le tranchoir et l'abattit de toutes ses forces ; la lame crissa sur les dalles du sol au bout de sa trajectoire. Il se rendit compte un peu tard que Seke, vif comme l'éclair, s'était glissé derrière lui. Il pivota en lançant son bras dans un mouvement circulaire. Le tranchoir siffla dans le vide, percuta le mur dans une gerbe de particules blanches. Le corps du griot, usé, lourd, n'était pas facile à manipuler. Il reçut un premier coup dans les reins. Il crut que sa colonne vertébrale volait en éclats. Embrasé par la colère, il frappa sans discontinuer, pourchassant l'ombre insaisissable qui dansait devant lui. Son épaule et son bras vibraient des chocs de la lame sur les pierres. Des gouttes de sueur lui agaçaient les yeux. Son adversaire était en train de l'attirer sur le terrain de la rage. Il tenait le grand rêve de l'anguille entre ses mains. Des siècles d'attente et de manœuvres dans l'ombre des peuples humains pouvaient maintenant prendre fin. Il ne fallait pas manquer une telle opportunité en perdant son sang-froid.

Il devait... il devait...

Quelque chose lui vrillait la nuque. Des ongles s'étaient plantés dans son dos. Il se secoua de toutes ses forces pour se débarrasser de l'adversaire accroché à son échine. Cette pression sur son cou... Des dents... Un comportement d'animal... La rage à nouveau... Désespérée... Frapper avec le tranchoir... Lever le bras... Plus la force... L'autre ne lâchait pas malgré les secousses. L'anguille... D'autres de ses partisans prendraient la relève sur les autres mondes... Ce n'était qu'une bataille... perdue... La guerre... La guerre continuait... Il tomba à genoux. Un ultime soubresaut. Les dents lui broyaient les vertèbres. Une telle force dans les mâchoires... pas normale. Il faudrait se transférer dans un autre... Mais comment... Comment ?

Le vide l'appelait. Le vide glorieux. Il avait bien mérité sa dissolution dans le néant.

Seke reprit son souffle et desserra ses mâchoires tétanisées par l'effort. Sa gorge était pleine du sang de Marmat. Sa blessure à l'épaule l'élançait. Il contempla le corps sans vie de son maître. Ses traits étaient détendus, son visage respirait une paix que son disciple ne lui avait jamais connue. Sans doute avait-il accueilli la mort avec soulagement, lui qui l'avait réclamée avec tant de véhémence.

Seke se confectionna un pansement de fortune avec un pan de son vêtement et cala sa kharba contre son plexus solaire. Il en joua jusqu'à la tombée du crépuscule. Il lui

suffisait de laisser ses doigts courir sur les cordes pour en tirer des notes d'une tristesse et d'une beauté poignantes.

« Moi, Seke, je viens du fond des temps pour te dire adieu, frère Marmat, je viens te remercier de m'avoir choisi pour disciple, je viens t'assurer que jamais père ne fut plus aimant et généreux, je viens te prendre dans mon cœur pour disperser ton souvenir à travers la Voie lactée. Je sais, oh ! oui, je sais que tu n'étais pas seulement cet homme plein d'amertume et de colère conquis par le dragon, je sais la compassion que tu éprouvais pour les hommes, je sais la grandeur et la beauté de ton chant, je sais ta haine pour le petit vaurien vautré sur son tas d'ansecs… »

Tandis qu'il chantait, il fut admis dans le Cercle primitif des griots, ces hommes des plateaux environnants qui avaient tenté de réconcilier les humains avec eux-mêmes. Certains avaient la peau noire, d'autres la peau brune, d'autres la peau claire. Leurs yeux étaient emplis de sagesse et de bonté. Ils venaient de différents milieux, de différentes traditions, mais tous avaient consacré leur existence à l'étude des vibrations, des harmoniques, de la plénitude. Ils s'étaient rassemblés près du volcan afin d'unir leurs voix et de mettre fin aux horreurs des guerres solaires. Alors le rayonnement cosmique était descendu dans le cratère et ils avaient reçu leurs kharbas. Ils avaient recruté des disciples sur les différents continents de Venter, sur les satellites, sur les stations solaires, puis, lorsque les grands vaisseaux propulsés par la force de la lumière s'étaient dispersés dans les lointains systèmes, ils étaient revenus près du volcan.

Une porte étincelante s'était ouverte au centre de leur cercle. Une bouche de lumière froide et envoûtante qu'ils avaient appelée la Chaldria. Ils l'avaient franchie sans la moindre hésitation. C'est ainsi qu'ils s'étaient lancés dans l'aventure exaltante des voyages célestes.

« Allons au village. Ils ont certainement de quoi te soigner. »

Onko était réapparu à la tombée de la nuit.

« Ton chant était si beau que je n'ai pas voulu le perturber… »

Il avait examiné la plaie de Seke et refait un bandage un peu plus serré.

« Et puis il faut aller annoncer aux femmes du village que les hommes ne rentreront pas.

— Qu'est-ce qu'on fait des corps ?

— Laissons-les aux oiseaux, aux insectes et aux vers, avait proposé Onko. Comme chez moi. »

Au cours du trajet, l'Orow expliqua qu'il avait reçu un coup au crâne – il montra la bosse à son occiput pour étayer ses dires – et qu'il avait perdu connaissance. Il s'était réveillé à plusieurs reprises, incapable de bouger. Il ne comprenait pas pourquoi Marmat ne l'avait pas achevé.

« Sans doute parce qu'il jugeait plus urgent de m'éliminer, avança Seke. Ou encore parce qu'il t'a cru mort. Dans un cas comme dans l'autre, je ne lui en veux pas : je suis content que tu sois en vie.

— Il hébergeait vraiment le dragon à l'intérieur de lui ?

— Une forme du dragon. Il en reste des multitudes d'autres sur les mondes habités.

— Nous n'en serons jamais débarrassés, si je comprends bien ? »

Seke leva les yeux sur le fourmillement étoilé.

« Le dragon apparaît à chaque fois que nous établissons une distance entre l'être et le possible, entre le réel et l'idéal. Il nous traquera jusqu'à ce que nous nous regardions avec les yeux de l'amour. »

Ils restèrent une dizaine de jours au village. Quelques hommes avaient échappé au massacre en se réfugiant dans la forêt. Pour ne pas attirer le danger sur les femmes et les enfants du village, ils avaient attendu plusieurs jours avant de rentrer chez eux. Ils avaient pris le tueur, qu'ils n'avaient jamais vu à l'œuvre, pour une entité surnaturelle, « sans doute cet Ange des derniers temps dont parlent les anciennes légendes venterriennes », avait précisé le gardien de la parole qui traduisait leurs gestes. Quand Seke leur assura qu'ils n'avaient plus rien à craindre, ils organisèrent une expédition dans les bâtiments du Cercle et ramenèrent les cadavres des leurs après avoir enterré les corps des griots et des apprentis. Les femmes pleurèrent leurs maris et les enfants leurs pères pendant trois jours et trois nuits.

« La fin du Cercle, murmura le gardien de la parole d'un air grave. Je me demande si nous reverrons un jour le rayonnement cosmique… »

La blessure de Seke se referma rapidement. Le matin du onzième jour, il ressentit un appel familier. Il sortit discrètement de sa chambre et alla réveiller Onko qui dormait dans une maison voisine. L'Orow se présenta sur le seuil de la porte torse nu et le visage bouffi de sommeil.

« J'ai entendu l'appel de la Chaldria, dit Seke. Tu viens tenter ta chance ? »

Onko lança un bref regard vers l'intérieur de la maison pour s'assurer que les autres dormaient. Les lueurs livides de l'aube traquaient les dernières étoiles.

« Moi, je ne l'ai pas entendu. J'ai… euh… décidé de rester sur Venter. Je m'y sens aussi bien que sur les plaines du continent rouge. Les femmes sont belles, finalement. Et puis je ne connais plus personne sur Agellon. C'est ici que je tente ma chance. Mais j'espère que, si tu reviens dans le coin…

— On ne se reverra pas, coupa Seke avec un sourire.

— Ah oui, les différences temporelles. Tu es sûr que tu veux partir ? »

Onko n'attendit pas la réponse de son interlocuteur pour se jeter dans ses bras. Ils restèrent étreints un long moment, puis Seke se dégagea avec douceur et, sans un mot, sans se retourner une seule fois, marcha d'un pas alerte vers le sentier forestier.

Le cercle de lumière se tendait entre les voussures de la porte principale des bâtiments du Cercle.

La Chaldria.

Vibrante. Étincelante.

Seke savait qu'une fois qu'elle l'aurait emporté il se passerait beaucoup de temps, plusieurs millénaires peut-être, avant qu'elle ne redescende sur Venter.

ÉPILOGUE

Être griot, c'est écouter sans préjugé et parler sans réfléchir.
Être griot, c'est plonger corps et âme dans l'humanité,
Être griot, c'est apprendre à chacun à se regarder,
Être griot, c'est renaître sans désir et partir sans regret,
Être griot, c'est être libre.

Propos attribués à Seke,
griot de la lignée des Tchalé,
carnets de Salima, la première femme griot.

LA TOMBE DE KALEH LA SOLTANE, déclara la fillette avec fierté. Nous ne sommes pas nombreux à savoir où elle est. Je suis la descendante de Helal Wehud. Je suis l'une des gardiennes de ses écrits. »

Elle tira de sa robe de laine deux petits carnets et en ouvrit un devant les yeux du visiteur. Une écriture serrée et par endroits à demi effacée noircissait les pages de peau d'où s'exhalait une odeur indéfinissable.

Seke avait repris connaissance quelques heures plus tôt dans un désert qu'il avait reconnu à sa première inspiration.

Le Mitwan. Une odeur minérale à nulle autre pareille. La Chaldria l'avait renvoyé sur le monde de son enfance. Elle s'adaptait à la situation, elle se remodelait, elle ouvrait de nouvelles portes, de nouvelles routes célestes. Elle se rendrait disponible tant qu'un voyageur solliciterait ses services.

Une fillette assise sur un rocher le fixait de ses grands yeux noirs.

« Tu es le fils de Kaleh, pas vrai ? avait-elle déclaré. J'étais là pourtant, mais je ne t'ai pas vu arriver. La lumière m'a éblouie. Tu es bien le fils de Kaleh la soltane, pas cet affreux Wehud qui réclame toujours plus de sang ? Les perlés sont devenus fous.

— Les perlés ?

— Ceux qui portent la perle du fidèle. Les prêtres du Wehud. »

Elle l'avait pris d'autorité par la main et conduit devant une tombe. Des fleurs aux couleurs vives, inattendues dans un environnement aussi aride, couvraient un petit carré de terre entouré d'un muret de pierres en partie ensablé. Seke ne percevait pourtant pas le chant de l'eau dans les environs. Ni d'ailleurs aucun autre chant. La fillette devait arroser elle-même les fleurs et sans doute parcourir chaque jour plusieurs lieues sous la chaleur torride de l'étoile Jez.

Seke s'était recueilli un moment devant la dernière demeure de celle qui lui avait donné le jour. Il ne l'avait jamais serrée dans ses bras, mais ils étaient liés par un amour plus fort que la mort, plus fort que le temps.

« Nous sommes dans un bel, n'est-ce pas ? »

Il avait aperçu le coin d'un toit au sommet d'une dune. L'ancienne oasis se dessinait sous les reliefs de sable.

« Bel Troan, répondit la fillette. C'est là qu'a vécu le grand Helal Wehud.

— Qui t'a chargée de m'attendre ici ?

— Ma mère. Elle est venue tous les jours entre ses dix et vingt-cinq ans. Elle m'a donné le jour ici, en plein désert. Aussi à mes deux frères. Quand j'ai été assez grande, j'ai pris le relais.

— Elle vit toujours ?

— Elle fait partie de ceux qui organisent la résistance contre les perlés. Elle dit qu'ils ont trahi l'enseignement du fils de Kaleh. Est-ce que c'est vrai ?

— Il faudrait pour ça que j'ai laissé un quelconque enseignement. Comment saviez-vous que je devais revenir ici ?

— Helal l'écrit dans ses carnets : le fils de Kaleh reviendra un jour à Bel Troan. Comme les oiseaux migrateurs reviennent toujours à leur endroit de départ, quelle que soit la distance, quel que soit le temps. »

La fillette appuyait ses paroles de mouvements de tête énergiques qui ramenaient sans cesse ses cheveux noirs devant son visage. Ni ses vêtements ni son visage ne portaient la moindre trace de transpiration sous la chaleur accablante. Son corps brun n'était pas maigre en dépit de sa sécheresse étonnante.

« Les oasis ont toutes disparu ?

— Il n'en reste que trois, Bel Ankr, Bel Neg, Bel Sief. Des anciens disent que tu es déjà venu à Bel Sief. Est-ce que c'est vrai ?

— Et toi, où habites-tu ?

— Bel Ankr. C'est la plus proche d'ici. À deux heures de marche.

— Et la Cité des Nues ?

— On l'appelle maintenant la Cité des Skaïls. C'est vrai que tu as été recueilli par les skaïls ? Mon frère dit qu'ils n'ont jamais existé…

— Ça te dirait te venir avec moi ? Ça te dirait de découvrir le vaste univers ?

— Tu poses toujours des questions et tu ne réponds jamais aux miennes. C'est quoi, la drôle de bosse sur le côté de ta veste ? »

Seke sourit et posa la main sur la tête de la fillette.

« Il y a un temps pour les questions et un autre pour les réponses. Quel est ton nom ?

— Salima.

— Moi je suis Seke Tchalé, le fils de Kaleh, et je suis venu d'un monde très lointain pour te rencontrer, Salima de Bel Ankr. Conduis-moi chez toi maintenant. Après, nous nous rendrons à la Cité des Nues… pardon, des Skaïls, pour rétablir quelques vérités. Puis, si la Chaldria le veut, nous partirons à la rencontre des hommes dispersés. »

Elle lui adressa un sourire radieux, le prit par la main et l'entraîna avec allégresse entre les dunes teintées de rouille par les rayons de l'étoile Jez.